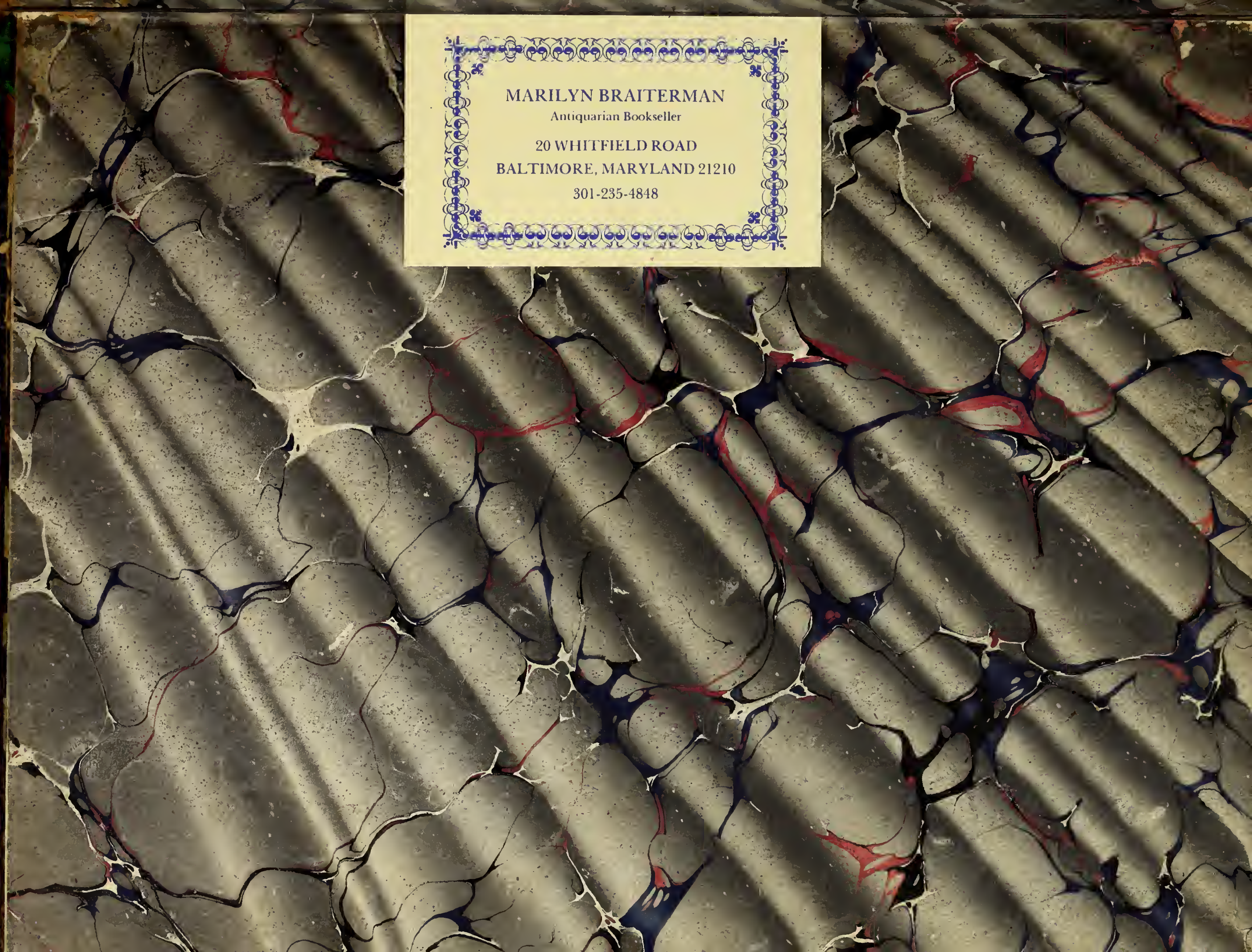





MARILYN BRAITERMAN
Antiquarian Bookseller
20 WHITFIELD ROAD
BALTIMORE, MARYLAND 21210
301-235-4848

Presentation copy

Souvenir d'amitié
offert par l'auteur
à Mons. Stakpo

RECUEIL

DE

MÉDAILLES GRECQUES,

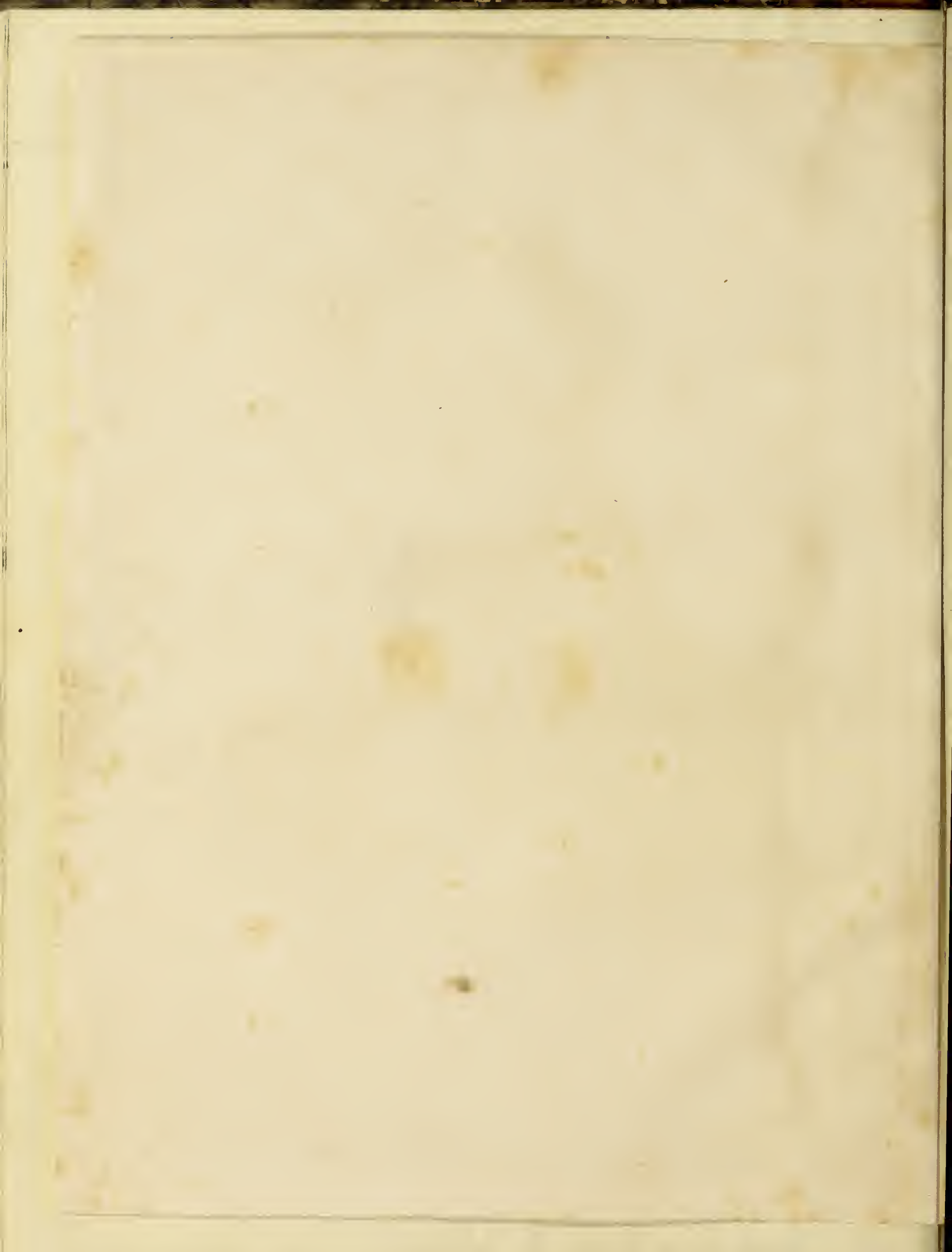
INÉDITES.

Il paraîtra incessamment un second volume contenant les Médailles

D'ASIE.

PARIS, IMPRIMERIE DE CARPENTIER-MÉRICOURT,
rue Traînée, près St.-Eustache, nº 15.


L. Dupré
1833



RECUEIL

DE



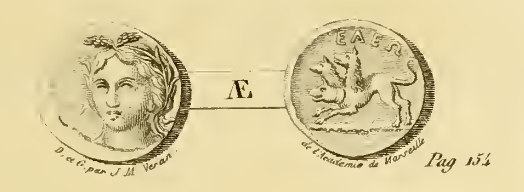


INÉDITES,

PUBLIÉES

Par Edouard de Cadalvene,

Officier de la Chambre du Roi, Membre de la Société Royale des Antiquaires de France, de celle d'Emulation de Cambray, etc., etc.



EUROPE.

Paris,

DE BURE, FRÈRES, LIBRAIRES DU ROI ET DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI,
RUE SERPENTE, N° 7.
ROLLIN, PALAIS-ROYAL, N° 115.

1828.

AVANT-PROPOS.

De tous les monumens de l'antiquité, que le temps a laissé parvenir jusqu'à nous, il n'en est point qui aient rendu à l'histoire d'aussi grands services que les médailles. Leur étude a fourni des notions plus positives sur le génie, les révolutions et l'esprit religieux des peuples auxquels elles appartiennent; elles ont servi à déterminer d'une manière plus exacte la succession des rois et leurs dynasties; enfin la science à laquelle elles ont donné naissance a répandu de précieuses lumières sur plusieurs événemens, dont il était à peine fait mention dans les auteurs qui nous restent, et qui n'ont pu être expliqués que par leur secours.

Malgré les progrès sensibles de la numismatique, depuis quelques années, malgré même les découvertes aussi nombreuses qu'importantes, qui se font presque tous les jours, on ne doit pas se dissimuler cependant qu'on sera long-temps encore sans en fixer les limites. On ne peut s'empêcher de regretter que l'influence heureuse et puissante qu'il lui appartient d'exercer sur nos progrès dans l'étude de l'art chez les anciens n'ait pas été généralement mieux sentie; aussi, serait-il bien à désirer que tous les savans qui s'adonnent à cette science encore trop négligée, missent un noble empressement à faire connaître les médailles inédites que d'utiles recherches auraient fait tomber dans leurs mains. C'est le seul moyen de rétablir, sur la foi des monumens les plus authentiques, des pages perdues de l'histoire du monde, et de jeter de nouvelles lumières sur cette branche intéressante de l'archéologie dont le célèbre Eckhel a purifié les élémens dans son immortel ouvrage, résumé admirable des travaux et des études de plusieurs siècles.

La plupart des médailles comprises dans ce recueil faisaient partie d'une collection assez importante, que j'ai formée pendant un séjour de sept

années dans le Levant; elles se trouvent aujourd'hui dans le cabinet du Roi, dont elles sont venues augmenter la richesse, par les soins éclairés de MM. Dacier, Gosselin et Raoul-Rochette, conservateurs de ce cabinet. Je ne dois cependant pas laisser ignorer que plusieurs de ces médailles étaient comprises dans la magnifique collection que mon ami, M. H.-P. Borrell, a formée comme moi dans le Levant, et qu'il vient de céder à la banque d'Angleterre. Il a bien voulu me permettre de les publier conjointement avec les miennes, et je saisis avec autant de plaisir que d'empressement l'occasion de lui en témoigner ici toute ma reconnaissance.

Aux médailles qui n'avaient jamais été publiées, j'en ai joint beaucoup d'autres qui l'avaient été, mais avec peu d'exactitude. Grâce au bonheur qui a souvent accompagné mes recherches, je puis enrichir la géographie numismatique de plusieurs villes nouvelles, telles que *Philea* de Thrace, *Olynthe* et *Scotussa* de Macédoine, *Heléon* de Béotie, *Aegialé* dans l'île d'Amorgos, *Pholegandros* dans l'île de ce nom, *Oropus* dans l'Attique, etc., et même de quelques rois : *Sarias* et *Cavarus*, princes de race gauloise qui régnèrent dans la Thrace.

J'ai indiqué les médailles dont, à ma connaissance, il existe un coin moderne. Le nombre s'en est tellement accru depuis quelques années, qu'on ne saurait trop se tenir en garde contre les œuvres des contrefacteurs habiles établis à Francfort, et dans l'île de Syra; leurs agens de Smyrne et de Constantinople ont inondé le Levant de ces pièces fausses, imitées avec tant d'art qu'il est bien difficile de ne pas s'y laisser tromper.

J'aurais voulu pouvoir donner les dessins de toutes les médailles décrites dans ce recueil; mais indépendamment de la difficulté de me procurer toutes les empreintes nécessaires, plusieurs de celles que je possédais se sont trouvées détériorées à tel point qu'elles ne m'ont été d'aucune utilité, et il m'a été impossible de les remplacer. J'ai dû me borner, en conséquence, à faire graver celles que j'ai conservées, pouvant assurer d'ailleurs que la description que je donne des autres est exacte, et que les médailles originales ne laissent aucun doute sur leur authenticité.

Quant au système de classification, j'ai cru qu'il n'y en avait pas de meilleur à suivre que celui qui a été créé par Pellerin et perfectionné par Eckhel. Seulement, il m'a paru convenable de placer avant l'explication des diverses monnaies, quelques détails historiques sur la ville à laquelle elles appartiennent. Cette marche, inusitée jusqu'à présent, m'a semblé la plus avantageuse, en ce qu'elle peut donner lieu à une foule d'observations à la fois importantes et curieuses, et très-utiles pour l'explication de ces monnaies.

On observera que j'ai presque toujours attribué à quelque culte les symboles qu'elles représentent, dans l'intime conviction où je suis que plusieurs antiquaires ont commis une erreur grave, en les rapportant uniquement à des circonstances locales ou à des phénomènes naturels, et en ne cherchant dans ces emblêmes que le sens purement historique. C'est dans la religion que le génie des Grecs puisa ses inspirations et ses ressources, comme dans la suite ce fut par les arts que le polythéisme survécut dans la Grèce, où la poésie d'Homère prolongea l'existence de ses dieux. Personne n'ignore que c'est par respect pour les monumens d'Athènes, et par une suite de sa prédilection pour la ville de Minerve, que Constantin, au moment même où il faisait élever, dans toute l'étendue de l'empire, des autels en l'honneur du Dieu des chrétiens, maintint la divinité tutélaire de cette cité, ainsi que tous les dieux qui y étaient adorés, dans la jouissance de leurs possessions sacrées, de leurs revenus, de leurs temples; enfin des rites même et des cérémonies attachés à leur culte.

Sans doute, ce fut un sentiment de reconnaissance qui porta l'homme à faire des plantes nutritives l'objet de son adoration. Il regarda les germes qu'il voyait se reproduire sans cesse comme autant de divinités bienfaisantes, dont il recevait l'unique moyen d'entretenir sa vie et de perpétuer son espèce. Lorsque les colonies étrangères apportèrent aux sauvages de la Grèce, le bienfait de l'agriculture, cette heureuse innovation améliora leur existence; le blé et les raisins, fruits les plus nécessaires et les plus agréables, la pluie ou l'eau en général, qui en active la reproduction, reçurent les

en creux profond, mais sans forme déterminée et divisée en un nombre plus ou moins grand de parties, résultat de la nécessité où se trouvaient les artistes de retenir le métal par quelques parties saillantes et irrégulières.

Les progrès de l'art furent sensibles dans la seconde époque, qui commence avec le règne de Perdiccas II, et finit à l'avénement de Philippe II, père d'Alexandre. D'abord une aire en creux, moins profonde et plus régulière; plus tard, une légende à l'entour, et enfin un second type en relief, figurent sur les monnaies, qui conservèrent néanmoins l'empreinte du carré creux jusqu'au règne d'Amyntas III, où il disparut entièrement. Il faut cependant observer une transition qui servit d'intermédiaire entre les monnaies à carré creux et celles dont le champ est uni de chaque côté; c'est un rond ou cercle sur les bords de la médaille, qui forme une espèce de cadre. On conçoit qu'en abandonnant le carré creux, les artistes eurent encore besoin de donner une forme convexe à la matrice, afin que le métal, solidement assujéti, ne pût glisser sous les coups du marteau; mais le dessin était encore dur et sans grâce; la gravure conservait sa roideur, et les lettres des légendes leur forme antique et peu élégante.

Il suffit de rappeler le nom de Périclès pour indiquer à quel degré de perfection arrivèrent les arts pendant la troisième époque, qui commence au règne du fils d'Amyntas et finit avec la république romaine. Phidias, Zeuxis, Polygnote et Praxitèle immortalisèrent leur siècle par des chefs-d'œuvre de tout genre. Les artistes se disputèrent la gloire de relever encore la beauté naturelle des matériaux mis en œuvre par le développement de leurs talens. A la grandeur et à la majesté des proportions, ils joignirent dans les formes cette élégance et ces grâces que nous n'avons pu surpasser encore, heureux même, si nous pouvons les imiter. Nous ne nous attacherons qu'à l'art monétaire, que la théologie des anciens fit considérer long-temps comme d'institution divine. Destinées jusqu'alors à représenter l'image des divinités sous la protection desquelles les rois et les peuples s'étaient placés, les monnaies virent l'effigie des souverains usurper cette place, que l'ad-

miration des peuples avait consacrée à Alexandre, et que l'adulation conserva à ses successeurs. Elles ne tardèrent pas à perdre de leur épaisseur et de leur irrégularité; le dessin acquit de la grâce et de la finesse, et les médailles des rois comme celles des villes arrivèrent au plus haut degré de perfection.

Nous touchons à la quatrième époque, où commence la décadence de l'art, et qui s'étend depuis le déclin de la république romaine jusqu'au règne d'Adrien. Si Rome, dont les armes avaient triomphé dans toutes les parties de l'univers, et dont les conquêtes embrassaient les régions les plus lointaines, sut, au sein d'une longue prospérité, donner plus d'une fois des exemples d'une grande modération, les exactions de ses avides Préteurs désolèrent souvent les provinces qu'elle avait soumises à sa domination, et achevèrent de précipiter les arts vers une ruine complète. Quelquefois généreuse envers ses alliés, cette métropole puissante traita, il est vrai, avec magnanimité les rois et les peuples qu'elle avait subjugués, en laissant aux uns l'éclat de leur trône, aux autres leurs lois, leurs priviléges et leur liberté; mais presque toujours sa politique ambitieuse, qui aspirait déjà à l'empire du monde, fit peser un joug de fer sur les nations vaincues, et étouffa dans leur sein les élans du génie.

Appauvris, d'ailleurs, par les guerres qu'ils avaient eu à soutenir, hors d'état de puiser des inspirations dans les chefs-d'œuvre de leurs ancêtres, qui avaient embelli leurs temples et dont les Romains s'étaient emparés pour orner leur capitale, les Grecs virent peu à peu le goût s'altérer et s'éteindre. Cependant tous les artistes célèbres n'avaient pas disparu, et le Laocoon[1] comme l'Apollon du Belvédère[2], monumens que le temps nous a conservés, attestent que les arts, malgré leur décadence, conservaient encore d'habiles interprètes.

[1] M. Eméric David, auteur des *Recherches sur l'Art statuaire*, pense que le Laocoon doit être du premier siècle de notre ère, entre le règne d'Auguste et celui de Vespasien.

[2] S'il faut en croire les conjectures de M. Thiersch, savant bavarois, l'Apollon du Belvédère a été exécuté sous le règne de Néron.

Les empereurs eurent seuls le droit de battre, à leur effigie, des monnaies d'or et d'argent. Les villes grecques n'en firent plus frapper qu'en bronze; mais leur relief comme leur épaisseur éprouvèrent de sensibles altérations. L'image des maîtres de Rome, le peuple sacré, le sacré sénat, prirent la place des divinités, et partagèrent l'encens qui brûlait sur les autels des dieux protecteurs de la patrie.

Les généreux efforts de l'empereur Adrien, pour arrêter la chute des arts, ne furent pas sans succès ; ils semblèrent se réveiller à la voix de leur nouveau protecteur, et répondirent à ses bienfaits par de nouveaux chefs-d'œuvre. L'art monétaire ne fut pas le dernier à se ressentir de cette influence tutélaire, et les médaillons de bronze, qui jusqu'à cette époque avaient été très-rares, commencèrent à se multiplier, en même temps qu'ils acquirent un degré de perfection très-remarquable.

Mais la décadence, qui semblait s'être arrêtée sous ce prince, ne rencontra plus d'entraves après sa mort, et c'est ici que commence la cinquième époque jusqu'au règne de l'empereur Gallien, où se termine l'histoire de la numismatique grecque. Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle continuèrent bien à accorder aux arts toute leur protection; mais le règne de ce dernier, souvent troublé par l'apparition menaçante des Marcomans, et la suite presque continuelle des folies et des crimes qui souillèrent le trône des Césars, ne permirent plus aux arts de se relever. La religion elle-même eut, plus que jamais, besoin pour se soutenir, de recourir aux plus cruelles persécutions. Les croyances antiques, dédaignées déjà par les hommes supérieurs, et qui s'affaiblissaient chaque jour dans la multitude, au moment où le christianisme commençait à se répandre, ne se soutenaient plus que comme des auxiliaires de la politique. Les vices s'étaient insensiblement détachés d'un culte qui leur offrait, en quelque sorte, des exemples et des autorités, et les apothéoses en se multipliant avaient fait monter le mépris vers l'Olympe à la suite des Claude, des Caligula, des Commode, etc.

Tel était l'état des esprits, telle était la situation déplorable des

arts, lorsque Constantin transporta le siége de son empire dans la ville de Byzance, à laquelle il donna son nom. La religion chrétienne qu'il venait d'embrasser acquit un vif éclat, à l'abri de l'autorité souveraine. Ici commence une ère nouvelle pour les monnaies qui, déjà bien altérées, semblèrent se précipiter vers une dégradation sans exemple. Les insignes du nouveau culte y succèdent à ceux de l'ancien; mais leur fabrique n'inspire que du dégoût, et l'on ne peut examiner sans douleur ces monumens qui portent l'empreinte de la décadence la plus complète. Elle s'accrut de plus en plus jusqu'au moment où Constantinople, cette métropole du monde et de la religion, mais privée d'antiquités et de souvenirs, fut prise par les Turcs. Cette capitale, située sous le plus beau ciel et sur le sol le plus riant et le plus fertile de l'ancien monde, était depuis long-temps en proie à l'ardeur des disputes théologiques. On y dissertait sur la transsubstantiation et la grâce efficace, quand une secte nouvelle, animée par le double fanatisme de la religion et de la conquête, et qui ne s'occupait point de subtilités théologiques, chassa le dernier empereur grec, depuis long-temps gouverné par les eunuques et les moines, mais qui sut au moins mourir avec gloire en défendant le Dieu de ses ancêtres[1].

Le plan de cet ouvrage exigeant que je n'entretienne le lecteur que de la Grèce antique et des monumens d'un âge célèbre, j'éprouve un vif regret de ne pouvoir dire un mot de la Grèce moderne et de son état actuel; mais au moment où les cabinets européens s'occupent de créer aux malheureux Hellènes une existence politique, qu'il me soit permis de consigner ici mes vœux pour que la Grèce renaisse à la gloire et aux arts dont elle fut le berceau. Cette contrée classique renferme encore sans doute de nombreux et précieux débris de son ancienne splendeur; espérons

[1] Constantin XIV, Paléologue, surnommé *Dragasès*, voyant les Turcs maîtres de la principale brèche, se jetta, les armes à la main, au milieu de la mêlée où il trouva la mort. Un soldat turc mit sa tête au bout d'une lance et la porta dans le camp où elle fut exposée à la vue de toute l'armée. Mahomet II, fit inhumer ce prince avec une magnificence digne du rang qu'il avait occupé.

que des découvertes intéressantes ne tarderont pas à grossir et à compléter les trésors de la science, à mesure que la population, favorisée par un gouvernement sage et protecteur, y prendra de l'accroissement, et que le commerce et l'industrie, en remuant ce sol antique, livreront à notre admiration les richesses inappréciables que la terre recèle encore dans son sein.

ERRATA.

PAGE 12,	LIG. 27	Δικαιό, πολις, ...	LISEZ :	Δικαιόπολις.
13,	5	ΕΠΙ.ΞΝΩΝΟΣ, ...	»	ΕΠΙ. ΞΗΝΩΝΟΣ.
16,	12	ΞΗΝΟΝΟΣ, ...	»	ΞΗΝΩΝΟΣ.
17,	3	ΟΥΑΠΙΑC. ΗΑΥΤΑΛΙΑC, .	»	ΟΥΑΠΙΑC. ΠΑΥΤΑΛΙΑC.
24,	20	étaient attribuée, . . .	»	était attribuée.
27,	22	CHRITHOTE, ...	»	CRITHOTE.
28,	15	Chrithote, ...	»	Crithote.
46,	21	*Pl.* 1, n°. 17, ...	»	*Pl.* 1, n°. 17^{3}.
61,	19	AR. $2\frac{1}{2}$, ...	»	AR. $\frac{1}{2}$.
74,	27	tom. XXIV, ...	»	tab. XXIV.
103,	15	un assez petit nombre, .	»	un aussi petit nombre.
104,	15	grecques, que de	»	grecques, plutôt que de.
104,	22	avaient été ravie.	»	avait été ravie.
109,	29	Aclian, lib. II, c. 19. .	»	Aelian., lib. II, c. 19.
116,	7	*Harpa* couché.	»	*Harpa* couchée.
134,	11	nymphe Hyperca.	»	nymphe Hyperea.
141,	33	nom de *Nysysa*, ...	»	nom de *Nysa*.
145,	4	de celle de Philippe, . .	»	de celles de Philippe.
183,	6	*nunc* CÉPHALÉNIE . .	»	*nunc* CÉFALONIE.
186,	9	monogr. Achéen (22). . .	»	monogr. Achéen (24).
»	13	*id.* *id.* (22). . .	»	monogr. Achéen (24).
»	»	ΠΥ et le monog. (23). . .	»	ΠΥ et le monogr. (25).
»	20	et les monog. (24 et 25)..	»	et les monogr. (26 et 27).
193,	25	de la cronologie, ...	»	de la chronologie.
194,	6	sortit d'une	»	sorti d'une.
199,	6	en monogr. (26)	»	en monogr. (28).
206,	12	du monogramme AP. (33).	»	du monogramme AP. (32).
225,	20	fils de Paranomus. . . .	»	fils du Paramonus.
228,	21	reçut plus tard une . . .	»	reçut dans la suite une.
236,	19	dans le champ, mouche.	»	dans le champ, mouche. *Pl.* IV, n° 4.

EXPLICATION

Des Signes contenus dans cet Ouvrage.

F. a.	Fabrique ancienne.	
F. a. *.	Belle fabrique ancienne.	
F. a. **.	Très-belle fabrique ancienne.	
F. a. b.	Ancienne fabrique barbare.	
F. b.	Fabrique barbare.	
F. o.	Fabrique ordinaire.	
F. *.	Belle fabrique.	
F. **.	Très-belle fabrique.	
AV.	Or.	Ces signes sont accompagnés du numéro de l'échelle, qui donne le diamètre des médailles, et dont la figure est à la planche V.
EL.	Electrum.	
AR.	Argent.	
Æ.	Bronze.	
PL.	Plomb.	

RECUEIL

DE

Médailles Grecques,

INÉDITES.



CHERSONÈSE TAURIQUE

(Aujourd'hui CRIMÉE.)

PANTICAPÆUM *nunc* KERTSCH.

1. TÊTE imberbe de Mars casquée, à droite.
   ℞. ΠΑΝ. Arc et flèche. . . . . Æ. 2 ½. F. 0.
2. Tête barbue de Mars casquée, à gauche.
   ℞. ΠΑΝ. Proue de vaisseau . . . . Æ. 2 ½. F. 0.

LA Chersonèse Taurique, presqu'île environnée du Pont-Euxin et du Palus Mæotide, fut occupée dans les premiers temps par les Cimmériens, qu'on croit généralement originaires de la Germanie et de la même nation que les Cimbres

vaincus par Marius [1]. Après eux vinrent les Scythes, appelés *Tauri* ou *Tauro-Scythæ*, qui donnèrent à la péninsule le nom de Taurique et même de Scythique.

Panticapée fut l'établissement le plus important que les Milésiens formèrent dans cette province [2]. Selon Ammien Marcellin, cette ville était considérée comme la mère de toutes les colonies milésiennes de la péninsule [3]. Étienne de Byzance lui donne aussi le nom de *Bosporus*, et le témoignage de ce géographe, appuyé de celui de plusieurs autres auteurs et même de quelques inscriptions, ne permet pas de douter que ce nom de *Bosporus* n'ait prévalu, avec le temps, sur celui de *Panticapée* qui, suivant Procope, était tout-à-fait oublié au sixième siècle de notre ère [4].

Après avoir joui long-temps de sa liberté, cette ville passa sous la domination des rois du Bosphore, à l'époque où Pærisade, roi de la Chersonèse, se jugeant trop faible pour résister aux Scythes qui s'étaient emparé de la plus grande partie de ses états, céda son royaume à Mithridate Eupator, souve-

[1] Quelques auteurs prétendent que les Cimmériens établis dans la Taurique étaient venus de la Scythie d'Asie.

[2] Etienne de Byzance prétend que Panticapée avait été fondée par un fils d'Eétès, père de Médée, qui en avait reçu la permission d'Agaëtès, roi des Scythes. Cette fondation paraît néanmoins devoir dater d'une époque bien postérieure, et la tradition d'Etienne de Byzance et d'Eustathe doit être considérée comme purement mythologique. Lorsque les Milésiens vinrent occuper ce territoire, Strabon nous apprend qu'ils y trouvèrent les Scythes établis. Mais ni Strabon, ni Pline, ni Scymnus de Chio, qui parlent aussi de cette colonie milésienne, ne nous en font connaître l'époque précise. M. R. Rochette la rapporte, par conjecture, vers l'an 572 avant notre ère.

[3] Ammian. Marcell., lib. XXII, c. 8.

[4] Steph. Byz. V. Βόσπορος. — Eustath. ad Dionys., *Perieg.* v. 311. — Strab., lib. XI, p. 495. — Const. Porph., *de Them.*, lib. II, c. 12. — Demosth., *or. contr. Lept.* — R. Roch., *Ant. du Bosph. Cim.*, p. 161. — Procop., *de bell. Pers.*, lib. I, c. 12; *de bell. Goth.*, lib. IV, c. 6; *de ædif.*, lib. III, c. 7.

rain du Pont [1]. Celui-ci réduisit les Scythes à l'obéissance, et après lui, ce pays fut enveloppé dans les révolutions qui suivirent la chute de la domination de ce prince [2]. Rome s'arrogea depuis le droit de donner des maîtres au Bosphore, ou de confirmer le titre de ceux qui en avaient usurpé les pouvoirs.

La tête casquée de Mars est nouvelle pour les médailles de Panticapée. On la retrouve cependant sur beaucoup de monnaies des villes du Pont, qui avaient avec celles de la Chersonèse et de la Thrace des rapports de commerce très-suivis, et qui devaient nécessairement en avoir adopté beaucoup d'usages et de symboles religieux.

Le savant et judicieux Eckhel, en décrivant une médaille de la ville d'Amisus du Pont, où se trouve représentée cette même tête casquée, n'ose assurer que ce soit celle de Mars [3]. Ses doutes auraient bientôt fait place à une certitude, s'il se fût aperçu qu'au lieu d'un carquois qu'il avait cru reconnaître sur le revers de cette monnaie, les Amisiens avaient représenté une épée, symbole sous lequel les Scythes et les Amazones adoraient le dieu Mars [4]. Personne n'ignore que ces peuples barbares le révéraient sous la forme d'un vieux sabre à demi rongé par la rouille, auquel ils avaient donné le nom d'*Acinacé* [5], et qu'ils arrosaient cette divinité meurtrière du sang de leurs prisonniers.

Mars était la plus ancienne des divinités des Scythes et des

[1] Vers l'an 115 avant J.-C. Strab., lib. VII, p. 309.

[2] Strab., lib. XI, p. 495; lib. XII, p. 555. — Appian., *de bell. Mithr.*

[3] Eckhel., *Doctr. num. vet.*, tom. II, p. 342.

[4] Lucian., *Toxar.*, § XXXVIII. — Herodot., lib. IV, c. 64 — Pomp. Mela, lib. II, c. 1. — Solin. CXXV, *init.* — Ammian. Marcell., lib. XXXI, c. 2.

[5] Lucian., *loc. cit.*

Thraces. Les Grecs le représentaient tantôt avec la barbe, tantôt sous les traits d'un jeune homme, et cette différence ne saurait nous faire hésiter à reconnaître ici ce dieu.

L'arc et le javelot qui figurent sur la première de ces médailles, sont l'emblème des armes favorites des Scythes. La proue de vaisseau, symbole du culte de Neptune, que l'on voit sur le revers du nº 2, fait sans doute allusion à la situation maritime de Panticapée, et à l'activité de son commerce et de sa navigation pour le transport des grains, que la Chersonèse produisait en abondance [1].

THRACE

(Aujourd'hui ROMÉLIE).

Les premiers temps de l'histoire de la Thrace appartiennent à des époques très-reculées, que les fables, dont l'imagination féconde des Grecs se plaisait à charger toutes leurs traditions, ont tellement défigurées, qu'à travers plusieurs récits opposés et contradictoires, il est presque impossible de discerner le véritable. Cette province, dont les limites éprouvèrent de bien fréquentes variations, se composait dans l'origine d'une partie de la Macédoine et de tout le vaste pays renfermé entre le fleuve Strymon, le mont Hæmus et le Pont-Euxin. Les Thraces

[1] Suivant Strabon, la fertilité de la Chersonèse était extraordinaire. La terre, pour peu qu'elle y fût remuée, rapportait trente pour un. Les habitans de cette presqu'île, avec ceux de la Sindique en Asie, payaient à Mithridate un tribut annuel de 180,000 medimnes de blé et 200 talens en argent. Les Grecs même tiraient leur blé de la Chersonèse. Ce fut de Théodosie que Leucon, roi du Bosphore, fit passer aux Athéniens 2,200,000, medimnes de froment lors de la grande disette arrivée dans la CV[e] Olympiade, 360 ans environ avant J.-C. S'il faut en croire Démosthène, ce prince envoyait annuellement aux Athéniens 400,000 medimnes de blé. (*Demosth. adv. Leptin*).

furent long-temps divisés en plusieurs peuples de mœurs différentes, et soumis à une forme de gouvernement particulière; les uns vivant de rapines, les autres, troupes mercenaires, allant, sous la conduite d'un de leurs chefs, prêter indifféremment leurs secours à ceux qui les appelaient.

Alexandre, qui avait eu l'occasion de remarquer le courage et l'adresse de Lysimaque, le nomma gouverneur de la Thrace, et celui-ci ne se montra pas moins disposé que ses collègues à considérer ce gouvernement comme son apanage, à la mort du héros macédonien. Trois années s'étaient à peine écoulées depuis que Lysimaque avait été tué dans les plaines de Phrygie, que les Gaulois vinrent fondre sur la Thrace, dont ils s'emparèrent [1]. Mais vers l'an 200 environ avant Jésus-Christ, les Thraces se soulevèrent, et après avoir chassé les Gaulois, ils remirent sur le trône un prince de leur nation. Cette dynastie se soutint jusqu'au moment où l'empereur Claude réduisit ce pays en province romaine.

ABDERA *nunc* Gumerghin.

1. ΑΡΤΕ. Griffon accroupi, à gauche.
   ℞. Aire carrée en creux, divisée en quatre parties égales. *Pl.* 1, n° 1. . . . . AR. 7 F. a.*
2. Griffon accroupi, à gauche.
   ℞. ΚΛΕΑΝ. Tête de belier, à gauche, dans un carré creux. *Pl.* 1, n° 2. . . . . AR. 2 F. a.*
3. ΑΒΔΗ. Griffon accroupi, à gauche.
   ℞. ΕΠΙ...... Poisson au milieu d'un carré indiqué par quatre lignes. *Pl.* 1, n° 3 . . . . AR. 2 F. a.*
4. ΑΒΔΗ. Bœuf à demi couché à droite, la tête tournée à gauche.
   ℞. Aire carrée en creux, divisée en quatre parties égales. AR. 3 F. a.

Abdère se trouvait située à l'embouchure du Mestus [2],

[1] Vers l'an 279 avant J.-C.

[2] Plusieurs géographes donnent à ce fleuve le nom de *Nesus*, *Nestus*, *Nessus* et

sur les frontières de la Macédoine. Cette ville, une des plus anciennes et des plus célèbres de la Thrace, jouit pendant long-temps de sa liberté [1]. S'il faut en croire Pomponius Mela, elle dut son origine à Abdère, sœur de Diomède, qui, selon la fable, nourrissait ses chevaux de chair humaine, et qu'Hercule fit mourir [2]. Sans s'arrêter à ces traditions mythologiques, on peut faire remonter la première fondation grecque d'Abdère, à la première année de la XXXI[e] Olympiade, selon Eusèbe, 656 environ ans avant J.-C. [3]

Hérodote et Solin lui donnent pour fondateur Timésias de Clazomène, qui, peu de temps après, fut chassé par les Thraces [4]. Solin ajoute qu'Abdère étant tombée en ruines, par suite d'une quantité prodigieuse de rats et de grenouilles qui, venant tout-à-coup à se multiplier, forcèrent les habitans d'abandonner leur ville, une colonie de Grecs d'Asie lui rendit à la fois son nom et sa splendeur. Ce rapport s'accorde parfaitement avec celui de Strabon et d'Hérodote, qui nous apprennent que les Téiens d'Ionie, effrayés de l'agrandissement des Perses, prirent le parti d'abandonner leur ville natale, pour se soustraire au joug qui les menaçait, et qu'ils vinrent en Thrace, où sans doute ils fondèrent Abdère [5].

Les monnaies de cette ville, que le temps nous a conservées, datent de cette seconde époque, et leur rapport avec celles de Téos est si frappant, qu'il eût suffi pour nous faire con-

Mestus. Les médailles indiquent la véritable orthographe. Il conserve le nom de *Mesto* : on lui applique également celui de Cara-Sou, ou Fleuve noir.

1 Tit. Liv., lib. XLIII, c. 4. — Plin., lib. IV, c. 11.

2 Pomp. Mela, lib. II, c. 11.

3 Euseb., *Chronic.* II, p. 121.

4 Herodot., lib. I, c. 168. — Solin, c. X et XV. Salmas. ad. Solin, p. 160.

5 Strab., lib. XIV, p. 644. — Herodot., *loc. cit.*

naître les fondateurs de cette colonie, si déjà les historiens ne nous avaient donné à cet égard toutes les lumières que nous pouvons désirer.

Le griffon forme le type principal des monnaies de ces deux villes, et leur ressemblance est telle qu'elle a embarrassé plusieurs numismates. Une attention scrupuleuse m'a convaincu cependant qu'il était aisé de les distinguer, en ce que le griffon de Téos a les ailes rondes, tandis que celui d'Abdère les a pointues. C'est une vérité d'observation qui n'a pas dû échapper aux amateurs de médailles, qui ont été dans le cas de faire des acquisitions sur les lieux.

On ne connaissait pas encore de tétradrachmes de cette ville avec le carré creux au revers : l'orthographe n'en est pas moins curieuse et nouvelle. Le P avec la forme du P latin ne se retrouve guères que sur les monnaies qui, comme celle-ci, remontent à une haute antiquité; la fabrique de cette médaille et les ornemens singuliers qui entourent la tête et le cou du griffon sont également remarquables, et l'on peut croire hardiment que ce fut une des premières que les Abdéritains firent frapper.

Le griffon était consacré à Apollon, qui, dans la plupart des villes de l'Ionie, et surtout à Téos, était honoré d'un culte particulier [1]. Il n'est donc pas surprenant que les Abdéritains en aient fait, à leur tour, une de leurs divinités principales.

La tête de belier et le poisson sont deux symboles qui figurent pour la première fois sur les médailles d'Abdère. Le premier fait vraisemblablement allusion à l'origine primitive de cette ville. On sait qu'il est un des types les plus ordinaires des monnaies de Clazomène, à laquelle Abdère devait sa première

[1] Eckhel., *Doct. num. vet.*, tom. II, p. 562.

fondation. Le second est sans doute un emblême de la position maritime de cette cité, et de la grande pêche de poissons qui s'y faisait et s'y fait encore aujourd'hui. ΚΛΕΑΝ est le nom d'un magistrat déjà connu par une monnaie du cabinet de feu M. d'Hermand [1].

Une médaille semblable au n° 4, mais sans légende, a été publiée par M. Mionnet [2] qui, guidé par l'analogie qu'il a cru remarquer avec celles d'Acanthe, l'a attribuée à cette ville; la légende qu'on remarque sur celle-ci, en détermine la véritable classification d'une manière positive [3].

ANCHIALUS *nunc* Tchenguèné-Skilissi *vel* Aktepoli.

ΑΥ. Κ. Α. CΕΠΤ. CΕΥΗΡΟC. Tête laurée de Septime Sévère, à droite.
℞. ΟΥΛΠΙΑΝΩΝ ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ. Homme armé combattant sur la porte de la ville flanquée de deux tours. . . . . Æ. 7 F. o.

Une colonie de Milésiens fonda Anchiale [4], que Pline nomme *Anchialum* [5]. Le surnom d'*Ulpia*, que nous lisons sur ses monnaies, et qui lui vient du surnom d'*Ulpius*, que portait l'empereur Trajan, doit faire présumer que cette ville fut augmentée ou embellie par ce prince.

Les médailles d'Anchiale ne sont pas rares. On n'en connaissait pas encore à l'effigie de Septime Sévère; le revers de celle-ci n'est pas nouveau, et se trouve sur les monnaies de quelques

[1] Mionnet., *Descr. des Méd. ant.* II, supplément, p. 206, n° 1.
[2] Le même, tom. I, p. 460, n° 81.
[3] Je viens de retrouver la même médaille, avec la légende ΑΒΔΗ, sur le catalogue de la riche collection cédée par M. Cousinery à S. M. le Roi de Bavière.
[4] Strab., lib. VII, p. 319. Ælian., *Histor. var.*, lib. III, c. 17. Scymn. Ch. v., 734.
[5] Plin., lib. IV, c. 10.

villes de la Thrace orientale. Il fait sans doute allusion à l'état de défense dans lequel ces places étaient obligées de se maintenir pour résister aux invasions de leurs voisins, qui venaient souvent les surprendre et leur imposer des tributs.

BYZIA *nunc* VIZA.

AY. K. M. AYP. ANTΩNINOC. Tête laurée de Caracalla, à droite, avec *paludamentum.*

℟. BIΣYHNΩN. La Fortune debout, à droite, avec ses attributs. Æ. 8 F. o.

Cette médaille, quoique inédite, n'offre rien de bien remarquable, et n'exige aucune explication. Le type de la Fortune est très-commun, et se retrouve sur les monnaies d'un grand nombre de villes.

Byzie, forteresse des rois de Thrace [1], devint la capitale de l'Astique. Cette petite province, ou préfecture, avait été créée par les Romains, sur une portion de la côte qui s'étend depuis le Bosphore jusqu'au promontoire que forme une des extrêmités du mont Hæmus en s'avançant dans la mer. Elle devait son nom aux Astes qui l'avaient occupée.

Ce fut une des places qu'Alcibiade fit fortifier, lorsque s'étant volontairement banni d'Athènes, sa patrie, il vint se réfugier en Thrace [2].

[1] Strab., lib. VII, p. 311.—Solin, c. X.—Plin., lib. IV, c. 11.— Steph Byz. Βιζύη, το 'τῶν Αστῶν Βασιλείον. *Byzia, Astorum regia.*

[2] Plutarch., *in Alcib.*—Corn. Nep., *Ibid.*

CYPSELA *nunc* Ipsala.

Tête de Mercure, à droite.

℟. ΚΥΨΕ. *Diota* au-dessus deux épis. *Pl.* 1, n° 4 . . Æ. 3 F. a.

Cette médaille offre peu de différence avec celles que vient de publier l'infatigable et savant abbé Sestini [1]. Le vase qui en forme le revers, indique probablement le culte de Bacchus, si répandu dans la Thrace, et les épis qui le recouvrent attestent la liaison intime qui régnait entre le mythe de Cérès et celui de Bacchus, qui n'était en quelque sorte que le complément du premier. Les mystères de ces deux divinités ne furent jamais séparés. A Athènes, comme à Rome, Bacchus et Cérès étaient honorés dans le même temple[2]. Cérès était le principe passif et l'emblême de la terre, de laquelle tout reçoit les premiers principes de la vie; on lui donnait le nom de mère, *Demeter*. Bacchus était le principe actif ou le pouvoir générateur, et le symbole de cette force motrice répandue dans la nature, qui féconde tous les germes.

Le Pétase, sorte de bonnet dont se servaient les voyageurs, est ici le symbole du culte dont ces peuples honoraient Mercure, auquel on donnait cet attribut en qualité de grand voyageur et de négociateur de la terre et du ciel [3]. Ce dieu, le quatrième personnage dans tous les mystères de l'antiquité, devait naturellement figurer sur les monnaies des Thraces, les premiers de tous les peuples d'Europe chez lesquels ces mystères furent in-

[1] Sestini., *Lett. e Dissert. num.*, tom. v, p. 12.

[2] Pindar. *Isthm. od.* vii. — Tit. Liv., lib. iii, c. 55.

[3] Le Pétase de Mercure était moitié blanc et moitié noir. On représentait ce Dieu ayant une partie dorée et l'autre noire, comme messager des dieux célestes et infernaux. Plutarch., *de Isid.* — Apulée, *Metam.*, lib. i.

troduits. Mercure était l'emblême de la raison, de l'activité et de l'intelligence, et c'est à ces trois qualités éminentes que se rattachent les nombreux attributs qu'on lui donne. Il était regardé comme le principe du mouvement répandu dans toute la nature, comme l'image de la rapidité du principe fécondant, ou plutôt, suivant Macrobe, comme le génie rapide de l'âme de l'univers.

Cypsela, située entre l'Hebre et le Melas, fut prise par Philippe V, roi de Macédoine, et réunie à son royaume, environ 200 ans avant Jésus-Christ [1].

DICÆA *nunc* Jakbeli.

1. Tête de femme, à gauche.
   ℟. Δ. Tête de bœuf, de face, au milieu d'un carré creux. AR. 1 F. a.
2. Tête de femme, à gauche.
   ℟. ΔΙΚΑΙΑ. Tête de bœuf, de face, au milieu d'un carré creux. AR. 2. ½ F. a.*

Les médailles de Dicée sont fort rares, et celles-ci offrent quelques variétés assez remarquables avec celles qui ont déjà été publiées [2].

Quoiqu'on n'aperçoive qu'un seul Δ sur la première, le type offre une identité si parfaite avec celle qui suit, et qui présente la légende en entier, qu'il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles appartiennent l'une et l'autre à la même ville. Le carré creux profond dont elle porte l'empreinte et la rudesse de sa fabrique, attestent la haute antiquité de cette pièce intéres-

[1] Tit. Liv., lib. xxxviii, c. 40.

[2] Sestini, *Lett. e Dissert. numis.*, tom. v, p. 13. —Mionnet, *Descrip. des méd. ant.*, tom. i, p. 384, n° 136. — IIe supplément, p. 301, n° 603.

sante, qui fut sans doute une des premières monnaies frappées à Dicée.

Il n'est pas aisé de déterminer d'une manière positive quelle est la tête représentée sur ces médailles. J'avais cru d'abord y reconnaître celle de Cérès, objet de la vénération de tous les habitans de la Thrace, et le bœuf, symbole des mystères de Bacchus, intimement liés au culte de cette déesse, contribuait à appuyer mon opinion; mais il est évident que ce n'est pas là le caractère que les Grecs donnaient à la tête de Cérès, et il est plus naturel de croire dès lors que les habitans de Dicée ont voulu représenter une divinité qui leur était particulière, et dont aucun des historiens parvenus jusqu'à nous n'a fait mention.

Les auteurs anciens ne sont pas d'accord sur le nom de cette ville. Scylax, Étienne de Byzance, et Hérodote, l'appellent *Dicæa* [1]; Harpocration et Suidas, *Dicæopolis* [2]. Il paraît en effet, d'après une médaille du cabinet de M. Cousinéry, que Dicée a successivement porté ces deux noms [3], mais celui de Dicæopolis doit avoir été le dernier.

On peut conclure du rapport d'Hérodote, que Dicée dut son origine à Timésias de Clamozène, qui vint s'y établir après avoir été chassé par les Thraces, d'Abdère, dont il était le fondateur [4].

Pellerin, qui le premier a publié une des médailles de cette ville, l'attribue par erreur à l'île d'Icaria [5].

[1] Scylax, *peripl.*, p. 27. — Steph Byz., *voy.* Δίκαια. — Hérodote, lib. VII, c. 109.

[2] Harpocr., et Suidas, *voy.* Δικαιό, πολις.

[3] Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. V, p. 13, pl. I, n° 34. — Mionnet, *Descrip. des Méd. ant.*, II[e] supplément, p. 301, n° 603.

[4] Hérodote, lib. I, c. 168; lib. VII, c. 109.

[5] Pellerin, *Rec. de méd. des peuples et des villes*, tom. III, p. 45, pl. 94, n° 1.

MARONEA *nunc* MAROULIA, *vel* MAROGNA.

1. Tête de Vénus, à gauche.
   ℞. ΣΑΡ. Grappe de raisin dans un carré creux. *Pl.* 1, n° 6. AR. 2 F. a.
2. Cheval courant, à gauche; au-dessous, trident.
   ℞. ΕΠΙ. ΞΝΩΝΟΣ. Un cep de vigne chargé de fruits, au milieu d'un carré; le tout dans une aire carrée en creux. *Pl.* 1, n° 7. AR. 6 F. a.*

Le culte de Bacchus, si universellement répandu dans la Thrace, était surtout suivi avec une dévotion particulière à Maronée, qui reconnaissait ce dieu pour fondateur, à cause de l'excellent vin que produisait son territoire [1]. Pline raconte que Mucien, qui avait été trois fois consul, ayant voulu s'assurer de l'exactitude du passage d'Homère, qui prétendait que le vin de Maronée pouvait supporter vingt fois autant d'eau, se convainquit qu'il était susceptible d'en supporter deux fois plus que ne le dit le poëte grec [2]. D'après cela il n'est pas surprenant de voir les symboles relatifs à ce mythe, reproduits sur la plupart des monnaies que nous avons de cette ville, où Bacchus était adoré sous la dénomination de Bacchus *Soter* ou Sauveur.

Cette pièce unique et d'une conservation parfaite, dont le carré creux atteste la haute antiquité, offre une singularité assez remarquable, par la manière dont le M est tourné en forme de Σ, ce qui fait supposer à quelques amateurs qu'elle pourrait être attribuée avec plus de raison à la ville de Sardes en Lydie, et le culte dont Bacchus était également honoré dans toute cette

[1] Aussi Bacchus était-il surnommé *Maroneus*;

Victa Maroneo fœdatus lumina Baccho.

TIBULL., lib. IV. *Eleg.* 1, tom. V, p. 57.

[2] Pline, lib. 1, c 103, et lib. XIV, c. 4.—Homer., *Odyss.*, v. 197.

[3] Mionnet, *Descript. des Méd. ant.*, tom. 1, p. 390, n° 174 à 197.

province [1], contribue à appuyer leurs conjectures. Je suis loin cependant de partager cette opinion, et jusqu'à ce que des monumens plus complets m'aient convaincus de mon erreur, je persisterai à croire que cette monnaie ne peut appartenir qu'à Maronée. Plusieurs considérations majeures semblent d'ailleurs justifier la classification à laquelle je me suis arrêté.

D'abord les exemples de pareils renversemens de lettres ne sont pas rares, tant sur les médailles très-anciennes que sur celles qui ne remontent pas à une époque bien reculée. J'ai sous les yeux une monnaie de Cimolis déjà décrite par Eckhel et M. Mionnet [2], qui offre la même particularité du M tourné comme un Σ, et un autre de Coressos, où le Σ est au contraire tourné comme un M [3]. La numismatique et les inscriptions d'un style antique, nous fournissent plusieurs exemples de semblables dispositions de lettres.

Pourquoi d'ailleurs attribuer une médaille d'un pareil module, tout-à-fait nouveau pour l'Asie, à Sardes, qui ne fit pas plus que les autres villes de Lydie battre des monnaies d'argent, si on en excepte quelques cistophores, eux-mêmes fort rares, et d'ailleurs bien postérieurs au temps auquel il faut rapporter la médaille qui nous occupe.

Les recherches infructueuses faites jusqu'à ce jour pour trouver des monnaies d'argent qui lui fussent particulières, autorisent à croire qu'en effet ni la Lydie, ni la plupart des provinces qui l'avoisinent, la Carie excepté, n'en firent frapper

[1] Aristophane, dans ses Bacchantes, le fait même venir de Lydie, en Grèce.

[2] Pembrock, p. 11, tab. 14. — Eckhel, *Doctr. Num. vet.*, tom. II, p. 328. — Mionnet, *Descrip. des Méd. ant.*, tom. II, p. 315, n° 28.

[3] Je retrouve cette même médaille publiée par M. O. Brönsted. *Voyages et rech. dans la Grèce*, tom. I, p. 125.

en ce métal. Il serait difficile sans doute d'en assigner les causes d'une manière bien positive; toutefois, on peut supposer que les Dariques, les Philippes et les Alexandres, répandus en si grande abondance dans toute l'Asie, suffisaient au besoin du commerce, qui n'eut probablement admis qu'avec difficulté une monnaie nouvelle dans la circulation; et l'adoption des mêmes types par les rois qui succédèrent au héros Macédonien, continua de faire prévaloir ces monnaies, devenues un des liens commerciaux et militaires qui unissaient ces divers peuples.

Il est à remarquer encore que la manière dont la grappe de raisin se trouve placée sur cette médaille est absolument la même que sur toutes celles que nous avons de Maronée. Le style monétaire est également d'une identité parfaite, et cette observation est des plus importantes, car on sait quelle différence remarquable il existe entre la fabrique des monnaies d'Europe et celle d'Asie.

A toutes ces considérations, qui me paraissent plus que suffisantes pour justifier l'opinion que j'ai adoptée, il me reste à en ajouter une dernière non moins importante, c'est que cette pièce intéressante a été trouvée en 1825 dans la Thrace, aux environs d'Énos, autrefois Ænos.

Quelques numismates présument que c'est la tête de Junon qui se trouve représentée sur le revers de cette monnaie. Les Crétois, pour lesquels cette déesse était l'objet d'une profonde vénération, purent bien, en effet, en envoyant une colonie à Maronée, y transporter les dieux de leur patrie, et adjoindre leur culte national aux divinités indigènes, en respectant les usages et les rites que la religion antique y avait consacrés.

D'ailleurs, de toutes les divinités du paganisme, il n'y en avait aucune dont le culte fût plus solennel et plus généralement répandu que celui de Junon. L'histoire des prodiges qu'elle avait opérés, et des vengeances qu'elle avait exercées, inspirait tant de craintes et tant de respect, qu'on ne négligeait rien pour se la rendre favorable.

Il est cependant plus naturel, selon moi, de reconnaître dans cette tête l'image de Vénus [1] qui, suivant une inscription antique rapportée par Gruter[2], recevait, comme épouse de Bacchus, l'encens des habitans de Maronée.

La médaille n° 2 offre peu de différence avec celles déjà publiées par Pellerin, Eckhel, etc. ΞΗΝΟΝΟΣ, est un nom de magistrat inédit. Cette pièce est remarquable par l'élégance et l'antiquité de sa fabrique.

La quantité considérable des monnaies d'argent et de bronze que nous avons de Maronée, atteste la richesse et la puissance de cette ville ; et ce témoignage est confirmé par tous les auteurs anciens.

Selon les traditions mythologiques, Maron, compagnon d'Osiris, et suivant d'autres, fils de Bacchus[3], donna son nom à cette ville, dont il fut le fondateur [4]. Scymnus prétend qu'une colonie partie de l'île de Chio, vint se fixer à Maronée vers la quatrième année de la LIX olympiade, 540 ans avant Jésus-Christ [5].

[1] On sacrifiait à Vénus en commun avec Bacchus, que quelques auteurs appelent son amant. Apulée nomme Bacchus *Veneris armiger*.

[2] Gruter, p. 69.

[3] Euripid., *Cycl.*, v. 100. — Theoph., *ad Autolic*, lib. XI, p. 86.

[4] Diod., Sic., lib. I, c. 20. — Eurip., *Cycl.*, v. 141.

[5] Scymn., Ch., v. 676.

PAUTALIA *nunc* HISSARDGIK.

ΚΑ... ΑΛΒΕΙΝΟϹ. ΚΑΙ. Tête nue d'Albin, à droite, avec *paludamentum*.

℞. ΟΥΛΠΙΑϹ. ΠΑΥΤΑΛΙΑϹ. Apollon nu, debout devant un autel, tenant de la main droite une patère, et de la gauche une branche d'olivier. *Pl.* 1, n° 8 . . . . Æ. 6.-F. o.

Septime Sévère, qui avait Julien à détrôner, et Pescennius Niger à combattre, voulant se concilier Albin, dont il redoutait la valeur et l'influence auprès du sénat, le fit proclamer César [1]; mais ce prince ayant, peu de temps après, fait arrêter deux émissaires de Septime Sévère, qui voulaient l'assassiner, celui-ci, après avoir vaincu ses deux adversaires, se hâta de revenir d'Asie pour combattre Albin, qu'il n'avait plus d'intérêt à ménager, et qu'il fit déclarer ennemi de la patrie.

A cette nouvelle, Albin se hâta de quitter l'Angleterre, à la tête d'une armée formidable, pour passer dans les Gaules, où ses légions le saluèrent Empereur; mais atteint par Septime Sévère dans les plaines de Trévoux, entre le Rhône et la Saône, il fut vaincu, et s'arracha la vie plutôt que de tomber vivant entre les mains de son cruel ennemi [2].

Septime Sévère se trouvait dans la Thrace, et peut-être à Pautalia, lorsqu'Albin reçut par ses soins le titre de César [3]. On doit présumer que cette ville, qui supposait ce prince de de bonne foi dans les témoignages d'amitié qu'il accordait à son rival, crut leur être agréable à tous deux, en faisant frapper une monnaie à l'occasion de cet événement mémorable. Je ne vois guères d'autre moyen d'expliquer pourquoi une ville de

[1] Jul. Capitol. *de Clod. Alb.*, § VII et VIII.

[2] Cet événement eut lieu dans l'an 197 de notre ère.

[3] Ael. Spart. *de Sever.* not. *Casaub*, § II.

Thrace aurait cherché, par cette adulation fine et ingénieuse, à se concilier la bienveillance d'un prince séparé d'elle par tant de pays, et dont elle connaissait pour ainsi dire à peine le nom.

Le revers de cette monnaie intéressante ajoute un nouveau degré de probabilité à mes conjectures.

L'autel destiné au sacrifice et la branche d'olivier que tient le dieu sacrificateur, ne peuvent être considérés que comme les symboles de la paix et de l'amitié qu'un événement aussi important venait de cimenter entre les deux princes.

C'est la première fois que nous voyons une ville grecque faire frapper des médailles en l'honneur de Clodius Albin, relégué dans l'Angleterre, dont il avait le gouvernement, et il n'y a pas bien long-temps que cette particularité unique eût paru une raison suffisante pour faire rejeter comme apocryphe un semblable monument; mais aujourd'hui, que la critique est plus éclairée et dirigée par un esprit plus philosophique, cette singularité devient pour ainsi dire un motif de plus pour admettre comme incontestable une monnaie qui porte en soi tous les caractères de l'authenticité, et dont on peut d'ailleurs trouver l'explication dans l'histoire du prince en l'honneur duquel elle fut frappée.

La ville d'Ulpia-Pautalia était située au pied du mont Hæmus. Son nom nous apprend qu'elle fut augmentée ou embellie par Trajan. Suivant Procope, Justinien en fit une ville imprenable[1].

Étienne de Byzance la nomme *Paitalia*[2]. Les médailles servent à relever l'incorrection de cette orthographe.

[1] Procop., *de Aedif.*, lib. IV.
[2] Steph. Byz., *voy.* Παιταλία.

PERINTHUS *nunc* Eraclia.

ΑΥΤΟΚ. ΚΑΙΣΑΡ. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟC. ΣΕΒ. Tête laurée de Domitien, à droite.
℟. ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ. Femme assise, tenant dans la main droite une patère, et dans la gauche la haste . . . . Æ. 7.-F. o.

Étienne de Byzance, adoptant les traditions fabuleuses, prétend que cette ville dut son origine à Perinthus d'Épidaure, compagnon d'Oreste, ce qui ne coïnciderait pas avec le témoignage d'Eusèbe, qui en rapporte la fondation à la première année de la XLVe olympiade, 600 ans environ avant notre ère [1]. M. R. Rochette, dans son savant ouvrage de l'histoire des colonies grecques [2], établit avec raison, d'après un passage de Plutarque [3], confirmé par Scymnus de Chio [4], que ce furent des Samiens qui jetèrent les premiers fondemens de la ville de Périnthe. Cette opinion acquiert un nouveau degré de probabilité par une médaille publiée depuis quelque temps, où nous voyons les Périnthiens se qualifier de descendans des Ioniens [5].

Les attributs d'Hercule, qui figurent sur la plupart des monnaies de cette ville, viennent à l'appui de la tradition mythologique rapportée par Ammien Marcellin, qui lui donne ce héros pour fondateur [6]. Du temps de Ptolémée le géographe, on l'appelait *Périnthe* ou *Héraclée* et plus tardHéraclée-Périnthe, ou Héraclée de Thrace [7]. Il paraît cependant qu'elle conserva

[1] Steph. Byz., *voy.* Πέρινθος. — Eusèbe, *Chronic*, lib. II, p. 124.

[2] Raoul Roch. *Hist de l'établ. des col. gr.*, tom. III, lib. V, c. 21.

[3] Plutarch., *Quœst. Græc.*, tom. II, p. 303.

[4] Scymn. Ch., v, 713 à 714, *ap. Huds.*, tom. II, p. 41.

[5] Pellerin, *Rec. de Méd. des peuples et des villes*, tom. I, p. 200, pl. 35, n° 37. —Eckhel, *Doctr. Num. Vet.*, tom. II, p. 39.

[6] Ammiam. Marcell., lib. XXII, c. 8.

[7] Ptolem., lib. III, c. 11.—Zos, lib. I, c. 61.—Sozomen, *Hist. eccl.*, lib. VI, c. 7.

le nom de Périnthe, jusques sous le règne de l'empereur Gallien, ainsi que l'attestent les monnaies de ce prince et celles de ses prédécesseurs. On n'en connaît point qu'elle ait fait frapper avec le nom d'Héraclée.

Celle-ci, quoique inédite, n'offre rien de bien remarquable, et n'a pas besoin d'explication.

PHILEA *nunc* PHILEN.

Tête de Mercure, à droite.

℞. ΦΙ Α.. Vase carré à deux anses . . . . Æ. 2.-F. o.

La classification des médailles antiques éprouve souvent de grandes difficultés, soit parce que plusieurs villes portèrent le même nom, soit parce que quelquefois ces noms n'étant qu'en abrégé, et commençant par les mêmes lettres, ils peuvent s'appliquer indistinctement à plus d'une cité du même pays. Dans l'embarras qu'il éprouve, le numismate doit juger par analogie, s'attacher d'abord au style monétaire, consulter ensuite les types que représentent ces monnaies, et enfin puiser ses dernières conjectures dans les pays où elles ont été trouvées.

Toutes ces observations s'appliquent à la médaille qui nous occupe et qui doit être évidemment restituée à la ville de Philea, à laquelle elle appartient. M. Sestini qui l'a déjà publiée il y a quelques années, n'a pas hésité à l'attribuer à *Phila* de Macédoine, aux bords de l'Énippée, sur les confins de la Thessalie[1]. Mais si les initiales ΦΙΑ peuvent en quelque sorte justifier cette classification, il ne saurait en être de même de la fabrique de cette monnaie intéressante et des symboles qu'elle représente, et l'on peut avec raison s'étonner qu'un an-

[1] Sestini, *Lett. e Dissert. numism.*, tom. VII, p. 15.

tiquaire aussi éclairé, auquel la numismatique est redevable de tant de découvertes importantes et précieuses, ait commis une erreur que je ne crains pas d'appeler aussi manifeste.

D'abord nous ne trouvons dans aucun auteur ancien que *Phila* ait été ville libre, et que dès lors, en cette qualité, elle ait joui du droit d'autonomie. Soumise aux rois de Macédoine et comprise dans leurs possessions, elle fut peut-être, comme beaucoup d'autres cités de cette province, privée de l'honneur de frapper des monnaies en son nom.

Il suffit ensuite d'un léger examen pour se convaincre que la fabrique de cette médaille est Thracienne, et qu'elle indique, par la rudesse du travail, un pays où l'art monétaire arriva par des degrés bien lents à une certaine élégance. La barbarie dont les mœurs et les institutions des habitans de la Thrace supérieure et orientale conservèrent l'empreinte, jusqu'à l'époque où ils furent assujétis au joug de Rome, s'opposait à toute amélioration dans les arts, et leurs monnaies en fournissent une preuve irrécusable [1].

Enfin le vase carré à deux anses, qui forme le revers de cette pièce intéressante, ne figure sur aucune médaille de Macédoine, tandis que nous le retrouvons sur plusieurs monnaies de la Thrace, et entre autres sur celles de la ville de Cypsela, que M. Sestini a publiées lui-même il y a quelque temps [2]. Il est bien difficile de décider d'une manière positive à quelles

[1] Il n'en était pas de même de la Thrace méridionale. Les colonies grecques qui s'établirent de bonne heure sur les côtes de cette contrée, y semèrent les germes de la civilisation, qui ne tardèrent pas à se développer avec activité sous les mains industrieuses chargées d'en diriger les progrès. Nous en trouvons la preuve dans une foule de monnaies, même très-anciennes, que firent frapper plusieurs villes littorales. *Voir celles d'Abdère*, *Maronée*, etc.

[2] Sestini, *Lett. e Dissert. numism.*, tom. v, p. 13; tab. 1, n°s 32 et 33.

fonctions religieuses était consacré ce vase, essentiellement affecté à la Thrace; mais la dévotion particulière avec laquelle le culte de Bacchus était suivi par ces peuples[1], autorise à croire que cet ustensile mystique jouait un rôle important dans les cérémonies qu'on célébrait en l'honneur de cette divinité. Il fait peut-être allusion aux purifications ou lustrations usitées dans l'initiation aux mystères[2], initiation qui devait procurer le bonheur éternel à ceux qui l'avaient reçue. Quelques numismates croient cependant y reconnaître le *Calathus*[3], qui faisait également partie des mystères du dieu du vin. On sait que la première destination de ce vase était de recevoir le lait que les bergers exprimaient de leurs brebis, de leurs vaches ou de leurs chèvres[4], on s'en servait aussi à verser le vin pour boire. Athénée[5] nous apprend que, dans la suite, on donna au Calathus une forme beaucoup plus grande, et qu'il était destiné à contenir des plantes, des pois, des lentilles, des fruits, du miel, du vin, etc. Ce vase était donc évidemment un symbole relatif à l'agriculture et à la force active de la nature, dont il renfermait les richesses[6]. Aussi était-il en usage dans les fêtes de Bacchus et de Cérès, et même dans les solennités de plusieurs autres divinités mâles ou femelles, images du principe passif et du principe actif, dont le concours est nécessaire aux productions de la nature.

[1] Dans l'intérieur de la Thrace s'élevaient l'Hæmus, le Rhodope et l'Orbélos, montagnes célèbres par les fêtes de Bacchus. *Pomp. Mela*, lib. II, c. 2.

[2] On sait que l'ablution des mains était un des premiers rites de l'initiation.

[3] Le *Calathus* était un vase en terre que les Grecs appelaient de ce nom, et les Latins *Quasilli*.

[4] *Perfeci calathos cogendi lactis in usus.*—Nemesiani, *Bucol.*, II, v, 34.

[5] Athen., lib. XI, c. 8.

[6] Le Calathus figure souvent dans les hiéroglyphes égyptiens comme emblème de l'abondance.

La tête jeune imberbe, qui figure sur cette monnaie, est sans doute celle de Mercure. L'histoire de ce dieu se rattache aux premiers pas de la civilisation, dont elle signale les progrès. Bacchus et Cérès avaient commencé à civiliser les hommes; Mercure, doué d'un talent supérieur pour tout ce qui pouvait contribuer à l'amélioration de la condition humaine, se trouve presque toujours lié à ces divinités des mystères dont il formait le quatrième personnage [1], et dans lesquels il jouait un rôle très-important. Les anciens l'adoraient comme le grand génie du monde, et par conséquent comme l'auteur de la fertilité et de la fécondité universelles.

Cette médaille curieuse a été trouvée en 1824 aux environs d'Andrinople. Il est à remarquer que Philea a presque conservé son ancien nom.

Nous n'avons aucun document précis sur l'époque de la fondation de cette ville, non plus que sur ses premiers habitans. Étienne de Byzance [2] et Pomponius Méla sont les seuls géographes où il en soit question. D'après les indications de ce dernier auteur, Philea devait se trouver au bas du promontoire de ce nom, dont parle Ptolémée [3]. Vossius prétend qu'elle est la même que *Phrygia*, décrite par Arrien [4]. Suivant Zozyme, il y avait dans les environs de cette ville un marais auquel elle avait donné son nom [5].

1 Les Thraces avaient trois divinités : Mars, dieu de la guerre; Bacchus, principe générateur, et plus tard dieu du vin; et Diane, déesse de la chasse. Les rois y joignaient Mercure, qui présidait à leurs conseils, qui était le principal objet de leur culte, et dont il se disaient descendus. *Herodot.*, lib. v, c. 7.

2 Steph. Byz., *voy.* Φιλέας. —Pomp. Mela., lib. II, c. 2..... *Urbes que sustinet Halmydesson, et Phileas et Phinopolim.*

3 Ptolem., lib. III, c. 11, Φιλία ἄκρα. *Philia promontorium.*

4 Voss. Peripl. Anonym., p. 64. Ἀπὸ Ἁλμυδισσοῦ εἰς Φρυγίαν τ' καὶ λεγομένην Φιλίαν, *ab Halmydesso ad Phrygiam quæ etiam Philia adpellatur.*

5 Zozim, lib. I, c. 34. Φιλεατίνη λίμνη.... *Phileatinæ Paludis....*

PHILIPPOPOLIS *nunc* FILIBE.

ΑΥ. ΚΑΙ. CΕ. CΕΥΗΡΟC. Π. Tête laurée de Septime Sévère, à droite.

℞. ΗΓ. ΚΑΙΟ. ΝΕΡ. ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ. L'Hèbre couché, à droite, la main droite sur la tête; le coude gauche appuyé sur une urne d'où s'échappent des eaux . . . . Æ. 9.-F. o.

Située près de l'Hèbre et au bas du mont Rhodope, cette ville porta plus tard le nom de *Trimontium* [1]. On rapporte son origine à Philippe, fils d'Amyntas III et père d'Alexandre-le-Grand, qui l'avait agrandie, et auquel elle devait ses embellissemens. Pline prétend qu'elle s'appelait auparavant *Poneropolis, ville de méchans,* et ce témoignage se trouve confirmé par celui de Théopompe, qui nous apprend que sa population de deux mille hommes environ, envoyés par Philippe, n'était composée que de malfaiteurs [2]. Suivant Strabon, elle porta aussi le nom de *Cabyle* [3].

Le revers de cette médaille inédite n'a pas besoin d'explication. C'est l'Hèbre, dont les eaux coulaient auprès des murs de la ville, qu'on a voulu représenter. Fidèles imitateurs des Égyptiens, pour lesquels l'eau en général, et le Nil en particulier, étaient les divinités supérieures auxquelles étaient attribuée l'organisation de toutes choses, les Grecs divinisèrent à leur tour non-seulement le principe humide, mais encore ils firent une déité particulière de la mer et même de chaque fleuve. On déférait surtout de grands honneurs à ceux qui traversaient les villes ou qui baignaient leurs murs. C'est sans

[1] Harpocr. in Καβύλη. — Plin., lib. IV, c. 2.

[2] Plin., *loc. cit.* — Theop. ap Suidam, in Δούλων Πόλις.

[3] Strab., lib. VII, p. 320. Ptolémée distingue *Cabyle* de *Poneropolis*, qu'il appelle *Philippopolis* et *Trimontium*, comme Pline; mais, au lieu de *Poneropolis*, il lui donne pour troisième nom celui de *Hadrianopolis*.

doute à ce principe religieux que l'Hèbre devait les honneurs monétaires et le culte qu'on lui rendait.

Le nom de l'*Higémone*, ou magistrat, inscrit sur cette monnaie, ne se retrouve sur aucune de celles déjà connues de la ville de Philippopolis. On sait que ce titre d'*Higémone*, Ἡγεμον, était uniquement réservé aux magistrats envoyés par les empereurs romains dans les villes de Thrace, dont le gouvernement leur était réservé. Une médaille de Byzia, à l'effigie d'Adrien, et une autre de Philippopolis, à l'effigie d'Antonin, attestent cependant que ces gouverneurs prenaient quelquefois le titre de *Presbeuthès*, Πρεσβευτής.

CHERSONÈSE DE THRACE

(Aujourd'hui presqu'île de GALLIPOLI).

CARDIA *nunc* KARIDIA.

1. Deux cœurs.
   ℞. Un cœur au milieu d'un carré creux. *Pl.* 1, n° 10. AR. 2.-F. a.
2. Tête de lion, à droite.
   ℞. ΚΑΡΔΙΑ. Grain d'orge; le tout au milieu d'un carré indiqué par quatre lignes. *Pl.* 1, n° 11. . . . . Æ .1 ½.-F. o.

Les premiers fondateurs de cette ville furent des Milésiens et des Clazoméniens, dont le chef, suivant le témoignage du scholiaste de Démosthène, se nommait Hermocrate[1]. Hérodote et Scymnus de Chio assurent qu'elle reçut une colonie Athénienne, à l'époque où Miltiade vint prendre possession de la Chersonèse[2]; cependant cette colonie ne put prévaloir sur

[1] Scymn. Ch., v 699. — Schol. Demosth., *ad Orat. de Pace.*
[2] Herodot., lib. VI, c. 34.—Scymn. Ch., v, 700 et 701.

l'ancienne; et lors de la révolte générale de cette province contre Cotys, Cardie sut conserver sa liberté, et refusa de reconnaître les Athéniens, en se mettant sous la protection de Philippe.

Cardie fut pendant long-temps une des cités les plus importantes de la Chersonèse [1], mais Lysimaque la réduisit à un simple village, et fonda sur l'isthme de cette péninsule une ville à laquelle il imposa son nom [2].

Les médailles d'argent de Cardie sont fort rares. La fabrique de celle-ci (nº 1) et sa forme, en lingot, attestent sa haute antiquité. Les cœurs qui s'y trouvent représentés sont l'emblème de son nom, et avaient peut-être rapport à quelques mystères religieux. On sait combien ces sortes d'allusions étaient familières aux Grecs, et se rencontrent fréquemment sur les monnaies. Suivant Pline et Solin, ce nom lui fut donné parce que le lieu où elle était située avait la forme d'un cœur [3]; mais Étienne de Byzance rapporte qu'elle fut ainsi appelée parce que, pendant un sacrifice que faisait Hermocrate en la bâtissant, un corbeau se précipita sur la victime, dont il enleva le cœur [4]. Le grain d'orge est le symbole de l'abondance : ce type est commun à quelques villes de la Chersonèse de Thrace.

Plusieurs monnaies d'argent, qu'on avait d'abord données aux Léontins en Sicile [5], et qui plus tard avaient été attribuées à Cardie, sont aujourd'hui reconnues appartenir à la ville de

[1] Demosth. *in Philipp.* III.

[2] Diod. Sic., lib. XX.

[3] Plin., lib. IV, c. 11. *Hæc ex facie loci nomine accepto.* — Solin C. X....... *Quod in cordis faciem sita sit, dicta Cardia est.*

[4] Steph. Byz., *voy.* Καρδια.

[5] Mionnet, *Descript. de Méd. ant.*, tom. I, p. 245 du nº 295 à 312.

Cherronesos dans la Chersonèse de Thrace[1]. Une médaille de la belle collection de M. le chevalier de Hauteroche a servi à relever cette inexactitude.

COELA *nunc* Porto-Celo; *Municipium*.

IMP. GALLIEN... Tête laurée de Gallien, à droite.

℞...... MVNI. CAEL. AN.—Femme debout, à gauche, tenant dans la main droite une petite figure, et dans la gauche une corne d'abondance, dans le champ ΔO en contre-marque . . . Æ. 6.-F. o.

Le titre d'AEL, *Aelia*, que Cœla porte sur ses monnaies, atteste qu'elle dut la faveur d'être nommée ville municipale[2] à Adrien, dont on sait que le prénom était AELIVS.

Le savant Eckhel ne connaissait sans doute des médailles de cette ville que jusqu'à l'empereur Volusien, quand il a écrit l'ouvrage immortel dont il a enrichi la science numismatique. On en a découvert depuis de l'empereur Gallien.

Le revers de celle-ci, qui porte l'effigie de ce prince, offre peu d'intérêt, et n'exige pas d'explication.

C'est à Cœla qu'Alcibiade, rappelé par une délibération de l'armée, reprit le commandement de la flotte Athénienne, attaqua celle des Spartiates, leur enleva quatre-vingts vaisseaux, et rendit à Athènes l'empire de la mer.

CHRITHOTE *nunc* Crithiè-Keui.

1. Tête de Pallas, à droite.
   ℞. KPI. Grain d'orge. *Pl.* 1, n° 12 . . . . Æ. 3 ½-F. o.
2. Tête de Pallas, à gauche.
   ℞. KP. Grain d'orge. *Pl.* 1, n° 13. . . . . Æ. 2.-F. o.

Trompé par la description inexacte de deux médailles de

[1] Mionnet, *Des. de Méd. ant.*, 11e supplément, p. 525, nos 14, 15 et 16, et not. *b*.

[2] Aulu-Gelle, lib. XVI, c. 13, nous apprend que les villes auxquelles les Romains accordaient le titre de *Municipium*, se gouvernaient par leurs propres lois et

cette ville, qui se trouvent dans le riche cabinet de M. le chev. de Hauteroche, M. l'abbé Sestini les a, par erreur, attribuées à Arisba de la Troade [1]; j'ai examiné avec attention les deux pièces qui ont servi de texte à la dissertation de ce savant antiquaire, et je me suis convaincu que la méprise provenait de ce qu'un des jambages du K, légèrement altéré dans sa partie supérieure, avait laissé à cette lettre la forme d'un Λ.

Les deux exemplaires que je publie, et qui faisaient partie de la magnifique collection de mon ami M. Borrell, sont parfaitement conservés et attestent l'exactitude de cette rectification.

La tête de Pallas et le grain d'orge sont des types ordinaires sur les monnaies de la Chersonèse de Thrace.

Il n'y a pas long-temps qu'on a la certitude que ces monnaies appartiennent à Chrithote, et leur classification serait demeurée long-temps incertaine, sans la découverte d'une monnaie de la même ville, qui porte en entier la légende ΚΡΙΘΟΥΣΙΩΝ [2].

Cette ville, dont la fondation primitive ne saurait être déterminée d'une manière bien précise, doit cependant remonter à une assez haute antiquité, puisque Hellanicus en fait mention dans ses *Troïques* [3]. Elle fut repeuplée, 556 ans environ avant J.-C., par une colonie d'Athéniens, sous la conduite de

jouissaient du droit de bourgeoisie romaine. *Municipes sunt cives Romani ex municipiis, legibus suis et suo jure utentes; muneris tamen cum populo romano honorarii participes, a quo munere capessendo appellati videntur.*

[1] Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. II, p. 71, pl. I, nos 6 et 7.

[2] Et non ΚΡΙΘΟΣΙΩΝ, comme a lu, par erreur, M. Mionnet.

[3] Hellan. *ap.* Harpocr., v. Κριθωτή.

Miltiade [1]; ce qui est cause que Suidas et Harpocration [2], sur l'autorité d'Éphore [3], lui donnent une origine Athénienne.

ILES DE THRACE.

THASOS *nunc* Tasso.

Silène, un genou en terre, tenant le *Diota* de la main gauche.
℞. ΣΑΡΑΤΟ. *Diota*, au milieu d'un carré creux. *Pl.* 1, n°14. AR. 2.-F. a*

Peuplée d'abord par les Phéniciens [4], cette île reçut vers la XV[e] olympiade, 720 ans environ avant J.-C., une colonie de Grecs de Paros, sous la conduite du père d'Archiloque [5]. Les Athéniens s'en emparèrent [6]; mais ils en furent à leur tour dépossédés par les Macédoniens [7].

Thasos, célèbre par la fertilité de son territoire et surtout par ses vins, qui inspirèrent plusieurs poètes anciens [8], possédait des mines d'or qui, selon Eustathe, lui avaient valu dans l'origine le nom de *Chrysé* [9]: la quantité considérable de monnaies d'argent qui nous reste de cette ville, atteste sa richesse et sa puissance. Toutefois, il ne faut pas croire qu'elles furent toutes frappées à Thasos même. Les habitans de la Mœsie et de la Thrace septentrionale les imitèrent, et le style en est

[1] Scymn. Ch., v. 710, 711. — Herodot., lib. VI, c. 34. — Steph. Byz., v. Κριθωτή. — Strab., lib. X, p. 459.
[2] Harpocr., Suid., v. Κριθωτή.
[3] Ephor. *Hist.*, lib. IV.
[4] Herodot., lib. II, c. 44.
[5] Thucyd., lib. IV, c. 104. — Eustath. ad Dionys., v. 517. — Strab., lib. X, p. 487.
[6] Diod. Sic., lib. II, p. 278.
[7] Diod. Sic., lib. XVI, c. 3.
[8] Virg. *Georg.*, lib. II, v. 91.
[9] Eustath. ad Dionys., *loc. cit.*

tout-à-fait dépourvu de goût et de pureté. Jamais les Grecs, tant qu'ils eurent le droit de battre des monnaies, ne tombèrent dans cet excès de barbarie.

Cette médaille curieuse n'offre de différence avec celles de l'île de Thasos déjà connues, que dans la légende ΣΑΡΑΤΟ, qui remplace celle de ΘΑΣΙΩΝ. Mes recherches dans les auteurs anciens, pour découvrir quelques lumières sur ce personnage, ayant été infructueuses, je suis porté à croire que c'est le nom de quelque magistrat qui, dans une des révolutions nombreuses auxquelles cette île fut si souvent en proie, sut, par son adresse ou par ses services, mériter le commandement, et auquel il fut sans doute permis, par une faveur spéciale, de substituer son nom, sur les monnaies, à celui de la ville qui y figurait primitivement.

Le vin de Thasos était un des plus renommés de toute la Grèce; il n'est donc pas surprenant de voir figurer sur les médailles de cette île le vieux Silène, nourricier de Bacchus[1], au culte duquel ce symbole fait allusion. Le *diota* du revers, emblême des mystères du dieu du vin, est sans doute le *Stamnium Thasium*, nom qu'on donnait aux vases à pied de cette île[2].

[1] Orph. *Hymn.* LIII, p. 15. — Diod. Sic., lib. IV, c. 2.

[2] Credo si Thasium fortè infunderes merum.
ARISTOPHAN., *Plut.*

ROIS DE THRACE.

Lysimachus,

Règne avant J.-C., depuis l'an 324 *jusqu'à l'an* 282.

1. Tête d'Alexandre couverte d'une peau de lion, à droite.
   ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Jupiter Ætophore, assis à gauche, tenant de la main droite son aigle, et dans la gauche la haste; dans le champ, partie antérieure de cheval et le monogr. (1); sous le siége, Pentagone . . . . AR. 8.-F.*
2. Tête de Lysimaque, à droite, ceinte d'un diadême, et avec la corne d'un belier.
   ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Pallas Nicéphore, assise sur un siége, à gauche; la haste appuyée sur l'épaule, le coude gauche sur son bouclier; dans le champ, mouche et les lettres ΕΦ; sous le siége le monogr. (2). . . . . AR. 3.-F.**

A la mort d'Alexandre, l'empire immense que le génie vaste et puissant de ce héros avait su conquérir et conserver paisiblement, s'écroula tout-à-coup, et dix-huit années de guerre purent à peine suffire pour assurer à chacun de ses lieutenans la possession tranquille des états que le sort leur avait départis.

La Thrace, province inquiète et belliqueuse, avait été confiée à Lysimaque, qui la regarda bientôt comme son apanage. La superstition de son armée favorisant ses vues ambitieuses [1],

[1] Alexandre, ayant involontairement blessé Lysimaque au front, détacha son diadême, qu'il plaça sur la tête de son lieutenant, pour arrêter le sang qui cou-

il s'occupa d'agrandir ses possessions dans la basse Asie, et envahit de la Macédoine.

Ce prince, doué d'un génie supérieur [1], joignait à une force prodigieuse [2] beaucoup de grandeur d'âme. Allarmé par l'ambition démesurée d'Antigone, qui s'était emparé du royaume d'Asie, Lysimaque se joignit aux rois de Macédoine, de Syrie et d'Égypte, pour marcher contre cet ennemi redoutable. Les troupes coalisées l'atteignirent dans les plaines de Phrygie, où Antigone perdit son royaume et la vie, dans la quatrième année de la CXIX^e olympiade, l'an 301 avant Jésus-Christ. C'est dans ces mêmes lieux, témoins de son triomphe, que Lysimaque succomba lui-même vingt ans après, avec douze de ses enfans, à l'âge de 80 ans, victime de sa faiblesse pour sa femme Arsinoë.

On ne peut douter qu'il ne faille rapporter à cette époque la fondation et les embellissemens des villes et des temples d'Asie, que Strabon attribue à Lysimaque; et ce fut dans le même temps sans doute que les Ephésiens firent frapper cette médaille (n° 2), en reconnaissance des bienfaits dont ce prince les avait comblés. Il est rare de trouver réunis les deux signes

lait de sa blessure. Le devin Aristandre prédit à cette occasion à Lysimaque qu'il était appelé à ceindre le diadème du vainqueur de l'Orient. Appian. *Syr.* § 64. —Just., lib. xv, c. 3.

[1] *Erat hic Lysimachus illustri quidem Macedoniæ loco natus, sed virtutis experimentis omni nobilitate clarior, quæ tanta in illo fuit, ut animi magnitudine, philosophiâ ipsâ, viriumque gloriâ, omnes per quos Oriens domitus est, vicerit.* —Justin., lib. xv, c. 3

[2] Quinte-Curce (lib. viii, c. 1) nous apprend qu'à la chasse il étouffa un lion furieux, en présence d'Alexandre. Selon quelques auteurs non moins dignes de foi, ce n'est point à la chasse, mais dans une fosse qu'il étrangla un lion auquel Alexandre l'avait fait exposer. (*Senec.*, *Plin.*, *Just.*, *Paus.*)

qui déterminent d'une manière positive la classification de ces monnaies. Aradus, île de Phénicie, avait également adopté la mouche; mais les seules qu'on puisse avec certitude attribuer à Ephèse, sont celles qui joignent à ce symbole les initiales ΕΦΕ.

Il est d'autant plus nécessaire de rapporter notre médaille à cette époque qu'on se rappelle que, quelques années après, Lysimaque, voulant affaiblir Démétrius, roi de Macédoine, passa de nouveau en Asie, où il s'empara de plusieurs villes soumises à son ennemi, et entre autres d'Éphèse. Cette place fut submergée par de fortes pluies, et surtout par des eaux qu'il y fit conduire à dessein[1]. Les habitans, forcés d'abandonner leurs maisons, allèrent bâtir un peu plus loin une ville, à laquelle Lysimaque imposa le nom de sa femme Arsinoë; mais elle reprit son ancien nom d'Éphèse, peu de temps après la mort de ce prince.

La médaille n° 1 fut, on n'en peut douter, une des premières que Lysimaque fit frapper. Après la mort d'Alexandre, ses généraux auraient été bien maladroits si, en se préparant à partager ses vastes états, ils n'eussent d'abord affecté la plus grande vénération pour la mémoire de leur maître, et s'ils n'eussent cherché à consolider par des monumens de toute espèce et même par le culte particulier de la monnaie, l'opinion déjà établie de sa divinité. Encore trop mal assurés sur leurs trônes pour concevoir l'idée de s'arroger un droit réservé jusqu'alors aux immortels, leur intérêt les força à reproduire l'image du nouvel Hercule auquel ils devaient leur élévation;

[1] Étienne de Byzance prétend que cette inondation fut uniquement l'effet des pluies excessives qu'Éphèse, située sur un terrain bas, essuya pendant l'hiver, et qui coûta la vie à dix mille de ses habitans. Ce fut après ce malheur, auquel il était tout à fait étranger, que Lysimaque transféra le siége d'Ephèse un peu plus loin.

seulement ils remplacèrent son nom par le leur; et ce système monétaire mixte fut moins l'effet de leur reconnaissance pour le vainqueur de l'Asie que celui de la nécessité d'accoutumer insensiblement les peuples à une monnaie qui leur fut particulière. Les Asiatiques, de tous temps esclaves de leurs habitudes, n'auraient certainement admis qu'avec répugnance un changement absolu et trop subit.

Ce qui prouve la vérité de cette observation, c'est l'empressement de ces rois à adopter des types particuliers, dès que leur puissance fut entièrement affermie et en quelque sorte légitimée par le temps, et à faire usurper par leur image la place que la piété des peuples réservait jusqu'alors à leurs divinités tutélaires.

Notre monnaie offre pour symbole la moitié d'un cheval et un pentagone, types spécialement adoptés par la ville de Pitane, dans la Mysie. Il est à remarquer que, sur deux médailles à peu près semblables, publiées par Eckhel, et les deux seules connues, je crois, jusqu'à présent, on aperçoit les symboles particuliers à Lampsaque et à Cyzique, villes de la Mysie. Ce genre de médailles n'aurait-il donc été frappé que dans cette province, ou du moins en Asie? Rien ne l'atteste d'une manière bien positive; mais l'observation n'est pas moins curieuse [1].

[1] Depuis que cet article est écrit, M. Rollin, à Paris, a fait l'acquisition d'une médaille de Lysimaque, représentant, comme la nôtre, la tête d'*Alexandre-Hercule*, coiffée de la peau de lion, et au revers le Jupiter Ætophore assis, et pour symbole une partie antérieure de lion, type particulier à Cyzique. Cette nouvelle découverte donne un degré d'intérêt de plus à notre observation.



Sarias

Règne à une époque incertaine.



1. Tête de Cérès, couronnée d'épis et voilée, à droite.
   ℞. ΒΑΣΙΛΕ... ΣΑΡΙΑ. Deux épis . . . . Æ. 5.-F. o.
2. Tête diadêmée et barbue d'Hercule, à droite.
   ℞. ΒΑΣΙ. ΣΑΡΙΑ. Carquois . . . . Æ. 4.-F. o.

L'ouvrage de M. Cary est ce que nous possédons de plus exact et de plus complet sur l'histoire des rois de Thrace; mais depuis la publication de ce travail important, la science numismatique s'est enrichie de plusieurs médailles curieuses, qui, en répandant de nouvelles lumières sur cette partie intéressante de l'histoire, viennent remplir peu à peu les lacunes devant lesquelles ce savant archéologue a été forcé de s'arrêter.

Les deux monnaies que je publie peuvent, à juste titre, revendiquer une place honorable parmi ces monumens précieux; car si une foule d'ouvrages et d'inscriptions attestent encore aujourd'hui la grandeur et la gloire des empires célèbres, et fertiles en événemens mémorables, on ne peut compter sur un pareil secours pour l'histoire des nations barbares, qui

ne se firent remarquer, ni par leur puissance, ni par la culture des arts, et l'on ne saurait dès lors accueillir avec trop d'empressement les nouveaux monumens qui peuvent, en quelque sorte, remplacer les historiens qui nous manquent, ou du moins expliquer les passages isolés et souvent obscurs de ceux que le temps a laissé arriver jusqu'à nous.

Divisés en plusieurs peuples, et soumis à des formes de gouvernement particulières, les Thraces ne participèrent que fort tard aux progrès de la civilisation; et si la classification des nouvelles monnaies, qu'on attribue à des rois de ce pays, éprouve quelques difficultés, c'est que leur puissance fut sans doute bornée à des états de peu d'étendue, ou qu'ils ne furent que les chefs de quelques barbares, et que dès lors ils eurent peu de part aux événemens que les historiens nous ont transmis.

La fabrique de ces deux médailles et les symboles qu'elles représentent, doivent faire supposer que le roi Sarias, en l'honneur duquel elles furent frappées, régna dans la Thrace; cependant mes recherches dans tous les auteurs anciens n'ont pu me fournir aucune lumière sur ce personnage. Mais si je ne suis pas assez heureux pour avoir des autorités respectables à citer, et des témoins irrécusables à produire, l'analogie que ces deux nouvelles monnaies présentent avec celles qu'on a découvertes il y a quelques années, me permet d'espérer qu'on adoptera mes conjectures jusqu'à ce que de nouvelles découvertes, en nous procurant de nouveaux moyens de comparaison, viennent les confirmer ou les détruire.

On sait que, dès les temps les plus reculés, les Gaulois firent des irruptions dans les parties méridionales de l'Europe. Ces hordes nomades, plongées dans la plus profonde barbarie, ne

connaissaient que l'art de la guerre, et cette ardeur belliqueuse, qui fut sur le point d'éteindre Rome à son berceau, et qui brava l'empire d'Alexandre, répandit long-temps la terreur et la désolation chez les peuples les plus civilisés du monde.

Quelques bandes des Gaulois, qui, sous les ordres de Brennus, ravageaient la Grèce, se séparèrent de ce chef, et vinrent s'établir en Thrace, sous la conduite de Belgius, qui envahit cette province, ainsi qu'une partie de la Macédoine [1].

L'histoire ne nous a pas conservé la chronologie exacte des princes de cette nation qui régnèrent en Thrace [2]. Polybe [3] nous apprend seulement qu'Antigone Gonatas ne put les en chasser entièrement. Comontorius, qui régna à Tule, ville située sur le mont Hæmus, fut le premier qui prit le titre de roi. Sarias fut sans doute un de ses successeurs.

Le P. Frœlich [4], qui a déjà publié les mêmes monnaies, avait

[1] Cet événement eut lieu l'an 280 avant J.-C., sous le règne de Ptolémée Ceraunus, souverain de la Macédoine. Ce fut à peu près vers le même temps, que Léonorius et Lutarius se détachèrent de la division de Brennus et vinrent faire une incursion dans la Thrace. Nicomède I, roi de Bithynie, ne se croyant assez fort ni pour résister aux princes grecs qui l'environnaient, ni pour contenir les partis qui s'étaient formés dans ses états, engagea ces deux chefs à passer le Bosphore et à se fixer avec leurs troupes dans quelques-unes de ses provinces. Telle fut l'origine des Gaulois dans cette contrée qui, de leur nom, fut appelée par la suite *Galatie*, ou *Gallo-Grèce*, ou *Gaule Asiatique*.

[2] Nous avons bien peu de lumières historiques sur le règne de Lysimaque; mais nous en avons encore moins sur les temps qui suivirent immédiatement sa mort. Ce n'est que d'après quelques phrases mutilées des prologues, ou plutôt des argumens des livres de Trogue Pompée (*Prolog.* lib. 24 et 27), que l'abbé de Longuerue a pu constater quelques faits relatifs à un fils de Lysimaque qui survécut à son père et à ses frères, et qui périt en faisant la guerre à Ptolemée Ceraunus.

[3] Polyb. lib. IV.

[4] Frœlich., *ad. num. Reg. vet. Anecd.*, p. 32. Ces deux médailles précieuses faisaient partie de la riche collection de M. le marquis de Savorgnan, à Venise.

cru d'abord y reconnaître un roi de Perse ou d'Arménie; mais convaincu par la fabrique comme par le type qu'elles ne pouvaient appartenir à ces contrées lointaines, il a abandonné la question sans la résoudre. Le modeste silence de cet habile critique eût commandé le mien, si je n'avais cru trouver dans deux médailles nouvelles d'un autre roi gaulois, du nom de *Cavarus*, une preuve assez évidente que Sarias doit être compté parmi les princes de cette dynastie.

Le style et les types de ces monnaies offrent des rapports frappans, qui se réunissent pour fortifier mon opinion. Des épis forment le revers des médailles de ces deux princes, et font allusion aux mystères que ces peuples célébraient en l'honneur de Cérès et au culte dont ils honoraient cette déesse, en reconnaissance des moissons abondantes qu'ils attribuaient à sa protection. La tête de cette divinité, qu'on aperçoit sur une de ces médailles (nº 1), en fournit la preuve. On sait que la Thrace méridionale était renommée par la fertilité de son territoire, dont elle était du reste plus redevable aux colonies grecques, qui s'établirent de bonne heure sur les côtes de cette province, qu'aux naturels du pays, qui dédaignaient l'agriculture.

Lysimaque fut le premier des rois de Thrace qui, à l'exemple du vainqueur de l'Orient, s'arrogea le droit d'effigie sur ses monnaies, en faisant usurper par son portrait la place réservée jusques là aux dieux ou demi-dieux. Mais cette innovation ambitieuse et même sacrilége, que le temps seul put consacrer, et qui se trouvait encore, si j'ose le dire, en opposition trop manifeste avec l'esprit religieux de ces peuples, ne permet pas de supposer qu'elle ait été adoptée par les chefs des barbares qui, à sa mort, envahirent presque toutes ses provinces.

Je crois donc, qu'au lieu du portrait de Sarias, que quelques amateurs ont cru voir sur cette monnaie (n° 2), il est plus naturel de reconnaître l'image d'Hercule, dont les Égyptiens avaient introduit le culte dans la Thrace, avec celui de Bacchus et de Cérès[1]. On conçoit aisément, en effet, que pour des peuples grossiers, dont la force était l'unique loi, et qui regardaient cet avantage comme le premier des attributs de la divinité, Hercule dût être l'objet d'un culte spécial, et l'on ne doit pas être surpris dès lors que les rois de cette contrée aient empreint sur leurs monnaies l'effigie d'un dieu si révéré dans les villes de leur domination.

Cette tête est d'ailleurs très-reconnaissable encore, malgré l'altération du type, aux traits du visage, à la masse comme à la disposition des cheveux, et le carquois gravé au revers achève de montrer la certitude de cette attribution. Ce symbole, propre à Hercule, doit être également l'emblème de l'amour des Thraces pour la guerre, et de leur dévotion pour le dieu Mars. La lenteur avec laquelle ils participèrent aux progrès des arts, explique le peu d'élégance et de goût que l'on observe dans la fabrique de leurs monnaies.

Ces deux médailles intéressantes ont été trouvées en 1825, aux environs d'Andrinople, et cette circonstance ne peut qu'ajouter un nouveau degré de probabilité à mes conjectures.

[1] Hérodote (lib. II, c. 50) prétend que tous les dieux reconnus par les Grecs leur venaient d'Égypte, excepté Neptune, qui venait de Lybie, et les Dioscures, Junon, Vesta, Thémis, les Grâces et les Néréides, qui avaient été transmis aux Grecs par les Pelasges. Le culte d'Hercule était suivi avec ferveur, non-seulement dans la Thrace, mais dans la Chersonèse et dans le Pont. C'est ce qu'indiquent d'une manière incontestable les monnaies de Panticapée, de Phanagorie, etc.



Règne av. J.-C. depuis l'an 219 *jusqu'à l'an* 200 *environ.*

1. Tête diadémée et barbue d'Hercule, à droite.
   ℞. ΒΑΣΙ. ΚΑΥΑ. Deux épis sortant d'une corne d'abondance *Pl.* 1, n° 15. . . . . Æ. 2 ½.-F. o.
2. Tête laurée d'Apollon, à droite.
   ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΚΑΥΑΡΟΥ. Victoire marchant, à droite, tenant dans la main droite une couronne; dans le champ, le monogr. (3). *Pl.* 1, n° 16. . . . . Æ. 5.-F. o.
3. Même type, dans le champ mon. (4) . . . . Æ. 5.-F. o,
4. Même type, dans le champ mon. (5) . . . . Æ. 5.-F. o.

Les médailles de ce roi ne sont connues que depuis peu de temps. M. J. Carabed, drogman de France à Héraclée, en fit la découverte en 1823, à Islymié, près de Choumla [1].

C'est à tort que l'on a cru reconnaître le portrait de Cavarus dans la tête laurée d'Apollon, représentée sur les n°s 2, 3 et 4 [2]. O nretrouve ce même type sur les médailles de plusieurs villes de la Thrace, où cette divinité était l'objet d'un culte spécial. La victoire est sans doute un emblême de toutes celles que Cavarus eut à remporter sur ses voisins, pour ramener la paix dans ses états et rendre la navigation du Pont-Euxin libre et assurée [3].

[1] J. Carabed. *Notice hist. sur une méd. inéd. de Cavarus, roi de Thrace.*

[2] M. Rollin, à Paris, possède une médaille de Cavarus représentant d'un côté la même tête laurée d'Apollon, et au revers un bouclier gaulois, au-dessous duquel est un trépied et la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΥΑΡΟΥ.

[3] Polyb., *Extr.*, lib. VIII.

C'est également par erreur que quelques numismates ont cru voir l'image de Jupiter Olympien dans la tête barbue et diadémée qui figure sur le n° 1. Ce dieu n'était pas connu chez les Thraces, et n'est d'ailleurs représenté qu'avec une couronne d'olivier; ce serait tout au plus ici le Jupiter Taramis, qu'adoraient les Gaulois, et dont on pourrait supposer qu'ils avaient transporté le culte dans leur nouvelle patrie; mais cette hypothèse est également inadmissible. Ce ne saurait être davantage l'effigie de Cavarus, quoique, à l'époque où ce prince régnait dans la Thrace, l'antique et universel usage de marquer sur la monnaie des rois, les têtes et les symboles des divinités qu'ils honoraient d'un culte particulier, eût fait place à l'usage d'y empreindre les portraits de ces souverains. C'est, on n'en peut douter, l'image d'Hercule que ces peuples ont voulu représenter sur cette médaille, comme nous venons de le voir sur celles de Sarias. Notre monnaie, dont la conservation est aussi parfaite que le comporte le métal dans lequel elle est frappée, me semble propre à dissiper toute incertitude sur ce point. En effet, les traits du visage, la grosseur du cou et la masse comme la disposition de ces cheveux crépus, ne permettent guères de se tromper sur le caractère de cette effigie, et me paraissent de nature à détruire tout soupçon sur l'exactitude de l'attribution que j'indique. On connaît d'ailleurs toute la vénération des Thraces pour Hercule, qu'ils honoraient d'une dévotion antique et spéciale, et auquel ils attribuaient tout ce qui est sorti de grand de la main des hommes, tout ce qu'il y a de grand dans la nature.

Les épis qui s'échappent d'une corne d'abondance font peut-être allusion à la richesse du pays soumis à Cavarus, et aux efforts constans de ce prince pour faire prospérer le commerce

et l'agriculture : ce symbole pourrait bien également se rapporter à Hercule, que les Égyptiens adoraient à la fois comme la force visible de la nature et comme ses principaux effets [1]. On se souvient que lors des fêtes qu'ils célébraient en son honneur, on portait avec pompe le calathus rempli d'épis.

Cavarus, que Tourreil [2] appelle *Clyœus*, au lieu de *Clyarus* qu'on lisait dans les éditions de Polybe, fut le dernier roi de race gauloise qui régna sur la nation Thrace. Appelé comme arbitre dans la guerre qui s'était élevée entre Prusias, roi de Bithynie, les Byzantins et les Rhodiens, ses principes de justice et de conciliation amenèrent la paix entre ces peuples [3]; mais bientôt corrompu par des flatteurs, il s'abandonna à toute sorte d'excès qui hâtèrent sa ruine [4]. Les Thraces, qui supportaient avec impatience la domination de ces rois étrangers, et qui avaient plusieurs fois tenté de secouer le joug, le renversèrent du trône, sur lequel ils firent monter Seuthes IV, descendant de leurs anciens souverains [5]. Cette dynastie se soutint jusqu'à l'époque où la Thrace fut réduite en province romaine, sous le règne de l'empereur Claude, en l'an 46 de l'ère vulgaire [6].

[1] Plutarque nous apprend qu'Hercule, que les Egyptiens prétendaient être la même divinité qu'Osiris ou Horus, était considéré comme le compagnon inséparable du Soleil, parcourant les mêmes espaces et décrivant les mêmes circonférences. Nonnus lui donne, comme à Bacchus, le nom de Soleil; et on ne peut douter que ces deux divinités n'aient été par la suite réunies et confondues. — Plut., *de Isid. et Osir.* — Nonnus, lib. XIX et lib. XL.

[2] Tourreil, *in Olynth.* III. — Démosth., p. 117.

[3] Polyb., lib. IV, nous en a conservé le traité.

[4] Athen., lib. VI.

[5] Polyb., *loc. cit.*

[6] Euseb., *Chron. græc.*, p. 79.

ROIS DE PÉONIE.



Contemporain de Philippe II.



1. Tête laurée d'Apollon, à droite.
   R/. ΠΟΑΡΤΑΥ. Cavalier casqué et cuirassé, frappant de sa lance un ennemi renversé et armé d'un bouclier macédonien; le tout dans un carré creux en forme de cercle. . . . . AR. 6.-F. o.
2. Tête laurée d'Apollon, à droite.
   R/...... Cavalier casqué et cuirassé, frappant de sa lance un ennemi renversé et coiffé du *Pileus*, qui se défend avec un bouclier macédonien . . . . AR. 5 ½.-F. a.
3. Tête laurée de Jupiter, à droite.
   R/. Aigle sur un foudre, dans le champ mon. (6 et 7). Æ. 3.-F. o.
4. Même type, dans le champ monogr. (6 et 8). . . . . Æ. 4.-F. o.

Le médaillon n° 1 n'offre de différence avec ceux de ce roi, déjà publiés, que dans la manière bizarre dont sont placées les lettres qui composent le mot ΠΑΤΡΑΟΥ. Cette légende presque barbare, la rudesse du travail, et enfin le carré creux dont cette pièce intéressante porte une légère empreinte, autorisent à croire que quelques antiquaires se trompent quand ils supposent que ce prince a régné dans la Péonie peu de temps après la défaite de Persée, roi de Macédoine, par Paul Émile, c'est-à-dire, environ 160 ans avant J.-C.

L'art monétaire était déjà, à cette époque, à son plus haut période de perfection, tant dans la Macédoine que dans les provinces qui l'avoisinaient. Les médailles de Persée et celles même bien antérieures d'Audoléon, dont j'aurai bientôt occasion de parler, attestent la vérité de cette observation. Il est à remarquer d'ailleurs qu'à cette époque l'usage de joindre le titre de ΒΑΣΙΛΕΩΣ au nom du roi était généralement adopté, et l'on ne peut raisonnablement admettre, ce me semble, qu'il existât aux environs de la Macédoine des peuples aussi arriérés, surtout dans l'art de fabriquer des monnaies. Les Thraces eux-mêmes n'en étaient pas restés à ce point de barbarie. Je conviens que relégués dans leurs montagnes, et plus éloignés que les Macédoniens du foyer des lumières, ces peuples purent être également plus long-temps à en ressentir les heureux effets; mais aussi voyons-nous le carré creux exister encore sur ces monnaies, tandis que déjà depuis long-temps les Macédoniens n'en faisaient plus usage : du reste, les médailles de ce prince offrent entre elles des différences très-sensibles; les unes sont d'un travail barbare et dépourvu de goût et de pureté, tandis que les autres, et principalement celles de petit module, sont d'une fabrique infiniment plus soignée. La seule manière d'expliquer cette différence est de croire qu'elles furent imitées par quelques peuples barbares, soumis au roi Patraüs, qui occupaient la partie septentrionale de la Péonie, comptée parmi les régions illyriques.

Ces considérations réunies aux types que nous voyons représentés sur ces monnaies autorisent à croire, ce me semble, que Patraüs n'a point été contemporain de Persée, mais bien de Philippe, père d'Alexandre; qu'il régnait dans une partie de la Thrace voisine de la Péonie, et que dans les guerres

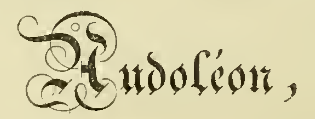
qu'il eut à soutenir contre les Macédoniens, il obtint quelques avantages signalés : peut-être même se joignit-il à Agis, roi des Péoniens, quand celui-ci vint ravager les possessions de Philippe. Cette opinion trouve un nouvel appui dans le revers du n°2. Un guerrier, coiffé d'un casque de forme inconnue, frappe un ennemi vaincu, dont la tête est couverte du *Pileus*, et qui se défend avec un bouclier macédonien. Nul doute donc que la Macédoine n'ait été le théâtre de cette victoire. On peut s'étonner sans doute que Diodore de Sicile [1], en nous apprenant que Philippe exerça une vengeance juste, mais cruelle, sur les Péoniens, ne fasse aucune mention de ce Patraüs; mais on ne saurait tirer de ce silence des conclusions défavorables à mes conjectures ; car, encore une fois, il serait absurde de supposer que l'art monétaire fût aussi arriéré, à cette époque, dans des pays aussi voisins de la Macédoine, et encore plus qu'il fût déjà tombé dans un tel état de décadence au temps de la soumission de cette province par Paul Émile.

C'est à tort, je crois, que M. Visconti a cru reconnaître le portrait de Patraüs sur ces médailles : ce ne peut être, selon moi, que l'image d'Apollon ; car à l'époque où l'on peut raisonnablement présumer que ce prince occupa le trône, les rois ne s'étaient pas encore arrogé la prérogative d'être représentés sur leurs monnaies, prérogative exclusivement réservée aux dieux ou demi-dieux, et qu'Alexandre-le-Grand osa à peine s'attribuer. Il est certain d'ailleurs que si Patraüs avait fait graver son portrait sur ses monnaies d'argent, il eût adopté le même système pour celles de bronze, sur lesquelles nous voyons au contraire l'image de Jupiter. Cette divinité, qui se

[1] Diod. Sic., lib. XVI, p. 407-409.

trouve également représentée sur les médailles de Philippe, ajoute un nouveau degré de probabilité à mes conjectures, et ne permet guères de douter que Patraüs n'ait été contemporain de ce prince.

La grande quantité de monnaies de bronze semblables aux n°s 3 et 4, qui m'est venue de la Macédoine pendant quelques années, m'avait fait croire depuis long-temps qu'elles devaient être attribuées au roi Patraüs, plutôt qu'à la ville de Patrée, dans l'Achaïe. Cette opinion, que je trouve également énoncée par M. Cousinery [1], ne me laisse plus aucun doute. J'ajouterai seulement aux réflexions de ce savant antiquaire, que la restitution de ces médailles au roi Patraüs est d'autant plus juste, que je me rappelle en avoir vu une, à peu près pareille par les types, mais en argent, avec la légende ΠΑΤΡΑΟΥ, dans le cabinet de lord Strangford, ambassadeur d'Angleterre, à Constantinople [2].



Contemporain de Philippe et d'Alexandre.

Tête imberbe de Mars, de face, avec casque à trois aigrettes.
℟. ΥΔΩΛΕΟΝΤΟΣ. Cheval marchant, à droite; au-dessous, caducée.
Pl. I, n° 17 . . . . AR. 6.-F. *

Les documens que les géographes et les historiens anciens nous ont laissés sur la Péonie sont si vagues, qu'il est bien difficile

[1] Cousinery, *Essai sur les Monn. Achéennes*, p. 54.

[2] Toutes ces monnaies se trouvent en Macédoine, et l'on ne peut admettre l'opinion de Beger, qui croit reconnaître dans cette tête laurée celle de Patrée, petit-fils d'Agénor, lequel, suivant Pausanias, donna son nom à la ville d'Aroë, bâtie par Eumelus, et appelée depuis *Patrée*.

* Il existe un coin moderne.

de déterminer avec quelque certitude quelle est la colonie qui vint s'y établir la première, et à quels chefs elle fut soumise. On sait que cette province occupait la partie septentrionale de la Macédoine, de l'un et de l'autre côté de l'Axius, et s'étendait même au-delà dans la Thrace. La Pélagonie en faisait partie [1], et quelquefois même ce dernier pays est confondu avec la Péonie.

D'après Pausanias [2], elle prit son nom de Pœon, un des fils d'Endymion, roi d'Élide, qui vint s'y fixer avec une colonie de Pélasges. Lysimaque réunit cette province à son royaume.

Diodore de Sicile [3] nous apprend que, sous le règne de Philippe, les Péoniens, commandés par leur roi Agis, père d'Audoléon, ravagèrent le territoire macédonien; cet historien ajoute que Philippe ne tarda pas à tirer une vengeance éclatante de cette violation des traités, et qu'il força les Péoniens, dont Audoléon était devenu roi, par la mort de son père Agis, à être ses tributaires.

Audoléon eut, selon quelques auteurs [4], un fils nommé *Ariston*, dont Quinte-Curce et Polyen [5] retracent les exploits à la bataille d'Arbèles, où il avait accompagné Alexandre. Il paraît, d'après le rapport de Diodore de Sicile [6], que ces rois vécurent long-temps en bonne intelligence avec ceux de Macédoine, puisque ce même historien nous apprend que Cassan-

[1] Strab., lib. VII, p. 323 et 326. — Plin., lib. IV, p. 10.
[2] Paus., lib. V, c. 1.
[3] Diod. Sic., lib. XVI, p. 407.
[4] Plutarch., *in Pyrrh.*, p. 687. — Quint. Curt., lib. IV, c. 9. — Arrian., *de Exped. Alex.*, lib. III.
[5] Quint. Curt., *loc. cit.* — Polyœn., *Stratagem.*, lib. IV, c. 12, § 3.
[6] Diod. Sic., lib. XVI, p. 409.

dre envoya des secours à Audoléon, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Autariates [1].

Le poète Tzetzes est le seul qui ait écrit le nom de ce roi avec une orthographe conforme à celle des médailles [2]. Plutarque, Arrien, Diodore et Polyen écrivent ΑΥΤΩΛΕΟΝΤΟΣ ; mais on sait que les Grecs employaient souvent le Τ pour le Δ, et la numismatique elle-même nous fait connaître plusieurs villes qui adoptèrent indistinctement ces deux lettres [3].

On retrouve sur cette médaille les mêmes types que sur celles qui ont déjà été publiées ; mais la fabrique en est beaucoup plus soignée, le style plus pur, et tout annonce qu'elle dut être frappée à une époque bien postérieure, où l'art monétaire, qui avait fait des progrès si remarquables en Macédoine, devait également avoir éprouvé de grandes améliorations chez les peuples voisins. On peut penser même qu'Audoléon, admis à la cour de Philippe et d'Alexandre, avait engagé à venir se fixer dans son royaume quelques-uns des artistes habiles qu'attirait en Macédoine la protection accordée par ces princes aux sciences et aux arts.

J'avais d'abord cru reconnaître, dans cette tête casquée, l'image d'Audoléon, et l'élégance du casque et des aigrettes, la disposition des cheveux en boucles légères, les yeux profondément enchâssés, la grâce et la finesse de la bouche et du

1 Les Autariates occupaient la Dalmatie. Après avoir subjugué les *Ardiæi* et les *Triballi*, leurs voisins, ils devinrent les maîtres des autres peuples Thraces et Illyriens. Mais ils furent à leur tour domptés, d'abord par les *Scordici*, et ensuite par les Romains.

2 Tzetz., *Chiliade* VI, *carm.* 53, v. 1 et 2.

3 Thucydide, Pline et Étienne de Byzance écrivent le nom de la ville de *Gortyne*, dans la Crète, ΓΟΡΤΥΝΙΑ, avec un Τ; Ptolémée l'écrit au contraire avec un Δ — ΓΟΡΔΥΝΙΑ

nez, en un mot, tout ce qui constitue le caractère des têtes-portraits, semblait confirmer ici ma conjecture; mais est-il vraisemblable que ce prince, contemporain de Philippe et d'Alexandre, eût osé remplacer par son effigie celle des divinités que portaient les monnaies, lorsque ces rois, dont il était tributaire, respectaient encore assez la piété des peuples pour y laisser exister l'image des dieux sous la protection desquels ils s'étaient placés!

Cette hypothèse est tout-à-fait inadmissible, et dès-lors il est bien plus naturel de reconnaître dans cette tête casquée, celle du dieu Mars. Le cheval, qui a donné naissance à un assez grand nombre de mythes, consignés dans les fastes héroïques, était consacré à cette divinité. Quelques antiquaires supposent qu'Audoléon avait emprunté ce symbole des Macédoniens, qui adoraient le soleil sous la figure d'un cheval.

Lycceius

Règne à une époque incertaine.

Tête virile imberbe laurée, peut-être d'Apollon.
℞. ΛΥΚΚΕΙΟΥ. Hercule, assis à terre, saisissant un lion de la main gauche, et le frappant du poing droit; dans le champ, arc et carquois. *Pl.* 1, n° 19. . . . . AR. 6.-F. *

Eckhel, et après lui M. Mionnet, ont déjà fait connaître cette médaille, qu'ils croient appartenir à un roi de Péonie, du nom de *Lycceius* [1]; à défaut de notions plus précises et plus

[1] Eckhel, *Num. vet. Anecd.*, p. 223. — Mionnet, *Descript. des Méd. ant.*, 11[e] suppl., p. 560, n° 7.

authentiques, le style monétaire, le module et les types ont guidé ces antiquaires dans l'attribution qu'ils lui ont donnée, et leur opinion a été généralement adoptée, jusqu'à ce que de nouveaux documens viennent éclaircir ce point obscur de l'histoire.

Nous ignorons l'époque à laquelle ce Lycceius a vécu, et nous n'aurions même pas soupçonné son existence, si son nom ne nous avait été révélé par ces monnaies. Si la tête laurée qu'on aperçoit sur celle-ci est le portrait de ce prince, il faut en conclure qu'il était postérieur au règne d'Alexandre-le-Grand.

Je ne publie aujourd'hui cette médaille que pour en donner le dessin que je n'ai vu nulle part [1].

MACÉDOINE.

Ce pays est appelé terre de *Céthim* dans le premier livre des Machabées, et ses habitans *Céthéens :* de là, quelques historiens sacrés ont prétendu que les Macédoniens tiraient leur origine de Céthim, fils de Javan, et petit-fils de Japhet. S'il faut en croire Diodore de Sicile, cette province prit son nom de Macédon, petit-fils de Deucalion et un des généraux d'Osiris. Hésiode et Solin rapportent au temps de la première émigration des Doriens vers le Pinde celle de Macednus, qui vint avec sa colonie habiter le mont Olympe. Bientôt après, les Doriens, chassés par les Cadméens, se réunirent aux Macednes, et ces deux peuples s'établirent simultanément dans les contrées septentrionales de la Thessalie. Nous ignorons les progrès ultérieurs de cette colonie; mais on doit supposer qu'à l'époque

[1] Un de mes amis m'assure qu'il existe un coin moderne.

où les Doriens furent chassés par les Perrhæbes, les Macednes pénétrèrent dans le pays voisin, et les rapports que la langue des Macédoniens conservait avec celle des Thessaliens[1] viennent à l'appui de cette conjecture.

La Macédoine devint dans la suite un royaume héréditaire, fondé par Caranus[2]. Cette monarchie n'eut, pendant longtemps, que des bornes assez étroites, et ses premiers souverains étaient si faibles, qu'ils se virent plus d'une fois obligés de se mettre sous la protection de quelqu'une des plus puissantes républiques de la Grèce; mais Philippe, et après lui Alexandre, en reculant les limites de leur royaume, acquirent aux Macédoniens une supériorité que la république romaine put seule leur arracher. Le premier de ces princes, soit par la ruse, soit par la force des armes, fut assez habile pour subjuguer la Grèce entière. Le second, non moins politique, mais plus ambitieux, triompha de toutes les forces de l'Asie, dont il parvint à se rendre maître dans l'espace de onze années.

A sa mort, la Macédoine devint le théâtre de la plus sanglante anarchie. Ses lieutenans se disputèrent quelque temps cette province, ainsi que celles qu'il avait conquises en Asie; mais enfin la défaite d'Antigone[3] en assura la possession à Cassandre, fils d'Antipater: depuis lors ce pays continua d'avoir ses rois particuliers. Le dernier fut Persée, vaincu par Paul Émile[4]. Ainsi finit le royaume de Macédoine, après avoir duré 646 ans depuis Caranus.

Paul Émile rendit la liberté à la Macédoine, moyennant un tribut, et y établit un conseil public, dont les membres étaient

[1] Strab., lib. VII, p. 326.
[2] Environ 813 ans avant J.-C.
[3] A Ipsus, en Phrygie, dans l'an 301 avant J.-C.
[4] 168 ans avant J.-C.

élus par les Macédoniens; mais ce pays s'étant révolté quelques années après, sous le faux Philippe, qui se disait fils de Persée, les Romains le divisèrent en quatre provinces [1], et chacune d'elles obtint la permission de battre monnaie en son particulier.

PREMIÈRE PROVINCE.

Tête de Diane, à droite, sur le bouclier macédonien.

℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. ΠΡΩΤΗΣ. Massue et les monogr. (9 et 10); le tout dans une couronne de chêne . . . . AR. 8.-F. o.

La première province se composait de la Bizaltique, de la Syntique, de l'Édonide et de l'Odomantique. Sa capitale était Amphipolis.

Les monnaies qu'elle nous a laissées sont très-nombreuses: celle-ci n'offre de différence avec celles déjà connues, que dans les monogrammes. On sera moins surpris sans doute qu'il nous en soit resté une aussi grande quantité, quand on se souviendra que le mont Pangée s'y trouvait enclavé. Personne n'ignore que cette montagne était célèbre par ses mines d'or et d'argent [2].

La tête de Diane fait allusion au culte dont cette déesse était honorée dans la Macédoine. Elle avait à Amphipolis un temple magnifique, sous le nom de *Diane Tauropole* [3]. La massue est le symbole d'Hercule, vénéré d'une manière spéciale par les Macédoniens, qui le regardaient comme leur protecteur, et dont leurs rois étaient issus.

[1] Tit. Liv., lib. XLV, c. 29.

[2] Strab., lib. VII, p. 331.

[3] Diod. Sic., lib. XVIII, c. 4 — Tit. Liv., lib. XLIV, c. 17. — M. l'abbé Sestini a publié une médaille du cabinet de M. Cousinéry, portant le nom de *Diane Tauropole*. (Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. II, p. 1.)

IIe. PROVINCE.

On ne connaît qu'une seule monnaie de la seconde province, et elle n'offre d'autre différence avec celles de la précédente que dans le mot ΔΕΥΤΕΡΑΣ *seconde*, qui remplace le mot ΠΡΩΤΗΣ *première*. Thessalonique en était le chef-lieu. Elle se composait de la Mygdonie, de la Chalcidique et de la Péonie.

M. Cousinéry, pour expliquer cette rareté, pense que l'on doit classer parmi les médailles de la seconde province, celles qui sont en deux langues et qui portent le nom d'AESILAS avec les lettres Θ ou Β. La cause de la petite quantité qui nous reste de ces médailles provient, selon lui, du changement de type opéré par les Macédoniens, sur leurs monnaies, sous le Questeur Aësilas, qui le leur permit en l'honneur d'Alexandre-le-Grand, dont il voit le portrait dans la tête jeune, à chevelure flottante, empreinte sur toutes ces pièces.

Je conviens que les lettres Θ et Β peuvent effectivement signifier Thessalonique et seconde, car on sait que les Grecs n'avaient point de chiffres, et que leurs nombres se composaient de lettres de leur alphabet; et cette explication ingénieuse peut bien, à la rigueur, ajouter quelque probabilité à ses conjectures; mais comment justifiera-t-il cette prédilection particulière pour la seconde province? comment pourra-t-il rendre raison des lettres ⏓ et O, qui remplacent quelquefois Θ et Β? Comment nous expliquera-t-il pourquoi on retrouve toujours le nom de cet Aësilas? comment enfin prouvera-t-il que cette tête est réellement celle d'Alexandre? Les connaissances qui distinguent ce savant antiquaire, et les recherches

auxquelles il s'est livré pendant un long séjour en Macédoine, où il a occupé un poste important, permettent d'espérer que l'ouvrage qu'il va publier nous donnera des lumières précieuses sur tous ces points intéressans.

IIIe. PROVINCE.

Pella était la capitale de la troisième province, dont nous ne connaissons des médailles en aucun métal, et qui se composait de l'Émathie, de la Piérie et de la Lyncestide.

J'ai cru long-temps qu'on devait attribuer à cette troisième province un médaillon d'argent, représentant, comme ceux déjà cités plus haut, une tête de Diane au milieu d'un bouclier macédonien, et au revers une massue dans une couronne de chêne avec la légende, ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ au-dessus, et au-dessous la lettre latine G; plus, dans le champ, une main tenant une branche d'olivier. Mais une note de M. le chevalier Sestini, qui vient de m'être communiquée, m'apprend que ce G, loin d'être une lettre numérale, n'est que la dernière du mot LEG (pour LEG*atus*), qu'il a remarqué sur plusieurs exemplaires, et qui sans doute devait être altéré sur la médaille que j'ai eue sous les yeux [1]; ne pouvant, à défaut de monumens originaux, m'assurer de l'exactitude de cette observation, j'adopte provisoirement l'opinion de ce numismate éclairé, et je pense avec lui que cette monnaie curieuse doit être restituée à la seconde province.

[1] Cette pièce intéressante, que j'eus l'occasion de voir à Smyrne, il y a quelques années, se trouve, je crois, en ce moment dans la riche collection de M. Thomas, à Londres.

IVe. PROVINCE.

Tête de Jupiter couronnée de laurier, à droite.

℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. ΤΕΤΑΡΤΗΣ. Massue et le monogr. (11); le tout dans une couronne de chêne [1]. . . . . Æ. 6.-F. o

Nous n'avons des médailles de la quatrième province qu'en bronze. Frœlich et M. Mionnet en ont publié une qui ne diffère de celle-ci que par les monogrammes [2].

La tête de Jupiter rappelle la vénération des Macédoniens pour ce dieu, sous la protection duquel s'était placé Philippe, père d'Alexandre, et dont on retrouve l'image sur les monnaies de ce prince. La massue est l'emblême du culte dont ces peuples honoraient Hercule, auquel les rois de Macédoine faisaient remonter leur origine [3].

Pélagonie était la capitale de la quatrième province, qui se composait d'une partie de l'Illyrie, et s'étendait le long de la mer Adriatique, depuis la ville de Lyssus exclusivement jusqu'aux frontières de l'Épire.

[1] J'ai vu à Constantinople deux exemplaires de cette monnaie, incontestablement faux et que je crois coulés.

[2] Frœlich, *Animadv. in num. vet. Urb.*, tab. II, n° 11. — Mionnet, *Descript. des Méd. ant.*, tom. I, p. 457, n° 65.

[3] La descendance des rois de Macédoine de la maison des Héraclides, d'où Caranus était issu, n'était point fabuleuse : celle d'Olympias, mère d'Alexandre, de la maison des Eacides, qui régnaient en Épire, à l'époque de la prise de Troie était également historique : ainsi ces deux familles remontaient l'une et l'autre sans contestation à une antiquité mythologique.

ACANTHUS *nunc* ÉRISSOS.

1. Tête de Pallas casquée, à droite.
   ℞. Aire en creux divisée en quatre parties égales : au milieu de l'une d'elles, A. *Pl.* 1, n° 20. . . . . AR. 2.-F. a**
2. Tête de panthère, de face.
   ℞. Aire en creux divisée en quatre parties égales, *Pl.* 1, n° 21. . . . . AR. 1 ½.-F. a*
3. Tête de Pallas casquée, à droite.
   ℞. AKAN, écrit entre les quatre rayons d'une roue. *Pl.* 1, n° 22. . . . . AR. 3 ½.-F. a*
4. Tête de Pallas casquée, à gauche.
   ℞. AKAN, écrit entre les quatre rayons d'une roue. *Pl.* 1, n° 23. . . . . AR. 3.-F. a*

Plutarque nous apprend que vers la deuxième année de la XXXIe olympiade, 655 ans environ avant J.-C., une colonie d'Andriens et de Chalcidiens d'Eubée vint s'établir dans la Thrace, où elle s'empara, par trahison, de la ville de Sané [1]. Cet historien ajoute que sur la nouvelle que les habitans d'Acanthe avaient abandonné leurs maisons, ils expédièrent deux des leurs pour s'assurer de l'exactitude de ce rapport. Les deux envoyés s'étant assez approchés de la ville pour se convaincre qu'on leur avait dit la vérité, le Chalcidien redoubla de vitesse pour s'en emparer au nom des siens; l'Andrien suppléa par l'adresse à ce défaut d'agilité, et lança un trait contre les portes de la ville, pour en assurer la conquête à ses compatriotes. Les Erythréens, les Samiens et les Pariens furent appelés pour prononcer sur le différend que firent naître ces prétentions opposées, et les deux premiers donnèrent gain de cause aux Andriens.

[1] Plutarch., *Quæst. græc.*, tom. II, p. 298. — Thucyd., lib. IV, c. 88. — Euseb., *Chronic.* II, p. 121.

Acanthe était située sur le golfe Singitique[1], à l'endroit où commence l'isthme qui joint le mont Athos au continent[2]. Cet isthme, que Xerxès fit couper pour épargner à sa flotte les dangers qu'avait courus celle de Darius, n'a que 1500 pas. Le canal que ce roi y fit creuser était de largeur à laisser un passage pour deux vaisseaux; mais il ne reste aucun vestige de cet ouvrage[3].

La quantité considérable qui nous reste des monnaies d'argent d'Acanthe, atteste sa richesse et sa puissance[4]. Celles-ci, quoique inédites, n'offrent rien de bien particulier, et n'exigent aucune explication.

Le n° 1 est remarquable par l'élégance de sa fabrique, quoique bien ancienne. La tête de panthère, qui figure sur le n° 2, est l'emblème de la dévotion des Macédoniens pour Bacchus, auquel ces animaux étaient consacrés[5]. Philostrate les appelle le symbole de Bacchus, et les poètes ont supposé que ses nourrices avaient été changées en panthères. Les nos 3 et 4 sont curieux, en ce qu'on en a publié d'absolument semblables en bronze[6].

[1] D'Anville place Acanthe dans le golfe Strymonique.

[2] Ptolem., lib. III, c. 13.—Herodot., lib. VII, c. 121.—Scymn. Ch., v. 645 et suiv.

[3] M. de Choiseul-Gouffier, tom. II, p. 145, prétend que des vestiges de ce canal subsistent encore; mais M. Cousinéry et plusieurs autres savans, qui sont allés sur les lieux *ad hoc*, n'en ont aperçu aucune trace.

[4] Il existe un coin moderne d'un médaillon d'argent d'Acanthe, représentant un lion dévorant un taureau; au-dessous AAE. ℞ AKANΘΙΟΝ écrit dans un carré creux à l'entour d'un carré en saillie, divisé en quatre parties égales ornées, sur la surface, d'un grenetis.

[5] Sans doute parce qu'ils aiment le vin. Oppien prétend que l'amour des panthères pour le vin est tel que, pour les prendre, les chasseurs n'employaient d'autre artifice que de placer à leur portée un vase rempli de vin, dont elles ne manquaient pas de s'enivrer. *De Venat.* IV.

[6] Les monnaies d'or, d'argent ou de bronze qui se retrouvent absolument semblables, dans un autre métal, sont généralement d'un coin faux. Celles-ci, quoique présentant cette particularité, peuvent défier la critique la plus sévère.

AMPHIPOLIS *nunc* EMBOLI.

1. Tête d'Apollon couronnée de laurier, de face.

℞. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΕΩΝ, écrit sur les bords relevés d'un carré creux, au milieu duquel est une torche allumée et un trépied. AR. 6 ½.-F. **

2. ΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝ. Même type, mais avec une mouche [1]. AR. 6.-F. **

On peut conclure du témoignage de Plutarque, confirmé par celui d'Hérodote, que les premiers Grecs qui s'établirent dans la contrée où était bâtie Amphipolis furent des Milésiens, sous la conduite d'Histiée, leur compatriote [2].

Malgré les revers éprouvés par les diverses colonies qu'elle avait envoyées à différentes époques à Amphipolis, la république d'Athènes voulut tenter une dernière expédition, dont la conduite fut confiée à Agnon, fils de Nicias [3]. Plus heureux que ses prédécesseurs, celui-ci donna à cette ville, dont il s'empara, et qui s'appelait d'abord les Neuf-Voies [4], ἐννέα ὁδοί, *novem viæ*, le nom d'Amphipolis, à cause de sa position équivoque entre la Macédoine et la Thrace, et de sa situation sur le Strymon, dans un endroit où ce fleuve se divisait en deux branches qui baignaient la ville des deux côtés [5]. On l'appela

[1] Il existe un coin moderne auquel il faut prendre garde.

[2] Plutarch. *in Cimon.* — Herodot., lib. v, c. 11.

[3] Vers l'an 437 avant J.-C. — Diod. Sic., lib. xii, p. 321. — Thucyd., lib. iv, c. 102. — Schol. Eschin. *apud* Dodwell, *de veterib. Cyclis*, p. 742.

[4] S'il faut en croire Hygin, Démophon, roi d'Athènes, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Thrace, en revenant de la guerre de Troie, fut bien accueilli par Phillis, reine de ces contrées, dont il sut se faire aimer. Après plusieurs mois passés dans la plus tendre union, ce prince, obligé de se rendre à Athènes, pour les affaires de son royaume, promit à Phillis d'être de retour à un jour convenu. Ce jour étant arrivé, la reine courut neuf fois au rivage où son amant devait aborder, et n'en apprenant aucune nouvelle, elle se jeta à la mer. Le lieu où elle périt fut appelé les *Neuf-Chemins*, en mémoire de la course qu'elle avait réitérée neuf fois.

[5] Herodot., lib. vii, c. 114.

aussi *Chrysopolis*, à cause des mines d'or qui se trouvaient dans ses environs.

Tour à tour prise et reprise par les Athéniens, qu'elle regardait comme ses fondateurs, et par leurs ennemis voisins, Amphipolis devint enfin l'objet d'une vive contestation entre Philippe, roi de Macédoine, et la république d'Athènes. Mais ce prince, que guidait une politique aussi habile qu'astucieuse, et qui appréciait toute l'importance de cette place, ne voulut ni la rendre aux Athéniens, ni les irriter, en s'obstinant à la conserver malgré eux. En conséquence, il prit le parti de la déclarer ville libre. Plus tard, lorsque sa puissance fut entièrement affermie, il s'en empara [1], et depuis, elle fit toujours partie du royaume de Macédoine, jusqu'au moment où, après la défaite de Persée, elle devint colonie romaine.

Quoique les monnaies qui nous restent de cette ville ne soient pas en très-grande quantité, elles suffisent pour nous faire connaître toute l'importance qu'elle dut avoir, et le témoignage des historiens anciens sert à le confirmer. Celles-ci diffèrent de toutes celles déjà connues, par les symboles accessoires qu'elles représentent.

La tête d'Apollon indique le culte que les Amphipolitains rendaient à ce dieu; la lampe allumée est l'emblème de la lumière répandue par le soleil, que les Grecs adoraient indistinctement sous le nom d'*Apollon* ou de *Phœbus*. Ce symbole, qu'on ne retrouve que sur les monnaies des villes où Apollon était honoré d'un culte spécial, rend l'attribution que je propose beaucoup plus probable que celle de M. le chev. Sestini [2], qui prétend que cette lampe allumée est relative à la dévotion

[1] Philipp. *Epist. apud* Wolf., p. 116.
[2] Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. II, p. 3.

des Amphipolitains pour Diane ou Phœbé. Cette divinité était, il est vrai, l'objet de la vénération des habitans d'Amphipolis, et ce symbole peut bien, à la rigueur, lui appartenir par allusion à la lumière répandue par la lune, révérée sous le nom de *Diane ;* mais il me semble bien plus naturel de le rapporter à Apollon, dont cette même monnaie présente l'image au revers.

CASSANDREA *nunc* CASSANDRA - KAPOUSI.

M. AVR. ANTONINVS. Tête laurée de Caracalla, à droite.

℞. IVL. COL. AVG. CAS. Neptune nu, debout, le pied gauche sur une proue de vaisseau, tenant dans la main droite un trident, et dans la gauche un dauphin . . . . , . . . Æ. 5.-F. o.

Le nom de cette ville indique suffisamment quel en fut le fondateur. Elle s'appelait d'abord *Potidea* [1], et dut son origine à une colonie de Corinthiens [2]; mais s'étant révoltée contre Athènes, dont elle était tributaire, elle eut à soutenir un siége de trois ans, au bout desquels, après des prodiges de valeur, les habitans, forcés de se rendre par famine, se réfugièrent dans les villes Chalcidiennes de la Thrace [3].

Les Athéniens envoyèrent à Potidée une colonie, à laquelle ils abandonnèrent la ville et son territoire [4]; mais ils furent à leur tour chassés par Philippe, roi de Macédoine. Plus tard, Cassandre, un de ses successeurs, ayant rétabli les Potidéates et embelli leur ville, qu'il rendit une des plus puissantes du

[1] Strab., lib. VII, p. 330. — Plin., lib. IV, c. 10. — Tit. Liv., lib. XLIV, c. 11.

[2] Diodor. Sic., lib. XII, c. 31.—Herodot., lib. IX, c. 30.—Thucyd., lib. I, c. 56.

[3] Cet événement eut lieu vers la quatrième année de la LXXXVI[e] Olympiade, 433 ans avant J.-C.—Thucyd., lib. II, c. 70.—Diodor. Sic., lib. XII, p. 310, 311.

[4] Aristot. *OEconomic*, lib. II, c. 6.—Hegesip., *de Halon.*, p. 70, *édit.* Wolf.

pays, les habitans, par reconnaissance, substituèrent à l'ancien nom de Potidea celui de leur nouveau fondateur [1].

On ne connaît qu'une médaille autonome de Cassandrée. Toutes celles qui nous sont restées de cette ville ne sont qu'impériales, c'est-à-dire frappées à l'effigie des empereurs, après qu'elle fut devenue colonie romaine, sous la protection d'Auguste; c'est au moins ce qu'on peut conclure du titre de IVL. AVG. *(Julia Augusta)*, qu'elle prend sur ses monnaies.

Celle-ci porte l'effigie de Caracalla. Le Neptune que l'on voit sur le revers indique le culte que les Potidéates rendaient à ce dieu.

CHALCIS.

1. Tête laurée d'Apollon, à droite.
℞. ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ. Lyre; dessous ΕΠΙ.ΑΡΧΙΔΑΜΟΣ. . . . AR. 6 $\frac{1}{2}$.-F. **
2. Tête laurée d'Apollon, à droite.
℞. ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ. Trépied. *Pl.* 1, n° 24 . . . . AR. 1 $\frac{1}{2}$.-F. a*
3. Tête laurée d'Apollon, à gauche.
℞. ΧΑΛΚΙ... Trépied, au milieu d'un carré creux plat. *Pl.* 1, n° 25. . . . . AR. 2. $\frac{1}{2}$.-F. a*

Nous n'avons point de documens sur l'époque précise à laquelle les peuples de l'Eubée fondèrent les établissemens qu'ils possédaient dans la Thrace; mais à propos de la guerre qui éclata entre les Chalcidiens et les Érétriens de l'Eubée, et que Thucydide indique comme une des plus anciennes de la Grèce, Plutarque nous apprend que les habitans de Chalcis de Thrace envoyèrent des secours à leur métropole [2]. Il paraît donc que ces établissemens avaient déjà été formés sur cette côte.

Chalcis était la plus importante de toutes les villes que les

[1] Paus., lib. v, c. 23.
[2] Thucyd., lib. 1, c. 15. — Plutarch., *in Amator narrat.*, tom. II, p. 761.

peuples de l'Eubée avaient fondées dans ces contrées, et qui composèrent plus tard la célèbre confédération Olynthienne. Elle avait conservé le nom de la métropole commune.

Les médailles que nous avons de cette ville ont été, pendant long-temps, attribuées à Chalcis d'Eubée. C'est à M. Cousinery, ancien consul général en Macédoine, que la numismatique est redevable de cette restitution. C'est lui qui, le premier, leur a assigné leur véritable place, et les découvertes aussi nombreuses qu'importantes faites depuis, ont prouvé l'exactitude de sa classification. La tête d'Apollon et la lyre attestent la dévotion de ces peuples pour cette divinité, à laquelle on se souvient que, décimés par leurs concitoyens, les Chalcidiens d'Eubée furent consacrés, pour obtenir la fin d'une longue stérilité [1]. La fabrique de ces médailles, quoique ancienne, est très-remarquable.

ΑΡΧΙΔΑΜΟΣ est un nom de magistrat inédit [2].

Le trépied que l'on voit sur les n°s 2 et 3 est également un attribut d'Apollon. Ce symbole est nouveau pour les médailles d'argent de Chalcis.

DIUM *nunc* STAN-DIA.

1. IVLIA. MAMAIA. AVG. Tête de Julie Mamée, à droite.
   ℟. COL. IVL. DIENSIS, D. D. Jupiter debout, tenant une patère dans la main droite et la haste dans la gauche . . . . . Æ. 7.-F. o.
2. G. IVL. VER. MAXIMVS. CÆS. Tête nue de Maxime, à droite.
   ℟. COL. IVL. DIENSIS. D. D. Apollon, nu debout, tenant de la main droite une patère. . . . . Æ. 7.-F. o.

L'origine de cette ville remonte à une époque très-reculée, qu'il serait cependant difficile d'indiquer d'une manière pré-

[1] Strab., lib. VI, p. 257.

[2] Il existe plusieurs coins modernes des médaillons d'argent de la ville de Chalcis, avec différens noms de magistrats.

cise. Hérodote et Thucydide nous apprennent que les Pélasges, chassés des îles de Lemnos et d'Imbros, vinrent se réfugier dans quelques villes de Thrace, parmi lesquels ils citent *Dium;* ces historiens ajoutent qu'elles étaient déjà habitées par des Grecs Hellènes, qui les accueillirent avec amitié [1].

On sait qu'Alexandre fit élever dans cette ville des statues de bronze, en l'honneur des plus illustres soldats qui avaient été tués à la bataille du Granique [2].

Dium eut le sort des principales villes de la Macédoine; elle devint colonie romaine. Les médailles qu'elle fit frapper en cette qualité sont les seules que le temps nous a conservées. On n'en connaît point de postérieures au règne de l'impératrice Salonine, femme de Gallien. Celle-ci (nº 1) est de Julie Mamée, mère d'Alexandre-Sévère; je ne crois pas qu'on en ait encore publié à l'effigie de cette princesse. Le revers n'exige point d'explication.

On avait lieu de s'étonner de n'avoir point encore vu figurer sur les médailles de Dium, une divinité à laquelle on sait que ces peuples rendaient un culte particulier; le nº 2 vient remplir cette lacune. Pausanias [3] nous apprend que les habitans de Dium avaient envoyé pour offrande, au temple de Delphes, un Apollon tenant un cerf.

Le titre de COL. IVL., *Colonia Julia,* et plus tard, de COL. IVL. AVG., *Colonia Julia Augusta,* que Dium porte sur ses monnaies, autorise à croire qu'elle fut redevable à Jules-César de l'honneur d'être déclarée colonie romaine, et qu'Auguste, en lui conservant cette faveur, dut l'augmenter ou l'embellir.

[1] Herodot., lib. I, c. 54. – Thucyd., lib. IV, c. 109.
[2] Arrian., lib. I, p. 47. — Tit. Liv., lib. XLIV, c. 7.
[3] Paus., lib. X, c. 13.

MENDE *nunc* CALANDRA.

1. Partie antérieure d'un âne, à droite.
   ℞. *Diota* dans un carré creux. *Pl.* 1, n° 26. . . . AR. ½.-F. a
2. Ane debout, à gauche, *cum veretro erecto.*
   ℞. Aire en creux formée de cinq triangles irréguliers, disposés en ailes de moulin. *Pl.* 1, n° 27. . . . . AR. 2 ½.-F. a.
3. MINΔAIoN. Ane marchant, à droite, *cum veretro erecto;* au-dessus un corbeau.
   ℞. Aire en creux divisée en quatre parties égales, formées en ailes de moulin [1]. . . . . AR. 7.-F. a
4. Silène assis sur l'âne, tenant de la main droite le *Diota;* dans le champ un chien et un arbre, sur lequel est perché un corbeau.
   ℞. MENΔAION. Cep de vigne chargé de fruits, au milieu d'un carré indiqué par quatre lignes, le tout au milieu d'une aire carrée en creux . . . . AR. 8.-F. a.
5. Tête jeune de Bacchus couronnée de lierre, à droite.
   ℞........ Ane marchant, à droite, *cum veretro erecto;* dessus la croupe un corbeau introduisant son bec dans l'anus de l'animal, pour y prendre sa nourriture, le tout au milieu d'une aire carrée en creux. . . . . AR. 6.-F. a**.

Fondée par les Érétriens, Mendé fut une des places importantes de la Pallène, dont elle devint la capitale [2]. Les nombreuses médailles que nous avons de cette ville fourniraient la preuve bien suffisante de sa richesse et de sa puissance, si les historiens et les géographes anciens ne nous avaient donné à cet égard les documens les plus précis, et parfaitement en rapport avec les monumens qui nous restent. Pausanias seul assigne pour fondateurs aux Mendéens, des Hellènes qu'il fait

[1] Il existe un coin moderne d'une médaille de Mendé, semblable à celle-ci, mais avec la légende MINΔAON.

[2] Thucyd., lib. IV, c. 123. — Harpocr. et Suid., v. Μένδη. — Steph. Byz., v. Μένδη. — Pomp. Mela, lib. II, c. 2.

venir d'Ionie [1]. Nous devons croire avec M. R. Rochette [2] que, par ces Ioniens, cet historien entend sans doute les habitans d'Andros qui, en qualité de colons d'Érétrie, purent prendre part à cette émigration, comme ils le firent à quelques autres.

Peu de villes ont varié l'orthographe de leur nom autant que Mendé : tantôt MINΔAIoN .MINΔAoN .MENΔAIoN. MENΔAoN. MENΔAIH. et MENΔAIΩN.

Les nos 1 et 2 sont inédits, et quoiqu'ils n'offrent absolument aucune légende, le style et les types sont trop caractéristiques pour laisser le moindre doute sur l'exactitude de cette attribution. On sait que l'âne est le symbole du culte de Bacchus, auquel il était consacré. Le rôle important que ces animaux avaient joué dans la guerre de Bacchus contre les Géans, lors de son expédition des Indes, explique aisément pourquoi ils étaient dédiés à cette divinité [3]. Pausanias [4] nous apprend que les Naupliens en avaient fait un en pierre, pour conserver la mémoire de celui qui avait enseigné l'art de tailler la vigne. L'âne était destiné à porter tout ce qui concernait les mystères [5]. Les Mendéens honoraient Bacchus d'une dévotion toute particulière; et le vin de leur ville jouissait, parmi les anciens, d'une très-grande réputation. Alcyphron l'appelle Μενδησιον νεκταρ; on jurait par le vin de Mendé : μα Δια τον Μενδαιον [6].

Le no 3 est remarquable par son orthographe nouvelle et par

[1] Pausan., lib. VI, c. 27.

[2] R. Rochette, *Hist. des col. grecq.*, tom. III, p. 205.

[3] Les Satyres et les Silènes, dit Lucien, étaient montés sur des ânes; ces animaux, à l'approche des Géans, se mirent à braire d'une manière si épouvantable, que les Géans effrayés crurent que c'étaient quelques monstres inconnus que les dieux amenaient contre eux, et ils prirent la fuite sur-le-champ.

[4] Paus., lib. II, c. 38.

[5] Tum, per Jovem, ego sum asinus portans mysteria.
ARISTOPH., *Ran.*, v. 159, p. 120.

[6] Alcyphr., lib. III, *ep.* 5. — Athen., lib. I, c. 23 et 29.

le carré creux du revers disposé en ailes de moulin. Les médailles de cette ville sont les seules de la Macédoine qui offrent cette particularité [1].

Les habitans de Mendé honoraient d'un culte spécial le vieux Silène, nourricier de Bacchus; il n'est donc pas surprenant de le voir figurer avec ses attributs sur les monnaies de cette ville (n° 4). Hérodote nous apprend que les Macédoniens réclamaient Silène, qu'ils prétendaient avoir pris naissance dans leur pays; mais il y était venu de la Phrygie. Le chien était un des symboles du culte de Bacchus, par allusion à la chienne Mæra, qui indiqua à Érigone l'endroit où avait été enseveli le corps de son père Icarius, assassiné par quelques bergers, auxquels il avait voulu communiquer le présent de Bacchus, en leur enseignant l'art de faire le vin [2].

Le n° 5 mérite une attention particulière. Le type est nouveau, et la fabrique de cette pièce intéressante, dont je regrette infiniment de n'avoir pu donner le dessin, annonce une époque où l'art monétaire avait fait dans la Macédoine des progrès très-remarquables [3]. La tête de Bacchus, couronnée de lierre, ne s'était jamais vue sur les monnaies d'argent de Mendé, et quoiqu'elle ne fasse que confirmer ce que j'ai dit plus haut du culte de ce dieu, elle me paraît d'autant plus précieuse qu'elle justifie mes doutes sur la classification des médailles attribuées aux *Mi-*

[1] Celles de Pythopolis, en Bithynie, ont également leur revers disposé en ailes de moulin, mais le carré creux est intérieurement orné d'un grenetis.

[2] Apoll., lib. III, c. 14.

[3] Cette pièce intéressante, que j'ai reçue de Mendé même, fait en ce moment partie de la collection de M. l'abbé Greppo, vicaire général à Belley. Il est bien à regretter qu'elle ait été un peu dégradée par quelque maladroit qui aura voulu la nettoyer. On aperçoit à peine les traces des lettres; mais le type est trop caractéristique pour laisser le moindre doute sur l'exactitude de cette classification.

nyœ dans la Thessalie. Ces pièces intéressantes doivent, on n'en peut douter, être restituées à Mendé. M. Mionnet[1] a déjà opéré cette rectification pour celles d'argent : on a lieu de s'étonner que la connaissance profonde que ce numismate éclairé possède des médailles antiques, ne lui ait pas fait sentir la nécessité d'adopter le même système pour celles de bronze. Je tiens d'autant plus à cette classification nouvelle, qu'indépendamment de quelques-unes de ces médailles en bronze que j'ai possédées, et qui avaient été trouvées aux environs de Salonique, je me rappelle en avoir vu, à Constantinople, une absolument semblable, en cuivre, mais avec la légende ΜΙΝΔΑ, au lieu de ΜΙΝ qu'on lisait sur les miennes.

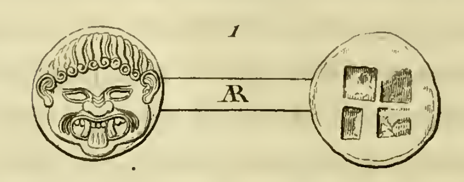
Il faut donc croire que Pellerin[2] s'est trompé en lisant ΜΙΝΥ, ou bien cette dernière lettre, si elle existe réellement, forme un monogramme ou signe particulier, et indépendant de la légende : de pareils exemples ne sont pas rares. J'ai sous les yeux des médailles de Samos, sur lesquelles on lit ΣΑ, et à la suite, comme faisant partie intégrante du même mot, tantôt Α, tantôt Β. Ε. Ι. ou Ν., et quelquefois Μ.

Il est curieux de remarquer que de toutes les villes de la Pallène, Mendé est la seule dont nous connaissions des monnaies d'argent.

[1] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. 1, p. 677, n° 203.

[2] Pellerin, *Rec. de Méd. des peuples et des villes*, tom. 1, p. 172, tab. XXVII, n° 32.

NÉAPOLIS *nunc* ESKI-CAVALA.





1. Masque de face, tirant la langue.
   ℞. Aire en creux, divisée en quatre parties inégales. AR. 4.-F. a.
2. Masque de face, tirant la langue.
   ℞. NEOΠ. Tête laurée de Vénus *Victrix*, à droite, cheveux retroussés par derrière; le tout au milieu d'un carré creux. . AR. 3 ½.-F.**
3. Masque de face, tirant la langue.
   ℞. NEOΠ. Tête de Vénus, à droite, cheveux retroussés par derrière; le tout au milieu d'un carré creux . . . . AR. 3.-F. a*

Les historiens et les géographes anciens ne nous ont point fourni de documens sur l'origine de Néapolis; mais la conformité des types de ses monnaies avec ceux d'Athènes, et les colonies nombreuses que cette république envoya sur les côtes de la Macédoine permettent d'assurer que cette ville dut sa fondation à des Athéniens [1]. Le nombre considérable de médailles d'argent qui nous restent de Néapolis attestent à la fois sa richesse et sa puissance.

Le carré creux du revers de cette monnaie (n° 1) présente

[1] On m'assure que M. Cousinéry, dans l'ouvrage qu'il va publier sur la Macédoine, se propose de prouver à quelle époque eut lieu l'établissement de la colonie athénienne qui fonda Néapolis.

une différence remarquable avec celui des médailles d'Athènes. Il est divisé en quatre parties à peu près égales et bien distinctes, au lieu de former l'X, comme celui qu'on observe sur les médailles de la capitale de l'Attique. Celui-ci est essentiellement macédonien, et sa forme est tellement caractéristique, qu'elle suffit souvent pour décider l'origine des monnaies qui, par la nouveauté de leurs types ou par l'absence des légendes, pourraient demeurer incertaines.

Le masque scénique représenté sur toutes les médailles de Néapolis, comme sur quelques-unes d'Athènes[1], est un nouveau témoignage à l'appui de notre conjecture, et ne permet guères de douter que cette ville n'ait eu une origine athénienne. Ce symbole fait allusion au culte de Bacchus, ou plutôt aux tragédies ou combats sur les théâtres, qu'on représentait à Athènes aux Dyonisiaques, et qui étaient uniquement consacrés à ce dieu. On connaît la fable d'Icarius, auquel les anciens rapportaient l'origine de la poésie en général, et par conséquent de la tragédie. Ce héros, auquel Bacchus lui-même avait enseigné l'art de cultiver la vigne, ayant un jour rencontré un bouc qui faisait des dégâts dans les siennes, l'immola au dieu son bienfaiteur. Les témoins de ce sacrifice se mirent à danser autour de la victime, en chantant les louanges de Bacchus et en implorant sa protection. Ce divertissement passager, dit le P. Brumoy[2], devint un usage annuel, puis un sacrifice public, ensuite une cérémonie universelle, enfin un spectacle profane; car comme tout était sacré dans l'antiquité païenne, les jeux et les amusemens se changèrent par degrés en fêtes re-

[1] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. I, p. 498, n°s 209 à 213; tom. II, p. 112, n°s 12 à 15.

[2] Brumoy, *Discours sur le spectacle satyrique et sur l'origine de la tragédie.*

ligieuses, et les temples, à leur tour, se métamorphosèrent peu à peu en théâtres.

Ces hymnes satyriques ou bachiques, auxquels on donna plus tard le nom de *tragédies*, c'est-à-dire *chansons de bouc* ou *de vendanges*, étaient, dans l'origine, uniquement consacrés à chanter les louanges de Bacchus [1]. Dans la suite les poëtes, fatigués de la fade monotonie qui résultait de la nécessité de répéter sans cesse des louanges sur le même sujet, agrandirent peu à peu le drame, et au lieu d'un hymne et d'un acteur unique, ils introduisirent le dialogue, des interlocuteurs, enfin une action; mais ils furent toujours obligés de joindre à ces heureuses innovations quelques satyres en l'honneur de Bacchus. Cette concession fut nécessaire pour satisfaire le peuple qui, assistant à ces spectacles nouveaux, ne manquait pas de s'écrier : *Quid ad Bacchum* [2] *!*

Les jours fixés pour les représentations de ces pièces, détournées, il est vrai, de leur destination primitive, mais empreintes encore du caractère religieux qui leur avait donné naissance, annonçaient eux-mêmes le dieu auquel elles devaient leur origine, puisque ce n'était qu'aux Dyonisiaques que ces spectacles étaient donnés à Athènes. Les acteurs étaient appelés Διονυσιακοὶ τεχνῖται, *ouvriers* ou *artistes* de *Dyonisios* ou de Bacchus; ils étaient aussi consacrés à ce dieu, dans le temple duquel ils ne manquaient pas de dédier leurs masques, quand ils quittaient le théâtre [3].

[1] Le drame satyrique, qui avait un rapport immédiat avec le culte de Bacchus, tirait son nom des Satyres, qui en étaient toujours l'âme, et non de la satire, bien postérieure aux poëmes satyriques, et dont l'origine était romaine.

[2] Plut. *Sympos.*, lib. I. *Quæst.* I.

[3] Aristid. *Fragm. apud* Phrynich. — *Quisnam dixerit puer? Quod Bacchi templum, ubi personæ adpenduntur.*

On attribue généralement à Eschyle l'introduction, sur la scène, des décorations, du cothurne, des longs vêtemens, et enfin du masque dont il couvrit le visage de ses acteurs, auxquels on donnait les formes colossales des héros qu'ils étaient appelés à représenter. Ainsi l'ouverture de la bouche était tellement figurée, qu'elle augmentait le son de la voix qui, par ce moyen, pouvait aisément remplir l'amphithéâtre. Thespis avait donné l'idée première du masque scénique, en barbouillant ses acteurs de lie, pour les rendre plus semblables à des satyres, compagnons de Bacchus. Dans les fêtes célébrées en l'honneur de ce dieu, les Ithyphalles portaient le masque des gens ivres [1].

C'est la tête de Vénus que nous voyons représentée sur les n°s 2 et 3. On sacrifiait à cette divinité en commun avec Bacchus, que quelques auteurs appellent son époux [2], et d'autres son amant [3]. Apulée nomme Bacchus *Veneris Armiger*, *écuyer de Vénus* [4]. Orphée donne à Vénus le titre de *Parèdre* de *Bacchus*, Βάκχοιο πάρεδρε [5].

Néapolis est la seule ville de Macédoine qui ait adopté pour ses monnaies une subdivision régulière. Le didrachme (n° 2) est inédit; son poids est juste la moitié du tétradrachme (n° 1) et le double du drachme (n° 3).

[1] Les Ithyphalles étaient les prêtres de Bacchus, qui suivaient le Phallus, revêtus d'habits de femmes. *Voir, pour plus de détails sur les Ithyphalles et leur origine, Eudocie dans les Anecdotes grecques de M. Villoison*, p. 412.

[2] Une inscription antique, rapportée par Gruter (p. 69), atteste que les Thraces et les Macédoniens adoraient Vénus comme épouse de Bacchus.

[3] Anacr., *Od.* XLI.

[4] Apul., *Mét.*, lib. II, p. 46.

[5] Orph., *Hymn.* LIV, v. 7.

Plusieurs villes de l'antiquité ont porté le nom de Néapolis [1]. Les médailles de celle-ci, assez voisine d'Amphipolis, se distinguent aisément de toutes celles des autres villes du même nom, par la légende ΝΕΟΠ au lieu de ΝΕΑΠ.

OLYNTHUS *nunc* Ayo-Mama.

1. Tête laurée d'Apollon, à droite; autour ΟΛΥΝΘ.
℞. ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ. Lyre; le tout dans un carré creux plat. *Pl.* 1, nº 28 . . . . AR. 3.-F. a*.
2. Partie antérieure d'un cheval, à gauche; au-dessus Π.
℞. Aigle éployé, tenant dans son bec un serpent; le tout au milieu d'un carré creux plat. *Pl.* 1, nº 29. . . . . . . AR. 2 ½.-F a*
3. Cheval debout près d'une colonne, à droite.
℞. ΟΛΥΝ. Aigle éployé vu de face, déchirant un serpent; le tout dans un carré creux plat. *Pl.* 1, nº 30. . . . . . . AR. 3.-F. a
4. Cheval au galop, à droite.
℞. ΟΛ.Ν. Aigle éployé vu de face, déchirant un serpent; le tout au milieu d'un carré creux plat. *Pl.* 1, nº 31 . . . . AR. 3.-F. a*

Nous avons déjà vu que les peuples de l'Eubée, émigrés dans la Thrace, y fondèrent plusieurs établissemens. Olynthe, dont quelques Bottiéens, chassés de leur pays par les Macédoniens, avaient été les fondateurs, fut une des premières villes qu'ils occupèrent. Elle ne tarda pas, dès lors, à prendre le premier rang, et à devenir le point de ralliement et le centre d'action d'une ligue formidable, à laquelle elle donna son nom, et qui se composait de trente-deux villes grecques. Ce ne fut guères cependant que sous le règne d'Amyntas III, roi de Macédoine, qu'elle acquit cette importance et cette force qui lui donnèrent la prééminence sur Chalcis, et lui permirent de lutter longtemps avec succès contre les armées de Lacédémone.

[1] Il y avait une ville de ce nom dans l'Ionie, dans la Carie et dans la Campanie.

Amyntas, battu par les Illyriens, et voyant ses états presque entièrement envahis par ses ennemis, céda à la ligue olynthienne les villes qui lui étaient demeurées fidèles; mais deux années après, ce prince, soutenu par des secours que lui fournirent ses voisins, reprit quelques-unes de ses places, et réclama celles qu'il avait confiées aux Olynthiens, qui refusèrent de les rendre [1]. Les voies de négociation n'ayant produit aucun effet, Apollonie et Acanthe, qui ne supportaient qu'avec regret l'autorité despotique des Olynthiens, se détachèrent de la confédération et appelèrent des secours. Les Lacédémoniens et tous les alliés du Péloponèse se rendirent à leurs vœux, et déclarèrent la guerre à Olynthe. Sparte perdit dans cette lutte plusieurs de ses généraux; mais enfin Polypiade serra les Olynthiens de si près, qu'ils furent obligés de demander à capituler.

Quelques années de paix permirent aux habitans d'Olynthe de réparer les pertes immenses que cette longue guerre leur avait fait éprouver. Mais bientôt, jaloux de la puissance de Philippe, ils se liguèrent contre ce prince avec les Athéniens. Le roi de Macédoine vint assiéger leur ville, dont la trahison de Lasthène et d'Euthicrate ne tarda pas à lui ouvrir les portes; Olynthe fut rasée, une partie des habitans massacrés, et les autres vendus comme des esclaves [2].

Je pense que c'est à l'époque où se forma la ligue olynthienne qu'il faut rapporter la médaille no 1 [3]. Le type est

[1] Diod. Sic., lib. xv, p. 373.

[2] Dans la première année de la CVIII Olympiade, l'an 342 avant notre ère.

[3] Cette pièce intéressante fait partie de la riche collection de M. A. Frilet Malye, vérificateur des douanes à Marseille, qui a bien voulu me permettre de la publier.

chalcidien, et il eût été plus exact, peut-être, de la faire connaître en parlant de Chalcis, où elle dut être frappée; mais puisque cette monnaie est commune aux deux villes, j'ai cru pouvoir, sans inconvénient, la décrire ici.

La légende ΟΛΥΝΘ, qu'on lit autour de la tête d'Apollon, prouve incontestablement l'alliance d'Olynthe et de Chalcis, les deux places les plus marquantes de la ligue. Cet événement était trop important pour ne pas être célébré par des monumens, et surtout par des médailles. On n'avait pas encore d'exemples de semblables coalitions, consacrées par des monnaies d'argent, parmi les villes de la Grèce d'Europe. Ces monnaies d'association ne se multiplièrent qu'à dater de l'établissement de l'empire romain. Les villes d'Asie les signalaient par des médaillons en bronze, à l'effigie des empereurs sous le règne desquels ils étaient frappés.

Goltzius [1] a publié une médaille également consacrée à célébrer l'alliance d'Olynthe et de Torone : cette pièce a été généralement crue fausse, quoique peut-être bien injustement. Celle-ci, que j'ai vue, est authentique, et peut défier la critique la plus sévère.

Ce sont les seules médailles que l'on puisse avec certitude attribuer à Olynthe. M. Sestini, et après lui M. Mionnet, en ont publié deux qu'ils donnent à la même ville [2]; mais leur classification a été reconnue inexacte. La première appartient à Colophon, dans l'Ionie, et la légende ΟΛΥΝΘΙΝΩΝ n'est qu'une fausse leçon de ΚΟΛΟΦΩΝΙΩΝ. Il faut lire ΟΛΥΜ et non ΟΛΥΝ

[1] Goltzius, *Græciæ ejusque Ins. et Asiæ min. num.*, p. 132, tom. XXIV, n° 26.

[2] Sestini, *Descr. num. vet.*, p. 107, n°s 1 et 2. — Mionnet, *Descr. des Méd. grecq.*, IIIe supplément, p. 84, n°s 518, 519.

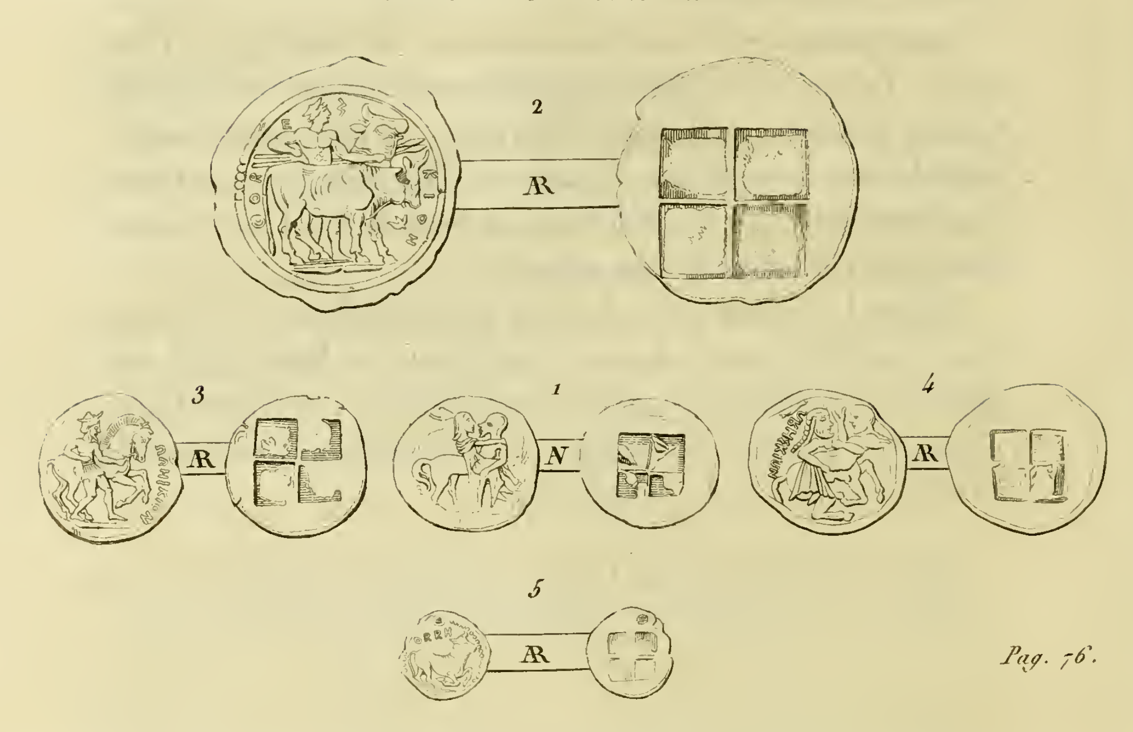
sur la seconde, attribuée d'abord à Thèbes, et plus tard à Olympe, dans l'Illyrie.

Les types de ces nouvelles monnaies sont extrêmement curieux. Le revers de l'aigle qui déchire un serpent est imité de Chalcis d'Eubée, métropole d'Olynthe, ce qui prouve incontestablement son origine chalcidienne. Le cheval est peut-être l'emblème du culte des Macédoniens pour le soleil, qu'ils adoraient sous la forme de cet animal.

Malgré la ressemblance de cette petite médaille (n° 2) avec celles que M. Sestini [1] donne à Asplédon, en Béotie, j'ai cru pouvoir, par analogie, l'attribuer à Olynthe, avec d'autant plus de raison, qu'elle a été trouvée en Macédoine, avec les trois autres monnaies de la même ville.

[1] Sestini, *Lett. num. continuaz.*, tom. II, p. 23; tom. IV, p. 65, tab. I, n° 19. — Mionnet, *Descr. des Méd. grecq.*, III[e] suppl., p. 509, n[os] 44 à 46.

ORESTIAS *Bisaltarum*.



1. Centaure, à droite, tourné à gauche, tenant une femme dans ses bras.
℟. Aire en creux, divisée en quatre parties. (*Voir la vignette ci-dessus*, n° 1). . . . . AV. 4 ½.-F. a. b.
2. OOREΞKION. (*Sic.*) Bacchus nu, sans barbe, coiffé du *Pileus*, armé de deux lances qu'il tient de la main droite, placé entre deux bœufs, et paraissant retenir, par une bride, celui qui est derrière; devant le premier on voit le calice d'une fleur.
℟. Carré creux, divisé en quatre parties égales, ornées dans l'intérieur d'une espèce de grenetis. (*Ibid.*, n° 2). . . . AR. 9.-F. a.
3. ΩRHΣKION. Silène coiffé du *Pileus*, et le milieu du corps couvert d'une petite tunique, debout à droite, retenant par la bride un cheval qui semble se cabrer.
℟. Aire en creux, divisée en quatre parties égales, et en biseau dans l'intérieur. (*Ibid.*, n° 3). . . . . AR. 5.-F. a.

4. ΝΩΙΝΞΗЯΩ, *rétrograde*. Centaure agenouillé, tourné à droite, tenant une femme entre ses bras.

℞. Aire en creux, divisée en quatre parties égales, et en biseau dans l'intérieur. (*Ibid.*, n° 4) [1]. . . . . AR. 5.-F. a.

5. ORRH. Taureau couché, à droite.

℞. Aire en creux, divisée en quatre parties égales. (*Ib.*, n° 5). . . . . AR. 2.-F. a.

Il est généralement reconnu que les médailles de ce genre, long-temps attribuées par erreur à l'île de Lesbos, appartiennent à la Thrace et à la Macédoine, et on a restitué aux villes de Thasos et de Lété celles dont les légendes indiquaient l'origine certaine. Mais l'opinion des numismates s'est trouvée partagée pour la classification de celles sur lesquelles on lit ΩΡΗΣΚΙΩΝ, quoique par l'exacte conformité des types on ne puisse douter qu'elles n'appartiennent à une ville peu éloignée des précédentes.

Cette légende nouvelle a d'abord fait naître l'idée qu'il avait existé dans ces contrées un peuple du nom d'*Orreschii*, auquel ces monnaies devraient être restituées; mais cette conjecture, appuyée sur de très-légères probabilités, et que le silence des auteurs anciens contribue également à rendre peu vraisemblable, ne paraît pas avoir acquis assez de partisans pour mériter d'être sérieusement réfutée. Nous n'hésitons donc pas à les attribuer de préférence aux *Orestes* ou *Orestiens*, car le K qui figure pour le T dans la légende ΩΡΗΣΚΙΩΝ pour ΩΡΗΣΤΙΩΝ ne saurait s'opposer à cette classification. Théocrite [2] et plu-

[1] Il existe un coin moderne de cette médaille.

[2] Theocr., Idyll. I, v. 23, 24, 36 et 37. — II, v. 67. — III, v. 40. — Theag, *apud stob.*, disc. I, p. 8, etc.

sieurs autres auteurs attestent en effet que le dialecte Dorien admettait indistinctement l'emploi de ces deux lettres, et l'origine Dorienne de ces peuples [1] achève de dissiper à cet égard toute incertitude. La différence des dialectes en usage parmi les peuples de l'antiquité explique aisément les variétés que nous observons dans plusieurs légendes comme dans quelques inscriptions, et la numismatique elle-même nous en offre une foule d'exemples [2].

Toutefois, ces Orestes ou Orestiens, auxquels il faut rapporter ces médailles curieuses, ne sauraient être évidemment les peuples de ce nom qui, suivant Strabon, Ptolémée et Étienne de Byzance, occupaient la partie occidentale de la Macédoine, voisine de l'Épire [3]. Une semblable classification ne serait pas seulement douteuse, mais même dénuée de toute probabilité.

En effet, il est constant que l'Orestide, toujours soumise au gouvernement monarchique, et privée dès-lors du droit d'autonomie, ne put faire frapper des monnaies comme province indépendante ; d'ailleurs toutes les médailles de ce genre ont été trouvées et se trouvent encore aujourd'hui sur la frontière occidentale de la Thrace ; enfin, les types qu'elles représentent et leur ressemblance parfaite avec celles de Thasos et

[1] Lors de leur expulsion par les Perrhæbes, les Doriens vinrent, sous le nom de *Macednes*, s'établir dans le pays voisin de la Thessalie, qui prit de là le nom de *Macédoine*.

[2] Sur les médailles de Mesembria dans la Thrace, d'Ambracie en Épire, de Temnos dans l'Éolie, on voit figurer indistinctement le Τ ou le Σ, le Π ou le Β, l'Α ou l'Ε, et l'Ω ou l'Α, etc.

[3] Strab., lib. VII, p. 326. — Ptolem., lib. III, c. 13, p. 91. — Steph. Byz., v. Ορεστία.

de Lété ne permettent pas de chercher aussi loin la ville ou le peuple auquel elles appartiennent.

Il ne serait pas plus exact de les attribuer aux habitans d'*Orestias*, dans la Thrace septentrionale, car non-seulement nous n'avons aucune monnaie d'argent de cette cité, postérieurement nommée *Hadrianopolis* [1], mais encore nous n'en connaissons en ce métal d'aucune des villes de cette contrée. D'ailleurs, la barbarie dont les institutions de ces peuples portèrent si long-temps l'empreinte et la lenteur avec laquelle ils participèrent aux progrès de la civilisation, et par conséquent des arts en général, s'opposent évidemment à ce qu'on puisse leur attribuer des monnaies qui, bien qu'elles indiquent par leur fabrique une époque assez reculée, annoncent néanmoins un certain talent chez les graveurs au burin desquels elles furent confiées. Nous pouvons facilement juger du degré d'imperfection de l'art monétaire chez les peuples de la Mœsie et de la Thrace septentrionale, par les contrefaçons qu'ils nous ont laissées des médaillons de Thasos. Un examen soigneux de ces monnaies m'a même conduit à croire qu'il serait également exact d'attribuer à ces peuples la médaille que M. Mionnet vient de publier dans son III[e] supplément, sous le n° 492, et que ce numismate éclairé donne à la ville de Lété [2]. Elle représente un Satyre ou un Faune saisissant par le bras une femme qui paraît s'enfuir, et n'est, à mon avis, qu'une imitation barbare des médailles des Létéens. Le crédit dont ces monnaies jouissaient dans le commerce dut engager ces peuples grossiers à

[1] Lamprid., *in Elagab.*, c. VIII. — Zonar., *in Constant. Monom.*, p. 199. Les *Besses*, qui avaient été les premiers habitans de cette ville, l'appelaient *Uscudama*. — *Confer.*, Ammian. Marcellin, lib. XIV, c. 37. — Sext. Ruf., c. IX.

[2] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, III[e] suppl., p. 80, n° 492, pl. VI, n° 4.

les contrefaire, et nous trouvons des preuves incontestables de ce crédit, dans la quantité considérable de ces pièces qu'on découvre chaque jour dans toute cette contrée. La rudesse du travail indique les premiers essais de l'art monétaire, qui ne tomba jamais parmi les Macédoniens dans cet excès de dégradation.

A défaut de documens précis et irrécusables, fournis par l'antiquité sur l'existence de cette ville d'Orestias et sur le pays occupé par les Orestes, voyons si les médailles ne pourraient pas nous prêter quelques lumières pour dissiper l'obscurité qui enveloppe les passages isolés et incomplets des auteurs anciens que le temps a laissé parvenir jusqu'à nous. Pour se rapprocher le plus possible de la vérité dans cette recherche intéressante, il est nécessaire de saisir à la fois, par diverses comparaisons, les effets du temps et des lumières sur les productions de l'art monétaire chez divers peuples les plus à portée de communiquer ensemble, et les rapports que leurs monnaies peuvent présenter entr'elles. Il résulte de cet examen que l'analogie de nos médailles avec celles que les Bizaltes firent frapper, autorisent à croire que les Orestes n'étaient pas éloignés de la Bizaltique, et les médailles de la ville de Lété, comprise dans cette province, donnent, par l'identité des types et du style monétaire, un degré de probabilité de plus à cette conjecture, qui nous conduit à reconnaître que cette contrée montagneuse renfermait dans son sein un certain nombre de villes plus ou moins rapprochées les unes des autres, dont les auteurs anciens n'ont pas fait mention.

Il n'est pas difficile d'ailleurs de concilier l'opinion que je propose avec le peu de mots que quelques historiens ou géographes nous ont transmis sur l'origine de ces peuples, dont

les monnaies abondent dans tous les cabinets, et dont le métal précieux atteste la richesse et la puissance. Strabon [1] nous apprend qu'à l'époque du retour des Héraclides dans le Péloponèse, Penthilus, fils et successeur d'Oreste, conduisit une colonie éolienne dans la Thrace, où il fonda une ville à laquelle Étienne de Byzance [2] prétend que ce héros donna le nom de son père : mais ni Strabon, ni Étienne de Byzance, ni aucun autre auteur, ne donnent des détails précis sur cet établissement, ni sur la région particulière de cette contrée, où se fixa la colonie de Penthilus; rien ne s'oppose donc à ce qu'on puisse croire que les Éoliens vinrent s'établir aux environs du mont Pangée, dans le pays des Bizaltes.

Cette conjecture, confirmée en quelque sorte par les médailles, me semble la plus probable, à moins qu'on n'aime mieux supposer que l'Orestide, qui faisait partie de la Macédoine, se trouvait située beaucoup plus à l'orient que ne l'indiquent les cartes géographiques; ou mieux encore, que les Orestes, après avoir habité d'abord cette partie de la Macédoine occidentale, pénétrèrent plus tard dans le pays des Bizaltes, où ils fondèrent la ville d'Orestias, à laquelle nos médailles doivent être restituées.

Si enfin il m'est permis de hasarder une dernière conjecture sur une question aussi importante, je ne serais pas éloigné, je l'avoue, de rejeter l'origine historique que les auteurs anciens prêtent à cette ville, pour trouver à la fois dans son nom d'*Orestias*, c'est-à-dire, la *Montagneuse*, son étymologie véritable, et une preuve nouvelle à l'appui de la position géographique que je lui donne.

[1] Strab., lib. XIII, p. 582.
[2] Steph. Byz., v. Ὀρέσται.

C'est ee qu'indique d'une manière eneore plus positive le métal dans lequel a été frappée la médaille n° 1. On sait combien les monnaies d'or sont rares pour les villes d'Europe ; le voisinage de quelques mines peut seul expliquer le très-petit nombre que le temps nous en a eonservées, et il n'est personne qui ignore de quelle célébrité jouissaient eelles du mont Pangée [1], où Philippe puisa plus tard les trésors eonsidérables dont l'influenee corruptriee prépara par degrés l'asservissement et la ruine de la Grèee entière.

Quoique le n° 1 ne porte pas de légende, on ne peut douter qu'il ne doive être attribué au même peuple. L'attitude du centaure n'est pas exaetement semblable, il est vrai, au n° 3, mais la différence du métal a pu engager le graveur à opérer ce ehangement dans les poses ; d'ailleurs, le sujet est évidemment le même, et se rapporte également à la dévotion de ees peuples pour Baechus.

Nous avons déjà vu que les Thraees et les Macédoniens furent les premiers ehez lesquels les Égyptiens introduisirent le culte de ee dieu, dont les mystères étaient eélébrés avee une ferveur prodigieuse dans les forêts du mont Hæmus et du mont Pangée [2]. Dénaturé avec le temps, eomme toutes les autres divinités, Bacchus ne fut plus dans la suite que le dieu et le symbole du vin ; mais les types que représentent ces monnaies, appuyés du témoignage des auteurs anciens, ne permettent pas de douter que dans l'origine les peuples de l'antiquité n'aient eonsidéré ee dieu eomme le principe actif, générateur

[1] Strab.. lib. VII, p. 331.

[2] Ὁ Θρῃξὶ μάντις εἶπε Διόνυσος τάδε.

Euripid., *Hécub.*, v. 1244 ; édit. Boisson.

Βάκχου προφήτης, οστε Παγγαίου πέτραν,
ωκησε.......... — Euripid., *Rhesus*, v. 970. *Ibid.*

et fécondant [1], et Cérès, dont le mythe était essentiellement lié à celui de Bacchus, comme le principe passif et fécondé dont la coopération est nécessaire pour la reproduction des êtres dans la nature.

Je ne chercherai pas à établir la différence qui pouvait exister entre les Centaures, les Faunes et les Satyres, indistinctement représentés sur ces monnaies; il suffit de savoir qu'ils étaient les uns et les autres compagnons de Bacchus, qu'ils formaient les troupes légères de ses armées quand il combattait, et qu'ils contribuaient à ses paisibles succès par leurs chœurs, leurs danses, etc. On ne doit donc considérer ici ces personnages que comme symboles représentatifs du dieu lui-même. La pose plus ou moins lascive dans laquelle ils tiennent une femme dans leurs bras se rapporte évidemment aux principes de la génération, qui formaient la base des mystères; et on doit, ce me semble, tenir pour certain que sous le mythe de Bacchus, comme dans les mystères qui s'y rattachent, les anciens ont conçu le désir manifeste de couvrir du voile de la religion les idées sur la nature; le type commun de ce mythe est évidemment l'emblême de la force reproductive et du pouvoir générateur embrassant la nature entière, soit qu'on la considère dans ses généralités ou seulement dans ses applications particulières.

Cette pièce unique a été trouvée en 1825, auprès des ruines de Lysimachie [2], en Thrace.

[1] Si, comme l'ont prétendu quelques auteurs, Bacchus n'avait été considéré par les Anciens que comme Dieu du vin, pourquoi était-il honoré de la pompe du Phallus, image de la vertu génératrice? Pourquoi son culte était-il inséparablement lié à celui de Cérès? Pourquoi la fête Protrigée, Προτρύγεια, lui était-elle commune avec Neptune, et pourquoi présidait-il avec ce Dieu à l'élément humide, principe de toute végétation?—Hesych., voc. Προτρύγ.—Pindar., *Olymp.* VI, v. 178.—Plutarch., *de Isid. et Osir.*, p. 495.

[2] Aujourd'hui *Hexamili.*

Pourrait-on également méconnaître Bacchus dans le personnage armé de deux lances [1] et conduisant deux bœufs, qui figure sur le n° 2. Ce n'est plus seulement comme principe générateur qu'il reçoit ici l'hommage des Orestiens, mais encore comme dieu tutélaire, soit qu'il soumette le monde entier par ses armes, soit qu'il oblige les hommes à quitter la vie sauvage pour se livrer aux travaux de l'agriculture, dont il leur apporte les bienfaits. On sait que, dans les fêtes célébrées en l'honneur de ce dieu, les peuples se réunissaient plusieurs fois dans l'année, pour lui offrir les fruits qu'ils recueillaient, et qu'ils attribuaient à son influence protectrice. Les deux lances ne sont point un attribut nouveau pour Bacchus [2] ou *Dionysius* [3]; on le retrouve, les mêmes armes à la main, sur les monnaies de la ville de Maronée, où ce dieu est honoré du titre de *Sauveur*, ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ [4]. Le *Pileus*, ou chapeau macédonien, dont est coiffée la tête de ce personnage, ne saurait donner lieu à des conjectures défavorables à notre opinion. Pourrait-on s'étonner en effet que ces peuples, les premiers de

[1] Les deux lances bien distinctes qu'on aperçoit sur cette monnaie, et dont Bacchus est armé, autorisent à croire qu'il faut également en voir deux et non une seule entre les mains du même personnage représenté sur le médaillon d'argent qui se trouve au cabinet du Roi.

[2] Macrobe, dans le 19e chapitre de ses *Saturnales*, prétend que les Thraces ne donnaient une lance à Bacchus que pour constater l'identité de ce Dieu et de Mars. Les Romains donnaient à ces deux divinités une dénomination commune.

[3] On a beaucoup écrit sur l'étymologie de ce nom. Il en est question dans Euripide (*Bacch.*, v. 2); dans Nonnus (lib. IX, v. 19); dans l'*Ionie* d'Eudocée, p. 119); dans Eckhel (*Doctr. num. vet.*, tom. II, p. 587); Dans M. Creutzer (*Symb.*, tom. III, p. 137), et dans Fréret (*Mém. de l'Acad.*, tom. XXIII, p. 257). De toutes les étymologies, celle de M. Fréret, *fils de Jupiter*, a été la plus généralement adoptée, comme la plus naturelle.

[4] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. I, p. 390 du n° 174 à 199.

l'antiquité qui avaient reçu le culte de Bacchus, eussent voulu par ce symbole, qui leur était particulier, s'approprier davantage ce dieu bienfaisant, et, si j'ose le dire, le naturaliser?

Il n'y a pas long-temps que l'on connaît ces médailles de grand module; celle-ci offre quelques variétés assez remarquables, dans l'orthographe comme dans la forme des lettres, avec celle qu'a publiée M. Mionnet. Elle ne présente qu'un R, et un E remplace l'H [1]. Le Σ est très-ouvert et rétrograde, comme sur quelques autres monnaies de la même ville. L'O de la syllabe finale a une forme carrée, qui atteste une fabrication bien ancienne. Il est à remarquer encore que l'O qui commence la légende est précédé d'un signe qui ressemble à un Θ.

Ce médaillon précieux a été trouvé en 1825, auprès de la ville de Pella [2].

Je ne crois pas me tromper en reconnaissant le vieux Silène, père nourricier de Bacchus, dans le personnage barbu qui figure sur le n° 3. Le cheval qu'il retient par un frein, ou qu'il dompte, est l'emblème des premiers élémens de la civilisation, que son élève avait apportés parmi les hommes. La petite tunique dont il est revêtu est un des attributs particuliers à Silène. Lucien, dans la description fort curieuse qu'il a donné de l'armée de Bacchus et de Silène, un de ses chefs, ajoute : « Ce vieillard est le plus souvent monté sur un âne; sa petite » robe est couleur de safran [3]. » Ce personnage, essentiellement lié au culte de Bacchus, est ici le symbole des mystères

[1] Nous aurons l'occasion de voir dans la suite qu'Athènes et Thèbes adoptèrent indistinctement ces deux lettres.

[2] Aujourd'hui *Alaklissa*, ou *Palatisa*.

[3] Lucian. *La Préface* ou *Bacchus*.

célébrés en l'honneur de ce dieu. Un des hymnes attribués à Orphée l'en appelle le chaste initiateur [1].

Cette médaille est également inédite ; mais l'Ω qui commence le mot ΩΡΗΣΚΙΟΝ indique une époque moins ancienne que la précédente, quoique un O compose la syllabe finale. On sait que l'*omicron* est un archaïsme qui tenait lieu de l'*oméga* et de la diphthongue OY. Le *sigma* luné qui figure sur cette médaille curieuse offre, ce me semble, le premier exemple de l'usage de cette lettre sur la monnaie, usage qui remonte par conséquent à un temps plus reculé qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent. M. l'abbé de Fourmont a déjà publié des inscriptions rapportées d'Amyclée, où cette lettre se trouve représentée, mais c'est ici l'époque la plus ancienne où elle ait jamais paru sur des médailles.

Cette monnaie, d'une conservation parfaite et de fabrique assez remarquable, quoique barbare, a été trouvée en 1823, à Néapolis de Macédoine [2].

Le nº 4 n'offre de différence que dans le module, avec la médaille qu'a publiée M. Mionnet [3]. Les deux Ω qui en composent la légende s'opposent à l'idée d'une haute antiquité, quoique le carré creux du revers atteste des temps bien reculés. Il est bon d'observer à cette occasion que, bien que le carré creux soit un des caractères des monnaies les plus anciennes, il ne saurait être toujours un témoignage irrécusable d'une très-haute antiquité, et l'on doit croire que pour ne point altérer le crédit dont ces monnaies jouissaient dans le commerce,

[1] Orph., *Hymn.* LIII, p. 15.

[2] Aujourd'hui *Vieille Cavale*, ou *Eski-Cavala*.

[3] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, IIIᵉ. suppl., p. 86, nº 524.

on leur conserva le même caractère dans des temps assez modernes, qu'il serait cependant bien difficile de déterminer.

La légende ORRH n'est point en rétrograde sur le n° 5, comme sur la médaille que vient de publier M. le chevalier Sestini. Le taureau est encore ici un emblême du culte de Bacchus ou Dionysius, et il est hors de doute que, considéré comme principe producteur ou comme symbole du produit, il n'était autre que le Bacchus des mystères.

SCOTUSSA.

1. Tête cornue de Pan ou de Faune, à droite.
℞. ΣΚΟΤ. Casque; le tout dans une aire carrée en creux. *Pl.* 11, n° 1. AR. 2.-F. a.*
2. Tête de Gorgone, vue de face, le front hérissé de serpens.
℞. ΣΚΟΤΟΥΣΣΑΙΩΝ, grappe de raisin avec deux feuilles de vigne. . . . . Æ. 4.-F. o.

Les historiens et les géographes anciens nous font connaître deux cités de ce nom. L'une était située dans la Thessalie, non loin des Cynocéphales, collines devenues célèbres par la victoire du proconsul T. Q. Flaminius, sur Philippe V, roi de Macédoine [1].

Eckhel et M. Mionnet ont publié des monnaies de cette ville, en argent et en bronze [2].

L'autre Scotussa se trouvait dans la Macédoine, auprès du Strymon, et c'est incontestablement à celle-ci qu'appartient notre médaille. Le type, comme la fabrique, ne peuvent laisser à cet égard le moindre doute. On ne connaissait pas encore de

[1] Dans l'an 197 avant J.-C. — Tit. Liv., lib. XXXIII, c. 7.

[2] Eckhel, *Doctr. Num. vet.*, t. II, p. 150. —Mionnet, *Descript. des Méd. ant.*, t. II, p. 24. IIIe suppl., p. 307.

monnaies de cette ville qui, en sa qualité de cité libre [1], conserva long-temps le droit d'autonomie.

La tête cornue qui se trouve sur cette pièce intéressante est la même que celle représentée sur les médailles d'Antigone Gonatas et de quelques autres rois de Macédoine. C'est probablement celle du dieu Pan ou du dieu Faune, si ces sortes de cornes sont une marque distinctive et suffisante pour le faire reconnaître; au moins est-il constant que c'est ainsi qu'il est représenté sur les monnaies des Arcadiens, chez qui l'on sait que cette divinité était en grande vénération. Le culte que les Macédoniens rendaient au dieu Faune autoriserait cette conjecture, quoique quelques savans prétendent, d'après des monumens, que cette divinité était toujours représentée avec de la barbe. D'après cela il faut croire que Pan et Faune, soit qu'ils fussent des dieux différens, soit que ce fût la même divinité sous deux dénominations différentes, étaient représentés chez les anciens peuples suivant les diverses idées que les uns et les autres s'en étaient formées.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que ce symbole ne fasse allusion au culte de Bacchus, dont Pan et ses compagnons formaient le cortége, et avec lequel il est naturel de croire que cette divinité passa dans la Grèce. Lucien [2] nous apprend que Pan commandait l'aile gauche de l'armée de Bacchus dans son expédition des Indes: il seconda également ce dieu dans le combat contre les Géans [3]. Suivant Hérodote, le culte de Pan ne fut introduit dans la Grèce que vers le temps de la guerre

[1] Plin., lib. IV, c. 10: *Scotussæi liberi.*
[2] Lucian., *la Préface*, ou *Bacchus.*
[3] Nonn. *Dionys.*, lib. XXIII, pag. 717.

de Troie, c'est-à-dire sept à huit générations après que celui de Bacchus eût été reçu dans la Béotie [1]. M. Rolle [2], dans ses savantes recherches sur ce dieu, observe que les Grecs dégradèrent Pan comme ils avaient dégradé Bacchus, et qu'ils n'en firent plus que le dieu des bois et des forêts, en lui conservant cependant les caractères égyptiens, témoignages de son origine; les attributs qu'ils donnèrent à Pan augmentèrent encore les rapports qui existaient entre ces deux divinités. Comme dieux égyptiens, ils étaient l'un et l'autre le principe générateur et l'emblème de la reproduction. L'histoire de Bacchus ou Osiris avait été amalgamée avec celle de Pan, et enfin, chez les Grecs, Pan et ses compagnons, comme dieux des forêts, reçurent encore plus d'analogie avec le culte de Bacchus, qui avait eu pour origine première la joie des campagnes et les fêtes ou danses villageoises.

Le casque représenté sur le revers de cette monnaie curieuse, est le même que celui que nous voyons empreint sur les médailles de Perdiccas II et d'Archelaüs, et je crois qu'on pourrait la rapporter, avec quelque certitude, à l'époque où ces rois occupaient le trône de Macédoine. L'analogie qu'elles présentent me paraît suffisante pour justifier cette conjecture. Mais à quel mythe ce casque fait-il allusion? mes recherches sur ce point ont été infructueuses, et je ne vois d'autre moyen pour expliquer ce symbole, d'une manière sinon positive, du moins vraisemblable, que de supposer que c'est le casque de Caranus, dont on avait fait un emblème religieux adopté par plusieurs villes de Macédoine. Un passage de Tite-Live vient

[1] Herodot., lib. II, c. 145.
[2] Rolle, *Recherches sur le culte de Bacchus*, tom. III, p. 375.

ajouter un nouveau degré de probabilité à mon opinion [1]; cet historien nous apprend que, lors des revues lustrales, on coupait une chienne en deux par le milieu du corps, dont on plaçait les deux moitiés à droite et à gauche du chemin par où l'armée devait passer. C'est entre ces deux portions de la victime que l'on faisait défiler les troupes, *à la tête desquelles on portait en triomphe les armes des premiers rois de la monarchie.* Celles de Caranus, qui en était le fondateur, devaient être plus particulièrement révérées, et il est très-naturel de croire dès-lors que quelques villes, où peut-être ces armes étaient déposées, se glorifiaient de placer ce symbole sur leurs monnaies.

La disposition des lettres aux quatre angles du carré creux de la médaille n'est pas nouvelle pour la Macédoine. Amphipolis, qui, comme Scotussa, était située sur les bords du Strymon, nous offre une semblable particularité [2].

Quelques exemplaires de cette monnaie (n° 2) m'étant parvenus de la Macédoine avec une médaille de Mendé, représentant les mêmes types, je n'hésite pas à croire que celle-ci appartient à cette province, quoique M. Mionnet [3] l'attribue à la ville de Scotussa en Thessalie.

[1] Tit. Liv., lib. x, c. 4.

[2] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, IIIe suppl., p. 18, n° 118.

[3] Le même, tom. II, p. 24, n° 170.

TERONE *vel* TORONE *nunc* Teroni.

1. *Diota*, orné de grappes de raisin et de feuilles de vigne; à gauche on aperçoit la queue et la partie postérieure d'un taureau.
   ℞. Aire carrée en creux, divisée en quatre parties égales, peu profondes et ornées d'un grenetis. *Pl.* 11, n° 2. . . . AR. 8 ½.-F. a**
2. Vase à une anse.
   ℞. Aire en creux, divisée en quatre parties égales et peu profondes. *Pl.* 11, n° 3 . . . . AR. 3 ½.-F. a*
3. TE. Même vase à une anse.
   ℞. Aire en creux, divisée en quatre parties égales et peu profondes. *Pl.* 11, n° 4 . . . . AR. 3.-F. a*

On ignore quels furent les premiers fondateurs de Térone, dont Hérodote et Scylax font mention à des époques fort anciennes [1]. Cette ville était située dans la Chalcidique, auprès du promontoire Toronaïque, dont elle avait pris le nom. Suivant Strabon [2], des Chalcidiens vinrent la repeupler. Térone fit long-temps partie de la confédération, à la tête de laquelle se trouvaient Olynthe et Chalcis.

Les médailles qu'elle nous a laissées sont remarquables par la différence d'orthographe qu'elles présentent, avec celle de tous les manuscrits anciens, sur lesquels on lit TO au lieu de TE qu'on voit sur les monnaies. Il faut croire que, pour adoucir la prononciation des deux *omicron*, on prononçait TÉRONE au lieu de TORONE. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les habitans de ce pays prononcent encore aujourd'hui *Térone*.

Cette médaille (n° 1) a déjà été publiée [3]. Le vase et les

[1] Herodot., lib. VII, p. 122. — Scylax, *Peripl.*, tom. I, p. 26.
[2] Strab., lib. X, p. 407.
[3] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, III[e] suppl., p. 117, n° 732.

grappes de raisin qui le décorent sont les symboles du culte de Bacchus, en grand honneur dans la Thrace et dans la Macédoine. Mais celle-ci offre une particularité bien remarquable; ce sont des traces qui prouvent évidemment qu'elle a été surfrappée sur une médaille d'Acanthe. Plusieurs antiquaires ont expliqué, chacun à leur manière, les causes de ces surfrappages. Pour moi, je pense qu'on ne peut ici lui en attribuer d'autre qu'une inimitié prononcée entre ces deux villes, qui empêchait que leurs monnaies devinssent communes. On se convaincra bien aisément de la probabilité de mes conjectures, quand on se rappellera que des villes, quoique voisines, s'interdisaient réciproquement la circulation de leurs monnaies d'un territoire à l'autre. Cet usage était universellement adopté, et des alliances extraordinaires ou des conventions particulières pouvaient seules y faire déroger.

On trouve, dans les inscriptions conservées à Oxford, un traité d'alliance entre Smyrne et Magnésie du Sipyle, par lequel ces deux villes s'engagent à se prêter un mutuel secours dans les occasions où l'une d'elles serait menacée; elles conviennent en outre que la monnaie de l'un et de l'autre pays pourra circuler à l'avenir dans les deux villes.

Il faut croire que cette médaille a été surfrappée à l'époque où les habitans d'Acanthe, aigris par l'autorité despotique qu'exerçaient les Olynthiens sur les confédérés, qu'ils traitaient plutôt en esclaves qu'en alliés, se détachèrent de la confédération, et envoyèrent demander du secours à Sparte.

La ligue olynthienne, dont Térone faisait partie, dut s'interdire la circulation des monnaies des places qui ne lui étaient pas restées fidèles, et celles d'Acanthe furent nécessairement frappées de prohibition.

Plusieurs médailles de villes, particulièrement de *Sidé* en Pamphylie, portent seulement quelques contre-marques, et c'est à l'aide de ce signe qu'il faut croire qu'un état appliquait à son usage les monnaies d'un autre état; mais ici une contre-marque n'aurait pas suffi sans doute. L'inimitié qui devait exister entre Térone et Acanthe était trop prononcée, pour qu'il ne fût pas nécessaire de dénaturer entièrement la monnaie en la soumettant de nouveau à l'action du marteau, pour lui faire éprouver une transformation totale.

Les médailles n°s 2 et 3 s'expliquent mutuellement. Quoique les initiales TE ne figurent pas sur la dernière, la forme du vase est trop identique pour laisser le moindre doute sur l'exactitude de cette classification.

TRÆLIUM.

1. Épi.

℞. T R / I A *Pl.* 11, n° 5. . . . . , . AR. 1.-F. a*

2. Épi, au milieu d'une couronne de perles.

℞. T P / I A *Pl.* 11, n° 6. . . . . AR. 1.-F. a**

3. Épi, au milieu d'une couronne de perles.

℞. V I / ꟼ T . . . . AR. 1.-F. a*

4. Grappe de raisin, au milieu d'une couronne de perles.

℞. P A / T I *Pl.* 11, n° 7. . . . . AR. 1.-F. a**

Aucun des historiens ou géographes anciens ne fait mention de cette ville, dont nous possédons cependant beaucoup de médailles, surtout en bronze. Pellerin et Hunter les avaient attribuées à l'île de *Rhodes*, à cause de la fleur de grenade

qu'elles représentent, et que l'on voit sur presque toutes les monnaies de cette île [1]; mais la grande quantité qu'on en trouve chaque jour dans la Macédoine et aux environs d'Amphipolis, et une ville de *Triullium*, dont on a fait *Trœlium* d'après les médailles, et que Danville place dans ces contrées, ont déterminé le savant Eckhel [2] à les attribuer à cette cité, et cette classification a été généralement adoptée depuis.

On ne connaissait qu'une seule médaille d'argent de Trælium [3]. Celles-ci sont nouvelles, et leur fabrique, comme le carré creux qui en forme le revers, indiquent une haute antiquité. Le n° 4 est absolument semblable à l'exemplaire qui fait partie de la belle collection de M. le baron de Chaudoir. La disposition des lettres offre seule quelque différence; mais on sent combien cette observation est importante pour des médailles d'une attribution encore un peu douteuse [4].

Les épis (n°s 1, 2 et 3), symboles de la dévotion des habitans de la Thrace pour Cérès, pourraient faire supposer que Trælium se trouvait sur les frontières de cette province. La grappe de raisin (n° 4) fait allusion au culte de Bacchus.

On ne saurait s'étonner de voir figurer, sur la plupart des monnaies des villes de Macédoine, quelques symboles relatifs au culte de cette divinité. La dévotion des Macédoniens pour

[1] Pellerin, *Rec. des méd. des peuples et des villes*, tom. III, p. 93, tab. 107, n° 6. — Hunter, *Num. vet. pop. et Urb.*, p. 251, n°s 78 et 79.

[2] Eckhel, *Doctr. num. vet.*, tom. II, p. 81.

[3] Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. IV, p. 52. — Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, IIIe suppl., p. 172, n° 1111.

[4] On m'assure que M. Cousinéry, dans l'intéressant ouvrage qu'il va publier sur la Macédoine, se propose de faire connaître l'emplacement que Trælium occupait. J'ignore quelles données il peut avoir pour justifier ses conjectures; mais les savantes recherches de ce numismate éclairé, et son long séjour en Macédoine, permettent d'espérer qu'il pourra nous fournir à ce sujet des documens précieux.

Bacchus, et l'ardeur avec laquelle ils célébraient les fêtes qui se rattachaient à cette dévotion, en donnent facilement l'explication. Il paraît cependant que cette ferveur se ralentit un peu sous Alexandre-le-Grand, et que ce prince négligea lui-même le culte de ce dieu, auquel il voulut plus tard s'assimiler, et dont il prétendit qu'on lui décernât les honneurs divins. Arrien[1] nous apprend qu'après le meurtre de Clytus[2], les prêtres de l'armée s'écrièrent : « Qu'il fallait reconnaître dans ce sinistre événement le courroux de Bacchus, indigné de ce que le conquérant de l'Asie n'observait pas son culte avec assez de zèle. » Trop heureux de pouvoir rendre la colère céleste, en quelque sorte complice de son crime, Alexandre s'empressa de sacrifier à Bacchus. Athénée[3] nous apprend que ce prince fit célébrer les Dionysiaques sur les bords de l'Hydaspe.

[1] Arrian., *Expedit. Alexandr.*, lib. IV, c. 8.

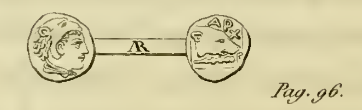
[2] Clytus fut assassiné par Alexandre, le jour consacré par les Macédoniens aux fêtes de Bacchus, que ce prince avait coutume de célébrer tous les ans; mais qu'il avait depuis dédié aux Dioscures.

[3] Athen., lib. XIII, c. 7.

ROIS DE MACÉDOINE.



Règne depuis l'an 412 jusqu'à l'an 405 avant J.-C.



Tête jeune d'Hercule, à droite, couverte d'une peau de lion.

℟. APXE. Tête de chien ou plutôt de loup, à droite; au-dessous, massue. (*Voir la vignette ci-dessus.*). . . . . AR. 1.-F. a*

M. le chev. Sestini[1] a déjà publié cette médaille, sur laquelle il a lu APTE, et que par cette raison il attribue à *Artémisium* dans l'Eubée. Celle-ci, d'une conservation parfaite, et sur laquelle on lit très-distinctement APXE, ne laisse aucun doute sur l'exactitude de la rectification que j'indique. Les symboles qu'elle représente sont d'ailleurs caractéristiques : la tête d'Hercule et la massue font allusion au culte que les Macédoniens rendaient à ce dieu, dont leurs rois prétendaient tirer leur origine.

Archelaüs, fils et successeur de Perdiccas II, accorda aux arts et aux lettres toute sa protection. S'il faut en croire Platon, Thucydide et Athénée, ce fut sous son règne que le goût des

1 Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. V, p. 39, tab. II, n° 24.

sciences et des arts se répandit dans la Macédoine [1], et ce goût exerça dès lors une influence remarquable sur toutes les institutions qu'il y avait créées.

L'art monétaire ne fut pas le dernier à se ressentir de la protection de ce prince éclairé. Jusqu'alors les monnaies n'avaient présenté que les lettres initiales des noms propres des souverains; Archelaüs voulut que le sien y fût inscrit en entier. On sait l'accueil distingué que ce prince fit à Euripide, qu'il admit dans sa confidence la plus intime, et auquel il fit présent d'une coupe d'or, la plus magnifique qui eût jusqu'alors paru en Macédoine. Son plus bel éloge est renfermé dans la réponse de Socrate aux offres brillantes qu'il lui fit faire, pour l'engager à venir se fixer à sa cour. « Je ne puis rien accepter, dit ce sage, d'un prince habile et vertueux, pour lequel dès lors je ne puis rien faire. »

Archelaüs succomba, victime d'une conspiration, au moment où il s'occupait d'améliorer le sort de ses peuples et de les arracher à la barbarie, dont plusieurs de leurs institutions portaient encore l'empreinte [2]. S'il faut en croire Justin, ce fut par mégarde qu'il fut tué, à la chasse, par un de ses officiers nommé Crétérus; mais, suivant Aristote, ce fut par une vengeance de ce favori, auquel Archelaüs avait fait espérer une de ses filles, qu'il donna plus tard au roi des Élimiotes, son vassal.

Les monnaies attribuées à ce roi sont nombreuses, mais d'une fabrique et d'un module si différens, que plusieurs antiquaires ne doutent pas qu'elles n'appartiennent à deux princes de Macédoine du même nom, qui auraient régné à quelque in-

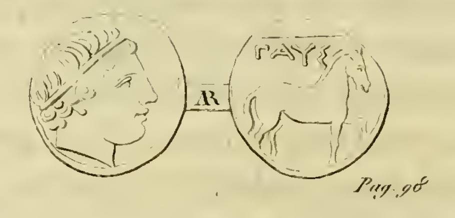
[1] Plat., *in Gorgiâ.* — Thucyd., lib. II, c. 99. — Athen., lib. v, p. 217.

[2] Les mœurs des naturels des pays avaient prévalu sur ceux de la colonie grecque; la cour du prince n'était guères elle-même moins barbare que les peuples subjugués.

tervalle l'un de l'autre. Je reviendrai sur cette question intéressante, dans un petit ouvrage que je me propose de publier plus tard sur les rois de cette contrée.



Règne depuis l'an 391 *jusqu'à l'an* 390 *avant J.-C.*



Tête jeune imberbe, peut-être de Caranus, ceinte d'un bandeau, à droite. ℟. ΠΑΥΣ..... Cheval debout, tourné à droite, au milieu d'une aire carrée en creux (*Voir la vignette ci-dessus*) . . . . AR. 5.-F. a*

Après la mort d'Archelaüs la Macédoine devint le théâtre d'une sanglante anarchie. Plusieurs tyrans se disputèrent le pouvoir, et celui qui monta sur le trône, n'eut presque toujours d'autre titre que le meurtre de son prédécesseur.

Pausanias, fils d'Æropus, chassa Amyntas II, fils d'Aridée, et s'empara du pouvoir; mais fatigués de la cruauté de cet usurpateur, les Macédoniens se soulevèrent et reconnurent pour roi Amyntas III, père de Philippe [1].

C'est la première monnaie d'argent pur que l'on connaisse de ce prince. Toutes celles que nous possédions jusqu'à présent

[1] Justin., lib. VII, c. 1.

étaient fourrées, c'est-à-dire de cuivre et recouvertes d'une légère feuille d'argent.

Il est bien difficile d'expliquer, d'une manière positive, les causes de la grande quantité de ces monnaies contrefaites, à moins qu'on ne veuille supposer que les peuples de Macédoine, effrayés par les révolutions successives auxquelles leur pays était en proie, firent ce que nous avons vu faire de nos jours dans les temps de crise, c'est-à-dire qu'ils cachèrent leur argent. On doit présumer qu'alors, pressé de satisfaire l'avidité de ceux qui avaient embrassé sa cause, et plus encore de se faire de nouveaux partisans, ce prince, à défaut de numéraire, ne vit d'autre moyen pour se procurer les ressources dont il avait un si grand besoin, que de fabriquer une fausse monnaie qui n'exigeait qu'une très-petite quantité d'argent.

Quelques numismates prétendent que c'est à des faussaires macédoniens qu'il faut attribuer ces monnaies : mais cette opinion me paraît insoutenable, car on ne saurait raisonnablement supposer qu'elles aient été fabriquées en si grande quantité, que celles-là seules nous soient restées, et encore moins que le hasard seul n'ait conservé que celles-là. L'assentiment du prince à la fabrication de ces monnaies fourrées, peut seul, à mon avis, expliquer le grand nombre que le temps en a laissé parvenir jusqu'à nous. Il faut croire qu'on ne connaissait pas à cette époque le secret de frapper des monnaies contrefaites, en alliant un peu d'or ou d'argent avec du cuivre. Le mode adopté par les anciens exigeait bien plus de talent chez les faussaires, et présentait même des difficultés si grandes, que les contrefacteurs de nos jours n'ont point essayé d'en fabriquer de semblables; aussi peut-on assurer qu'il n'existe pas de médaille antique fourrée qui ne soit authentique.

Il est bien reconnu que ce n'est que sous Alexandre et sous les rois, successeurs immédiats de ce héros, que l'antique et universel usage de marquer sur la monnaie des princes, les têtes et les symboles des divinités qu'ils honoraient d'un culte particulier, a fait place à l'usage d'y empreindre les propres images de ces princes; c'est donc à tort que plusieurs numismates ont cru reconnaître le portrait de Pausanias dans la tête qui figure sur cette médaille, et qu'on retrouve sur celles d'Archelaüs. Je ne serais pas éloigné de croire que c'est l'image de Caranus, fondateur de la monarchie macédonienne. Le bandeau qui retient la chevelure de cette tête est sans doute celui que la religion des Grecs attribuait aux dieux ou aux héros, et qui décorait le front des vainqueurs dans les jeux sacrés [1] : mais on ne peut y reconnaître un diadême, car, selon le témoignage de plusieurs auteurs anciens, Alexandre fut le premier qui, à l'exemple des rois d'Asie, ceignit sa tête de cet ornement, que ses successeurs adoptèrent depuis comme une marque distinctive de l'autorité royale [2].

[1] Paus., lib. v, c. 20, 23; lib. IX, c. 22.

[2] Quint. Curt. (lib. VI, c. 6): *Purpureum diadema distinctum albo, quale Darius habuerat capiti circumdedit.*—Just. (lib. XII, c. 3) : *Post hæc Alexander habitum regum Persarum et diadema, insolitum anteà regibus macedonicis, velut in leges eorum quos vicerat transiret, adsumit.* — Diod. Sic., lib. XVIII, § 77.

Amyntas III

Règne depuis l'an 390 jusqu'à l'an 372 avant J.-C.



1. Tête d'Hercule barbue, à droite, couverte d'une peau de lion.
   ℟. .MYNTA. Cheval debout, à droite; le tout au milieu d'un carré creux profond [1] *(Voir la vignette ci-dessus*, n° 1*)*. AR. 6.-F. a*
2. Cavalier allant au galop, à droite, la tête couverte du *Pileus*, vêtu d'une cuirasse et de la *Chlamyde* [2] flottant derrière le dos, frappant de sa lance de la main droite, et tenant la bride du cheval de la gauche; le pied chaussé d'une bottine; un caducée en contre-marque sur la cuisse du cheval.
   ℟. AMYNT.. Lion tourné à gauche, tenant dans sa gueule la moitié d'une lance brisée et l'autre moitié dans la patte droite (*Ibid.*, n° 2). . . . . AR. 6.-F. a**

L'histoire des premiers peuples qui occupèrent la Macédoine, comme celle des premiers chefs auxquels elle fut soumise, est couverte des mêmes obscurités qui enveloppent le berceau de toutes les nations célèbres. Les documens que les auteurs an-

[1] J'ai vu dans le Levant plusieurs médailles fausses, semblables à celle-ci.

[2] La *chlamyde* avait chez les Macédoniens et les Thessaliens le même usage que le *paludamentum* chez les Romains; c'était un manteau militaire que portaient surtout les cavaliers. Dans les Dialogues des morts de Lucien (*Dialog.* XIV, § 4), Philippe reproche à son fils Alexandre d'avoir adopté, à la place de la *chlamyde* macédonienne, le *candys* des Perses, qui était aussi un habit militaire.

ciens nous ont laissés, sont si vagues, et on a même tant de peine à les concilier, que les opinions des savans sont loin d'être d'accord sur la chronologie des premiers princes qui ont régné dans cette contrée. Faut-il s'en étonner quand on sait que les Grecs regardèrent les peuples de la Macédoine comme des barbares, jusqu'à l'époque où Philippe, fils d'Amyntas, et père d'Alexandre-le-Grand, s'empara du pouvoir et exerça une influence si funeste sur les destinées de la Grèce ?

Plusieurs antiquaires ont mis en question s'il y avait eu en Macédoine deux ou trois rois du nom d'Amyntas, et ont formé, suivant leur opinion, une chronologie qu'ils ont cherché à appuyer du témoignage de quelques historiens anciens. En attendant que je développe avec plus de détails cette question importante, dans l'ouvrage que je me propose de publier, dans quelque temps, sur l'histoire des rois de Macédoine, éclaircie par les médailles, je n'hésite pas à adopter l'opinion de Pellerin, de Frœlich, de M. Gosselin et de plusieurs autres archéologues distingués, et à admettre trois Amyntas, l'un père d'Alexandre Ier, l'autre, détrôné par Pausanias, et enfin le troisième, père de Philippe et aïeul d'Alexandre-le-Grand.

On ne connaît point de médailles que l'on puisse, avec certitude, attribuer à Amyntas I. Celles qu'il fit frapper sont confondues dans les monnaies qu'on attribue en général aux premiers rois de Macédoine. Elles représentent presque toutes un carré plus ou moins informe au revers d'une chèvre, par allusion à un trait de l'histoire de Caranus, fondateur de cette monarchie.

Les deux médailles, dont je donne ici le dessin, offrent entr'elles une différence bien remarquable. La première (n° 1), assez commune, annonce par sa fabrique, et plus encore par

le carré creux profond dont elle porte l'empreinte, une époque où l'art monétaire ne s'était pas encore affranchi des procédés ingrats qui avaient signalé son enfance ; l'autre (n° 2), au contraire, dont on ne connaît que trois exemplaires, indique par une certaine élégance de formes, mais surtout par la disparition du carré creux, des progrès assez marquans dans l'art de frapper les monnaies.

Cette différence sensible fait supposer à quelques amateurs que la première, représentant la tête d'Hercule, et le cheval appartient à Amyntas II, tandis que l'autre représentant le cavalier et le lion, doit être attribuée à Amyntas III; mais cette opinion est tout-à-fait insoutenable. Comment croire en effet que le temps ait laissé arriver jusqu'à nous une aussi grande quantité de monnaies d'Amyntas II, qui ne régna qu'un an, tandis qu'il nous en aurait conservé un assez petit nombre d'Amyntas III, dont le règne eut, suivant Diodore de Sicile [1], 24 ans de durée! Cette hypothèse est tout-à-fait inadmissible, et malgré le peu de ressemblance de ces deux médailles, il est à peu près certain, à mon avis, qu'elles doivent être attribuées l'une et l'autre à Amyntas III. Cette classification est même d'autant plus probable, que les événemens extraordinaires dont l'histoire de ce prince est remplie, peuvent servir à expliquer la différence qu'on remarque dans les monnaies frappées sous son règne.

On se rappelle que, lassés par les cruautés de Pausanias, les Macédoniens appelèrent à leur secours Amyntas, aïeul d'Alexandre-le-Grand, qui se rendit à leurs vœux, et monta sur le trône dont l'usurpateur venait d'être renversé. Les pre-

[1] Diod. Sic., lib. xv, p. 373.

mières années du règne de ce prince furent heureuses, et les peuples, épuisés par les révolutions intestines, commençaient à éprouver les bienfaits de la paix, lorsque Bardyllus, roi d'Illyrie, vint fondre sur la Macédoine. Après deux victoires complètes remportées sur les troupes d'Amyntas, les Illyriens s'emparèrent de la capitale, et confièrent le pouvoir à Argeüs, prince du sang royal, qui gouverna sous les ordres du vainqueur, et rendit la Macédoine tributaire de l'Illyrie [1]. Les Thessaliens et les Olynthiens, profitant du désordre, s'emparèrent, de leur côté, de quelques villes importantes [2].

Dans cette conjoncture, Amyntas voyant ses états presqu'entièrement envahis, crut assurer le bonheur des villes qui lui étaient restées fidèles, en les cédant à la ligue des Olynthiens, préférant les voir dépendre d'une confédération de villes grecques, que de les exposer à la barbarie du vainqueur [3].

Cependant quelques secours que les Thessaliens, de concert avec la noblesse macédonienne et les Athamanes, peuple d'Épire, fournirent deux ans après à ce prince infortuné, lui ayant permis de reprendre quelques-unes de ses villes, il s'empressa de réclamer celles qu'il avait confiées aux Olynthiens; ceux-ci refusèrent de les rendre; mais les armes des Lacédémoniens le firent rentrer dans la partie de ses états, qui lui avaient été ravie.

Sachant habilement profiter de l'amitié de Sparte et de celle d'Athènes, Amyntas vit ses peuples bénir une restauration qui leur avait enfin rendu le bonheur et la paix. Il périt victime de sa faiblesse pour Eurydice, sa femme, qui l'empoisonna.

[1] Diod. Sic., lib. XIV, p. 307; lib. XV, p. 373, et lib. XVI, p. 407.

[2] Demosth., *in Aristocr.*

[3] Dans la quatrième année de la XCVI[e] Olympiade.

Le carré creux, qui jusqu'à Alexandre I[er] avait été tout-à-fait informe, reçut sous le règne de ce prince une certaine régularité, et même son nom ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ [1], auquel succéda bientôt l'adoption d'un second type. Cet usage du carré creux éprouva sans doute des modifications sensibles à mesure que l'art monétaire fit des progrès; mais nous ne le voyons disparaître entièrement que sous le règne d'Amyntas.

Celui-ci, en montant sur le trône, dut adopter pour la fabrication de ses monnaies les types créés par ses prédécesseurs; aussi y voyons-nous représenté Hercule, auquel les rois de Macédoine faisaient remonter leur origine. Mais lorsque Bardyllus, roi des Illyriens, eut chassé ce prince de ses états et l'eut forcé de chercher un refuge chez les nations voisines, on doit supposer qu'appréciant les progrès que ces peuples avaient faits dans l'art de fabriquer les monnaies, il s'empressa d'introduire ces améliorations dans son royaume, lors de sa restauration, et l'on pourrait même présumer qu'il amena avec lui quelques artistes habiles pour apprendre à ses sujets les procédés nouveaux qu'il fallait employer.

Cette conjecture trouve un nouvel appui dans les types représentés sur cette monnaie. Le cavalier armé et dans l'attitude de frapper un ennemi est sans doute un emblême des victoires auxquelles Amyntas dut une seconde fois le trône.

Le lion brisant une lance se rapporte à un trait de l'histoire de Caranus, premier roi des Macédoniens [2]. Suivant Pausanias,

[1] Pour ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. On sait que l'*omicron* est un archaïsme, qui tenait lieu de l'*oméga* et de la diphthongue ΟΥ.

[2] Ces symboles multipliés relatifs à l'histoire de Caranus, qui figurent sur les monnaies des rois de Macédoine, ne permettent guères de douter, ainsi que je l'ai dit plus haut, que la tête ceinte d'un bandeau ne soit celle de ce prince.

ce prince, descendant d'Hercule et frère de Phidon, tyran d'Argos, vint à la tête d'une colonie d'Argiens s'établir dans la Macédoine [1]. Un troupeau de chèvres l'ayant guidé, à travers un brouillard très-épais, jusqu'à la ville d'Édesse, il s'en empara par surprise. Les peuples de la contrée vinrent l'attaquer; mais leur armée, composée trop à la hâte, ne put résister aux Argiens, qui remportèrent une victoire complète. Caranus, à l'exemple des Grecs, fit dresser un trophée sur le champ de bataille; mais pendant la nuit un lion énorme, sorti d'une forêt voisine, se jeta sur le trophée et le renversa. Caranus, qui attribuait à Jupiter le secours qu'il lui avait envoyé dans ce troupeau de chèvres, crut voir une leçon des dieux dans cet événement, et comprit combien il était impolitique d'insulter à des vaincus dont il voulait faire ses sujets : aussi depuis ce temps les Macédoniens n'élevèrent plus de trophées [2].

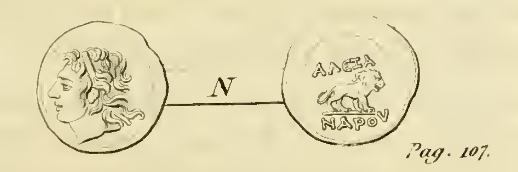
Amyntas, qui rentré dans ses états pouvait impunément exercer sa vengeance sur ceux qui l'avaient lâchement abandonné ou indignement trahi, voulut sans doute, par cet emblème, rassurer ses peuples et leur offrir en quelque sorte une garantie de sa modération et de sa clémence : l'histoire nous apprend en effet qu'oubliant la perfidie dont il avait été victime, ce prince sut captiver l'affection de ses sujets et rallier tous les cœurs à cette sage devise : *union et oubli.*

[1] Paus., lib. IX, c. 40.

[2] Pausanias n'est pas d'accord sur ce point avec Diodore de Sicile, qui raconte que Philippe fit dresser un trophée lors de la victoire signalée qu'il remporta sur Bardyllus, roi d'Illyrie. Hérodien prétend également qu'après la défaite de Darius, Alexandre érigea un trophée sur les bords du fleuve Issus.

Alexandre III le Grand,

Règne depuis l'an 336 *jusqu'à l'an* 324 *avant J.-C.*



1. Tête diadêmée d'Alexandre, à gauche.
   ℞. ΑΛЄΞΑΝΔΡΟΥ. Lion marchant de gauche à droite. . AV. 4.-F.*
2. Tête d'Alexandre, à droite, couverte d'une peau de lion.
   ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Jupiter Ætophore assis à gauche, tenant la haste de la main gauche et l'aigle sur la droite; dans le champ, une proue de vaisseau et les lettres ΦΑ surmontées de deux étoiles. AR. 8.-F.*
3. Même tête.
   ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Jupiter Ætophore assis à gauche, dans le champ, mouche et les lettres ΕΦΕ; sous le siége, le monogr. (12). AR. 9.-F.*

Doué des qualités les plus précieuses, imbu des sages leçons du grand philosophe auquel son éducation avait été confiée [1], Alexandre justifia bientôt les hautes espérances qu'il avait fait naître dans l'âme de Philippe, son père [2]. Son ambition démesurée, qui lui faisait contempler d'un œil jaloux les actions héroïques de ce grand prince, ne tarda pas à prendre son essor

[1] On connaît la lettre flatteuse et noble par laquelle Philippe invita Aristote à se charger de l'éducation d'Alexandre. *Aul-Gell.*, lib. IX, c. 3.— Barthél., *Voyage du jeune Anacharsis*, ch. 62.

[2] O mon fils, s'était écrié Philippe, cherche un autre royaume qui soit plus digne de toi : la Macédoine ne saurait te contenir. Plutarch. *in Alexandr.*

dès qu'il put s'asseoir sur le trône. Roi à vingt ans, il subjugue les Thraces et les Illyriens, et soumet la Grèce ; c'est au jeune héros qu'est réservée la gloire de la venger des Perses, ses implacables ennemis. Il passe l'Hellespont à vingt-deux ans, et la bataille du Granique apprend à ces barbares quel ennemi redoutable ils ont à combattre, en même temps qu'elle montre aux nations voisines que, pour être en de si jeunes mains, le glaive macédonien n'est pas moins terrible.

Issus et Arbèles deviennent les théâtres de ses éclatantes victoires. Halicarnasse et Tyr cèdent aux efforts de sa persévérance et de son génie, et cinq années suffisent pour lui assurer le trône de l'Asie. L'oracle d'Ammon le reconnaît pour fils de Jupiter, et tous ces peuples, qu'il rend à la liberté, dans l'enthousiasme et dans l'admiration que sa présence leur inspire, croient voir en lui un nouvel Hercule, un nouveau Bacchus, un nouveau Jupiter, et lui en décernent les honneurs.....

Mais la mort vient interrompre cette suite continuelle de triomphes, et faire évanouir les vastes projets que le puissant génie de ce héros a conçus[1]. Il succombe à une fièvre violente après onze jours seulement de maladie[2], et meurt à Babylone à l'âge de 32 ans, dans l'année 324 avant J.-C.

Si l'apparition d'Alexandre changea totalement la face du monde ancien, elle n'opéra pas un bouleversement moins sensible dans le système monétaire. Destinées jusqu'alors à repro-

[1] Suivant Plutarque (*de fort. Alex.*) et Diodore de Sicile (lib. XVIII, § 4), Alexandre ne se proposait rien moins que de former, des peuples de l'Asie et de la Grèce, une seule nation, et d'établir un empire unique qui, en assurant le repos des états dont il aurait été composé, eut contenu les autres dans une sorte de dépendance.

[2] Arrien nous a conservé le journal de sa maladie, qui sert à démentir les bruits calomnieux répandus sur la mort de ce prince.

duire les images des divinités sous la protection desquelles les rois et les peuples s'étaient placés, les monnaies reçurent, sous les attributs d'Hercule, celle du nouveau héros auquel on venait d'accorder les honneurs divins. Eckhel [1], il est vrai, n'hésite pas à croire que pendant la vie d'Alexandre son portrait ne figura jamais sur les monnaies; mais les raisonnemens auxquels il se livre ne sont pas rigoureusement justes, et les considérations sur lesquelles il s'appuie peuvent être balancées par d'autres tout aussi puissantes; d'ailleurs, comme l'observe très-judicieusement M. Visconti, « ce savant, presqu'étranger aux monumens de l'antiquité, a dédaigné dans son examen les lumières qu'il aurait pu emprunter à l'archéographie; son opinion ne saurait donc devenir autorité. »

D'abord on ne peut mettre en doute que nous n'ayons des portraits bien authentiques des successeurs immédiats d'Alexandre, représentés sur les monnaies qu'ils firent frapper, tandis que jusque là cet honneur n'était réservé qu'aux divinités. Or, à qui mieux qu'à Alexandre appartenait-il d'opérer un changement aussi extraordinaire? Il venait d'être placé au rang des dieux, même de son vivant [2]; ce n'était donc point violer les usages reçus, que d'ajouter à son image les divins attributs d'Hercule; et cette flatterie fine et ingénieuse dut être même d'autant plus agréable au héros macédonien que, suivant le témoignage d'Athénée [3], il aimait à se parer quelquefois du costume du demi-dieu, auteur de sa famille.

Cette même tête se retrouve, il est vrai, sur plusieurs des monnaies des rois qui succédèrent à Alexandre; mais on ne

[1] Eckhel, *Doctr. num. vet.*, tom. II, p. 99.
[2] Aelian, lib. II, c. 19. — Diog. Laërt., lib. VI, c. 63.
[3] Athen., lib. XII., p. 537.

saurait en conclure avec raison qu'elle n'est point son portrait. En effet, l'admiration dont tous les peuples étaient pénétrés pour ce héros, et surtout la possession précaire des provinces que ses lieutenans avaient considérées comme leur apanage, et dont ils s'étaient emparés, durent leur faire sentir la nécessité d'adopter les types monétaires que l'adulation et l'enthousiasme avaient créés pour le vainqueur de l'Asie. On en trouve la preuve irrécusable dans le respect mêlé de superstition, qui empêcha qu'après sa mort on ne détruisît ses monnaies, et dans l'empressement de ses successeurs à adopter des types nouveaux, quand leur puissance fut affermie et en quelque sorte légitimée par le temps [1]. Antigone, le plus ancien des généraux qui se partagèrent l'immense dépouille d'Alexandre, fut celui qui méprisa avec le plus d'audace les égards hypocrites que ses compagnons d'armes affectèrent pour la mémoire du héros macédonien et pour sa famille, et c'est aussi le seul de ses successeurs dont on ne connaisse pas de monnaies avec le type de la tête jeune d'Hercule, coiffée de la peau du lion.

Les médailles d'Alexandre *Bala*, roi de Syrie, fournissent une nouvelle preuve irrécusable que l'antiquité a partagé l'opinion que la tête d'Hercule jeune, gravée sur les monnaies du conquérant macédonien, était le portrait de ce prince. L'heureux usurpateur du trône de Démétrius *Soter* voulut sans doute tirer quelque avantage du nom qu'il portait, en faisant frapper sa monnaie semblable à celle du vainqueur de l'Orient, et en

[1] C'est dans l'an 307 avant J.-C., et lorsque Démétrius eut gagné la bataille navale de Chypre, qu'Antigone ceignit le diadème d'Alexandre et le fit ceindre à son fils. Diodore de Sicile observe que ce fut à cette occasion que Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre prirent le titre de roi et les marques de la royauté. (Diod. Sic., lib. xx, § 53. — Plutarch., *in Demetr.*).

y faisant graver sa tête coiffée d'une peau de lion, à l'imitation des médailles du fils de Philippe. Cette conjecture se trouve confirmée par plusieurs monnaies d'Alexandre *Zébina*, où la tête de ce roi est également représentée avec la même coiffure. Si parmi tant de princes qui occupèrent le trône de Séleucus, les deux Alexandre sont les seuls qui aient pris ce costume sur leurs monnaies, on ne peut révoquer en doute que, dans les temps postérieurs à Alexandre-le-Grand, l'opinion générale parmi les Grecs d'Orient ne fût que l'image de ce prince se trouvait retracée sur ses médailles avec le costume d'Hercule.

Guidé par une étude profonde des monumens antiques, éclairé par de nouvelles découvertes, le chevalier Visconti n'a pu se refuser à reconnaître le portrait d'Alexandre sous l'image d'Hercule; mais les monnaies de l'île de *Rhodes* et de la ville d'*Aco* [1], en Phénicie, sont les seules sur lesquelles il croit trouver les traits de ce héros. Malgré tout le respect que je professe pour les opinions de ce savant archéologue, je ne saurais, je l'avoue, être ici de son avis, et il me semble avoir manqué cette fois de l'excellent jugement qui le dirige dans presque toutes ses critiques.

Pourquoi en effet cette classification exceptionnelle en faveur des villes de Rhodes et d'Aco, qui ne reçurent jamais aucune preuve particulière de la bienveillance d'Alexandre? L'épée de bataille de ce héros était, il est vrai, un présent des Rhodiens, et on pourrait à la rigueur conclure, des rapports de Plutarque et de Diodore, qu'il honorait ces insulaires d'une protection spéciale [2]; mais peut-on invoquer les mêmes témoignages en faveur d'Aco, dont il est à peine question dans l'histoire de ce

[1] Aco fut appelée dans la suite *Ptolémaïs*.

[2] Plutarch., *in Alex.* — Diod. Sic., lib. xx, § 81.

conquérant ? M. Visconti n'a-t-il excepté ces deux villes que parce que les portraits représentés sur leurs monnaies sont les seuls qui offrent quelque ressemblance avec les deux Hermès du Muséum, monumens uniques où nous puissions reconnaître d'une manière irrécusable les traits d'Alexandre ? Mais peut-on arguer avec fondement de cette ressemblance, plus ou moins frappante, pour prononcer que telle ou telle ville a gravé le portrait de ce héros ou simplement l'image d'Hercule ! Non, sans doute, car la plupart d'entre elles ne l'avaient jamais vu, et ce portrait était certainement ou idéal, ou copié sur des statues ou des tableaux plus ou moins ressemblans. D'ailleurs les graveurs n'étaient pas également habiles, et cette différence s'explique dès-lors sans difficulté. Les monnaies de l'île de Rhodes même offrent entr'elles des variétés sensibles dans les physionomies du personnage qu'elles représentent; il faudrait donc en conclure que de nouvelles exceptions seraient nécessaires même parmi les médailles de cette ville.

Pourquoi ensuite reconnaître toujours l'image d'Alexandre, et jamais celle d'Hercule, sur toutes les monnaies de bronze frappées en Macédoine en l'honneur de ce conquérant, sous le règne de Caracalla, et représentant également une tête jeune, presque semblable à celle que nous voyons sur les médaillons d'argent, et coiffée d'une peau de lion. Le respect et la dévotion de cet empereur pour le héros macédonien, ne permettent pas de douter, dira-t-on, qu'en faisant frapper ces monnaies, qu'on peut dire de restitution, il n'ait voulu retracer les traits de ce héros-dieu, auquel il avait élevé des temples. Cette objection est sans réplique sans doute; mais le même inconvénient indiqué plus haut se reproduit ici : en effet, si, comme cela arrive souvent, les physionomies retracées sur ces monnaies of-

frent entr'elles des différences sensibles, faudra-t-il en conclure que quelques-unes seulement sont les portraits d'Alexandre, et ne sera-t-il pas plus naturel de croire que cette différence provient de l'inégalité du talent des graveurs, ou plutôt du peu de ressemblance des modèles qu'ils auront eu sous les yeux.

On conçoit sur quelles bases fragiles repose cet édifice de raisonnemens, et on a droit de s'étonner qu'un antiquaire aussi judicieux et aussi éclairé n'ait pas abandonné un système qu'il me semble désormais impossible de soutenir. Eckhel, dans son système exclusif, me semble bien plus conséquent. Quant à moi, je n'hésite pas à croire que la tête coiffée de la peau de lion, qui est l'empreinte générale des monnaies d'argent d'Alexandre, ne soit le portrait de ce héros avec les attributs du dieu qu'il se vantait de compter parmi ses ancêtres.

La plupart des médailles d'Alexandre présentent, comme celles de Philippe, son père, et de plusieurs autres rois de Macédoine et de Syrie, des marques différentes qui servent à désigner le lieu de leur fabrication. On sait que ces marques consistent en lettres placées seules dans le champ de la médaille, ou en monogrammes, c'est-à-dire en trois ou quatre lettres liées ensemble et formant l'initiale du nom de la ville. L'interprétation de ces signes offre presque toujours beaucoup d'incertitude, soit parce que plusieurs villes portaient les mêmes noms, ou qu'ils commençaient par les mêmes lettres, soit parce que ces monogrammes sont tellement compliqués, qu'il n'est guères possible de les décomposer d'une manière certaine. Plusieurs antiquaires ont bien cherché à les interpréter; mais, quelle que soit la confiance que l'on puisse avoir dans leurs lumières et dans leur érudition, on ne doit pas se

dissimuler que la plupart de ces interprétations sont tout-à-fait arbitraires. Quelle preuve plus évidente que la manière différente dont les uns et les autres les expliquent.

Il en est cependant que l'on peut interpréter avec quelque certitude, soit parce que ces monogrammes ont une forme plus distincte, soit parce qu'ils sont accompagnés de symboles caractéristiques. On donne le nom de symbole à des figures d'animaux, ou à tous autres signes particuliers que les villes plaçaient sur leurs monnaies; ainsi, par exemple, Éphèse avait adopté l'abeille; Rhodes, la fleur de grenade; Chio, le sphynx; Corinthe, le Pégase; Athènes, la chouette, etc. Mais ces symboles, qui varient à l'infini, présentent eux-mêmes beaucoup de confusion, car à part quelques villes qui en adoptèrent quelques-uns exclusivement, il en est beaucoup d'autres qui les employèrent indistinctement. Il arriva encore plus d'une fois que les colonies se servirent des signes créés par leur métropole.

Cependant il n'est guères permis de douter que les médailles ici décrites n'appartiennent l'une (n° 2) à *Phanagorie*, dans le Bosphore, l'autre (n° 3) à *Éphèse*, ville d'Ionie. Les lettres initiales et les symboles se réunissent pour dissiper toute incertitude. La proue de vaisseau convenait parfaitement à Phanagorie, place maritime qui honorait Neptune d'un culte antique et spécial. Ce signe figure d'ailleurs sur la plupart des monnaies autonomes de cette ville. Quant aux étoiles, elles font allusion à la dévotion de ces peuples pour les Dioscures, dieux protecteurs de la navigation, auxquels ils avaient élevé des autels et dont ce symbole est l'emblême.

Le n° 1 ne diffère que par le métal des monnaies déjà dé-

crites par MM. Mionnet et Visconti [1]. Le lion fait sans doute allusion à la famille des Héraclides, dont Alexandre était issu. La forme de l'є et le style de ces monnaies autorisent à croire qu'elles ont été frappées à la fin du 2ᵉ siècle de l'ère chrétienne, ou au commencement du 3ᵉ. Pellerin suppose qu'elles furent fabriquées sous Alexandre Sévère; mais il est plus probable que ce fut sous le règne de Caracalla, dont on connaît la dévotion particulière pour Alexandre-le-Grand, qu'il révérait comme un dieu [2]. Ces médailles sont en général des ouvrages d'artistes médiocres, exécutés avec assez de négligence.

[1] Celles qu'ont publié MM. Mionnet et Visconti représentent Alexandre avec une corne de bélier, symbole adopté par ce conquérant de l'Asie, comme nouveau Bacchus et comme fils reconnu de Jupiter Ammon.

[2] Plutarch., *in Caracallâ*.

Persée

Règne depuis l'an 178 *jusqu'à l'an* 168 *avant J.-C.*



1. Tête diadêmée et légèrement barbue de Persée, à droite; au-dessous, ΞΩΙΛΟΥ.
   ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΕΡΣΕΩΣ. Aigle éployé sur un foudre, à droite; dans le champ, les monogr. (13 et 14) : le tout dans une couronne de chêne [1] . . . . AR. 10.-F.**
2. Tête diadêmée et légèrement barbue de Persée, à droite.
   ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΕΡΣΕΩΣ. *Harpa* couché; dans le champ, A et les monogrammes (15)... : le tout dans une couronne de chêne. AR. 6.-F.**
3. Tête diadêmée et légèrement barbue de Persée, mais d'un âge plus avancé, à droite.
   ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΕΡΣΕΩΣ. Massue couchée; dans le champ, N et les monogrammes (16 et 17) : le tout dans une couronne de chêne. . . . . AR. 4.-F. *

[1] Il existe un coin moderne de cette médaille.

Démétrius, fils aîné de Philippe, et le plus digne de porter la couronne après lui, venait d'être sacrifié à la cruauté soupçonneuse de son père et à la hainc jalousc de son frère Persée. Le trône revenait donc de droit à ce prince, lorsque de justes remords et la preuve tardive de l'innocence de Démétrius eurent conduit dans la tombe le vieux roi Philippe, vers l'an 178 avant J.-C.

Avec une taille avantageuse, une physionomie noble, qui convenait parfaitement à son âge déjà mûr, et un tempérament robuste, qui le rendait également propre à supporter les fatigues de la guerre et le poids des affaires, Persée, à son avènement au suprême pouvoir, avait fait naître des espérances qui ne furent pas long-temps à s'évanouir.

L'aversion constante que ce prince manifestait contre Rome, depuis son enfance, avait attaché sur lui les regards de tous les Grecs, comme sur la dernière de leurs ressources; mais sa haine pour les Romains ne pouvait pas plus que son ambition démesurée lui donner le courage et le génie nécessaires pour lutter, avec succès, contre une puissance colossale, devant laquelle Carthage elle-même avait fléchi, ni le soutenir sur un trône où le crime et la trahison venaient de l'élever.

Après quelques négociations, le sénat prit l'alarme et déclara la guerre. Les commencemens furent décourageans pour les Romains, qui éprouvèrent une défaite sur les bords du Pénée; mais inhabile à profiter de ses premiers succès et des ressources immenses dont un heureux concours d'événemens lui permettait de disposer, Persée vit bientôt ses ennemis reprendre l'offensive, et la victoire de Pydna les rendre maîtres de la Macédoine. La lâcheté et l'avarice de ce prince le déterminèrent à

fuir dans l'île de Samothrace, d'où il se vit forcé de sortir, pour se rendre à son vainqueur.

Paul Émile conduisit Persée à Rome, et pour ajouter à la pompe de son triomphe, le fit marcher devant son char avec sa fille et ses deux fils, Philippe et Alexandre [1]. Ce prince termina ses jours dans une prison, peu d'années après. Suivant quelques auteurs, on l'y laissa mourir de faim.

On ne connaissait pas encore de médailles d'argent de Persée dans ces deux modules (n[os] 2 et 3). Le poids du n° 2 est juste la moitié du n° 1 et le double du n° 3, et atteste que ce prince adopta les subdivisions monétaires que son père Philippe avait créées dans la Macédoine. La *harpa* (n° 2), attribut du héros d'Argos, devait naturellement figurer sur les monnaies d'un roi qui portait son nom et qui se prétendait descendant de la noble famille des Héraclides. L'aigle, symbole du roi des dieux (n° 1), et la massue au milieu d'une couronne de chêne (n° 3), font allusion à la double origine de Persée, qui se vantait de compter parmi ses ancêtres Jupiter et Hercule.

On voit par les médailles de ce prince et par celles de Philippe, son père, que l'usage de porter la barbe commença à s'introduire de nouveau sous leur règne. On sait que du temps d'Alexandre une partie des Macédoniens coupaient leur barbe, et d'autres la laissaient croître; ce qui donna lieu à un réglement par lequel il était ordonné à tous les militaires de se raser [2].

Les formes de la figure ont sur les n[os] 1 et 2 plus de rondeur, et un air de jeunesse qu'on ne retrouve pas sur le n° 3. On doit présumer que cette dernière médaille a été frappée à la fin de son règne, et peu de temps avant la bataille de Pydna.

[1] Tit.-Liv., lib. xv, iv[e] dec. — Diod. Sic., frag. XXVI et XXXI. — Plutarch., *in Paul. Æmil.*

[2] Polyœn., lib. iv, c. 3. — Athen., xiii, p. 565.

THESSALIE,

(Aujourd'hui VLAKÌA.)

La Thessalie, qui conservait encore après le siége de Troie le nom de *pays des Pelasges*, fut une des premières contrées où ces peuples formèrent des établissemens. Soumise d'abord à des rois, elle éprouva plus tard les révolutions ordinaires aux grands comme aux petits états. Thucydide [1] nous apprend que de son temps ce pays se trouvait divisé en cantons indépendans les uns des autres, et qui obéissaient tous à un gouvernement olygarchique. Philippe subjugua les Thessaliens, et les rendit tributaires de la Macédoine.

Indépendamment des monnaies que chacune des villes de la Thessalie faisait frapper en son nom, il en existait de communes à toute la province. Les types les plus ordinaires sont, pour celles d'argent, Minerve *Itonienne* [2], et pour celles de bronze, un cheval libre, par allusion aux chevaux excellens que produisait cette contrée [3], et à l'habileté des Thessaliens dans l'équitation, habileté qui avait donné naissance à la fable des centaures, compagnons de Bacchus.

[1] Thucyd., lib. IV, c. 78.

[2] Ainsi nommée à cause du temple célèbre qu'elle avait à *Itone*, ville de Thessalie. On avait consacré dans le même temple une statue à Jupiter, surnommé *Itoneus*.

[3] *Equi Thessalici, et Lacedemoniæ mulieres, virique, qui bibunt aquam pulchræ Arethusæ.* Strab., lib. x, p. 449. — Schol. Homer. *ad Iliad.*, lib. II, v. 763.

AENIANES.

1. Tête de Pallas, à gauche, avec un casque orné de quatre chevaux de front.

℞. ΑΙΝΙΑΝΩΝ. ΠΟΛΕΜΟΝΩΣ. Homme nu, marchant et se retournant, le bras gauche enveloppé dans le *pallium*, les deux bras levés pour ajuster une fronde ; à ses pieds une lance : le tout dans un carré creux légèrement indiqué . . . . AR. 6.-F. a*

2. Tête nue et barbue de Jupiter, à droite.

℞. ΑΙΝΕΙΑΝΕΩΝ. Fer de lance et mâchoire de sanglier. Æ. 4.-F. o.

Unis aux Perrhæbes, les Aenianes habitèrent d'abord les environs du mont Ossa [1]; mais chassés par les Lapithes, ils vinrent chercher un asyle au voisinage du mont Olympe [2], jusqu'à ce que enfin épuisés par les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Étoliens, et plus tard contre les Athamanes, ils se fixèrent sur l'Œta [3].

C'est la première fois que nous voyons figurer le carré creux sur les médailles des Aenianes. La tête de Pallas est l'emblême du culte antique et spécial rendu à cette divinité dans plusieurs villes de la Thessalie. Le guerrier que l'on aperçoit sur le revers de cette monnaie intéressante fait allusion à l'habileté de ces peuples à se servir de la fronde, dont il me semble qu'on pourrait, d'après cela, leur attribuer l'invention plutôt qu'aux Étoliens.

Les symboles représentés sur les n° 2 sont relatifs à la chasse du fameux sanglier de Calydon, et se trouvent en harmonie avec ceux de l'Étolie, dont ils étaient voisins. Ce même type se retrouve également sur les médailles de plusieurs villes de la Locride.

[1] Strab., lib. I, p. 61.
[2] Homer., *Iliad.*, lib. II, v. 748.
[3] Thucyd., lib. III, c. 93.

HERACLEA *nunc* Trachin.

Tête de lion, à gauche.

℞. HPA. Massue; dans le champ, deux feuilles de lierre. *Pl.* 11, n° 8. . . . . AR. 1 ½.-F. *

Cette ville fut fondée au pied du mont Œta, par les Lacédémoniens, à six stades de Trachinie. Diodore de Sicile [1] nous apprend que les Thessaliens, maîtres du pays sur lequel Héraclée avait été construite, et jaloux de sa puissance, ne cessèrent de l'inquiéter, jusqu'à l'époque où les Argiens, réunis aux Béotiens, s'en emparèrent pour y rétablir les premiers habitans [2].

La tête de lion et la massue font allusion au culte d'Hercule, dont cette ville avait pris le nom. On sait que ce fut près de là que ce dieu finit ses jours sur un bûcher. Les feuilles de lierre sont un symbole du culte de Bacchus, avec lequel Hercule était souvent confondu, et auquel était consacré le territoire de la ville d'Héraclée. Les Thraces furent les premiers qui honorèrent Bacchus d'une dévotion spéciale, dans leurs montagnes toutes couvertes de lierre; c'est là peut-être la véritable origine de l'usage où étaient les anciens de représenter Bacchus et les Bacchantes avec des couronnes de lierre [3].

Héraclée était une place très-forte lorsque Acilius, consul romain, l'enleva par ruse aux Étoliens, après un mois de siége.

[1] Diod. Sic., lib. xiv, c. 83. — Tit. Liv., lib. vi, c. 19.

[2] Strab., lib. ix, p. 427.

[3] Suivant les mythologues, Bacchus était couronné de lierre, soit comme inventeur de cet arbuste, soit en mémoire de Cissus, qui, ayant fait une chute en sautant, pendant qu'on célébrait les orgies, mourut et fut métamorphosé en lierre,

LARISSA *nunc* Larisa.

1. Tête de Méduse de face, les cheveux épars, avec pendans et collier de perles.

℞. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ. Cheval libre, allant de gauche à droite. AR. 7.-F. *

2. Cheval libre, allant de gauche à droite ; au-dessus, étoile.

℞. ΛΑΡΙ. Esculape debout, à droite ; devant lui, serpent dressé sur sa queue ; le tout au milieu d'un carré creux peu profond. *Pl.* 11, n° 9. . . . . AR. 3.-F. a.

3. Bacchus à cheval, allant à droite, armé d'une lance, le *Pileus* pendant sur ses épaules.

℞. ΛΑΡΙ. Hygiée, assise sur un siége et tournée à droite, la main gauche élevée ; le tout dans un carré creux peu profond. . AR. 4.-F. a.*

Il est bien peu de villes qui nous aient laissé un aussi grand nombre de médailles que Larisse, et cette quantité nous aurait fourni une preuve suffisante de sa richesse et de sa puissance, si le témoignage des historiens ne se joignait à ces monumens pour nous le confirmer.

Cette ville, d'origine pélasgique, et située sur les bords du Pénée [1], ne paraît pas avoir primitivement porté le nom de *Larisse*. Etienne de Byzance [2] la nomme *Argos*; Eustathe [3] as-

ou parce que le lierre, toujours vert, est l'emblême de la jeunesse de Bacchus, ou parce qu'il a un certain esprit qui trouble la raison : aussi les Bacchantes se portaient-elles droit sur le lierre, le déchiraient et le dévoraient (Plutarch., *Quœst. Rom.* CXIII) ; ou parce qu'il est contraire à tous les remèdes contre l'ivrognerie (Ex. Varr., *Serv. ad Virg. Ecl.* VIII) ; ou parce que Bacchus, encore enfant, fut caché par sa nourrice sous des feuilles de lierre, afin qu'il ne tombât pas entre les mains de Junon. Suivant Plutarque (Tert., *De cor. milit.*, c. VII), Bacchus apprit à ceux qui se sentaient animés de ses fureurs, à se couronner de feuilles de lierre, à cause de la vertu qu'elles ont d'empêcher qu'on ne s'enivre. (Rolle, *Rech. sur le culte de Bacchus*, tom. III, p. 396.)

[1] Strab., lib. IX, p. 440. — Tit. Liv., lib XLII, c. 55.

[2] Steph. Byz., v. Ἀργός. — Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes la nomme *Argos Pelasgicum*.

[3] Eustath. *ad* Homer., *Iliad.*, lib. II, v. 738.

sure qu'elle s'appelait *Argia*, et qu'elle dut sa fondation et son nom aux enfans de Larissa, fille de Pelasgus.

Je ne crois pas qu'on ait encore publié de tétradrachmes de Larisse. Les symboles que celui-ci représente sont les mêmes que ceux qui figurent sur les monnaies d'un plus petit module, et n'exigent aucune explication. La tête de femme vue de face est celle de Méduse, et fait allusion au culte de Persée, qui devait y avoir été apportée par les Argiens. On sait d'ailleurs que ce héros fit un assez long séjour à Larisse, où il eut le malheur de tuer, par mégarde, son grand-père Acrisius d'un coup de palet [1].

Tricca, ville voisine de Larisse, se vantait d'avoir donné le jour à Esculape, auquel ses habitans avaient élevé un temple célèbre, qui servit de modèle à celui qu'on admirait à Gerene, dans le Péloponèse [2]. Plusieurs villes de la Thessalie s'empressèrent de consacrer des autels à ce dieu tutélaire; il n'est donc pas surprenant de voir des emblêmes de ce culte figurer sur les monnaies de Larisse (n°s 2 et 3).

MAGNESIA *nunc* SAN-GIORGIO.

1. Tête de Jupiter, couronnée de chêne, à droite.
   ℞. ΜΑΓΝΗ..Ν. ΗΓΗΣΑΝΔΡ... Diane, assise sur une proue de vaisseau, tenant un arc dans sa main droite. *Pl.* 11, n° 10 . . AR. 4.-F.*
2. Tête laurée de Jupiter, à gauche.
   ℞. ΜΑΓΝΗΤΩΝ. Centaure marchant à droite, la main droite élevée et tenant une branche sur l'épaule gauche; entre les jambes du cheval, le monogr. (18). *Pl.* 11, n° 11 . . . . Æ. 4.-F. o.

Plusieurs villes, de diverses provinces, ayant porté le nom

[1] Apollod., lib. IV.

[2] Strab., lib. VIII, p. 360; lib. IX, p. 437.

de *Magnésie*, on éprouve souvent beaucoup d'embarras pour classer les monnaies qu'elles nous ont laissées.

Quelques numismates attribuent celles-ci à Magnésie d'Ionie ; mais la fabrique comme les types ne permettent nullement de douter qu'elles n'appartiennent à la ville de ce nom qui se trouvait en Thessalie. C'est dans ce pays qu'on en découvre chaque jour de semblables, et si l'adage adopté par l'abbé Neumann, *ubi plura ibi domestica*, ne trouve pas toujours une application rigoureuse, au moins ne saurait-il être méconnu lorsque les témoignages de l'histoire viennent lui prêter leur appui.

Qui ignore par exemple que les Centaures, ces personnages fabuleux dans lesquels M. Clavier [1] n'a ingénieusement vu que des hommes très-habiles dans l'équitation, étaient originaires de la Thessalie. On sait que ces plaines marécageuses ne furent pas d'abord habitables, ce qui fit, suivant Fréret, que les premiers Thessaliens avaient coutume de monter à cheval quand ils conduisaient leurs troupeaux dans les pâturages ; de là cette fable des Centaures, qui de loin parurent moitié hommes et moitié chevaux. La ville de Magnésie d'Ionie, colonie thessalienne, qui avait pris le nom de sa métropole, put fort bien, sans doute, adopter également les symboles monétaires que celle-ci avait créés ; mais pourquoi les reconnaître exclusivement sur les monnaies de sa colonie, et se refuser à les trouver sur celles de sa mère-patrie ? En pareille incertitude, d'ailleurs, c'est la fabrique qui doit devenir le guide le plus sûr, et il suffit d'un simple examen pour demeurer convaincu que celle-ci est indubitablement thessalienne.

[1] Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, lib. 1, p. 225 et suiv.

Le Centaure représenté sur cette monnaie achève de montrer la certitude de cette attribution ; ce type fait allusion au culte de Bacchus, dont j'ai déjà dit que ces personnages étaient, ainsi que les Satyres, les compagnons inséparables [1]. Les Thessaliens honoraient ce dieu d'une dévotion spéciale, et une partie de leur pays lui était consacrée [2]. Les fables des Titans, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de Bacchus, appartiennent à la Thessalie ; le mont Olympe [3] fut le théâtre de leurs exploits. Diodore de Sicile [4] nous apprend que les fêtes de ce dieu étaient célébrées avec pompe dans la Thessalie, au pied d'une montagne nommée *Drios* Δριος, c'est-à-dire *couverte d'arbres*. Le Centaure et la branche dont il est armé sont donc évidemment ici un type local, qui se rapporte incontestablement aux mystères du dieu du vin. On sait que, dans les cérémonies qui se rattachaient aux fêtes célébrées en l'honneur de Bacchus, les mysthes portaient tous des rameaux [5] ; ces dendrophories appartenaient à la partie mystique du culte de cette divinité.

La tête de Jupiter, couronnée de chêne, et non de laurier, comme l'a cru M. Mionnet [6], fait allusion au culte antique et spécial dont les Épirotes honoraient Jupiter Dodonéen, et ce type est également thessalien. Suivant Suidas, le culte de ce dieu avait été transporté en Épire, des environs de la ville de

[1] Quelques auteurs font les Centaures pères des Silènes ; mais on a mêlé le sang des Centaures, des Silènes et des Satyres, parce qu'ils étaient très-avides de vin, et on en a formé une famille de buveurs. (Rolle, *Rech. sur le culte de Bacchus*, tom. III, p. 358.)

[2] Plin., lib. IV, c. 14.

[3] Situé sur les contrées de la Thessalie et de la Macédoine.

[4] Diod. Sic., lib. V, c. 31.

[5] Nonnus, *Dionys.*, lib. XLVII.

[6] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. III, p. 143, n° 599.

Scotussa, en Thessalie[1]. Ce symbole, qui ne se trouve sur aucune des monnaies de Magnésie d'Ionie, se rapporte à une dévotion purement locale, et prouve évidemment que ces monnaies sont thessaliennes. Il paraît que la colonie des Magnésiens, en abordant sur les côtes Ioniennes, substitua au culte de Jupiter celui de Diane et de Junon, divinités tutélaires de leur nouvelle patrie.

Le navire *Argo* avait été construit dans cette province de la Thessalie, et Ovide lui donne même le nom de *Magnésien*[2]; il n'est donc pas surprenant de le voir représenté sur les monnaies de cette ville. La protection de Diane, que les Argonautes avaient invoquée pour le succès de leur entreprise, est le seul motif qui m'ait autorisé à reconnaître cette divinité dans le personnage assis sur le vaisseau et armé d'un arc.

Magnésie, fondée par les Pélasges, et capitale de la province dont elle avait pris le nom, perdit beaucoup de son importance et de sa splendeur lorsque Démétrius Poliorcète, roi de Macédoine, eut fait bâtir sur la même côte une ville à laquelle il imposa le nom de *Démétriade*[3], et qui ne s'accrut qu'aux dépens des villes et des bourgades voisines.

[1] Clavier, *Not. sur Apollod.*, p. 78. — *Hist. des premiers temps de la Grèce*, tom. II, p. 28. — Suid. *ap.* Strab., lib. VII, p. 329.

Il ne faut pas confondre ce Suidas avec le lexicographe du même nom. Suivant le scholiaste d'Apollonius (*In Argonaut.*, lib. I, v. 554), cet historien aurait écrit, indépendamment de son histoire de Thessalie, une histoire de l'île d'Eubée. Étienne de Byzance cite encore de lui (in Α'μορος) un ouvrage intitulé *les Généalogies*.

[2] Ovid., *Epist. Her.*, XII, v. 9.

[3] De l'an 294 à 289 avant l'ère chrétienne.

PERRHÆBIA.

Partie antérieure de bœuf, cornupète, à droite; au-dessous, branche de myrte.

℞. ΠΕΡ. Tête de cheval avec le cou, à droite, dans un carré creux profond. *Pl.* 11, n° 12. . . . . AR. 1 ½.-F. a.

Les Perrhæbes, auxquels Simonide [1] donne le nom de *Pélasges*, habitaient, suivant Strabon[2], le pays situé près du mont Olympe, depuis l'embouchure du Pénée jusqu'à la ville de Gyrton. Chassés par les Lapithes, ils se replièrent sur le Pinde. Scymnus de Chio nous fait connaître leur expédition postérieure dans l'île d'Eubée [3].

Cette médaille est la seconde que l'on puisse, avec quelque certitude, attribuer à ce peuple. Ainsi que la première, elle rappelle cette race de chevaux si célèbres de la Thessalie. La partie antérieure du bœuf, qui en forme le revers, ne ferait-elle pas allusion au talent pour l'équitation, que les Thessaliens acquéraient en combattant des taureaux [4], et qui avait donné naissance à la fable des Centaures, compagnons de Bacchus, au culte duquel ces personnages étaient essentiellement liés. Paléphate [5] raconte que sous le règne d'Ixion, roi de Thessalie, un troupeau de bœufs devenus furieux ravageait les environs du mont Pélion. Quelques jeunes gens, qui avaient dressé des chevaux, entreprirent de délivrer leur pays de ces animaux qui l'infestaient, et en vinrent à bout à la faveur de leurs montures. En admettant ce principe, incontestable selon moi, que

[1] Simonid. *ap Strab.*, lib. IX, p. 441.

[2] Strab., lib. IX, p. 439.

[3] Scymn., Ch., v. 577; *apud Hudson*, tom. II, p. 33.

[4] C'est là sans doute l'étymologie du mot Centaure : *Centeo*, piquer; *Tauros*, taureaux.

[5] Palephat., *de Incredib.*, § I.

tout était religieux sur les monnaies des anciens, on ne saurait adopter l'opinion des numismates qui prétendent que ce symbole se rapporte aux bœufs d'Iphiclus, père de Protésilas, que Nélée demandait pour présent de noces aux prétendans à la main de sa fille.

M. Sestini [1] attribue à Larisse une médaille sans légende qui, suivant sa description, offre avec celle-ci beaucoup de ressemblance, et que l'on pourrait avec plus de raison, ce me semble, donner à Perrhæbia.

PHARSALUS *nunc* TZETALZA *vel* FERSALA.

1. Tête de Pallas de face, avec un casque à trois aigrettes.
   ℞. ΦΑΡ. Cavalier courant à droite. *Pl.* 11, n° 13. . AR. 2 $\frac{1}{2}$.-F. a*
2. Tête de Pallas de face, avec un casque à trois aigrettes.
   ℞. Φ au milieu d'une couronne de laurier. *Pl.* 11, n° 14. AR. 5.-F.*

Strabon et Polybe placent cette ville dans la Phtiotide, à dix stades au plus de l'Énippée [2]. C'est dans les vastes plaines qui l'entourent que se livra, entre Pompée et Jules-César, la bataille célèbre qui devait décider du destin de Rome et du monde [3].

Pallas était probablement la divinité principale des habitans de Pharsale ; car elle se trouve représentée sur presque toutes les monnaies de cette ville. C'était, sans doute, la Minerve *Itonienne*, célèbre par le temple antique qu'elle avait à *Iton*, et

[1] Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. v, p. 51, n° 23.

[2] Strab., lib. IX, p. 431. — Polyb., lib. V, c. 99.

[3] Dans l'an 48 avant J.-C. — Une ville nouvelle du nom de *Pharsale* s'éleva plus tard auprès de celle-ci ; mais le témoignage de tous les auteurs ne permet pas de douter que la bataille entre César et Pompée n'ait été livrée près de l'ancienne ville. (Eutrop., lib. VI, c. 16. — Strab., lib. XVII, p. 538. — Tit. Liv., lib. XLIV, cap. 1.)

qui servit de modèle à celui qu'on lui consacra plus tard en Béotie. Les transmigrations fréquentes des diverses peuplades qui formèrent jadis des établissemens dans la haute et la basse Thessalie, ne permettent guères de douter que le culte de Minerve Itonienne n'ait été porté en plus d'un endroit de cette province.

Quoiqu'on n'aperçoive qu'un Φ sur le n° 2, la ressemblance de ces deux monnaies est telle, que j'ai cru pouvoir hasarder cette classification.

PHERÆ *nunc* Jenitzari *vel* Sidro.



1. ΦΕΡΑΙ *(Sic.)*. Cheval courant à droite, le frein traînant à droite; au-dessus, une fontaine sortant d'une tête de lion; le tout au milieu d'un carré creux.
   ℟. ЯAA *(Sic.) rétrograde.* Bacchus nu debout, à droite, le *pileus* attaché derrière le dos, retenant par les cornes un taureau furieux. (*Voir la vignette ci-dessus, n°* 1.) . . . . . . AR. 5.-F. a.*
2. Tête laurée de nymphe, à gauche.
   ℟. ΦΕΡΑΙΟΥ.. Nymphe debout, vêtue d'une espèce de *stola*, posant la main sur une tête de lion, d'où coule une fontaine; dans le champ, ΑΙΤΟ au milieu d'une couronne de myrthe. (*Ibid. n°* 2.) AR. 3.-F. *

Les historiens et les géographes anciens s'accordent à placer Phères dans la Pélasgiotide. Suivant Apollodore [1], elle dut son nom à Phères, un des fils de Créthée. Après avoir été la demeure d'Admète, cette ville fut dans la suite soumise à la do-

[1] Apollod., lib. 1, c. 9, § 14.

mination du tyran Alexandre, si connu par sa férocité et par ses débauches [1]. Philippe, roi de Macédoine, vint faire le siége de Phères, pour en chasser Pitholaüs, assassin d'Alexandre, auquel il avait succédé, et qu'il surpassait en cruautés. Les Phériens furent forcés d'ouvrir leurs portes, et le tyran disparut. Philippe, en vainqueur généreux, se contenta de laisser une petite garnison dans la ville, avec défense de se mêler du gouvernement. Il rétablit seulement Joleos, qui servait de port à Phères. On sait que ce fut de là que partit le navire *Argo*, avec les compagnons de Jason, pour la conquête de la toison d'or; et l'on y montrait encore le chantier où avait été construit le vaisseau fameux qui donna son nom à tous ceux qui firent partie de cette périlleuse expédition [2].

Nous avons déjà vu les Orientaux apporter dans la Grèce le culte de l'eau, ou en général du principe humide et génital, qui alimente et nourrit tout ce qui existe. Les fictions qui se rattachaient à ce principe religieux passèrent bientôt dans la théologie des Grecs [3]; mais leur imagination féconde ne pouvait s'arrêter là : aussi ne tardèrent-ils pas à faire une divinité particulière, non-seulement de la mer, mais encore de chaque fleuve et même de chaque fontaine. Alcibiade, partant du Pirée pour la Sicile, fait des libations de vin à la mer [4]. Alexandre sacrifie au Danube, pour obtenir de lui d'heureux présages [5]; plus tard, ce conquérant de l'Asie immole de nouvelles victimes

[1] Corn. Nep. *de Pelop.*, c. v.

[2] Dion Chrysostôme en parle comme d'une simple spéculation sur les laines de la Colchide.

[3] Les Grecs prétendaient que, lorsque Saturne eut mutilé Uranus, les parties sexuelles du dieu, sa semence et son sang mêlés ensemble, tombèrent dans les eaux de l'Océan et donnèrent naissance à Vénus, déesse de la génération.

[4] Thucyd., lib. vi.

[5] Arrian, lib. iv, c. i.

à l'Océan, à l'Hydaspe et à l'Indus [1]; et Mithridate fait précipiter des quadriges dans la mer, pour se la rendre favorable [2]. Ces citations, qu'il serait facile de multiplier, suffisent pour prouver combien l'élément de l'eau avait fourni chez les Grecs un nombre infini de dieux. Mais les fontaines furent surtout l'objet de leur dévotion spéciale; et Callimaque [3] nous apprend qu'il y en avait dont l'eau était tellement sacrée, et pour laquelle ils avaient une telle vénération, que dans les grandes solennités de piété, il était défendu d'en employer d'autre pour les sacrifices. Quoi de plus célèbre que le temple élevé aux nymphes Ionides sur le bord de leur fontaine? Quoi de plus accrédité que celle de Cérès, près de Patras, ou celle de Clypsedra, consacrée à Jupiter? On attribuait une foule de vertus et d'effets miraculeux aux nymphes ou aux génies qui présidaient à ces sources; l'encens fumait sur leurs autels et rien n'était négligé pour se les rendre favorables.

Le témoignage d'Homère [4] ne permet pas de douter que les deux sources célèbres d'*Hyperea* et de *Messeis*, situées, la première au milieu de la ville de Phères [5], et l'autre dans Argos, n'aient été l'objet du culte spécial des Thessaliens; et ce fait, assez obscurément indiqué par quelques auteurs anciens, emprunte beaucoup de lumières des monumens numisma-

[1] Arrian, *De rebus indicis.*

[2] Appian., *de bell. Mithrid.*

[3] Callimach., *in Apollin.*

[4] Και κεν ἐν Αργει ἐȣσα προς αλλης ιστον ὑφαινοις;
Και κεν ὕδρως φορεοις Μεσσηιδος, η Υπερειης.
Et Argis cum eris, cum alia telum texas?
Et aquam feras ex fonte Messeide vel Hyperea?
Homer., *Iliad.* vii, v. 457.

[5] Ἡδ' Ὑπέρεια κρήνη ἐν μέση ἐστὶ Φεραίων πολει.
Hyperea fons est in mediâ Pheræorum urbe.
Strab., lib. ix, p. 439.

tiques. D'abord on ne peut se refuser à croire que l'auteur de l'*Iliade* ait voulu désigner par Argos la ville de Larisse, qui portait dans l'origine le nom d'*Argos Pelasgicum*, auquel on substitua l'épithète de *Thessalicum*, à l'époque sans doute où la race et le nom des Pélasges disparurent de la Grèce. Homère, il est vrai, ne donne pas ce nom à une ville, mais à un pays entier; et on pourrait croire en effet que, dans les temps anciens, toute la contrée comprise entre le cours du Pénée et les Thermopyles s'était appelée Argos, ce qui n'empêcherait pas que ce nom ait été donné dans l'origine à une ville qui l'aurait plus tard donné elle-même à tout le pays sur lequel s'étendait sa domination.

Les noms de Phères et de Larisse, qui se trouvent inscrits sur la première de ces deux monnaies intéressantes, attestent qu'il existait des rapports religieux entre les deux sources Hyperea et Messeis, et la forme antique des lettres fournit la preuve irrécusable que cette dévotion devait remonter à une époque très-reculée; aussi je ne crois pas me tromper en présumant que ces deux médailles curieuses furent frappées à l'occasion des fêtes auxquelles ces fontaines célèbres devaient donner lieu. Ces monnaies, d'association politique ou religieuse, sont extrêmement rares parmi les villes d'Europe, et ne se multiplièrent en Asie que lors de l'établissement de l'empire romain. Le territoire qui séparait Phères de Larisse était sacré; c'est entre ces deux villes que Pyrrhus consacra à Minerve les armures arrachées aux Gaulois, qu'il avait vaincus [1]. Leur proximité avait sans doute établi entr'elles des liens religieux comme des rapports politiques, et le type de la fontaine, qui se trouve représenté sur les monnaies de chacune de ces deux villes, nous

[1] Paus., lib. I, c. 13.

donne une preuve nouvelle de cette association. Le culte de ces deux fontaines, que Phères et Larisse avaient vraisemblablement en commun, cimentait leur union; et je ne serais pas éloigné de croire que les nymphes qui présidaient à ces deux sources célèbres étaient honorées, aux frais des deux peuples, dans un temple construit sur la frontière qui les séparait. Plus d'un exemple peut autoriser cette conjecture. Strabon [1] nous apprend que les Clazoméniens et les Smyrnéens avaient consacré en commun un temple à Alexandre, et qu'ils contribuaient également aux frais de son culte.

Le savant Eckhel s'est trompé, ce me semble, en croyant que l'homme nu, représenté sur cette médaille (n° 1), couvert du *Pileus* et arrêtant un bœuf, fait allusion à l'habileté avec laquelle les Thessaliens terrassaient un taureau ou dirigeaient un coursier. Ce n'est point à des circonstances locales ou à des phénomènes naturels que se rapportent en général les symboles représentés sur les monnaies; c'est dans la religion que le génie des Grecs puisa ses inspirations, et c'est presque toujours à la religion seule que les symboles monétaires doivent être rapportés. Je ne crois donc pas être dans l'erreur en reconnaissant dans ce personnage le fils chéri de la charrue [2], Bacchus saisissant un taureau par les cornes, c'est-à-dire enseignant l'art de soumettre cet animal au joug, et apportant ainsi aux hommes les premiers élémens de l'agriculture et de la civilisation. Nous avons vu ces mêmes types représentés sur les monnaies des Orestes, en Macédoine; les rapports qui devaient exister entre ces peuples, les progrès rapides avec lesquels le culte de Bac-

[1] Strab., lib. XIV, p. 641.

[2] Nom donné à Bacchus, dans l'hymne célèbre adressé au Soleil, sous le nom de ce dieu, qui nous a été conservé par *Martianus Capella*.

chus se propagea dans toutes ces contrées, et la ferveur avec laquelle il était suivi en Thessalie, donnent un nouveau degré de probabilité à la conjecture que je propose. Le *Pileus* est d'ailleurs lui-même un symbole caractéristique pour Bacchus. Nous retrouvons en effet ce dieu sur les médailles d'Athènes et de Mantinée, armé du thyrse et la tête couverte du *Pileus* [1], un peu plus plat il est vrai; mais on ne saurait s'étonner que les transmigrations de ces peuples eussent fait éprouver avec le temps à cette coiffure quelques légères modifications.

La tête laurée de femme, représentée sur le n° 2, est sans doute l'image de la nymphe Hyperea, à laquelle était consacrée la source de ce nom. La figure debout, vêtue d'une *stola* de forme particulière, doit être celle de la nymphe Messeis. Elle appuie sa main sur une tête de lion [2] d'où s'échappent des eaux, par allusion peut-être à quelque cérémonie qui se pratiquait lors des fêtes qu'on célébrait en leur honneur.

Je n'entreprendrai pas d'expliquer la légende $\frac{\text{AI}}{\text{TO}}$, que quelques amateurs lisent mal à propos $\frac{\text{AR}}{\text{TO}}$, et qui se trouve, au milieu d'une couronne de myrte, dans le champ de cette médaille. Les témoignages des auteurs anciens [3] sont si obscurs, et on a même tant de peine à les concilier, qu'on ne peut guères se livrer sur ce point qu'à des interprétations bien arbitraires. Ne pourrait-on supposer cependant que les Étoliens, après avoir sollicité la faveur de coopérer aux dépenses occasionnées par les

[1] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. II, p. 138, n° 300. — p. 248, n° 31.

[2] On sait que cet ornement était le plus usité chez les anciens pour leurs fontaines; aussi le lion en était-il appelé le gardien, κρηνοφιλαξ. (Pollux, lib. VIII, c. 9. — Plutarch., *de Is. et Osir.*)

[3] Strab., lib. IX, c. 432 ct 439. — Valer. Flacc. Argon., lib. IV, v. 374. — Pausan., lib. III, c. 20. — Sophoc., Dram. incert. apud Pherecyd. ex schol. Pindar. ex Pyth., Od. IV, v. 221. — Plin., lib. IV, § 15.

fêtes et les jeux qu'on célébrait à Phères, dans ces circonstances extraordinaires, auraient également obtenu l'inappréciable honneur de figurer sur les monnaies distribuées dans ces solennités? Plusieurs exemples autoriseraient cette conjecture, confirmée d'ailleurs par la couronne de myrte, emblême des prix qu'on distribuait aux vainqueurs dans les jeux publics, et surtout par les alliances fréquentes que les Etoliens formèrent avec leurs voisins, en diverses occasions.

Il est possible encore que cette médaille curieuse ait été frappée à l'occasion de quelque fête extraordinaire, où des couronnes auraient été proclamées en l'honneur des Etoliens. Plusieurs exemples attestent, en effet, que non-seulement on décernait des couronnes à des citoyens, pour récompenser leurs services, mais encore qu'un peuple en décernait à un autre peuples pour des services qu'il en recevait. Nous trouvons dans Démosthène le décret par lequel les Byzantins, les Périnthiens et les peuples de la Chersonèse décernèrent des couronnes au peuple d'Athènes, qui les avait secourus contre Philippe.

ILES ADJACENTES A LA THESSALIE.

PEPARETHUS *nunc* PIPERI.

Tête de Cérès voilée, à droite.
℞. ΠΕΠΑ. Thyrse. *Pl.* 11, n° 18 . . . . Æ. 2.-F. o.

Une colonie de Crétois, sous les ordres de Staphylus [1], vint s'établir à Péparèthe, qui, suivant Pline, portait dans l'origine

[1] Fils de Bacchus et d'Erigone, et suivant d'autres d'Ariadne, dont le nom signifie *grappe de raisin*.

le nom d'*Evœnus*[1]. S'il faut en croire Scymnus de Chio[2], cette île étant devenue déserte, à une époque qu'il ne nous fait pas connaître, des Chalcidiens vinrent la repeupler.

Le thyrse représenté sur cette monnaie est l'emblême du culte antique et spécial que les Péparéthiens rendaient à Bacchus[3], auquel ils avaient élevé un temple magnifique, et dont le fils était considéré comme fondateur de leur ville.

La tête de Cérès fait allusion aux mystères que les Péparéthiens célébraient en l'honneur de cette divinité, et aux moissons abondantes que produisait leur île, et qu'ils attribuaient à sa protection. On sait que Péparèthe était renommée par la fertilité de son territoire, et surtout par ses vins, dont Pline[4] fait le plus grand éloge; mais qui n'étaient excellens qu'au bout de six années.

[1] Plin., lib. IV, c. 12. — Sophocl. *Philoct.*, v. 555. — Ἔυοινος, qui signifie *fertile en raisins.*

[2] Scymn., Ch., v. 685.

[3] Les thyrses étaient la verge de Bacchus, autrement dit un petit javelot enveloppé de pampres de vigne et de feuilles de lierre avec des bandelettes, au sommet duquel on plaçait une pomme de pin. Ce fruit, auquel on avait donné le nom de *konon*, était toujours employé dans les mystères de ce dieu; aussi appelait-on *Konophores* ceux qui portaient le thyrse dans les fêtes qui se rattachaient au culte de Bacchus. Le pin lui avait été consacré, soit parce qu'il avait enseigné à cultiver tous les fruits (Athen., lib. XIII, c. 7), soit parce que les lieux qui donnent l'arbre à pin produisent aussi du bon vin, soit parce que, suivant Plutarque (*Sympos.* lib. v. *Quæst.* III), cet arbre adoucit le vin, et que cette liqueur est bien meilleure dans les pays qui abondent en pins. (Rolle, *Rech. sur le culte de Bacchus*, t. III, p. 38.)

[4] Plin., lib. IV, c. 7. *Apollodorus medicus in volumine, quo suasit Ptolemæo regi, quæ vina biberet..... laudavit Orcticum.... et quod cunctis prætulit, Peparethium: sed minoris famæ esse dixit, quoniam ante sex annos non placeret.*

ILLYRIE

(Aujourd'hui ESCLAVONIE.)

DYRRACHIUM *nunc* DURAZZO.

Vache tournée à gauche, allaitant un veau.

℞. Δ. Jardins d'Alcinoüs; dans le champ, massue; le tout dans un carré creux . . . . AR. 5.-F. a*

Eusèbe[1] rapporte la fondation de Dyrrachium à la deuxième année de la XXXVIII[e] olympiade, 627 ans avant J.-C., par des Corcyréens et des Corinthiens, sous les ordres de Phalius, fils d'Héraclotide, d'origine corinthienne et un des descendans d'Hercule.

S'il faut en croire Thucydide[2], cet établissement, souvent troublé par des voisins jaloux, ayant demandé des secours à sa métropole, qui les lui refusa, la colonie, pour venger cet affront, se reconnut issue de Corinthe plutôt que de Corcyre. C'est à cet événement qu'il faut attribuer l'origine purement corinthienne, que quelques auteurs[3] donnent à Dyrrachium.

Cette ville, qu'on appelait auparavant *Epidamne*[4], devint avec le temps très-florissante, à cause de sa situation et de son excellent port. Elle faisait partie de la quatrième division ou province de la Macédoine, lorsqu'après la défaite de Persée,

[1] Euseb., *Chronic.* II, p. 123.

[2] Thucyd., lib. I, c. 24.

[3] Strab., lib. VII, p. 316. — Scyl., *Peripl.*, p. XX. — Scymn. Ch., v. 434. — Diod. Sic., lib. XII, c. 30.

[4] Pomp. Mel., lib. II, c. 3.—Paus., lib. VI, c. 10.—Cicer., lib. XIV, *Epist.* 3. —Plin. (lib. III, c. 23) rapporte que les Romains, regardant le nom d'*Epidamne* comme de mauvais augure, le changèrent en celui de *Dyrrachium*, quand ils envoyèrent une colonie dans cette ville.

Paul Émile réduisit tout ce pays en province romaine [1]. Le nombre considérable de monnaies d'argent qu'elle nous a laissé, est un témoignage incontestable de la durée de sa prospérité.

On est convenu d'appeler *Jardins d'Alcinoüs* les ornemens symétriques qui se trouvent au revers de cette pièce intéressante. Ce type, particulier à l'île de Corcyre, avait été adopté par la ville de Dyrrachium; on sait que bien souvent on retrouve sur les monnaies des colonies, les symboles créés par la métropole. S'il faut en croire Homère [2], ces jardins étaient d'une magnificence extraordinaire, et il n'est pas impossible dès lors que la capitale du royaume de ce prince ait adopté ce symbole curieux. Je doute, cependant, que ce symbole fasse simplement allusion à la magnificence des jardins d'Alcinoüs, et que ce soit ce motif seul qui les ait fait représenter sur les médailles. La théologie des anciens fit considérer l'invention de l'art monétaire comme d'institution divine : aussi c'est presque toujours à quelque principe religieux que les symboles monétaires doivent être rapportés; mais à défaut d'explication plus probable, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de suivre l'opinion généralement adoptée.

La ville qui se glorifiait de la naissance d'Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, devait un culte spécial à ce héros, dont on célébra la consécration sous les attributs d'Hercule, auquel il faisait remonter son origine. C'est à ce culte que fait allusion la massue représentée sur cette monnaie. D'ailleurs Phalius, fondateur de la colonie, était lui-même descendant d'Hercule; tout faisait donc une loi aux habitans de Dyrrachium d'honorer ce dieu d'une dévotion particulière.

[1] Tit. Liv., lib. XLV, c. 29.
[2] Homer. *Odyss.*

ÉPIRE

(Aujourd'hui ALBANIE.)

EPIROTES.

Têtes accollées de Jupiter et de Junon; derrière, AM et la monogr. (19). ℞. AΠEIPΩTAN. Bœuf cornupète; le tout dans une couronne de chêne [1] . . . . AR. 7.-F. **

L'Épire fut un royaume célèbre, fondé par Pyrrhus Néoptolème, fils d'Achille, après le siége de Troie. Ses descendans, qui prirent le nom d'*Éacides*, d'Achille, petit-fils d'Éacus, régnèrent successivement dans cette contrée jusqu'à Pyrrhus, ce redoutable adversaire des Romains, tué à Argos, 272 avant J.-C. Cette province, dont les limites éprouvèrent des variations fréquentes, selon les succès qu'obtinrent ses tyrans dans les guerres qu'ils eurent à soutenir, fut ensuite soumise aux rois de Macédoine, et devint enfin tributaire de la république romaine.

L'Épire, quoique d'une petite étendue, était très-peuplée; car Strabon [2], sur le témoignage de Polybe, assure que Paul Émile, après sa victoire sur Persée, livra au pillage de ses soldats soixante-dix villes de ce royaume, qui avaient embrassé le parti des princes macédoniens. Strabon ajoute que ce proconsul fit un butin immense, et qu'il amena 150,000 esclaves.

Quoique la plupart des villes de l'Épire eussent la faculté de frapper des monnaies particulières qui leur fussent propres, il y en avait dans la circulation de communes à tout le royaume.

[1] Il existe un coin moderne.

[2] Strab., lib. VII, p. 223. — Tit. Liv., lib. XLV, c. 34. *Oppida circà septuaginta, muris dirutis, direpta.*

Le monogramme AM autorise à croire que celle-ci a été frappée à Ambracie.

AMBRACIE *nunc* AMBRAKIA.

Tête de Junon voilée, à gauche.

℞. AM. Obélisque orné de bandelettes; dans le champ, palme; le tout au milieu d'une couronne de laurier. . . . . AR. 4.-F. **

Ambracie était une des villes principales de l'Épire. Suivant Étienne de Byzance et Eustathe [1], Ambrax, fils de Thesprotus, en fut le fondateur; mais s'il faut en croire Antoninus Liberalis [2], elle dut son nom à Ambracie, fille d'un roi des Dryopes. Quelle que soit la plus exacte de ces deux traditions, il est du moins certain que cette cité, d'une origine très-ancienne, dut sa fondation aux colonies pélasgiques.

Ambracie reçut, au temps de la tyrannie de Cypsélus, une colonie corinthienne [3], et se donna aux Étoliens lorsque le consul romain M. Fulvius l'assiégea et s'en rendit maître [4]. On sait qu'il s'y trouvait des statues et des tableaux en plus grand nombre qu'en aucune autre ville de l'Épire, parce que Pyrrhus, le dernier des Éacides, y avait eu autrefois son palais. Fulvius enleva tous ces monumens et les fit transporter à Rome.

Quelques numismates soupçonnent que l'obélisque représenté sur notre médaille doit être un des monumens célèbres qu'on admirait à Ambracie, et que ces peuples avaient été jaloux de voir empreint sur leurs monnaies. Mais cette opinion,

[1] Steph. Byz., v. Αμϐρακία. — Eustath. *ad Dionys.*, v. 492. — Schol. *ined.* apud Hudson, tom. IV, p. 36.

[2] Ant. Liber., *Narrat. Erotic.*, c. IV, p. 411.

[3] Scylac., *Peripl.*, p. 28. — Scymn. Ch., *Perieg.*, v. 453. — Strab., lib. VII, p. 325; lib. X, p. 452.

[4] Polyb., *excerpt. Legat.* XXVIII.

contraire au principe généralement adopté, que tous les emblêmes monétaires appartenaient à la religion, ne me paraît pas probable, et j'aimerais mieux supposer que ce symbole curieux était, pour les Ambraciens, l'image de quelque divinité, objet de leur culte antique et spécial. Personne n'ignore que dans la Grèce, comme dans les pays orientaux, l'art statuaire a commencé par une extrême simplicité. Les dieux ne furent pas représentés d'abord sous des formes humaines; on se contentait de les désigner soit par un bloc informe, soit par une pierre cubique [1]. Trente des premières divinités de la Grèce reçurent sous cette forme l'encens de ces peuples, et du temps de Pausanias, on les voyait encore dans une ville de l'Arcadie [2]. Telle était la forme d'Apollon à *Mégalopolis* et de l'Amour à *Thespie* [3]; la Diane *Patroa* [4], le Jupiter *Melychius* de Sicyone [5] et l'ancienne Vénus de *Paphos* [6], n'étaient également que des espèces de colonnes. Aussi le mot de ΚΙΟΝ, *colonne*, signifiait-il encore une statue, dans les plus beaux siècles de la Grèce [7]. Ces statues ou colonnes avaient une forme ou figure obéliscale, comme l'indique le nom de *Termes* [8] qu'on leur donnait; elles étaient le plus souvent, chez les Grecs, les

[1] Max. Tyr., *Diss.* VIII, § 8, p. 97.—Clem. Alex., *Cohort. ad gent.*, c. IV, p. 40. — Apollon. *Argon.*, lib. II, v. 1176.

[2] Les Grecs de l'Arcadie conservèrent plus tard que les autres l'ancienne forme de l'art statuaire.

[3] Paus., lib. VIII, c. 32.; lib. IX, c. 27.

[4] Le même, lib. II, c. 9.

[5] Max. Tyr. et Clem. Alex., *loc. cit.*

[6] *Conf.* Schwartz., *Miscel. polit. humanit.*, p. 67.

[7] Plutarch., *de Amor. frater. init.*, p. 849, *edit.* Steph.

[8] Les Latins donnaient à cette sorte de *termes* le nom de *Metæ*, et les Grecs celui de Νυσσαι, *Nyssæ*, et le dieu adoré sous la figure de ces termes était généralement Bacchus ou Dionysius; aussi les villes où se trouvèrent ces symboles portèrent le nom de *Nysysa*.

symboles de Bacchus ou d'Apollon, et quelquefois de l'un et de l'autre ensemble. C'est ce dont nous trouvons la preuve dans un des hymnes d'Homère, qui nous apprend que ces obélisques étaient couronnés de lierre et de laurier tout à la fois.

Il suffit, je pense, des exemples que je viens de citer, et qu'il serait facile de multiplier, pour nous autoriser à croire que l'obélisque empreint sur notre monnaie devait être une de ces statues des temps antiques, conservée par la piété des Ambraciens, et je ne crois pas être dans l'erreur en l'attribuant à Apollon [1]. C'est au moins ce que nous permettent de présumer le culte particulier dont ils honoraient ce dieu, comme les symboles qui s'y rattachent et que nous trouvons représentés sur la plus grande partie des monnaies de bronze qu'ils firent frapper. La couronne de laurier, dont cet obélisque se trouve entouré, achève de rendre plus probable la conjecture que je propose.

C'est à tort que quelques antiquaires ont cru reconnaître dans la tête voilée l'image de Cérès, ou d'Ambracie, fondatrice de la ville : ce ne peut être, à mon avis, que celle de Junon. Ce type fait allusion au culte rendu par les Ambraciens à Jupiter Dodonéen, culte qui, suivant le témoignage des médailles, leur était commun avec toute l'Épire.

On a lieu d'être surpris de la rareté des monnaies d'argent d'une ville aussi opulente qu'Ambracie, qui nous en a laissé beaucoup en bronze. M. Cousinéry [2] croit en avoir trouvé la cause dans la quantité considérable des médailles d'argent avec les types corinthiens que les Ambraciens faisaient frapper, et

[1] Les médailles d'Apollonie d'Illyrie portent également un obélisque entouré de laurier, et je ne crois pas me tromper davantage en attribuant ce symbole à Apollon, objet du culte antique et spécial des habitans de cette ville.

[2] Cousinéry, *Essai sur les médailles de la ligue achéenne.*

dont la circulation était, selon lui, plus facile et plus commode pour le commerce.

DAMASTIUM.

Tête laurée d'Apollon, à droite.

℞. ΜVV TIN. *(Sic.)* *pro* ΔΑΜΑΣΤΙΝΩΝ. Double marteau. *Pl.* 11, n° 16. . . . . AR. 3.-F. b.

La fabrique comme les légendes des nombreuses monnaies d'argent qui nous restent de Damastium, attestent que ses habitans furent long-temps à prendre part aux progrès de la civilisation et aux améliorations sensibles qui s'opérèrent dans l'art monétaire.

La tête d'Apollon qui figure sur la plupart des médailles de cette ville, que le temps a laissé arriver jusqu'à nous, doit faire supposer que cette divinité y était honorée d'un culte particulier. Le double marteau se rapporte à l'exploitation des mines d'argent dont Strabon [1] fait mention, et qui se trouvaient aux environs de Damastium.

Cet instrument, dont on se sert encore aujourd'hui pour le même objet, était appelé par les Latins *acisculus;* aussi figure-t-il sur les médailles de la famille *Acisculus Valerius* [2], par allusion à son nom. On sait combien ces sortes d'allusions étaient familières aux anciens, et se rencontrent fréquemment sur les médailles. Ils se contentaient même plus d'une fois d'une légère analogie dans le choix de leurs symboles, et en adoptaient qui souvent ne se rapportaient qu'à une portion seulement du nom qu'ils voulaient désigner.

[1] Strab., lib. VII, p. 326.

[2] Mionnet, *Descr. des Méd. rom.*, tom. 1, p. 69, 2e édit.

ROIS D'ÉPIRE.

Alexandre I

Règne depuis l'an 342 jusqu'à l'an 326 avant J.-C.

Tête d'Hercule jeune, coiffée d'une peau de lion.
℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Foudre. *Pl.* 11, n° 17. . . . . . . AR. 1. F. *

Fils de Néoptolème et successeur d'Arisbas, Alexandre fut placé sur le trône d'Épire par Philippe II, roi de Macédoine, qui avait épousé sa sœur Olympias.

Elevé à la cour de ce prince, où il avait appris ce qui fait les grands rois et les grands capitaines, Alexandre remporta sur les Illyriens une victoire signalée, dont il fut du reste plus redevable à un heureux stratagème qu'à ses talens militaires et à la bravoure de ses soldats. Prévenu que ses ennemis attendaient un renfort de troupes dont il connaissait le nombre, il choisit un bataillon égal d'Epirotes qu'il fit armer à l'illyrienne, et auxquels il donna l'ordre de ravager son propre pays. Trompés par l'apparence, les Illyriens se hâtèrent de venir joindre ce prétendu secours; mais se trouvant surpris et attaqués en même temps, ils furent taillés en pièces.

Alexandre vainquit les Brutiens, les Lucaniens et même les Samnites, et fit alliance avec les Romains. Il prétendait qu'il avait affaire à des hommes, tandis que son neveu Alexandre-

le-Grand ne combattait que des femmes. Il mourut dans les guerres d'Italie.

La tête d'Apollon, représentée sur ces monnaies, n'est qu'une imitation de celle de Philippe, que la reconnaissance lui fit sans doute adopter. Le type d'Hercule autorise à croire que ce prince, par le mariage de sa sœur Olympias avec Philippe, roi de Macédoine, se considérait comme issu de la famille des Héraclides. Le foudre est le symbole du culte de Jupiter Dodonéen, particulièrement suivi dans toute l'Épire. On sait que ce royaume était placé sous la protection spéciale de ce dieu.

ACARNANIE

(Aujourd'hui CARNIA.)

ΦΙΛΑΝΔΡΟΣ. Tête virile, imberbe et cornue, à droite, avec un col de bœuf.

℞. ΑΚΑRΝΑΝΩΝ. Apollon nu, assis sur un siége, à gauche, tenant dans la main droite un arc; dans le champ, une proue de vaisseau; sous le siége, le monogr. (20) . . . . AR. 7.-.F. *

Cette province avait beaucoup d'étendue du côté de la mer, depuis le golfe d'Ambracie jusqu'à l'embouchure du fleuve Achéloüs; mais elle était fort resserrée dans le continent. Il y avait dans l'Acarnanie, comme dans l'Épire, la Thessalie, etc., des monnaies communes à toute la contrée, indépendamment de celles que chacune de ses villes faisait frapper pour son usage particulier.

Quelques numismates ont cru reconnaître dans cette tête cornue celle du Minotaure, et se sont vainement fatigués à chercher pourquoi ce monstre se trouvait sur les médailles

d'Acarnanie. On ne peut douter en effet que ce ne soit l'image du fleuve Achéloüs, qui, suivant Strabon, était représenté sous la forme symbolique d'un bœuf. Ce témoignage se trouve confirmé par celui de Sophocle[1], qui fait dire à la fille d'Œnée, la belle Déjanire : « Un fleuve, c'était l'Achéloüs, recherchait » ma main, et pour l'obtenir de mon père, se présentait sous » trois formes; tantôt vrai taureau, tantôt dragon tortueux et » brillant de couleurs variées, tantôt taureau à face humaine. » Ce symbole se rapporte au mythe suivant lequel Hercule, après avoir vaincu Achéloüs, obtint pour prix de sa victoire la main de Déjanire. Selon la même tradition, la corne d'Amalthée n'est autre que l'une des cornes du fleuve qu'Hercule lui arracha, et dont il fit un présent de noces à son beau-père.

La face humaine doit avoir été ajoutée comme une allusion à l'origine divine de ce fleuve. On ne saurait cependant adopter l'opinion d'Ignarra[2], qui, sur toutes les monnaies où ce monstre se trouve représenté, croit reconnaître l'Achéloüs, dont le culte aurait passé dans l'Italie et dans la Sicile. On peut présumer d'ailleurs que le nom de ce fleuve étant un synonyme de l'eau en général, le mode de le représenter était devenu le prototype des formes emblématiques données à tous les fleuves.

[1] Μνηστηρ γαρ ἦν μοι ποταμος, Αχελωου λεγω,
Ος μ' ἐν τρισι μορφαισιν εξαιτει πατρος
Φοιτων ἐναργης ταυρος αλλοτ ΑΝΔΡΕΙΩ ΤΥΠΩ
ΒΟΥΚΡΑΝΟΣ......

« Procus enim erat mihi fluvius, Acheloüm puto,
» Qui me ter variâ specie petiit à patre
» Accedens manifestus taurus, aliàs varius draco
» Tortuosus, aliàs *virili formâ capite bovino.* »

Sophocl., *Trachin.*, v. 10 à 13.

[2] Ignarra, *Pal. Neap.*, p. 250.

Le type de l'Apollon armé d'un arc se rapporte au culte particulier dont les Acarnaniens honoraient ce dieu. Indépendamment du temple magnifique qu'on lui avait consacré à Leucas, il en avait un autre non moins célèbre à Actium, près de l'entrée du golfe, sur une colline au pied de laquelle on voyait un bois sacré et des loges de vaisseaux où Auguste consacra dix des navires pris sur Antoine[1].

Le monogramme ΛΕΥ qui figure sur cette monnaie, et le nom du magistrat qui s'y trouve inscrit[2], autorisent à croire qu'elle a été frappée à Leucas, ville capitale de l'Acarnanie.

LEUCAS *nunc* Santa-Maura.

Diane debout à droite, vêtue de la *stola*, tenant dans sa main droite l'*acrostolium*; à ses pieds, un cerf; derrière, un oiseau sur un sceptre : le tout dans une couronne de laurier.

℞. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ. ΠΟΛΕΜΑΡΧΟΣ. Proue de vaisseau; dans le champ, partie antérieure de cheval et les lettres ΛΕ. . . . . . . AR. 6.-F. *

Une colonie de Corinthiens et de Corcyréens vint s'établir à Leucas, qui portait dans l'origine le nom de *Nericus*[3], et coupa l'isthme par un canal pour en faire une île. Bâtie près du canal de séparation, cette ville devint très-florissante et fut la capitale et le lieu d'assemblée des Acarnaniens. Elle était jointe au continent par un pont de bois.

Le fameux promontoire auquel elle avait donné son nom est à l'autre extrémité de l'île; c'est au sommet de cette montagne qu'on voyait le superbe temple d'Apollon Leucadien;

[1] Lors de la bataille d'Actium. — Strab., lib. VII, p. 325.

[2] Ce même nom de magistrat se trouve sur quelques monnaies de la ville de Leucas.

[3] Dionys, *Perieg.*, v. 495.—Eustath. *ad. hunc loc.*, tom. IV, p. 90. — Steph. Byz., v. Νήρικος.

c'était aussi là que se trouvait le rocher fameux par la mort de Sapho, d'où les amans désespérés par les rigueurs de leurs maîtresses se jetaient dans la mer, persuadés que ce saut redoutable les guérirait de leur passion.

La quantité considérable de monnaies que nous avons de Leucas, et les colonies nombreuses qui sortirent de son sein, attestent la richesse et la puissance dont jouissait cette ville importante.

Notre médaille, quoique commune, est remarquable par sa parfaite conservation. La proue de vaisseau, emblême de la situation maritime de Leucas et du culte que ses habitans rendaient à Neptune, est surtout d'un travail exquis. Le nom du magistrat est inédit.

PHOCIDE.

Tête de bœuf de face.

℞. ΦΟΚΙ. Partie antérieure de sanglier à droite, au milieu d'un carré creux. . . . . AR. 2.-F. a*

Suivant Pausanias, Eustathe et Apollonius, la Phocide prit son nom de Phocus, fils d'Éaque, qui y débarqua avec une colonie d'Éoliens, qu'il avait amenés de l'île d'Égine [1]. Mais s'il faut en croire le scholiaste d'Homère et d'Euripide [2], c'est à Ornythus, second fils de Sisyphe, qu'on doit attribuer la fondation de cette colonie. Ce héros obtint de la reconnaissance des habitans de ces contrées, auxquels il avait amené du se-

[1] Paus., lib. II, c. 4. — Eustath. *ad Iliad.*, lib. II, v. 522.—Schol. Apollon., lib. I, v. 507.

[2] Schol. Homer. *ad Iliad.*, lib. II, *Catab.*, v. 24. — Schol. Eurip., *cité par Kuhn dans sa note*, p. 120.

cours, la souveraineté du pays auquel son fils, Phocus, donna plus tard son nom.

Plusieurs numismates ont mis en question si c'est la tête d'un bœuf qu'on voit représentée sur ces monnaies, ou celle du poisson appelé *Phoca*, espèce de veau marin, dont ils prétendent que la Phocide avait adopté l'emblème, par allusion à son nom. On ne peut cependant se refuser à croire, après un examen attentif de quelques exemplaires bien conservés, que ce soit la tête d'un bœuf, symbole dont on pourrait d'ailleurs trouver l'explication dans la génisse que rencontra Cadmus dans cette contrée. On sait que ce héros, à son arrivée dans la Grèce [1], ayant consulté l'oracle de Delphes pour savoir le lieu où il devait se fixer, reçut l'ordre de bâtir une ville à l'endroit où un bœuf le conduirait. Une génisse, qu'il rencontra dans la Phocide, guida sa marche, et s'arrêta dans l'emplacement où fut élevée la ville de Thèbes. L'empressement de tous les Grecs à rappeler sur leurs monnaies les événemens historiques ou fabuleux qui se rattachaient à leur origine, expliquerait pourquoi les Phocéens se seraient montrés jaloux de consacrer sur les leurs un fait aussi intéressant, quoiqu'il ne leur fût pas précisément personnel.

Cette monnaie était du nombre de celles communes à toute la Phocide; mais chacune des villes de cette province avait le droit d'en faire fabriquer pour son usage particulier.

[1] Dans l'an 1594 avant J.-C.

DELPHI *nunc* Castri.

1. Tête de Cérès voilée et couronnée d'épis, à gauche.
   ℟. ΑΜΦΙΚΤΙΟΝΩΝ. Apollon couronné de laurier, et en habit de femme, assis sur la cortine, tourné vers la gauche, le coude droit appuyé sur une lyre, et tenant dans la main gauche un instrument de forme inconnue; dans le champ, un trépied. . . . . AR. 7.-F.**
2. Élévation ronde au centre du champ.
   ℟. ΔΕΛΦΩΝ Trépied; dans le champ, lyre. . . . . Æ. 2.-F.*

Delphes dut son origine, son agrandissement et sa réputation, à un antre profond d'où s'exhalait une vapeur *qui produisait l'enthousiasme*[1], et qui donna lieu à l'oracle d'Apollon, le plus célèbre et le plus respecté de l'univers. Plusieurs temples s'élevèrent successivement sur l'antre de Delphes; le dernier fut bâti par les soins des Amphyctions, environ 500 ans avant J.-C., et toutes les villes de la Grèce s'empressèrent de contribuer à la construction et à l'embellissement de cet édifice. On y avait accumulé trépieds, vases, boucliers, couronnes et statues d'or et d'argent. Des richesses si considérables excitèrent plus d'une fois la cupidité des rois et des nations. Xerxès tenta de les faire enlever par son armée, mais il échoua dans son entreprise. Les Phocéens, les Gaulois et les Thraces portèrent successivement leurs mains sacriléges sur le temple de Delphes, et malgré ces divers pillages, Néron, dans son voyage dans la Grèce, y trouva encore 500 belles statues de bronze, qu'il fit transporter à Rome [2].

Cette médaille (n° 1), remarquable par l'élégance de sa fabrique, ne diffère de celle qui se trouve au cabinet du Roi que

[1] Strab., lib. IX, p. 419.
[2] Dans l'an 819 de la fondation de Rome. — Paus., lib. X, c. 7.

par la légende ΑΜΦΙΚΤΙΟΝΩΝ, qui se trouve ici en entier [1], et par l'instrument de forme inconnue qu'Apollon tient à la main. Les symboles qu'elle représente font allusion au culte antique et spécial rendu par les habitans de Delphes à Cérès et à Apollon, dont les temples servaient de lieu d'assemblée aux députés des villes de la ligue [2].

Le temple de Delphes était considéré comme le centre de toute la terre habitée; aussi fut-il nommé le *nombril de la terre*, par allusion au mythe rapporté par Pindare [3], qui prétend que c'est là le point où se rencontrèrent deux aigles (d'autres disent deux corbeaux), venus par ordre de Jupiter, l'un de l'occident, l'autre de l'orient. On montrait dans la nef, à l'appui de cette tradition, une espèce de nombril (ομφαλος) entouré de bandelettes et surmonté de deux oiseaux, types de ce mythe. On ne peut guères douter que ce ne soit ce nombril que les habitans ont voulu représenter sur la médaille n° 2.

[1] On lit seulement ΑΜΦΙΚΤΙΟ sur celle qui se trouve au cabinet du Roi. Cette légende se rapporte à l'antique Amphyctionie de *Pylæ*.

[2] Il a paru, depuis quelque temps, plusieurs exemplaires de cette médaille. Tous ceux que j'ai vus, soit dans le Levant, soit à Paris, sont, à mon avis, de fabrique moderne; celui même dont je donne ici le dessin, et que long-temps j'ai cru authentique, n'est pas à l'abri de mes soupçons; aussi j'oserais presque affirmer que toutes les monnaies de Delphes, qui représentent l'Apollon tenant, au lieu d'une branche de laurier, l'instrument de forme inconnue qui figure sur celle-ci, sont de coin faux. Il existe également un coin moderne de celles où l'on voit l'Apollon tenant une branche de laurier.

[3] Pind., *Pyth.*, od. IV, v. 6, 7, 8.

BÉOTIE

(Aujourd'hui LIVADIE.)

Bouclier Béotien; dessus, une massue posée horizontalement.

℞. ΒΟΙΩ. *Diota*; au-dessus, dauphin et grain d'orge. AR. 5 $\frac{1}{2}$.-F.**

Cadmus, à son arrivée dans la Grèce [1], chassa les peuples qui habitaient une partie de cette contrée, à laquelle Béotus donna plus tard le nom de Béotie. Cette province, après avoir été long-temps gouvernée par des rois, s'érigea en république, et les célèbres victoires de Leuctres [2] et de Mantinée [3], permirent aux Thébains de disputer l'empire de la Grèce; mais la mort d'Épaminondas fit évanouir toutes leurs espérances, et la Béotie, affaiblie bientôt par les pertes considérables que cette guerre lui avait fait éprouver et par celle qu'elle eut encore à soutenir contre les Macédoniens [4], ne tarda pas à suivre la déplorable destinée de la Grèce entière.

Cette médaille offre peu de différence avec celles qu'on a déjà publiées [5]. Elle est seulement remarquable par l'élégance de sa fabrique et par la massue qui se trouve placée au-dessus du bouclier. Ce symbole ne se trouve guères que sur les monnaies de Thèbes, par allusion au culte d'Hercule qui, suivant les traditions mythologiques, avait pris naissance dans cette ville. Le bouclier était l'emblème monétaire exclusivement adopté par toutes les villes de la Béotie, et l'on doit croire que ceux qui se fabriquaient dans cette province jouissaient d'une

[1] Vers l'an 1594 avant J.-C.

[2] Dans l'an 371 avant l'ère chrétienne.

[3] Dans l'an 363 avant l'ère chrétienne.

[4] Dans l'an 335 avant J.-C.

[5] Il existe un coin moderne auquel il faut faire attention.

grande réputation, même à une époque très-reculée, puisque Homère[1], pour rehausser le mérite de celui d'Ajax, dont il fait la description, prétend qu'il avait été fait dans la ville d'*Hylé*, en Béotie. Le *Diota* est l'emblême de la dévotion des Béotiens pour Bacchus, qu'ils regardaient comme leur dieu tutélaire et leur bienfaiteur. Le grain d'orge est le symbole du culte que ces peuples rendaient à Cérès. Ils célébraient en l'honneur de cette divinité la fête *Epachthès*, où l'on portait en cérémonie ce que les Béotiens appelaient la maison de Cérès *Achaïa*[2].

Les monnaies semblables à celle-ci étaient sans doute communes à toute la contrée, dont plusieurs villes avaient cependant, comme dans l'Épire, la Phocide et l'Acarnanie, leurs monnaies particulières.

DELIUM *nunc* DELIS.

Tête de cheval, à droite.

℞. ΔΙ *pro* ΔΕ au milieu d'un carré creux. . . . . AR. 2 $\frac{1}{2}$.F. a*

Cette médaille, remarquable par l'élégance du travail, et dont la fabrique atteste la haute antiquité, n'a pas besoin d'explication. La partie antérieure de cheval qui figure sur la plupart des monnaies de Delium, confirme le témoignage de Denys d'Halicarnasse, qui lui donne une origine thessalienne[3].

Cette ville était célèbre par un temple consacré à Apollon; il avait été bâti au bord de la mer, à l'instar de celui de l'île de

[1] Homer., *Iliad.*, lib. VIII, v. 220.
[2] Cette fête se célébrait dans le mois des Semailles.
[3] Dionys. Halic., lib. I, c. 18.

Délos [1]. C'est sous les murs de Delium que les Athéniens furent battus et mis en fuite par les Thébains [2]. Strabon nous apprend que le philosophe Socrate, qui se trouvait à cette action, ayant aperçu Xénophonte, fils de Gryllus, tombé de son cheval et hors d'état de se relever, le prit sur ses épaules et le porta jusqu'à l'endroit où les fuyards s'étaient arrêtés.

ELEON.

Tête de Cérès ou de Proserpine, vue de face, ornée d'épis; dans le champ, le monogr (21).

℞. ΕΛΕΩ.. Cerbère marchant à gauche. *(V. le frontispice)*. Æ. 5.-F[4]

M. Wiczay a déjà publié cette médaille, qu'il croit appartenir à la ville de *Pisaurum*, dans l'Ombrie. M. Mionnet, dans son IIIe supplément, l'attribue, sur l'autorité de M. Pouqueville, à un peuple d'Épire appelé *Celtæ-Aïdonites* : mais ces antiquaires se sont également trompés dans la classification de cette pièce intéressante, ce qu'on ne peut attribuer qu'aux exemplaires mal conservés qu'ils auront eu sous les yeux. La légende ΕΛΕΩ, qu'on lit distinctement sur celle-ci, et les symboles qui l'accompagnent ne peuvent laisser d'incertitude sur son origine.

Eleon était, suivant Strabon, une petite ville de la Tanagrique [3]; son nom [4] doit faire supposer que dans les temps an-

[1] Tit.-Liv., lib. xxxv, — Thucyd., lib. iv, § 90.

[2] L'an 424 avant J.-C.

[3] Strab., lib. ix, p. 405. — Homère (*Iliad.* lib. ix, v. 260) prétend qu'*Eleon* se trouvait sur le mont Parnasse, dans la Phocide; mais Démétrius le Scepsien explique clairement que ce poète s'est trompé, et qu'il a confondu *Eleon* de la Tanagrique avec une autre ville de la Phocide, à laquelle on donnait souvent ce même nom, mais que l'on devait appeler *Neon*.

[4] Ελῶν, Marais.

ciens, elle était située au milieu des marais dont ce district est rempli, quoique du temps de Strabon elle en fût assez éloignée. Ces changemens de situation n'offrent du reste rien de bien surprenant. De l'aveu même de ce géographe, des montagnes très-élevées entourent les plaines de la Tanagrique, qui forment une vallée fort basse, couverte en partie par des lacs produits par les fleuves dont elle est arrosée. Le sol de cette contrée se trouvant percé par des cavités souterraines, les tremblemens de terre auxquels elle est sujette, bouchent quelquefois des issues par où les eaux s'écoulent, comme aussi quelquefois ils en ouvrent de nouvelles; dans ce dernier cas, les eaux s'échappent sans difficulté : mais si au contraire ces tremblemens de terre obstruent les canaux souterrains, les lacs et les fleuves se gonflent au point d'engloutir des villes et même des cantons entiers, jusqu'à ce que, par des secousses nouvelles, les canaux redevenant libres, les lieux submergés reparaissent. Voilà pourquoi sur les mêmes terrains, tantôt on marche, tantôt on navigue. Voilà aussi comment des villes se trouvent tout-à-coup éloignées ou rapprochées d'un lac, mutation à laquelle deux motifs peuvent également donner lieu : soit lorsque les citoyens, dans l'espoir que la crue des eaux ne peut les atteindre, s'obstinent à conserver leurs premières habitations, soit lorsque fatigués des alarmes continuelles que leur inspire l'approche fréquente des eaux, ils se décident à se fixer ou plus haut ou plus loin; mais encore, dans ce cas, la cité nouvelle conserve presque toujours le nom de l'ancienne, quoique les motifs qui le lui ont fait donner n'existent plus.

Ce ne sont point, ainsi que l'a cru M. Mionnet, des pavots et des bandelettes, mais simplement des épis, qui ornent

cette tête vue de face. C'est, en un mot, celle de Cérès, telle qu'on la voit représentée sur plusieurs médailles de la Béotie : elle se rapporte au culte antique et spécial dont cette divinité était honorée dans toute la Grèce, et surtout parmi les Béotiens.

Le Cerbère est l'emblême de la dévotion de ces peuples pour Pluton, dieu des enfers, dont on sait que la garde était confiée à ce monstre. Cette divinité redoutable était vénérée d'une manière particulière dans presque toute la Béotie, et principalement dans le district de Tanagra, dont j'ai déjà dit qu'Eleon faisait partie. Il ne serait pas surprenant que les mouvemens souterrains des eaux et les éboulemens, comme les tremblemens de terre auxquels cette contrée était sujette, eussent fait croire à ces peuples ignorans et superstitieux que ces collines formaient une des entrées du Ténare.

On conçoit aisément l'analogie qui devait exister entre le culte de Pluton, dont Cerbère est ici le symbole représentatif, et celui de Cérès ou de Proserpine, qui n'étaient dans l'origine qu'une seule divinité, dont Isis avait été l'unique prototype [1]. Quoiqu'elles aient été séparées par la suite dans le culte public chez les Grecs, Cérès et Proserpine ne cessèrent pas d'être la même divinité, adorée seulement sous des rapports divers. L'encens fumait indistinctement, en leur honneur, sur le même autel [2]. Leurs fêtes ne présentaient pas de différence marquée et sensible, et souvent même elles portaient le même nom [3].

[1] *Terrestris enim dea est Proserpina, ac eadem quæ Ceres.* Porphyr., *de abstin. ab. esu. anim.*, lib. IV. — Lact., *de falsâ relig.*, § 21. — Plut., *de Isid. et Osir.*, § 25 et 27.

[2] Tim. *Lexic.* — Schol. *ad* Lycophr., v. 707.

[3] Cérès et Proserpine portaient l'une et l'autre, à Syracuse, le nom de *Thesmodhore*. — Athen., lib. XIV.

On invoquait Proserpine comme le génie dépositaire de tous les germes qui se développent dans le sein de la terre [1] ; c'est à ce rapport avec la terre et avec la végétation obscure qui s'opère dans son sein, qu'elle devait le nom de divinité *chtonienne* ou *infernale*, et c'est d'après ces idées mystiques qu'on explique l'enlèvement de cette déesse, image de la substance matérielle et l'emblême des semences qui restent cachées sous la terre pendant plusieurs mois d'hiver [2].

Suivant Strabon, les fêtes Pambéotiennes [3], qui se célébraient dans toute la province, étaient consacrées à Pluton. Dans un temple auprès de Coronée, où elles étaient exécutées avec une pompe remarquable, on voyait la statue de ce dieu placée à côté de celle de Minerve ; association qui, selon ce géographe [4], passait pour tenir à quelque mystère.

HALIARTUS *vel* ARIARTUS.

Bouclier Béotien ; dessus, un trident placé horizontalement.

℞. ARIARTION. Neptune, nu et debout, frappant avec son trident. . . . . AR. 6 ½-F**

M. Sestini a publié le premier cette médaille curieuse, dont je ne fais mention que pour témoigner mes doutes sur son au-

[1] Cic., *de Nat. Deor.*, lib. IV, c. 26. — Porphyr., *de Antr. Nymph.* — Saint August., *de Civ. Dei*, lib. VI, VII. — Euseb., *Præp.* Ev., lib. III.

[2] Proserpine, disent quelques auteurs, est la vertu des semences cachées dans la terre ; Pluton est le soleil inférieur qui fait son cours au solstice d'hiver : voilà pourquoi on dit qu'il enlève Proserpine, que Cérès va chercher lorsqu'elle est cachée sous la terre. — Suivant Varron (lib. IV, p. 19), le casque de Pluton était l'emblême des principes de la génération cachés ou non développés dans le sein de la terre.

[3] Fêtes communes à tous les Béotiens, et sur lesquelles on ne possède aucun détail. Selon Polybe (lib. IV, c. 3, et lib. IX, c. 34), il y avait des chœurs de danse et de chant.

[4] Strab., lib. IX, p. 411.

thenticité. Tous les exemplaires que j'ai vus, tant dans le Levant qu'à Paris, sont certainement de coin moderne, et je ne serais pas étonné que ce savant numismate n'eût publié cette monnaie, de confiance, sur une empreinte qui ne lui aurait pas permis de s'assurer de la sincérité de l'original. J'ai cru longtemps moi-même que celle dont je donne ici le dessin était authentique, mais je suis aujourd'hui convaincu du contraire.

TANAGRA *nunc* GREMATA.

1. Bouclier Béotien.
   ℟. TA. Partie antérieure de cheval, ornée d'une couronne de laurier; dans le champ, trident; le tout dans un carré creux. AR. 6.-F**
2. TANAΓPAIΩN. Dans une couronne.
   ℟. TANA. Caducée ailé. . . . . Æ. 2 ½.-F. o.

S'il faut en croire Ptolémée et Strabon, Tanagra n'était qu'à cinq mille pas de *Delium*[1], ce qui se trouve en contradiction avec le témoignage de Dicœarque, qui la place sur les bords de l'Euripe [2]. Cette ville était puissante et avait plusieurs bourgs assez importans sous sa domination [3].

Fondée par les Pélasges, bannis de la Thessalie, qui, selon Denys d'Halicarnasse [4], vinrent chercher un asyle en Béotie, cette cité reçut vers l'an 1368 avant J.-C. une colonie d'Éoliens, sous la conduite de Pœmandrus, qui l'appela *Tanagra*, du nom de sa femme, fille d'Éolus [5].

Les Athéniens furent vaincus par les Spartiates près des murs

[1] Ptolem., lib. III, c. 15. — Strab., lib. IX, p. 405. — Pausan., lib. , c. 20. Tit. Liv., lib. XXXV, cap. ult. *Delium.... quinque millia passuum à Tanagrâ abest.*

[2] Dicœarch. *ap.* Huds., p. VI et XI.

[3] Strab., *loc. cit.*

[4] Dionys. Halic., lib. I, c. 18.

[5] Paus., lib. IX, c. 20.

de cette ville [1]. C'est également là que se trouvait le tombeau de Corinne, surnommée la *Muse lyrique*, émule de Pindare, et qui dut plutôt à sa beauté qu'à ses talens le prix qu'elle remporta sur ce poète célèbre.

Le type des monnaies de Tanagra confirme bien l'origine thessalienne que lui donnent quelques auteurs. On sait que le cheval est un symbole particulier aux villes de cette province. Les tétradrachmes de Tanagra sont rares. Celui-ci est remarquable par sa parfaite conservation, autant que par l'élégance de la fabrique [2]. Le trident se rapporte à la dévotion des Béotiens pour Neptune, que les traditions donnaient pour père à Ogygès, lequel avait introduit ce culte dans le pays. Suivant quelques autres, c'était à cause de Béotus, que l'on disait également fils de Neptune, et qui régna dans cette province, à laquelle il donna son nom. S'il faut en croire Apollodore [3], Neptune fut la première divinité connue et adorée dans la Béotie et dans l'Attique.

Le caducée ailé, représenté sur la médaille n° 2, est l'emblême de la dévotion des Tanagréens pour Mercure. Le culte dont les peuples de ce district honoraient Pluton, autorise à croire que ce symbole se rapporte ici à Mercure, considéré comme divinité chtonienne ou infernale, ou comme conducteur des âmes dans les enfers. Sous ce mythe, ses fonctions nouvelles dérivent évidemment de sa qualité primitive. Le dieu de l'activité devait être nécessairement le lien des deux mondes [4],

[1] Thucyd., lib. I, p. 71.

[2] Il existe un coin moderne, représentant au lieu du trident une grappe de raisin dans le champ.

[3] Apollod., lib. III, c. 14.

[4] *Superum commeator ac inferum.* (Apul., *Metam.*, lib. XI.)

et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'agent du commerce des âmes qu'il recevait et conduisait aux enfers, quand la mort les lui rendait. Ce caducée n'était composé que d'une simple baguette, avant que ce dieu eût apaisé les deux serpens qui vinrent s'y attacher. On sait que le principal de tous les attributs de cette verge magique était celui de la fécondité et de la bienfaisance [1]. Les deux serpens mâle et femelle durent être considérés comme le principe actif et le principe passif dont Mercure était en quelque sorte le conducteur. Les anciens l'honoraient comme le grand agent des divinités des mystères, comme messager des dieux, leur confident et leur ministre le plus actif. Toutefois, les ailes qui forment un de ses principaux attributs, et qui ornent son caducée, sont moins ici le symbole de cette faculté de se transporter partout où il voulait, qu'elles ne servent à déterminer d'une manière plus spéciale et plus caractéristique son allégorie de principe moteur de la nature. Tous les dieux avaient comme lui le pouvoir de se transporter partout, et dès-lors les ailes leur appartenaient originairement à tous [2].

Je ne serais cependant pas éloigné de croire que, par ce caducée, les Tanagréens aient également voulu honorer à la fois Mercure, divinité chtonienne, et Mercure *Criophorus* [3], ou même Mercure *Promachus* [4], auxquels Pausanias nous ap-

[1] Mercure, dieu de la parole, dit Isidore (Serv. *ad Æneid.*, lib. IV, v. 241), tient une verge qui sépare deux serpens, c'est-à-dire qui fait disparaître le venin de la discorde, car les haines et les querelles sont apaisées par l'éloquence des négociateurs; de là les envoyés de paix ont été appelés *caduceatores*.

[2] Orphée représente Jupiter avec des ailes; Homère et Eschyle représentent ainsi Pallas; Virgile et Valère-Maxime en donnent à Mars.

[3] *Criophorus* ou *porte-bélier;* ce surnom fut donné à Mercure, parce qu'il détourna de la ville une maladie contagieuse, en portant un bélier autour des murs.

[4] *Promachus* ou *combattant.* Ce dieu avait reçu ce surnom parce que, suivant les traditions, les Erétriens de l'Eubée ayant fait un débarquement dans le pays

prend qu'ils avaient consacré des temples en reconnaissance des bienfaits qu'ils en avaient reçus[1]. La couronne qui figure sur le revers de cette monnaie est vraisemblablement l'emblême des jeux publics auxquels donnaient lieu les fêtes célébrées en l'honneur de ces divinités, ou mieux peut-être une allusion à l'arbousier qui se trouvait dans le temple de Mercure *Promachus*. On se rappelle que les Tanagréens croyaient que ce dieu avait été élevé sous des arbres de cette espèce.

THEBÆ *nunc* Tiva.

Bouclier Béotien; dessus, une massue posée horizontalement.
℞. ΘΕΒΗ. Grappe de raisin. . . . . AR. 2 ½.-F. a*

Sans s'arrêter aux fictions que la riante imagination des Grecs a mêlées à l'histoire véritable de Cadmus, il suffit de savoir que ce héros, après avoir vaincu les peuples possesseurs de la Béotie, y fonda une ville qui, de son nom, fut appelée *Cadmé*, et dont il laissa le gouvernement à ses descendans. Ceux-ci y ajoutèrent la ville de Thèbes, qui s'agrandit avec le temps, au point que Cadmé, située au-dessus, n'en fut plus que la citadelle[2]. Amphion, un des successeurs de Cadmus, persuada aux peuples des environs de venir fonder la ville nouvelle, ce qui explique la fable qui attribue à ce prince d'avoir fondé les murs de Thèbes au son de sa lyre.

Fatigués du régime monarchique, les Thébains s'érigèrent en république, et leurs victoires sur les Lacédémoniens les placèrent au premier rang parmi les peuples de la Grèce.

de Tanagra, Mercure conduisit les adolescens au combat, et que lui-même, comme adolescent, combattant avec une étrille, il contribua le plus à la déroute des Eubéens.

[1] Paus., lib. IX, c. 22.

[2] *Idem.*, lib. IX, c. 5.

Après la mort de Philippe, roi de Macédoine, les Thébains ayant égorgé une partie de la garnison que ce prince avait mise dans leur citadelle, son fils Alexandre s'empressa de punir cette lâche trahison. Il s'empara de Thèbes, qu'il détruisit de fond en comble[1]. On sait que, par respect pour la mémoire de Pindare, dont cette cité était la patrie, il fit épargner la maison où ce poète célèbre avait pris naissance.

Cette médaille n'exige aucune explication. Suivant les traditions mythologiques, Bacchus et Hercule étaient nés à Thèbes; ce qui, dans le système allégorique des anciens, signifiait que l'origine du culte de ces dieux remontait à celle de la ville même. Il n'est pas surprenant dès-lors de voir représentés ici les symboles du culte de ces deux divinités, sous la protection desquelles les Thébains s'étaient placés.

Le bouclier était l'emblême adopté par tous les Béotiens, et par les Thébains en particulier; aussi Pindare donne-t-il à cette ville le surnom de Χρυσασπις, *aux boucliers d'or* [2].

ATTIQUE.

Cécrops, premier roi d'Athènes, s'étant rendu maître de l'Attique, occupée par des Pélasges indigènes, y fonda une monarchie vers l'an 1580 avant J.-C. [3]. Thésée, si fameux par ses exploits, et auquel on attribue la fondation de la ville d'Athènes, fut un de ses successeurs [4].

Le dernier roi fut Codrus : à sa mort [5], les Athéniens substi-

[1] Dans l'an 355 avant J.-C.

[2] Pindar., *Isthm. Od.* I.

[3] Selon d'autres auteurs, en 1657 avant J.-C.

[4] Thésée mourut à Scyros vers l'an 1305 avant J.-C.

[5] En 1092 avant J.-C.

tuèrent à l'état monarchique le gouvernement républicain, à la tête duquel ils mirent un archonte. Les lois de Dracon ayant été trouvées trop sévères, Solon fut choisi pour en donner de nouvelles à cette république inconstante et ingrate. Du vivant même de ce célèbre législateur, les Athéniens eurent à gémir sous la tyrannie de Pisistrate; mais ils recouvrèrent bientôt après la liberté, qu'ils ne perdirent que lors de leur défaite par Lysandre, qui détruisit la démocratie et soumit Athènes à trente tyrans. Leur pouvoir ne fut pas de longue durée, et fit de nouveau place à la liberté, que les Athéniens conservèrent, malgré tous leurs ennemis, jusqu'au moment où ils subirent, comme tous les Grecs, le joug de la puissance romaine.

ATHENÆ *nunc* Atini.

1. Tête de Pallas casquée, à droite.
   ℟. ΑΘΕ. Chouette à droite; dans le champ, branche d'olivier, croissant et symbole de forme cylindrique. *Pl.* 11, n° 22. AV. 4.-F. o.
2. Tête de Cérès voilée, à droite.
   ℟. ΑΘΕ. Pavot entre deux épis. . . . . Æ. 2 $\frac{1}{2}$.-F. o.
3. Tête de Minerve, à droite.
   ℟. ΑΘΕ. Torche allumée. . . . . Æ. 1 $\frac{1}{2}$.-F. o.
4. Tête de Vulcain, à droite.
   ℟. ΑΘΕ. Torche allumée. . . . . Æ. 1 $\frac{1}{2}$.-F. o.
5. Tête jeune imberbe, à droite.
   ℟. ΑΘΕ. Torche allumée. . . . . Æ. 1 $\frac{1}{2}$.-F. o.
6. Même tête, à droite.
   ℟. ΑΘΕ. Lampe. . . . . Æ. 1 $\frac{1}{2}$.-F. o.

Athènes, sur l'Ilissus, presque au milieu de l'Attique, ne fut d'abord composée que de la citadelle nommée *Cecropia*, du nom de son fondateur. Thésée réunit en une seule ville les bourgades qui s'étaient formées aux alentours, et cette ville

fut mise sous la protection de Minerve, appelée en grec Αθηνη, et fut nommée Athènes. Je ne m'arrête pas aux traditions mythologiques qui font disputer entre cette déesse et Neptune le droit de donner leur nom à la nouvelle cité, lutte dans laquelle Minerve l'emporta pour avoir produit l'olivier, allusion incontestable à la culture de cet arbuste et aux huiles excellentes que produit cette contrée.

Quelques antiquaires ont, je ne sais trop pourquoi, mis en question s'il existait des médailles d'or d'Athènes. Celle-ci, dont l'authenticité est incontestable, m'a été cédée par M. Fauvel, consul de France dans cette cité célèbre [1]. Elle fut trouvée, il y a plus de quinze ans, dans les environs du tombeau d'Antiope, sur la route du Pirée à Athènes. Cette pièce intéressante n'offre du reste rien de particulier, et ressemble à la plupart des médailles de cette ville qui portent les symboles du culte de Minerve [2].

Athènes était le centre de la religion et en quelque sorte le temple de la Grèce. Jamais peuple ne fut plus occupé du culte

[1] On doit regretter que ce respectable savant, la providence des voyageurs européens dans l'Attique, n'ait pas publié les notes précieuses que quarante années d'un séjour consacré à l'étude des monumens antiques, l'ont mis à même de recueillir sur cette terre classique.

[2] On trouve très-souvent dans la Thessalie et la Macédoine, comme dans toutes les provinces voisines, une quantité considérable de tétradrachmes athéniens d'argent, dont la dénomination commune était, suivant Pollux (*Onomast.*, lib. x, c. 6), *les chouettes d'Athènes*, à cause de cet oiseau consacré à Minerve, qui s'y trouvait représenté. Ce fait, appuyé du témoignage de Tite-Live, qui nous apprend qu'après la victoire remportée par le consul T. Q. Flaminius sur Philippe V, aux Cinocéphales, on trouva dans la caisse militaire du roi de Macédoine quatre-vingt-quatre mille tétradrachmes d'Athènes, ne permet guères de douter que la monnaie des Athéniens n'ait été pendant bien long-temps la monnaie affectée le plus particulièrement aux transactions commerciales dans ces contrées. Celle d'Alexandre, dont on trouve également une très-grande quantité, fut la seule qui dut en diminuer la circulation.

des dieux ; l'encens fumait sans cesse sur ses autels : le culte des principales divinités d'Athènes s'était répandu dans toutes les parties de la Grèce, et souvent même au-delà de ses limites [1].

La tête de Cérès et les autres symboles de son culte représentés sur le n° 2, font allusion à la dévotion des Athéniens pour cette déesse, qui s'arrêta dans leur ville pour chercher sa fille Proserpine que Pluton venait de lui ravir. On sait que, pour reconnaître l'hospitalité qu'elle avait reçue de Méganire, femme de Céléus, elle enseigna à Triptolême, son fils, l'art de l'agriculture [2]. Les épis sont l'emblême des moissons que cette divinité fécondait, et les pavots lui étaient également consacrés, non-seulement parce que, comme symbole de l'abondance, ils croissent au milieu des blés, mais encore parce que Jupiter lui en fit manger pour lui procurer, par le sommeil, quelque trève à sa douleur.

Les médailles 3, 4, 5 et 6 font allusion aux fêtes *Prométhées* ou *Lampadophories*, que les Athéniens célébraient trois fois l'an, aux Panathénées, aux fêtes de Vulcain et à celles de Prométhée, à qui ils avaient élevé un autel dans l'académie. C'est là que se rassemblaient sur le soir, à la clarté du feu qui brûlait encore, ceux qui voulaient disputer le prix. Au signal donné, on allumait un flambeau. Les prétendans devaient le porter tout allumé jusqu'à la ville, en traversant l'académie et en courant à toutes jambes, si la course se faisait à pied, ce qui était plus ordinaire, ou à toutes brides, si elle se faisait à cheval. Celui qui courait le premier, si son flambeau venait à s'éteindre, le cédait à un second qui, n'ayant pas été plus heureux, le

[1] Rolle, *Rech. sur le culte de Bacchus*, t. III.

[2] Pausan., lib. I, c. 39.

cédait à un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le nombre de ceux qui se présentaient pour disputer le prix, fût entièrement épuisé. Si tous les flambeaux s'éteignaient, les prix étaient réservés pour la fête suivante[1].

On ne peut douter que la tête jeune imberbe qui figure sur ces deux médailles (n°s 5 et 6) ne soit celle de Prométhée, qui avait rendu les lampes utiles en dérobant le feu du ciel. Les n°s 3 et 4, où se trouvent représentées les images de Minerve et de Vulcain, en fournissent la preuve incontestable. On doit croire que ces petites médailles étaient frappées à l'occasion de ces fêtes solennelles, et qu'on y plaçait l'effigie et les emblêmes de la divinité en l'honneur de laquelle elles étaient célébrées. La conformité du module ajoute un nouveau degré de probabilité à cette conjecture.

Prométhée fut, suivant Lactance, le premier statuaire et l'inventeur des vases de terre : aussi les Grecs donnaient-ils ce nom aux Athéniens, auxquels on attribuait cette précieuse invention. La lampe qui figure sur le n° 6 confirme d'autant mieux cette opinion, que, suivant les traditions mythologiques, Prométhée s'éleva jusqu'aux cieux, à l'aide de Minerve, afin d'y ravir le feu qu'il rapporta sur la terre, pour animer l'homme d'argile qu'il venait de former, et que ce fut alors qu'il inventa les lampes pour conserver ce feu. Il n'est pas surprenant, d'après cela, que les Athéniens, qui attribuaient à ce héros des bienfaits aussi signalés, aient placé son image sur les médailles frappées à l'occasion des jeux ou des fêtes auxquels ils avaient donné son nom.

[1] Paus., lib. 1, c. 29.

MEGARA *nunc* MEGRA.

Tête laurée d'Apollon, à gauche.

℞. ΜΕΓ. Proue de vaisseau et le mon. (22); le tout au milieu d'une couronne de laurier. . . . . Æ. 4 ½.-F*

Les différens témoignages de Pausanias, d'Eustathe et d'Etienne de Byzance[1] me portent à croire, avec M. R. Rochette[2], que les Cariens, d'origine pélasgique aussi bien que les Leleges, furent les premiers fondateurs de Mégare. Suivant Pausanias[3], cette ville reçut une colonie ionienne sous les ordres d'Alcathoüs, fils de Pélops, qui en fut à son tour chassé par les Doriens, et ceux-ci y établirent des Corinthiens.

Mégare, sur la possession de laquelle la république d'Athènes, dont elle avait primitivement fait partie, et celle de Corinthe, élevaient tour à tour des prétentions, eut beaucoup à souffrir de ces voisins, jaloux et puissans, et ne jouit pas long-temps de la prospérité que semblent annoncer les colonies nombreuses qui sortirent de son sein[4], et la quantité considérable de monnaies qu'elle nous a laissées.

Cette médaille fait allusion au culte que les Mégariens rendaient à Apollon, auquel ils avaient élevé un temple magnifique, en reconnaissance de la protection que ce dieu leur avait accordée. Pausanias et le poète Théognès nous font connaître les motifs de cette dévotion[5]. Alcathoüs, fils de Pélops, accusé

[1] Paus., lib. I, c. 40. — Eustath. ad. Homer. *Iliad.* II, x. 865. — Steph. Byz., v. Καρια.

[2] R. Rochette, *Hist. des col. grecq.*, tom. I, c. 6.

[3] Paus., lib. I, c. 41. — Herodot., lib. V, c. 76.

[4] Strab., lib. IX, p. 395. — Plutarch., *Quæst. græc.*, tom. II, p. 295. — Thucyd., lib. IV, c. 74

[5] Paus., *loc. cit.* — Theogn. *Gnom.*, v. 771, 772.

d'avoir tué son frère Chrysippe, se réfugia auprès du roi de Mégare, dont il épousa la fille. S'étant ensuite occupé de fortifier la ville, Apollon vint lui prêter son secours. Du temps de Pausanias, on faisait encore voir la pierre sur laquelle ce dieu avait posé sa lyre.

La proue de vaisseau qui figure sur cette médaille, et que nous voyons représentée sur la plupart de celles qui nous sont restées de la ville de Mégare, est apparemment la copie de l'éperon de galère que les Mégariens conservaient religieusement dans le temple de Jupiter Olympien. Ces peuples prétendaient que cet éperon provenait d'une galère qu'ils avaient prise aux Athéniens dans un combat naval livré au sujet de Salamine, dont les uns et les autres se disputaient la possession [1].

OROPUS *nunc* Ropo.



1. Tête laurée et barbue d'Amphiaraüs ou d'Esculape, à droite.
   ℞. ΩΡΩΠΙΩΝ. Serpent autour d'une massue. (nº 1.) . Æ. 5.-F. o.
2. Tête laurée et barbue d'Amphiaraüs ou de Neptune, à droite.
   ℞. ΩΡΩΠΙΩΝ. Dauphin autour d'un trident. (nº 2.) . Æ. 4. ½.-F. o.

Cette ville, située sur les frontières de la Béotie et de l'Attique, dut son origine aux Pélasges de la Thessalie, qui, s'il faut en croire Denys d'Halicarnasse [2], vinrent chercher un asile dans ces contrées, où ils furent plus tard remplacés par des colonies éoliennes.

[1] Paus., lib. 1.
[2] Dionys. Halic., lib. 1, c. 18.

Strabon et Étienne de Byzance placent Orope dans la Béotie; mais Pausanias, Ptolémée et Tite-Live l'attribuent avec plus de raison à l'Attique. On sait que cette ville fut l'objet d'une vive contestation entre les Béotiens et les Athéniens.

Une sédition, fomentée et soutenue par les Thébains, ayant éclaté tout d'un coup dans l'Eubée, et l'île presque entière s'étant déclarée pour Thèbes, les Érétriens s'emparèrent d'Orope, dont ils firent plus tard la remise en séquestre aux Thébains, qui la conservèrent pour eux [1].

Quoique les Athéniens eussent extrêmement à cœur la restitution de cette place, ils se trouvaient trop occupés des guerres avec leurs alliés et avec les Thraces pour oser tirer une vengeance éclatante de cette trahison, de peur d'augmenter le nombre de leurs ennemis : aussi adoptèrent-ils le conseil de Phocion, qui les engagea à poursuivre leurs prétentions par la voie d'un jugement plutôt que par celle des armes. Philippe s'étant rendu maître d'Orope, la rendit aux Athéniens, auxquels elle ne cessa plus d'appartenir [2].

On ne connaissait point de médailles de la ville d'Orope. Celles-ci ont été trouvées en 1825 par M. Fauvel, consul de France à Athènes, près d'un village nommé *Ropo*, situé sur l'emplacement de l'ancienne Orope, dont il a conservé à peu près le nom.

La tête laurée et barbue, représentée sur le nº 1, offre un caractère tout particulier, et pourrait bien être, ce me semble, celle d'Amphiaraüs. On sait que ce devin, un de ces imposteurs célèbres qui usurpèrent les droits de la Divinité, avait à Orope

[1] Diod. Sic., lib. XVI. — Corn. Nep, *in Timoth.* — Demosth., *contr. Androt.*
[2] Ulpian., *in Orat. pro coronâ.* — Paus., *loc. cit.*

un temple dont les oracles devinrent fameux, et qui avait été construit dans le lieu même où les traditions prétendaient qu'il avait été englouti avec son char [1]. Les Oropiens étaient persuadés que ce dieu rendait des oracles par songes. On accourait de toutes parts à son temple, et ceux qui allaient le consulter, après avoir immolé un mouton, en étendaient la peau, sur laquelle ils s'endormaient en attendant que le dieu les instruisît pendant leur sommeil de ce qu'ils désiraient savoir.

Le serpent, symbole du culte d'Esculape, annonce que cette divinité avait à Orope un temple qui lui était consacré, et l'autel que ses habitans avaient élevé à Hygiée [2] ne permet pas à cet égard la plus légère incertitude.

Le trident qui figure sur le n° 2 est l'emblême du culte de Neptune, qui, suivant le rapport d'Apollodore [3], fut la première divinité connue et adorée dans l'Attique. Ce symbole sert à confirmer le témoignage de Pausanias et de Strabon [4], qui placent cette ville au bord de la mer, tandis que d'autres auteurs prétendent qu'elle se trouvait dans l'intérieur des terres.

[1] Sophocl., *Amphiar. fragm.* IV. — Strab., lib. IX, p. 399. — Tit. Liv., *IVe Dec.*, lib. XV.

[2] Paus., lib. I, c. 34.

[3] Apollod., lib. III, c. 14.

[4] Strab., lib. IX, p. 399. — Paus., *loc. cit.*

ILES VOISINES DE L'ATTIQUE.

ÆGINA *nunc* EGHINA *vel* ENGHIA.

1. Tête d'un poisson; au-dessus, sa queue.
   ℞. Aire en creux. *Pl.* 11, n° 23. . . . . Æ. 5.-F. a.
2. Deux poissons placés en sens inverse.
   ℞. Aire en creux, divisée en plusieurs parties inégales. *Pl.* 11, n° 24. . . . . Æ. 6.-F. a.

Nous ne nous arrêterons pas aux traditions fabuleuses rapportées par plusieurs auteurs anciens sur l'origine des Éginètes. On peut seulement conclure du témoignage d'Hérodote et de Pausanias [1], qu'une partie des Doriens établis à Épidaure, par Déiphonte, passa à Égine, où ils transportèrent les mœurs et la langue doriques [2].

L'esprit de commerce dont ces insulaires étaient animés leur valut d'immenses richesses et une marine considérable, qui ne tardèrent pas à exciter la jalousie des peuples voisins, et surtout des Athéniens [3]. Des actes d'hostilité, colorés du nom de décrets, durent faire pressentir aux Éginètes que le moment n'était pas éloigné où cette jalousie haineuse allait prendre un caractère plus grave et porter un coup irréparable à leur prospérité...... La rupture éclata, et les Athéniens s'emparèrent de l'île, dont ils

[1] Herodot., lib. VIII, c. 46. – Paus., lib. II, c. 29.

[2] L'île d'Égine fut d'abord habitée par les Cariens, et plus tard par les Crétois. (Strab., lib. VIII, p. 375). Mais les traditions historiques ne remontent pas au-delà du siècle d'Æaque.

[3] La marine des Éginètes disputa la supériorité aux Athéniens à la bataille de Salamine; leur flotte, de 42 voiles, était la plus considérable après celle d'Athènes.

chassèrent les femmes et les enfans, et qu'ils abandonnèrent aux colons qu'ils y avaient amenés [1].

Lacédémone accueillit les débris de cette population malheureuse, à laquelle elle céda Thyrrée et les campagnes des environs[2]. Mais la haine des Athéniens les poursuivit encore dans cet asile hospitalier. Thyrrée fut détruite, et ses nouveaux habitans emmenés captifs [3]..... La bataille d'Ægos-Potamos, où Lysandre, général spartiate, remporta une victoire complète sur les Athéniens, permit enfin aux Éginètes de rentrer en possession des biens qui leur avaient été ravis [4].

Malgré la protection de la ligue achéenne, dont Égine avait courageusement embrassé le parti, malgré même celle du roi de Macédoine, cette île ne reçut aucun secours lorsque les Romains, unis aux Étoliens et au roi de Pergame, vinrent l'attaquer. Sulpicius, qui s'en était rendu maître, la céda aux Étoliens, qui vendirent cette conquête à Eumène II pour vingt talens.

Égine, sous les Romains, recouvra son ancienne population et jouit de nouveau de son droit d'autonomie, que Rome accorda à toutes les villes grecques soumises à sa domination.

Les Éginètes durent leur goût pour le commerce à la nécessité; la stérilité de leur sol ne fournissant point des objets intermédiaires pour l'échange, produisit bientôt parmi eux l'invention de la monnaie d'argent [5]. Le fait généralement connu

[1] Dans la seconde année de la guerre du Péloponèse.

[2] Thucyd., lib. II, c. 27.

[3] Le même, lib. IV, c. 57.

[4] Paus., lib. II, c. 29.

[5] Au commencement des premières Olympiades de Corœbus, c'est-à-dire vers l'an 880 environ avant l'ère chrétienne.

et cité par une foule d'auteurs, concernant Phidon, roi d'Argos, en est la preuve. Personne n'ignore que, lorsque ce prince voulut faire frapper une monnaie, il eut recours aux Éginètes [1], qui par conséquent connaissaient l'art de la fabrication. On sait que le premier symbole monétaire adopté par ces insulaires fut une tortue, d'où leurs monnaies prirent le nom de *tortues* [2]. Elles devinrent la monnaie universelle du Péloponèse, et obtinrent dans les marchés une préférence générale qui se conserva très-long-temps, et que n'acquirent jamais celles des villes les plus opulentes, même lorsque la civilisation eut fait des progrès plus sensibles. Aussi, quoique les médailles d'Égine annoncent, par leur forme épaisse et peu arrondie, l'antiquité la plus voisine de l'invention de l'art monétaire; quoique cette haute antiquité soit prouvée par tous les signes caractéristiques des essais dans l'art de graver les coins, on remarque, en comparant ces monnaies avec celles des peuples qui les imitèrent, que les Eginètes durent conserver long-temps la forme et le style primitifs dont l'antiquité avait consolidé le crédit, et cette conformité constante s'oppose à ce qu'on puisse en former des divisions bien distinctes.

Les tortues de mer figurèrent, les premières, sur les médailles d'Égine; ce ne fut que long-temps après qu'on leur préféra celles de terre. Au reste, il est très-facile de confondre les unes et les autres : car, suivant Pausanias [3], les tortues de mer, dans ces parages, sont absolument semblables, pour la forme, à celles de terre, dont elles ne diffèrent que par la grosseur et par les pattes, qui ressemblent tout-à-fait à celles des veaux

[1] Herod., lib. VI, c. 127.
[2] Pollux, *Onomast.*, lib. IX, c. 6.
[3] Pausan., lib. I, c. 44.

marins. La tortue était eonsacrée à Mercure; ee symbole, qui figure sur toutes les monnaies des Éginètes, auxquelles il avait donné son nom, atteste la dévotion de ces insulaires pour le dieu du eommeree et de l'industrie. Les aneiens lui attribuaient l'invention des poids et mesures et des monnaies.

Cette médaille (n° 2), que plusieurs numismates ont déjà publiée, a été attribuée par la plupart aux ineertaines et par quelques autres à l'île de Céos; mais cette elassifieation ne me paraît pas rigoureusement exaete. En effet, indépendamment de la parfaite ressemblanee du earré creux avec plusieurs de ceux des monnaies d'Égine, ressemblanee dont j'ai eu souvent l'oeeasion de m'assurer, je pourrais ajouter deux eonsidérations qui me paraissent importantes : la première, c'est qu'il m'est parvenu quelques exemplaires de eette monnaie de l'île d'Egine même, et que j'ai acquis sur les lieux eelle dont je donne iei le dessin ; la seeonde, c'est qu'à l'époque où les monnaies de cuivre eommeneèrent à être admises dans le commerce, les Éginètes furent eneore des premiers à faire usage de ee métal, et que le type qu'ils employèrent pour ees sortes d'espèces fut deux poissons placés à rebours l'un de l'autre, eomme sur notre médaille d'argent. Cette dernière eonsidération me paraît trop convaincante pour laisser le moindre doute sur l'origine de ees monnaies.

Rien ne m'autorise à attribuer à Égine le n° 1; mais l'analogie que j'ai cru remarquer entre le poisson qui s'y trouve représenté et ceux qui figurent sur les monnaies de eette île, et enfin la ressemblanee du earré creux m'ont engagé à hasarder cette classification. Cette pièce intéressante a été trouvée en 1821 dans l'île de Milo.

ACHAÏE.

Cette province, auparavant nommée *Aegialé*, fut occupée dans l'origine par les Ioniens, qui s'établirent plus tard sur la côte d'Asie. Ils en furent chassés par les Achéens, lorsque ceux-ci se trouvèrent obligés de céder aux Héraclides les royaumes d'Argos et de Lacédémone. C'était dans la ville d'*Ægium*, capitale de cette contrée, que se tenaient les assemblées générales de toute la péninsule [1].

CORINTHUS *nunc* Corinto.

1. ΤΡΙΗ. Masque de face, le tout au milieu d'un carré creux.
℞. Pégase volant; au-dessous Ϙ; au-dessus, trident. *Pl.* 11, n° 25. . . . . AR. 2.-F. a.
2. NERO. CLAVD. CAESAR. Tête laurée de Néron à droite.
℞. Q. FVL. FLACCO. II. VIR. COR. Vénus debout, sur un char traîné par deux hyppocampes, allant de droite à gauche. . Æ. 8.-F*.
3. M. AVR. ANTONINVS. Tête laurée de Caracalla, à droite.
℞. C. L. I. COR. (*Colonia Laus Julia*) Cupidon dans un quadrige. . . . . Æ 8.-F. o.

Plusieurs numismates [2] ont mis en question si Corinthe avait fait frapper des monnaies particulières, et ils attribuent à ses colonies celles qui représentent d'un côté la tête de Minerve, et de l'autre le cheval Pégase, avec la lettre Ϙ, *coph*, au-dessous. La quantité considérable de ces monnaies, qu'on trouve en Italie et en Sicile, a suffi pour déterminer leur opinion.

[1] On peut voir, pour les monnaies communes à toute cette province, la savante dissertation de M. Cousinéry.

[2] Eckhel, *Doctr. num. vet.*, tom. IV, p. 137. — Neumann. Pop. *et reg. Num.*

Sans discuter ici cette question savamment combattue par mon respectable ami M. Cousinéry, je ne saurais trop m'étonner avec lui qu'une ville aussi riche, aussi puissante, et qui donna naissance à tant de colonies [1], n'ait presque pas fait fabriquer de monnaies d'argent. Cette assertion ne me paraît pas soutenable, et jusqu'à ce que des preuves plus évidentes m'aient convaincu de mon erreur, je partagerai l'opinion de l'auteur de l'essai sur les médailles de la ligue achéenne.

M. Mionnet avait sans doute sous les yeux un exemplaire mal conservé de cette médaille (n°. 1), quand il s'est décidé à l'attribuer à la ville de Prienne, dans l'Ionie. La légende ΤΡΙΗ, et non ΠΡΙΗ, est ici très-distincte : on doit présumer que cette pièce intéressante a été frappée par quelque ville d'origine corinthienne, et en attendant que de nouvelles découvertes nous fassent connaître d'une manière positive à quelle cité elle appartient, je n'hésite pas à la restituer à Corinthe. Le masque scénique est l'emblême du culte de Bacchus, auquel les Corinthiens avaient consacré des autels; sur une de leurs places publiques, on voyait deux statues de ce dieu, faites en bois, et dorées en entier, à l'exception du visage enluminé de vermillon [2]. Cette monnaie se trouve souvent dans la Macédoine, à laquelle je pense qu'elle doit appartenir.

Vénus et ses attributs devaient naturellement figurer sur les médailles d'une ville où cette divinité avait un temple re-

Anecdot., p. 50, art. *Syracuse*, et p. 230, art. *Corinthe*.—Princip. Torremus, etc.

[1] L'état florissant de Corinthe et les progrès de sa marine doivent nous faire conjecturer que cette ville fut une des premières qui envoyèrent au loin des colonies, après le long intervalle de repos qu'éprouva la Grèce entière. Les plus anciennes colonies qu'on lui connaisse ne sont pas antérieures à la Ve Olympiade.

[2] Paus., lib. II, c. 7.

nommé, autant par l'élégance de sa structure que par les richesses dont il était orné. Suivant Strabon et Athénée[1], il y avait au service de la déesse plus de mille courtisanes d'une beauté remarquable, ce qui ne contribuait pas peu à augmenter l'affluence des étrangers, et par là l'opulence de la ville.

Les monnaies impériales que nous avons de Corinthe sont très-communes. Celles-ci, quoique inédites, n'offrent rien de bien particulier.

PHLIUS *nunc* Sta-Flica.

1. Bœuf cornupède, à gauche, le corps entouré d'un collier de perles.
   ℞. Φ formé de perles, au milieu d'un carré creux. *Pl.* 11, nº 26. AR. 2 ½.-F. *
2. Bœuf cornupède, à gauche.
   ℞. Φ au milieu d'un carré creux; des grappes de raisin aux quatre angles. *Pl.* 11, nº 27. . . . . AR. 2 ½.-F.*

Des Argiens furent, suivant Pausanias[2], les premiers fondateurs de cette ville, qui reçut plus tard, comme tous leurs établissemens, une colonie des Doriens devenus possesseurs de la métropole. D'après la tradition nationale des Phliasiens, Rhegnidas, fils de Phalcès et petit-fils de Téménus, s'était emparé de Phlionte à la tête de quelques Doriens d'Argos et de Sicyone, et en avait chassé Hypasus qui y régnait. Cette ville avait porté dans l'origine le nom d'*Arethyrée*.

C'est à l'infatigable et savant abbé Sestini que la numisma-

[1] Strab., lib. VIII, p. 378. — Athen., lib. XIII, p. 573. Strabon ajoute que ces courtisanes attiraient beaucoup de patrons de vaisseaux qui s'y ruinaient, ce qui avait donné lieu au proverbe : *Il n'est pas donné à tout le monde de faire le voyage de Corinthe.*

[2] Paus., lib. II, c. 12. Après le retour des Héraclides dans le Péloponèse.

tique est redevable de la restitution à Phlionte, d'une médaille d'argent faussement attribuée, pendant long-temps, à Sinope de Paphlagonie [1]. Je suis surpris qu'il n'ait pas également restitué celles-ci, que quelques numismates ont donnés mal à propos à Phæstus, de l'île de Crète. On est à peu près d'accord aujourd'hui sur cette rectification. Indépendamment de l'exacte ressemblance du module de la monnaie, et du taureau cornupède qui s'y trouve représenté, le revers convient parfaitement à la ville de Phlionte qui, suivant une tradition mythologique, devait son nom à Phlias, fils de Bacchus [2], dont les grappes de raisin indiquent le culte. Du temps de Pausanias [3], on voyait encore le vieux temple que les Phliasiens avaient consacré à ce dieu, près de la place publique et à peu de distance de l'endroit nommé *Omphalos (nombril)*, qu'ils croyaient être le milieu du Péloponèse. Quelques auteurs prétendent que c'est du nom de la ville de Phlionte que Bacchus avait reçu le surnom de *Phlius*.

D'ailleurs toutes ces monnaies se trouvent dans le Péloponèse, et tous ces signes réunis sont trop caractéristiques pour laisser la moindre incertitude sur leur origine.

Le taureau, qui forme le type des monnaies d'un grand nombre de villes, a donné lieu à plusieurs opinions différentes parmi les numismates. La plus généralement adoptée est que ce symbole fait allusion au culte de Bacchus, et ici les signes qui l'accompagnent sont trop indicatifs pour laisser le moindre

[1] Sestini, *Lett. e Dissert. num.*, tom. II, pl. 4. — ΑΙΞΛΦ, bœuf cornupède, à gauche. ℞. ΣΙΩΝ entre les rayons d'une roue, dans un carré creux. AR 5. Il existe un coin moderne de cette médaille.

[2] Steph. Byz., v. Φλιεῦς·

[3] Paus., lib. II, c. 13.

doute sur ce point. Il n'est pas surprenant d'ailleurs que les anciens aient pu le représenter par ce symbole; on sait que ce dieu était vénéré par les femmes de l'Élide, sous la forme d'un taureau. Plutarque [1] nous apprend que la plupart des Grecs représentaient Bacchus sous l'emblême de cet animal.

Toutefois, cette opinion ne saurait être exclusive, car on ne peut se refuser à reconnaître que le taureau est quelquefois un emblême des fleuves et de l'agriculture. C'est ce que j'aurai l'occasion de prouver un peu plus loin. En attendant, je crois qu'en pareille incertitude ce sont les symboles accessoires qui doivent décider la question.

SICYON *nunc* Vasilica.

1. Oiseau nettoyant son bec avec ses pattes.
   ℞. Colombe volant, au milieu d'un carré creux. *Pl.* 11, n° 28. . . . . AR. 1-F. a. *
2. ΙΟΥΛΙΑ.ΔΟΜΝΑ. ϹΕΒΑϹΤΗ. Tête de Julie, à droite.
   ℞. ϹΙΚΥѠΝΙѠΝ. Victoire marchant de droite à gauche. . Æ. 6 ½.-F. o.

C'est aux Telchines qu'Étienne de Byzance [2] attribue la première fondation de Sicyone, d'où ils furent chassés par les Argiens. Plus tard, Phalcès, fils de Téménus, vint s'y établir à la tête d'une colonie dorienne [3]. Suivant Pausanias [4], ce prince, qui s'était emparé de Sicyone à la faveur d'une surprise nocturne, consentit généreusement à partager le pouvoir avec Lacestadès, qui y régnait et qu'il venait de vaincre.

[1] *Plerique Græcorum Bacchi simulacra faciunt tauri formâ.* Plutarch., *de Isid. et Osirid.*

[2] Steph. Byz., v. Τελχις. — Euseb., *Chronic.*, lib. II, p. 66. — P. Oros., lib. I, c. 7.

[3] Herodot., lib. VIII, c. 43. — Ephor. *ap.* Strab, lib. VIII, p. 389.

[4] Paus., lib. II, c. 6. Sans doute parce que Lacestadès était, comme lui, descendant d'Hercule.

Sicyone, qui portait autrefois le nom de *Mécone*, et plus anciennement celui d'*Ægiali*, fut long-temps ville libre [1]. Durant les guerres des républiques de la Grèce, elle fut tantôt soumise aux Athéniens et tantôt opprimée par les armées de Lacédémone.

On est généralement d'accord aujourd'hui que les médailles représentant d'un côté une colombe volant, et au revers la chimère avec l'inscription ΣΕ ou ΣΙ, et attribuées auparavant à *Sériphus* et à *Siphnus*, doivent être restituées à Sicyone.

Celle-ci (n°. I), quoique sans légende, ne peut être attribuée qu'à cette ville. La colombe est le symbole principal que les Sicyoniens plaçaient sur leurs monnaies, par allusion peut-être au culte de Vénus, qui devait y être, comme à Corinthe, en grande vénération.

Les médailles impériales de Sicyone sont rares. On n'en connaissait point encore à l'effigie de Julia Domna, femme de Septime-Sévère. Le revers n'exige pas d'explication.

ÉLIDE.

L'Élide était, de tous les cantons du Péloponèse, le plus abondant et le mieux peuplé. Ses habitans jouirent long-temps d'une paix profonde. Suivant Éphore, les Étoliens ayant forcé les Éléens à la retraite, s'emparèrent de leur pays ainsi que du temple d'Olympie, qui avait appartenu auparavant aux Achéens, et à cause de la liaison de leur chef Oxylus avec les Héraclides, ils obtinrent sans peine qu'ils s'engageassent par un serment

[1] Pindar. *Nem.*, Od. IX, v. 123. — Strab., lib. VIII, p. 382

unanime à regarder l'Élide comme un pays consacré à Jupiter, et à traiter comme sacrilége quiconque y entrerait armé ou même qui n'en défendrait pas l'entrée autant qu'il dépendrait de lui.

C'est pourquoi, ajoute cet historien, ceux qui dans la suite fondèrent la ville d'Élis ne la fermèrent point par des remparts. Les troupes qui traversaient ce pays livraient leurs armes en y entrant et ne les reprenaient qu'à leur sortie des frontières. Iphitus choisit l'Élide comme un lieu inviolable pour y rétablir les jeux olympiques, vers l'an 884 avant J.-C. [1].

Toutes ces circonstances contribuèrent à rendre les Éléens florissans; car tandis que les peuples voisins se faisaient continuellement la guerre, ceux-ci jouissaient d'une paix profonde et en faisaient jouir les étrangers, dont l'affluence extraordinaire augmentait à la fois leur population et leurs richesses.

ELIS *nunc* Paleopoli.

Tête de Pallas casquée, à droite, au milieu d'un carré creux.

℟. Pégase volant, à gauche; au-dessous, F. *Pl.* 11, n° 29. AR. 5.-F. a. *

Je ne vois guères d'autre moyen, pour expliquer cette médaille, que d'adopter l'opinion de M. Cousinéry [2], au sujet des monnaies fournies par diverses villes du Péloponèse au trésor formé pour soutenir la ligue achéenne. Polybe nous apprend cependant que les Éléens n'étaient que froidement attachés à cette confédération, et leur amitié pour les Étoliens, auxquels ils accordèrent le droit de passage, nous en fournit une preuve,

[1] Ils avaient été institués pour la première fois par Hercule d'Ida. Selon Pausanias, Oxylus les renouvela; mais, après sa mort, ils furent encore interrompus jusqu'à Iphitus, contemporain de Lycurgue. Paus., lib. v, c. 4, 7 et 8.

[2] Cousinéry, *Essai sur les monnaies de la ligue achéenne.*

en même temps qu'elle détruit l'objection de M. Larcher[1] qui conteste aux Éléens une origine étolienne. Quoique la ville d'Élis fût très-riche et très-peuplée, et qu'elle se trouvât à la tête d'une association très-considérable de bourgs et de villes, je ne connais pas d'autre médaille qu'on puisse lui attribuer avec quelque certitude pour le service de la ligue. Faudrait-il en rechercher la cause dans la facilité qu'elle aurait obtenue de faire recevoir sa propre monnaie pour les dépenses communes? Cette conjecture paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle se trouve confirmée par la rareté des monnaies des Messéniens et des Argiens, et qu'on sait que la république achéenne manqua souvent de numéraire.

Le F ou digamme que l'on remarque sur cette médaille, et qui ne se trouve que sur celles de l'Élide, en facilite la classification. On a cru long-temps que ce signe, au lieu d'un double F, n'était autre qu'un F latin, et cette erreur avait fait attribuer à un peuple de l'Étrurie, qui portait le nom de *Falisci*, plusieurs monnaies anciennes de l'Élide, remarquables par la beauté du dessin et l'élégance de leur fabrique[2]. C'est M. Richard Payne[3], savant anglais, qui a fait, le premier, cette importante découverte, confirmée depuis par tous les voyageurs qui ont parcouru l'Élide et en ont rapporté plusieurs médailles très-anciennes, sur lesquelles on observe le même digamme.

La richesse des Éléens, chez qui les jeux olympiques faisaient refluer beaucoup de numéraire, explique suffisamment le nombre considérable des monnaies d'argent qui nous restent

[1] Larcher, *Not. sur Herodot.*, tom. v, p. 453.
[2] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. 1, p.
[3] R. Payne, *Essais analyt. sur l'alph. grec.*

de ce peuple. Cette province, que Pindare[1] appelle le *territoire du maître des dieux*, était particulièrement consacrée à Jupiter; c'est là qu'on voyait cette magnifique et célèbre statue d'ivoire, chef-d'œuvre de Phidias [2].

ILES ADJACENTES AU PÉLOPONÈSE.

CEPHALENIA INSULA *nunc* CÉPHALÉNIE.

Tête de jeune homme, sans doute de Céphale, coiffée d'un bonnet, à droite; au-dessous, tête de cheval.
℞. ΚΕΦΑ. Tête de femme, sans doute de Procris, à gauche; dans le champ, monogr. (23). . . . . Æ. 5.-F. o.

C'est de Céphale, fils de Deioneus et mari de Procris, que cette île prit son nom[3]. Ce héros la reçut d'Amphytrion comme une récompense des services qu'il lui avait rendus dans son expédition contre ces insulaires[4]. Le consul M. Fulvius la soumit aux Romains vers l'an 189 avant l'ère chrétienne.

Cette île renfermait quatre villes : *Cranium*, *Proni*, *Pallenses* et *Same* : nous possédons des médailles des unes et des autres.

[1] Pindar., *Od. ad Thrasyb.*

[2] On connaît les deux vers que ce chef-d'œuvre inspira à Philippe de Thessalonique.

Η' Θεὸς ἦλθ' ἐπὶ γῆν ἐξ ουρανοῦ, εἰκόνα δείξων
Φειδία, ἢ σύ γ' ἔβης τον θεὸν ὀψόμενος.

O Phidias ! ou c'est Jupiter qui descendit du ciel pour te montrer à faire son image, ou c'est toi qui montas au ciel pour voir Jupiter.

ANALECT. BRUNCK., vol. II, p. 225.

[3] Strab., lib. X, p. 456.

[4] Paus., lib. I, c. 37.

C'est la première fois que nous voyons figurer sur les monnaies de Céphalénie le symbole du cheval qui, suivant Pollux [1], était le principal type monétaire des Céphaléniens; encore même ici n'est-il que comme accessoire. On a lieu de s'étonner que parmi la quantité des médailles trouvées dans cette île, depuis quelques années, il ne s'en soit rencontré aucune avec ce type.

On doit croire que les deux têtes représentées sur cette monnaie sont celles de Céphale et de Procris, auxquels les historiens anciens nous apprennent que les Céphaléniens avaient élevé des autels.

PALLENSES CEPHALENIÆ *nunc* PALICHI *vel* LIXURI.

ΠΑ. Tête de femme, peut-être de Pallensis, avec pendans d'oreille, à gauche.

℞. ΠΑ. Tête presque semblable, sans doute de Procris. *Pl.* 11, n° 30. . . . . AR. 2 $\frac{1}{2}$-F. *

Suivant Strabon, Etienne de Byzance et le grand Etymologiste, c'est à un des enfans de Céphale que la ville de Pallenses dut son nom [2]. Notre médaille vient confirmer cette tradition, car on ne peut guères attribuer qu'à la fondatrice de la ville et à Procris, sa mère, les deux têtes qui s'y trouvent représentées et qui n'offrent aucun des caractères ou symboles attribués aux divinités que les médailles nous font connaître.

Les monnaies d'argent de Pallenses ne sont pas rares. La nôtre ne diffère que par le module, de celle que MM. Sestini et Mionnet ont déjà publiée [3].

[1] Pollux, lib. IX, c. 6.

[2] Strab., *loc. cit.*—Steph. Byz., v. Κεφαλενια.—Magn. Etym., v. Κεφαληνη.

[3] Sestini, *Lett. e. Dissert. num.*, tom. VIII. — Mionnet, *Descript. des Méd. ant.*, tom. II, p. 204, n° 9.

ZACYNTHUS INSULA *nunc* ZANTE.

1. Tête de cheval.
℞. Ξ. Au milieu d'un carré creux. *Pl.* 11, n° 31. . . . AR. ¼.-F. a.
2. . . . . Tête de Caracalla, à droite.
℞. ZAKINΘIωN. Bacchus debout tenant le thyrse de la main droite. . . . . Æ. 6.-F. o.

Suivant le témoignage de Pausanias, confirmé par Eustathe et Etienne de Byzance [1], Zacynthus, fils de Dardanus, vint à la tête d'une colonie arcadienne s'établir dans cette île à laquelle il donna son nom. Strabon [2] prétend qu'elle faisait partie des états d'Ulysse. Homère [3] en parle comme d'un lieu qui, de son temps, était rempli de bois; mais Pline [4] nous apprend que ses habitans s'étant dans la suite livrés à l'agriculture, elle devint très-fertile.

Le carré creux dont cette petite monnaie (n. 1) porte l'empreinte, atteste sa haute antiquité. Le cheval est un type nouveau pour Zacynthe, et je ne sais trop comment expliquer ce symbole, à moins qu'on ne veuille considérer cet animal comme faisant allusion au culte du soleil ou d'Apollon, auquel il était consacré. La plupart des monnaies de Zacynthe attestent la dévotion de ces insulaires pour cette divinité.

Je ne crois pas qu'on ait encore publié des médailles impériales de Zacynthe, à l'effigie de Caracalla. Celle-ci est curieuse, en ce qu'elle nous fait connaître le culte que les habitans

[1] Pausan., lib. VIII, c. 24. — Eustath. *ad Iliad.*, lib. II, v. 639. — Steph. Byz., v. *Ζάκυνθος*. — Dionys. Halic., lib. I, c. 50.

[2] Strab., lib. X, p. 457.

[3] Homer., *Odyss.*, lib. IX, v. 24. — Virg., *Æneid.*, lib. III, v. 270.

[4] Plin., lib. IV, c. 12.

de cette île rendaient au dieu Bacchus [1]. Suivant Strabon [2], on y recueillait beaucoup de vin, dont la qualité ne devait pas être excellente, puisque Plutarque [3] nous apprend que les Zacynthiens étaient obligés d'y mêler du plâtre de leur île, cuit au four, pour en corriger l'âpreté.

LACONIE.

LACEDÆMON *nunc* PALÆO-CASTRO *vel* PALÆO-CHORI.

1. Tête de Jupiter, à droite.
℞. Monogramme Achéen (22), AA et le monogr. (17) avec les bonnets des Dioscures; le tout au milieu d'une couronne de laurier. *Pl.* 11, n° 33 . . . . AR. 3.-F. o.

2. Tête de Jupiter, à droite.
℞. Monogr. Achéen (22), ΠΥ et le monogr. (23), avec les bonnets des Dioscures; le tout au milieu d'une couronne de laurier. *Pl.* 11, n° 34. . . . . AR. 3.-F. o.

3. ΓΑΛΛΙΗΝϢ....... Buste lauré de Gallien, à gauche, armé d'un bouclier et d'une lance.
℞. ΛΑΚЄΔΑΙΜΟΝΙϢΝ. Minerve casquée, en terme, à droite, tenant dans la main droite un javelot et dans la gauche un bouclier; dans le champ les monogr. (24 et 25). *Pl.* 11, n° 35. . . . Æ. 8-F. o.

Sans s'arrêter au témoignage de quelques historiens sacrés, qui donnent aux Lacédémoniens une origine juive [4], il suffit de savoir que les commencemens de la civilisation dans la La-

[1] Spon a publié une médaille de Zacynthe, représentant, comme la nôtre, Bacchus armé du thyrse, et tenant une grappe de raisin de la main droite.

[2] Strab., lib. x, p. 458.

[3] Plut., *Quæst. natur.* 10.

[4] Joseph., lib. xii, c. 5; lib. xiii, c. 9. — Macchab., lib. i, c. 12. — Zonar., *Annal.*, lib. iv, c. 24.

conie, remontent à une époque très-reculée, que l'on peut d'après les traditions rapportées par divers auteurs anciens, évaluer à 1786 ans environ avant J.-C.

Cette ville, sur l'Eurotas, dut son origine au roi Lacedæmon qui lui donna le nom de sa femme, d'où elle fut indistinctement appelée Lacédémone ou Sparte [1]. Oreste, qui joignit ce royaume à ceux d'Argos et de Mycènes, eut pour successeur Tisamène, qui en fut dépossédé par les Héraclides[2]. Un des rois de cette race, Aristodème, laissa deux fils, Eurystène et Proclès, qui gouvernèrent conjointement et avec une égale autorité. Cette administration continua de même sous une succession de trente princes de la ligne d'Eurystène, et de vingt-sept de celle de Proclès. Lycurgue fut un des successeurs de ce dernier. On connaît les lois sévères que ce législateur imposa à Lacédémone pour étouffer les élémens de discorde et de révolte qui agitaient sa patrie, et qui l'auraient précipitée vers une ruine inévitable et prochaine. La forme de gouvernement qu'il avait établie se maintint plus de 500 ans après lui, et valut pendant long-temps aux Spartiates l'empire de la terre et de la mer.

Cléomène III et Epiclidas furent les deux derniers rois de Sparte. Celui-ci périt 222 ans avant J.-C. à la bataille de Sélasie où son armée fut battue par Antigone, régent de Macédoine, que les Achéens avaient appelé à leur secours. Cléomène se réfugia en Égypte où il trouva la mort après avoir vu sa patrie occupée par le vainqueur, et le royaume de Lacédémone détruit.

[1] Selon Eustathe (*in Iliad.*, lib. II, v. 581), Sparte et Lacédémone étaient le nom des deux principaux quartiers de la ville.

[2] Lors de leur retour dans la Grèce, dans la 82e année après le siége de Troie, en 1202 avant J.-C.

Philopœmen délivra les Spartiates du joug des tyrans Machanidas et Nabis, et les associa à la ligue achéenne, mais il succomba, victime de la férocité des Messéniens qui le firent prisonnier. Lycortas, père de Polybe, vengea la mort de son ami, et admit plusieurs nouvelles villes dans la confédération; mais ce secours tardif et insuffisant ne put relever les esprits abattus, ni ranimer l'espérance et le courage dans le cœur des fédérés, et la ligue ne devint plus qu'un instrument que l'artificieuse Rome dirigeait à son gré. Guidé par une politique aussi ambitieuse que perfide, le sénat romain, fier de la chute de Carthage sa rivale, aspirait déjà à l'empire universel qui, après avoir accablé le monde, devait l'accabler lui-même.

Lacédémone tomba sous les coups de la puissance romaine; mais les empereurs lui conservèrent l'autonomie, et les Spartiates ne furent tenus à d'autres services envers les Romains, qu'à ceux que se doivent des alliés [1].

La dévotion des Lacédémoniens pour les fils de Tyndare se manifeste sur la plupart des monnaies qu'ils firent frapper, soit pour leur propre usage, soit pour la cotisation de la ligue, à laquelle leur fierté répugna long-temps à s'associer. Le chiffre achéen qu'on remarque sur celles-ci (n° 1 et 2), fait suffisamment connaître leur destination. Elles ne portent d'autre signe distinctif que les bonnets des Dioscures, et ces deux symboles durent paraître suffisans pour les faire reconnaître; aussi nous ne pouvons guère douter aujourd'hui que les monnaies marquées de ce signe n'appartiennent à la ville de Lacédémone à laquelle seule il était propre [2].

[1] Strab., lib. VIII, p. 365.

[2] Toute la Messénie et la Laconie étaient consacrées aux Dioscures Castor et

Je ne crois pas qu'on ait publié de médailles impériales de cette ville postérieures au règne de l'empereur Elagabale; celle-ci porte l'effigie de Gallien. Cette particularité et l'armure dont ce prince est revêtu, et qu'on ne trouve guère que sur les monnaies des peuples de l'Asie, ont fait supposer d'abord que cette pièce intéressante pourrait bien appartenir à quelque colonie lacédémonienne établie dans l'Asie mineure, et qui, fière de son origine, se serait montrée jalouse de la consacrer sur ses monnaies à l'instar de *Sagalassus* de Pisidie, et de quelques autres cités; mais cette opinion n'est nullement admissible, car de ce que l'on ne connaît point de monnaies de Lacédémone depuis Elagabale, on ne saurait conclure avec fondement qu'il n'en a point été frappé dans cette ville après cet empereur, et rien ne nous autorise à croire que le droit d'autonomie accordé aux autres villes de cette province, ait été enlevé à Lacédémone après le règne de ce prince.

Quant au bouclier et à la lance qu'on retrouve en effet sur quelques médailles de l'Asie, je ne pense pas que ce soit un argument suffisant pour justifier cette classification tout-à-fait arbitraire. D'ailleurs les monogrammes qui se trouvent sur notre médaille ne sont pas assez indicatifs pour déterminer à quelle ville il serait raisonnable de l'attribuer. Je ne doute donc pas que cette monnaie intéressante n'appartienne à la ville de Lacédémone.

Le type de Minerve n'est pas nouveau pour les médailles de cette ville; il se rapporte au culte antique et spécial dont les Spartiates honoraient cette divinité; ces termes ou Hermès figurent également quelquefois sur les monnaies des villes

Pollux. Les Lacédémoniens juraient par ces deux divinités. Stasinus, d'après Tzetzès (*ad Lycophr.*) avait écrit leur histoire.

grecques. Personne n'ignore que ces peuples appelaient les pierres cubiques, surmontées de têtes, des *termes* ou des *hermès*, et cette dénomination a été conservée depuis par les artistes. On prétend encore que ces monumens grossiers portaient le nom d'Hermès parce que c'était à Mercure qu'on avait érigé les premiers.

BOEA.

1. ΜΑΡ. ΑΥΡΗ. ΑΝΤωΝΕΙΝΟC. Tête laurée de Caracalla, à droite, avec *paludamentum*.
   ℟. ΒΟΙΑΤωΝ. Cupidon marchant, à gauche, tenant un arc de la main gauche et une torche de la droite. . . . . Æ. 5-F. o.
2. . . . . ΒΙΑ. ΠΛΑΥΤΙΛΛΑ. CEB. Buste de Plautille, à droite.
   ℟. ΒΟΙΑΤωΝ. Esculape debout avec ses attributs. *Pl.* 11, n° 52. . . . . Æ. 5-F. o.
3. ΛΟΥ. Π. CΕΠ. ΓΕΤΑC. ΚΑΙ. Tête nue de Géta, à droite, avec *paludamentum*.
   ℟. ΒΟΙΑΤωΝ. Buste de Diane *Soteira*, à droite, le carquois sur l'épaule.. . . . . Æ. 5-F. o.

On ne connaît point de médailles autonomes de cette ville située, d'après Pausanias et Ptolémée [1], sur les bords de la mer, non loin du cap Malée. Elle devait sa fondation à Boeus, un des Héraclides, qui y avait rassemblé les habitans de trois villes, *Étias*, *Aphrodisias* et *Side*.

Les médailles impériales qu'elle nous a laissées sont rares. Celle-ci (n° 2), à l'effigie de Plautille, femme de Caracalla, n'offre, quoique inédite, rien de bien curieux, et n'exige aucune explication. Elle fait allusion au culte que les habitans de cette contrée rendaient à Esculape. Pausanias nous ap-

[1] Paus., lib. III, c. 22. — Ptolem., lib. III, c 16.

prend que les Boécns avaient consacré à ce dieu un temple magnifique qui jouissait d'une grande célébrité.

Le type de Cupidon n'est pas nouveau pour les médailles de Boea. M. Mionnet[1] en a publié une semblable, d'après Pellerin, mais à l'effigie de Géta. Il n'est pas surprenant de voir ce symbole figurer sur les monnaies d'une ville qui devait son origine à d'anciens habitans d'*Aphrodisias* ou de la cité *consacrée à Vénus*.

Le (n° 3) n'offre pas la même particularité que la médaille publiée par M. Mionnet, où l'on donne à Géta le prénom de *Julius*. Il figure ici seulement avec ceux de *Lucius Publius Septimius* qu'on retrouve sur la plupart des monnaies frappées à son effigie. Il ne serait pas extraordinaire du reste que ce prince eût porté le nom de *Julius* qui lui aurait été donné par sa mère Julie. Le type de Diane est tout-à-fait nouveau pour Boea, et se rapporte à un événement relatif à la fondation de cette ville. On raconte, dit Pausanias[2], que les habitans d'*Êtias*, d'*Aphrodisias* et de *Side*, chassés de leur patrie, cherchaient le lieu où le destin voulait qu'ils s'établissent, lieu qui, suivant un oracle, devait leur être indiqué par Diane. Débarqués dans le golfe de Laconie, ils aperçurent un lièvre, le prirent pour guide, et le voyant se cacher dans un buisson de myrthe, ils bâtirent leur ville autour de cet arbuste pour lequel ils conservèrent toujours la plus profonde vénération, et auquel ils donnèrent le nom de Diane *Soteira*.

[1] Mionnet., *Descr. des Méd. ant.*, tom. II, p. 226, n° 81.
[2] Paus., *loc. cit.*

ARGOLIDE.

ARGOS *nunc* Argo.

1. Tête de femme, à gauche, coiffée d'une espèce de tiare ornée de fleurs; pendans d'oreilles et collier de perles.
   ℞. ΑΡΛΕΙΟΝ. (*Sic*). Tête de taureau entre deux dauphins posés en sens contraire. *Pl.* III, nº 1. . . . . AR. 6.-F. a**
2. Même tête.
   ℞. ΑΡΓΕΙΩΝ. Loup entre deux dauphins. *Pl.* III, nº 2. AR. 6-F.**
3. Même tête.
   ℞. ΑΡΓΕΙΩΝ. Symbole inconnu, peut-être phare, entre deux dauphins[1]. *Pl.* III, nº 3. . . . . AR. 6-F. *
4. Même tête.
   ℞. ΑΡ. Pallas debout tenant dans la main droite une lance, le bras gauche armé d'un bouclier et les épaules couvertes d'une draperie dont les extrémités pendent sous les bras. *Pl.* III, nº 4. . AR. 2 ½.-F. *
5. Μ. ΑΥΡ. ΚΟΜ. ΑΝΤ. Tête laurée de Commode, à droite.
   ℞. ΑΡΓЄΙѠΝ. Bacchus nu debout, tenant le *cantharum* de la main droite et la gauche posée sur un thyrse. . . . . . Æ. 6.-F. o.
6. ......CЄΠΤ. CЄΥΗΡΟC. Π. Tête laurée de Septime Sévère, à droite.
   ℞. ΑΡΓЄΙѠΝ. Persée debout, tenant dans la main droite la tête de Méduse et de la gauche la *harpa*. . . . . Æ. 6.-F. o.
7. ....CЄ.. CЄΟΥΗΡΟC. ΠЄΡΤ. Tête laurée de Septime Sévère, à droite.
   ℞. ΑΡΓЄΙѠΝ. Jupiter nu debout, tenant dans la main droite la haste; à ses pieds un aigle. . . . . Æ. 7.-.F. o.

Inachus, à la tête d'une colonie phénicienne, vint se fixer dans le Péloponèse vers l'an 1985 avant J.-C.[2]. La civilisation

[1] Il existe un coin moderne de cette monnaie, ainsi que d'une autre de la même ville, représentant un cygne au milieu des deux poissons.

[2] La date de l'établissement d'Inachus dans la Grèce varie dans tous les auteurs qui en ont parlé. Le P. Pétau prétend que ce héros fonda l'empire d'Argos, 327 ans avant que les Israélites sortissent d'Égypte, ce qui ne s'éloigne pas de beau-

ne tarda pas à faire des progrès rapides sous l'influence de ce chef industrieux. Des villes s'élevèrent de toutes parts, et vers la fin de son règne aussi long que paisible, la Grèce possédait déjà un grand nombre de villes parmi lesquelles Argos devint bientôt la plus importante, puisqu'on la regarda long-temps comme la métropole de tout le Péloponèse [1].

C'est à cette cité riche et puissante qu'appartiennent nos médailles. Les n°s 1, 2 et 3 étaient depuis long-temps classés parmi les incertaines de l'île de Crête; mais les nombreuses découvertes faites depuis quelques années ne permettent plus d'incertitude sur leur véritable origine.

Le loup est le type le plus généralement en usage sur les monnaies d'Argos, et deux traditions servent à en justifier l'adoption. Suivant Pausanias, Apollon était l'objet de la vénération particulière des habitans de cette province, à cause d'un événement qui semble cependant avoir plus de rapport à Corinthe qu'à Argos. Le territoire de cette première ville était infesté par des loups; Apollon montra aux Argiens un arbre dont l'écorce, réduite en poudre, empoisonnerait ces animaux qui sans doute exerçaient également des ravages dans l'Argolide; en reconnaissance de ce bienfait ils élevèrent un

coup du sentiment d'Eusèbe. L'abbé Mignot rapporte cet événement à l'an 1856 avant J.-C.. Marsham, dans son *Canon chronologique*, se fonde sur l'autorité de Castor, et indique l'an 2822 de la période Julienne ou 1892 avant notre ère. Fréret, dans sa *Défense de la Cronologie*, le place à l'an 1884 avant J.-C., et plus bas à l'an 1970, sans expliquer pourquoi il emploie successivement ces deux époques différentes. L'opinion de M. Larcher, établie d'après des calculs puisés aux meilleures sources de l'antiquité, semble préférable et est généralement adoptée.

[1] Herodot., lib. 1, c. 1.—Steph. Byz., v. Ἰνακία. On attribue la fondation de la citadelle d'Argos à Danaüs vers l'an 1570 avant notre ère.

temple en l'honneur de ce dieu auquel ils donnèrent le nom d'Apollon *Lycius* du mot ΛΥΚΟΣ *loup* [1].

Suivant le même auteur, Danaüs et Gélanor se disputaient le trône d'Argos. Le jour fixé pour décider entre ces deux prétendans, au moment où les Argiens attendaient que les dieux se fussent prononcés, un loup énorme sortit d'une forêt voisine, se jeta sur un taureau qui passait sous les murs de la ville avec un troupeau de vaches et le dévora. Les spectateurs prirent cet accident pour un augure, et ayant comparé Gélanor au taureau et Danaüs au loup, déclarèrent que celui-ci devait avoir la préférence. Danaüs, ayant attribué cette faveur à Apollon, lui consacra, sous le nom d'Apollon *Lycius*, le temple le plus célèbre qu'il y eût à Argos [2].

Cette version me paraît mériter la préférence avec d'autant plus de raison qu'elle se trouve en quelque sorte confirmée par les revers des n°s 1 et 2, où un loup et la tête d'un taureau sont représentés au milieu des deux poissons. Il est possible que les Argiens aient voulu par ces deux symboles consacrer ce mémorable événement.

L'opinion générale des numismates reconnaît un phare dans le symbole de forme inconnue qui se trouve sur le n° 3, et ce signe se rapporterait dès-lors au culte de Neptune, auquel les deux poissons font également allusion. D'après Hérodote [3], le culte de cette divinité était originaire de la Libye, et avait été apporté à Argos par les Phéniciens qu'Inachus y avait conduits.

[1] Paus, lib. II, c. 9.

[2] Paus., lib. II., c. 19.

[3] Herodot., lib. II, c. 50.

La tête coiffée d'une espèce de tiare est sans doute celle de Junon, à laquelle l'Argolide était consacrée [1]. Strabon et Pausanias[2] nous donnent la description du temple magnifique qu'on lui avait dédié à Argos. La statue de la déesse toute d'or et d'ivoire, et ouvrage de Polyclète, était surtout d'une beauté remarquable.

Le revers du n° 4 n'est, je pense, qu'une copie de la statue de Minerve ou du Palladium troyen que les Argiens prétendaient avoir recueilli dans leur ville après la ruine d'Ilium, dont on sait que la destinée était attachée à cette fatale statue [3].

Les monnaies impériales d'Argos ne sont pas rares; je ne crois pas cependant qu'on en ait encore publié à l'effigie de l'empereur Commode. Les symboles représentés sur celle-ci (n° 5) sont l'emblême de la dévotion des Argiens pour Bacchus [4]. On sait combien de difficultés les partisans de ce culte eurent à surmonter, quand ils voulurent l'introduire pour la première fois dans cette contrée. Formés par l'assemblage d'une foule indisciplinée d'hommes et de femmes animés par le fanatisme et par les vapeurs du vin, ils ne purent résister à Persée, roi de l'Argolide, qui, venu à leur rencontre, les défit complètement, et en tua un grand nombre [5].

Les prêtres de Bacchus ne furent point découragés par ce

[1] Suivant les traditions mythologiques, Neptune et Junon se disputaient l'empire de cette contrée; mais le différend fut jugé en faveur de Junon.

[2] Strab., lib. VIII, p. 372.—Paus., lib II, c. 17.—Strabon nous apprend que les ouvrages de Polyclète étaient supérieurs à tous les autres, sous le rapport de l'art, mais inférieurs à ceux de Phidias pour la grandeur et la magnificence.

[3] Paus., lib. II, c. 23.

[4] Suivant la fable, Bacchus, après avoir établi son culte à Thèbes, passa luimême dans l'Argolide pour l'y faire recevoir.

[5] Paus., lib. II, c. 20.

revers, et voulurent faire de nouvelles tentatives, après la mort de Persée. Ils cherchèrent cependant à s'introduire de préférence dans cette partie de l'Argolide que gouvernait Anaxagoras, fils de Mégapenthes, et dont Argos était la capitale. Mais cette fois ils n'osèrent plus tenter la voie des armes; la faiblesse des femmes et le peu de liberté accordée à ce sexe dans la Grèce, leur présentèrent un auxiliaire à la fois plus sûr et plus puissant. Leurs émissaires secrets parvinrent facilement à fanatiser les Argiennes[1] qui bientôt, au mépris de toute pudeur, abandonnèrent leurs maisons, leurs époux, leurs enfans même pour aller dans les bois se livrer à toutes les extravagances et à toutes les dissolutions dont ce culte s'était surchargé en passant par la Thrace.

Anaxagoras eut recours à Mélampus pour mettre un terme à ces désordres, et celui-ci fut assez heureux pour y parvenir. Les Argiennes dont la raison était entièrement égarée par le fanatisme et par l'habitude d'une vie errante et vagabonde, se dérobèrent long-temps aux poursuites dont elles furent l'objet; mais enfin après avoir parcouru toute l'Argolide, l'Arcadie et le Péloponèse en commettant les actions les plus indécentes et même les plus atroces, elles arrivèrent à Sicyone où la fatigue les obligea de s'arrêter. Mélampus les y fit saisir, et après les avoir guéries, les ramena dans leur patrie[2].

Mais ce n'était pas assez que d'avoir remédié à tant d'excès, il fallut songer à les prévenir, et des concessions furent jugées nécessaires. On s'occupa donc de régulariser le culte de Bacchus; on érigea des temples à ce dieu, et on institua en son honneur des fêtes annuelles, pendant lesquelles on fut obligé

[1] Herodot., lib. IX, c. 34. — Diod. Sic., lib. IV, c. 68.
[2] Paus., lib. II, c. 7. — Apollod., lib. II, c. 2.

de permettre aux femmes de se livrer encore à une partie des excès qui avaient été abolis.

Cette médaille (n° 6), quoique représentant les mêmes types qu'on trouve sur celles attribuées à Argos de Cilicie, doit, à mon avis, appartenir à la ville de ce nom dans l'Argolide, où elle a été trouvée en 1816 avec celle qui suit et deux des médailles d'argent. On sait que Persée, fondateur de Mycènes, avait été roi d'Argos, mais que la douleur qu'il éprouva d'avoir tué son grand-père Acrisius, d'un coup de palet dans les jeux qu'on célébrait pour les funérailles de Polydecte, l'engagea à faire un échange avec Mégapente fils de Prœtus, de son royaume d'Argos contre le territoire de Mycènes [1]. Après sa mort tous ces peuples lui élevèrent des monumens héroïques, et il n'est pas surprenant dès-lors qu'ils se soient montrés jaloux de représenter sur leurs monnaies les faits honorables de ce héros. La ville d'Argos de Cilicie, colonie argienne, put fort bien, il est vrai, adopter les mêmes types monétaires; mais est-ce une raison pour les exclure des monnaies de la métropole, et n'est-il pas plus probable que celle-ci les a créés et que sa colonie les a adoptés après elle? d'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, en pareille incertitude quel guide plus sûr que la fabrique? Or, après un léger examen il est facile de se convaincre que celle-ci est de la Grèce d'Europe. Je n'hésite donc pas à l'attribuer à la ville d'Argos dans l'Argolide.

Le revers de la médaille n° 7 nous offre peut-être une copie de la statue que les Argiens avaient élevée à Jupiter *Méliclius* ou le *Débonnaire*, en l'honneur duquel on célébrait chaque année de grands sacrifices [2]. On se rappelle que ces

[1] Apollod., lib. II, c. IV.

[2] Cette statue remarquable, en marbre blanc, était l'ouvrage de Polyclète.

peuples, fatigués des incursions continuelles des Lacédémoniens qui ne songeaient qu'à s'agrandir à leurs dépens, résolurent d'entretenir pour leur défense mille hommes d'élite dont ils confièrent le commandement à un de leurs compatriotes, du nom de Brias. Celui-ci, abusant bientôt de son autorité, maltraita le peuple et commit toute sorte d'excès. Un jour qu'une jeune fille qu'on venait de marier était conduite par ses parens chez son époux, il eut la hardiesse de l'arracher de leurs mains et d'en abuser. Résolue de se venger ou de mourir, elle parvint à s'introduire chez Brias à la faveur de la nuit, et lui creva les yeux pendant son sommeil. Elle fut arrêtée; mais ayant eu le bonheur de se sauver, elle courut se mettre sous la protection du peuple qui ne voulut point l'abandonner, quelque pressantes que fussent les instances des mille pour la ravoir.

Les esprits s'aigrissant de plus en plus, on en vint aux mains, et le peuple victorieux poursuivit les mille avec tant d'acharnement, qu'ils furent tous massacrés. Quelque temps après on songea à expier les crimes de cette guerre civile, et c'est alors que cette statue fut consacrée à Jupiter Mélichius[1]. Notre monnaie fut peut-être frappée à l'occasion des fêtes expiatoires qu'on célébrait à Argos en l'honneur de ce dieu.

[1] Paus., lib. II, c. 20.

CLEONE *nunc* Clegna, *vel* San-Vasili.

1. Tête radiée d'Apollon, de face.
   ℞. ΚΛΗ. Taureau cornupète allant de gauche à droite; dans le champ feuille de lierre. *Pl.* III, n° 5. . . . . Æ. 3½.-F. *
2. Même tête.
   ℞. ΚΛΗ. En monogr. (26). *Pl.* III, n° 6. . . . . . AR. 2.-F. 0.

Selon le témoignage de Pausanias [1], ce fut à Cléonès, fils de Pélops, ou à Cléone, une des filles de l'Asopus, que cette ville dut son origine et son nom.

La médaille n° 1 a déjà été publiée par quelques numismates qui l'ont rangée dans la classe des incertaines [2]; la classification que j'indique aujourd'hui me semble incontestable. On sait que l'usage de l'H pour l'E est, comme celui de l'E pour l'I, très-fréquent sur les monnaies, et que les Grecs mettaient peu de différence dans la prononciation de ces lettres. Ainsi on écrivait indistinctement ΑΘΗ pour ΑΘΕ, ΘΗΒ pour ΘΕΒ, ΚΛΗ pour ΚΛΕ, ΜΙΝΔΑΟΝ pour ΜΕΝΔΑΩΝ, ΝΕΣΙΒΙ pour ΝΙΣΙΒΙ; les symboles sont d'ailleurs caractéristiques et ne permettent pas la plus légère incertitude : le taureau cornupète est absolument semblable à celui qui figure sur les monnaies de Phlionte, ville voisine de Cléone, et la feuille de lierre, emblême accessoire, indique évidemment une allusion au culte de Bacchus. La tête radiée ne peut être, ce me semble, que celle d'Apollon, honoré d'un culte antique et spécial dans toute l'Argolide, et particulièrement à Cléone en reconnais-

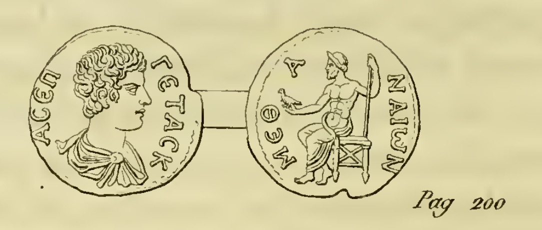
[1] Paus., lib. II, c. 15. — Ovid., *Metamorph.*, lib. VI, fab. 10, v. 6.

[2] Pellerin, *Rec. de Méd. des peuples et des villes*, tom. III, pl. 115, n° 15.— Hunter, tab. LXVII, n° 15. — Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. VI, p. 638, n° 168.

sance du secours signalé que ce dieu avait accordé à Alcathoüs, frère du fondateur de cette cité.

M. Millingen [1] a publié une médaille qui offre avec celle-ci (n° 2) quelque légère différence, mais qui, on n'en peut douter, appartient également à la ville de Cléone et non à celle de Cérinthus dans l'Eubée, à laquelle ce savant numismate l'attribue. La tête de face qu'il prend pour celle de Cérès est la même que celle représentée sur le n° 1, et cette erreur de sa part ne provient assurément que de la mauvaise conservation de l'exemplaire qu'il aura eu sous les yeux. M. le chev. de Haute-Roche en possède un à fleur de coin, qui ne peut laisser à cet égard, la moindre incertitude. Le monogramme pour être disposé différemment sur la médaille de M. Millingen, n'en est pas moins le même que sur la nôtre, et se compose des mêmes trois lettres ΚΛΗ initiales du nom de Cléone qu'on aperçoit sur le n° 1.

METHANA *nunc* Metana.



Α. CΕΠ.. ΓΕΤΑC. Κ. Tête nue de Géta, à droite, avec *paludamentum*.
℞. ΜΕΘΑΝΑΙΩΝ. Jupiter Ætophore assis à gauche, la main gauche posée sur la haste. . . . . Æ. F. o.

Methana était située entre Trézène et Épidaure dans la pé-

[1] Millingen, *Rec. de Méd. grecq. inéd.*, pag. 57, tab. III, n° 12.

ninsule du même nom. Thucydide et Diodore de Sicile la nomment Μεθωνή, mais Pausanias et Strabon l'appellent constamment Μεθανα, d'accord avec les médailles que le temps a laissé arriver jusqu'à nous.

On ne connaît point de monnaies autonomes de cette ville. Toutes les impériales qu'on a publiées jusqu'à ce jour ont été frappées sous le règne de Septime-Sévère et de sa famille. Celle-ci, quoique inédite, n'offre rien de remarquable.

TRŒZÈNE *nunc* DAMALA.

Tête de Pallas casquée, à droite.
℞. ΤΡΟ. Trident. . . . . Æ. 3-F. o.

Après la mort de Trœzen, le sage Pythée, son frère, réunit les deux villes d'Hypérée et d'Anthée en une seule, à laquelle il donna le nom de Trœzène [1]. Suivant les traditions nationales de ces peuples qui, s'il faut en croire Pausanias [2], faisaient tous leurs efforts pour relever leur origine, Minerve et Neptune s'étant disputé la protection de leur ville, ce dieu se contenta, par ordre de Jupiter, de la posséder en commun avec la déesse : aussi les Trœzéniens honoraient les deux divinités d'une dévotion particulière, et leurs monnaies représentaient d'un côté un trident, et de l'autre une tête de Minerve.

On avait lieu de s'étonner que, parmi les nombreuses médailles de Trœzène qui nous sont parvenues, il n'en eût point encore été trouvé de semblable à celle dont Pausanias nous donne la description. Celle-ci remplit cette lacune.

[1] Trœzène s'appelait autrefois *Posidonia*, de Posidon, nom de Neptune. *Strab.*, lib. VIII, p. 373.
[2] Paus., lib. II, c. 30.

ARCADIE.

ARCADIA *in genere.*

A..A. Tête de femme, à gauche; le tout au milieu d'un carré creux.
℞. Jupiter Ætophore assis, tourné à gauche. *Pl.* 111, n° 7. AR. 1 ½.-F. a.

Pélasgus fonda, vers l'an 1570 avant J.-C., le royaume d'Arcadie, qu'il fut obligé de céder à Danaüs. Les germes de la civilisation semés par les colonies qui avaient précédemment occupé ce pays fertile, se développèrent rapidement sous les mains industrieuses chargées d'en diriger les progrès; et une foule de colonies qui sortirent de son sein attestent l'accroissement de la population, et les progrès que cette civilisation avait opérés parmi ces peuples.

Arcas, dont l'origine est inconnue, vint à la tête d'une colonie d'Argiens s'emparer de cette contrée, dont il chassa les habitans, et à laquelle il donna son nom [1]. Grâce aux montagnes qu'ils occupaient, ces peuples demeurèrent long-temps à l'abri des secousses qui agitèrent le Péloponèse; mais ils ne purent rester constamment étrangers aux révolutions sanglantes qui désolèrent leurs voisins. Leur pays fut totalement dévasté; et du temps de Strabon, les villes les plus opulentes de cette province n'offraient que de misérables ruines [2].

Les Arcadiens furent, de tous les Grecs, les plus fidèles à

[1] Paus., lib. V, c. 1; lib. VIII, c. 3. — Aristot., *in Republ. Tegeat.* — Syncell., *Chronogr.*, p. 158 et 179.
[2] Strab., lib. VIII, p. 333.

la confédération achéenne : nous en trouvons la preuve dans les nombreuses monnaies qu'ils firent frapper, afin de fournir au trésor formé pour soutenir cette ligue mémorable.

Notre médaille offre peu de différence avec celles qui ont déjà été publiées, et dont on trouve une assez grande quantité. Il faut croire qu'elles étaient communes à toute la province, et qu'elles y avaient cours, indépendamment de celles que les villes arcadiennes faisaient frapper pour leur usage particulier.

ALEA.

Tête barbue de Jupiter, à droite.

℞. ΑΛΕΩΝ Phryxus sur son belier, allant de gauche à droite; dans le champ Α. *Pl.* 111, n° 8. . . . . Æ. 4 ½-F. *

Les monnaies que cette ville fit frapper, comme attachée à la ligue achéenne, étaient les seules connues jusqu'à présent. Celle-ci, autonome et d'une conservation parfaite, présente quelque différence assez remarquable avec celle publiée par Harwood [1]; mais le revers est parfaitement semblable : seulement les lettres de la légende, au lieu d'être en exergue, tournent autour du flan.

Quelques numismates supposent que ni l'une ni l'autre de ces monnaies n'appartiennent à la ville d'Alea; que la légende est incomplète, et qu'ΑΛΕΩΝ n'est que la terminaison d'un nom plus long. Mais cette opinion me paraît insoutenable, surtout depuis que j'ai vu et examiné avec soin l'original de la médaille publiée par Harwood, qui se trouve aujourd'hui dans le cabinet de M. Thomas à Londres. Il est bien aisé de se convaincre

1 Harwood, *Pop. et urb. Sel. num.*

par la disposition des lettres qu'il n'en manque absolument aucune et que la légende est complète.

Les types viennent d'ailleurs à l'appui de cette assertion. Jupiter était honoré d'un culte antique et spécial par les Arcadiens qui l'adoraient comme leur dieu tutélaire; aussi les symboles qui se rapportent à cette dévotion figurent-ils sur la plupart des monnaies de cette province; il est donc bien naturel de le retrouver ici.

Quant au revers il fait allusion aux aventures de Phryxus, fils d'Athamas roi de Thèbes et de Nephelé, qu'Athamas avait épousée après avoir répudié Ino, fille de Cadmus. Personne n'ignore que ce roi ayant repris Ino, celle-ci pressa vivement Phryxus de commettre un inceste avec elle; désespérée de le voir résister à sa coupable passion, elle l'accusa auprès d'Athamas qui résolut de le faire mourir.

Cependant une famine affreuse désolait toute la province; l'oracle consulté pour savoir par quel moyen on ferait cesser ce fléau, répondit : que les dieux ne seraient apaisés que par le sang de deux princes. Phryxus et Hellé sa sœur furent destinés pour servir de victimes; mais informés de cette résolution et se croyant secourus par la protection particulière des dieux, ils passèrent d'Europe en Asie sur un belier à toison dorée qu'ils trouvèrent au bord de la mer. On se rappelle qu'Hellé se laissa tomber dans les flots. Quant à Phryxus, il arriva heureusement dans la Colchide auprès du roi Eétès son parent qui lui donna sa fille Chalciope. Mais peu d'années après, Eétès, jaloux des trésors de Phryxus, le fit mourir [1]. Ses enfans furent sauvés par leur mère qui les fit passer secrè-

[1] Pausanias (lib. IX, c. 34) prétend cependant que Phryxus put s'échapper, et qu'il revint lui-même à Colchos.

tement en Grèce. Nous connaissons la suite de l'histoire de Presbon, fils de Phryxus, qui, à son retour dans sa patrie, fut mis en possession des états de son grand-père; mais nous n'avons absolument aucun document sur un second fils de Phryxus nommé Cytisorus, qui vint aussi dans la Grèce et dont la postérité subsistait encore à l'époque de l'invasion de Xerxès [1]. Le Scholiaste d'Apollonius [2] et celui de Lycophron [3], nomment encore trois autres fils de Phryxus, du nom d'Argus, de Catys et de Sorus; mais leur histoire ne nous est pas plus connue que celle des deux autres. Il faut croire que ce fut l'un d'eux ou quelqu'un de leurs descendans qui vint à la tête d'une colonie s'établir dans l'Arcadie, où peut-être il repeupla la ville d'Alea placée sous la protection de Minerve Alea qui lui avait donné son nom [4].

En admettant cette hypothèse, il ne serait pas surprenant que les enfans ou descendans de Phryxus eussent été jaloux de consacrer sur leurs monnaies un événement relatif à la mémoire de l'auteur de leur famille, et qui attestait la reconnaissance que ce signe de protection de la part des dieux leur avait inspirée.

Le témoignage des auteurs anciens donne un nouveau degré de probabilité à cette conjecture. Pausanias fait mention d'un fleuve du nom de Phryxus qui coulait non loin d'Alea

[1] Herodot., lib. VII, § 197. — Apollodor., lib. I, c. 9. — Pomp. Mela, lib. I, c. 19. — Strab., lib. XII, p. 544. Ce géographe nomme ce prince Cythorus; mais il est à croire que ce dernier nom est dérivé du premier par altération.

[2] Schol. Apoll., lib. II, v. 390 et 406.

[3] Schol. Lycophr. *ad Cassand.*, v. 22.

[4] Cette divinité avait été apportée à Alea de chez les Manthuréens qui l'honoraient sous le nom de Minerve *Hippia*, parce que, disaient-ils, dans le combat des géans contre les dieux, Minerve avait poussé son char contre Encelade.

sur les frontières de l'Argolide et de l'Arcadie [1]. Le même écrivain nous apprend que la nymphe Phryxa était représentée dans le temple de Minerve Alea tenant Jupiter enfant entre les mains [2]. Enfin, Phérécyde, Strabon, et Étienne de Byzance décrivent une ville du nom de Phryxa qui se trouvait dans l'Arcadie, et qui atteste d'une manière indubitable que quelqu'un des descendans de Phryxus dut venir fonder quelque établissement dans cette province [3].

Il est bien à regretter que les bords de cette médaille intéressante aient été légèrement altérés par le temps. Je ne doute pas que la lettre A qu'on aperçoit dans le champ ne fit partie du monogramme AP (33) qui se retrouve sur un grand nombre de monnaies de l'Arcadie, et qui souvent même s'y trouve seul et suffit pour indiquer qu'elles appartiennent à cette contrée.

MANTINEA *nunc* TRIPOLIZZA.

1. Truie marchant, à gauche.
   ℞. Trois glands au milieu d'une aire carrée en creux. . AR. 3.-F. a.
2. Tête de Pallas casquée, à droite.
   ℞. MAN. Trident. *Pl.* III, n° 9. . . . . . . Æ. 3.-F. o.
3. Même tête.
   ℞. NAM. (*rétrograde*). Trident. *Pl.* III, n° 10. . . Æ. 3.-F. o.
4. Tête de Pallas, à droite.
   ℞. MANTINEΩN. Bacchus *Meliastes* debout, vêtu d'un petit habit court, la tête couverte du *pileus*, et armé de deux lances. Æ. 3.-F. o.

Une colonie d'Argiens fonda Mantinée par la réunion de cinq petits bourgs [4]. Épaminondas en fit relever les murs que

[1] Paus., lib. II, c. 36 et 38.
[2] Le même, lib. VIII, c. 47.
[3] Pherecyd. *ap.* Steph. Byz., v. Φαιστος et Φριξα. — Steph. Byz., v. Φαιστος. — Strab., lib. VIII, p. 343.
[4] Strab., lib. VIII, p. 337. — Ephor. *ap. Harpocrat.*, v. Μαντινεια.

la jalousie ombrageuse des Lacédémoniens avait détruits vers la quatrième année de la XCVIII[e]. Olympiade 387 ans avant notre ère [1].

Mantinée était célèbre par la victoire de ce général thébain sur les Lacédémoniens et les Athéniens réunis [2], et par celle de Philopœmen sur Machanidas, tyran de Sparte [3].

Antigone Doson, régent de Macédoine, s'étant emparé de cette ville, en fit massacrer les principaux habitans; le reste fut vendu ou conduit en Macédoine chargé de fers. Aratus, auquel fut confié le soin de repeupler Mantinée, en changea le nom en celui d'Antigonée, et c'est sous celui-là seul qu'elle fit frapper les monnaies destinées à être versées dans le trésor public, formé pour soutenir la ligue achéenne; mais Adrien à son avènement à l'empire lui fit reprendre son ancien nom [4].

C'est la première monnaie d'argent que l'on connaisse de Mantinée (n° 1); et malgré les symboles caractéristiques qu'elle représente, elle serait demeurée long-temps encore classée parmi les incertaines, si une médaille absolument semblable du cabinet de mon estimable ami M. Th. Burgon de Londres, avec la légende MAN, n'en eût indiqué l'origine.

La truie se rapporte peut-être au culte de Cérès, à laquelle était consacré le bois qui se trouvait auprès de Mantinée, au sommet du mont Alésium [5]. On sait que cet animal était également immolé à Priape, à Bacchus, à Hercule, à Jupiter,

1 Pausan., lib. VIII, c. 8. — Xenoph., *Hellenic.*, lib. V, p. 432. — Diod. Sic., lib. XV, p. 460.

2 L'an 363 avant l'ère chrétienne.

3 Vers l'an 206 avant J.-C.

4 Pausan., lib. VIII, c. 8.

5 Ainsi appelé à cause de la vie errante de Rhéa ou Cybèle, du mot grec Ἄλη, *error*, vie errante. Paus., lib. VIII, c. 10.

et en général à tous les dieux qui avaient quelque rapport à l'agriculture ou qui présidaient à la fécondité.

Les trois glands font allusion à la dévotion des Mantinéens pour Neptune, auquel ils avaient élevé un temple magnifique près d'un bois fort épais, planté de chênes, qu'ils nommaient *Pelagus*[1]. C'est au même culte que se rapporte le trident qui figure sur les n°s 2 et 3. Pausanias nous apprend que Neptune était une des divinités principales des Arcadiens, et particulièrement des Mantinéens. Les traditions rapportaient en effet que ce dieu était né à deux stades de leur ville, près de la fontaine Arné. Le temple qu'ils lui avaient consacré avait été bâti en bois de chêne par Agamède et Trophonius. L'entrée en était défendue aux hommes par un simple cordon de laine tendu devant la porte[2]; on prétendait que la mer passait sous ce temple. Après la victoire de Mantinée, on érigea un trophée à Neptune en reconnaissance de ce qu'il avait combattu en faveur des Arcadiens.

A l'exemple des Tégéates, les Mantinéens avaient dédié un temple et une statue à Minerve Alea. C'est à ce culte que fait allusion la tête casquée représentée sur les n°s 2 et 3.

Cette médaille (n° 4) nous offre sans doute une copie de la statue de Bacchus *Meliastes* dont les Mantinéens célébraient

[1] Paus., lib. VIII, c. 11. C'est d'un dard fait de ce bois que mourut Epaminondas, à la bataille de Mantinée. L'oracle de Delphes l'avait averti de se défier de ce que les Grecs appellent *Pelagos*. Persuadé que c'était de la mer (en grec πέλαγος) que l'oracle avait entendu parler, ce général évitait soigneusement de monter ou galère ou bâtiment de transport; mais le dieu avait voulu indiquer le bois que les Mantinéens nommaient *Pelagos*.

[2] On assurait à Mantinée qu'Epytus ayant coupé le cordon et s'étant introduit dans le temple, au mépris du respect religieux qui lui en interdisait l'entrée, il fut aveuglé par une source d'eau qui lui jaillit au visage, et dont il mourut presque sur-le-champ.

les mystères auprès de la fontaine de ce nom, située à une distance de sept stades de leur ville[1]. Le *pileus* et les deux lances, attributs caractéristiques de Bacchus, ne peuvent, ce me semble, permettre la plus légère incertitude sur l'exactitude de cette assertion.

ORCHOMENUS.

M. AY. ANTONЄIN.. Tête laurée de Calracala, à droite, avec *paludamentum*.

℞. OPXOMЄNIωN. (*Sic*). Esculape debout, la main droite appuyée sur un bâton autour duquel est un serpent. *Pl.* III, n° 11. Æ. 6.-F. o.

On ne connaît point de médailles autonomes de cette ville. Les impériales que nous possédons, ont toutes été frappées sous le règne de Septime Sévère et de sa famille. Je ne crois pas que celle-ci ait jamais été publiée. Le type d'Esculape n'est pas nouveau; il fait allusion au culte que les habitans d'Orchomène rendaient, comme tous les Arcadiens, à ce dieu de la santé.

TEGEA *nunc* Moklia.

Tête de Cérès, à gauche; derrière, une torche.

℞. TEΓEATAN. Pallas debout, à droite; à ses pieds une petite figure lui présente un vase; dans le champ le monogr. (29). . . Æ. 4 ½.- F. o.

Neuf cantons voisins de Tégée contribuèrent à peupler cette ville dont Aléus, fils d'Aphidas, fut le fondateur[2]. Strabon nous apprend qu'elle était encore assez bien conservée de son temps, ainsi que le temple de Minerve Alea. Tégée, capitale de l'Arcadie, joua un grand rôle dans les révolutions sanglantes qui

[1] Paus., *loc. cit.* — Theogn. *Gnom.*, v. 771, 772.

[2] Paus., lib. VIII. c 45. — Strab., lib. VIII, p. 337.

déchirèrent le Péloponèse, et devint le siége du congrès des Achéens lors de leur guerre contre Lacédémone[1]. Mais elle perdit beaucoup de son importance et de sa splendeur, lorsque après la bataille de Leuctres[2], Epaminondas, voulant garantir cette contrée des invasions des Lacédémoniens, rassembla tous les habitans des pays environnans, dans une seule ville à laquelle il donna le nom de Mégalopolis et dont l'enceinte, suivant Polybe, était de 50 stades[3].

Il faut que Pellerin qui a, le premier, publié cette médaille, ait eu sous les yeux un exemplaire mal conservé, puisqu'il a pris la tête de Cérès et la torche, pour celle de Diane avec son carquois. Celle-ci, d'une conservation parfaite, ne permet pas, sur ce point, la plus légère incertitude. Ce symbole convient d'ailleurs parfaitement à l'Arcadie. On sait que les Arcadiens honoraient cette divinité d'un culte antique et spécial, et personne n'ignore que c'est dans leur contrée que Pan la découvrit cachée dans une grotte, où elle s'était retirée, après la violence que lui avait faite son frère Neptune. La torche fait allusion à celles que Cérès alluma sur le mont Etna pour chercher sa fille Proserpine que Pluton lui avait enlevée.

La Minerve représentée au revers de cette monnaie, rappelle la vénération des habitans de Tégée pour Minerve Alea. Le temple fameux qui lui avait été consacré, était desservi par une jeune fille qu'on a peut-être voulu représenter dans la petite figure qui offre un vase à la déesse[4]; à moins qu'on n'aime mieux adopter l'ingénieuse explication proposée par

[1] Polyb., lib. XI, *excerpt.*, c. 16. — Tit. Liv., lib. XXXV, c. 27; lib. XXXVIII, c. 34.

[2] Vers l'an 371 avant J.-C.

[3] Polyb., vol. III, p. 135, édit. de Schweigh.

[4] Paus., lib. VIII, c. 47.

M. Millingen. Ce numismate croit trouver dans ce type une allusion au fameux jugement de l'Aréopage en faveur d'Oreste. On sait que ce prince étant venu se justifier du meurtre de sa mère Clytemnestre, devant ce tribunal redoutable, et les voix des juges se trouvant également partagées, celle de la déesse décida en sa faveur [1]. Le vase que la jeune fille présente serait alors le Καδίςκοι, espèce d'urne dont on se servait pour recueillir les opinions des juges [2]. Les honneurs héroïques rendus à Oreste qui s'était retiré dans la ville de Tégée où il termina ses jours, peuvent autoriser cette conjecture.

CRÈTE,

(Aujourd'hui CANDIE.)

CRETA INSULA, *in genere.*

ΑΥΤΟΚΡΑ. ΚΑΙΣΑΡ....... Υ.ΙΟΣ.ΣΕ. Tête radiée d'Auguste, à gauche.
℞. ΝΕΡΩΝ, ΚΛΑΥΔΙ. ΚΑΙΣΑΡ ΠΟΠΠΑΙΑ........ Têtes nues de Néron et de Poppée en regard, dans le champ un croissant. . . . . AR. 6.-F. **

Suivant le témoignage de Pausanias et de Platon [3], les fils de Tégéates, Cydon, Catrée et Gortyn, passèrent en Crète à la tête d'une colonie d'Arcadiens, et y fondèrent des villes auxquelles ils donnèrent chacun leur nom. Eusèbe [4] rapporte cette émigration vers l'an 1732 avant notre ère. Les Pélasges, les Achéens et les Doriens vinrent à leur tour y former des établis-

[1] Aristid., *in Minerv. Orat.*, tom. I, p. 13.
[2] Pollux, lib. VIII, c. 5.
[3] Paus., lib. VIII, c. 53. — Plat., *de Legib.*, lib. IV, tom. II, p. 708.
[4] Euseb., *Chronic.*, lib. II, p. 74.

semens, et ces divers peuples se partageaient la Crète à la naissance de Minos [1].

Sans s'arrêter aux traditions mythologiques qui ont embelli et dénaturé l'histoire de ce prince, issu du chef de la colonie Dorienne, il suffit de savoir que l'île de Crète ne devint florissante que lorsqu'il fut parvenu à réunir tous ces peuples grossiers et sauvages, et qu'il eut commencé à les civiliser [2]. Les lois qu'il leur donna, réputées si sages que dans la suite les législateurs de la Grèce et particulièrement Lycurgue les prirent pour modèles, favorisèrent l'accroissement de la population, au point que de nombreuses colonies sortirent de son sein pour aller fonder des établissemens importans, principalement dans l'Asie mineure.

Minos fut le premier qui jouit d'une vaste puissance maritime. Par ses soins la mer Égée fut délivrée des pirates cariens [3] qui l'infestaient. Il les soumit à son autorité; mais tous ces peuples furent chassés de la Crète par les Ioniens émigrés de la Grèce, vers l'an 1130 avant J.-C.

Cette île célèbre par le fameux labyrinthe que Dédale y avait construit pour enfermer le Minotaure, était très-peuplée. On l'appelait dans l'origine *Macaros* [4] et plus tard *Idœa* [5]. Le nom de *Crète* lui vint, dit-on, des Curètes qu'on suppose

[1] Herodot., lib. VII, c. 171. — Strab., lib. X, p. 475. — Homer., *Odyss.*, lib. XIX, v. 175.

[2] Diod. Sic., lib. IV, c. 60, lib. V, c. 84. — Apollod., lib. III, c. 1. — Aristot., *Politic.*, lib. I.

[3] Ces navigateurs vagabonds et inquiets, qui cherchaient partout du butin plus encore qu'une demeure fixe et assurée, se confondirent avec les Crétois vainqueurs. Aristot., *Politic.*, lib. II, c. 8. — Thucyd., lib. I, c. 4. — R. Rochette, *Hist. des col. grecq.*, tom. I, p. 381.

[4] *Ile fortunée ;* sans doute à cause de la douceur et de la bonté de son climat.

[5] A cause du mont Ida sur lequel les traditions mythologiques rapportent que

en avoir été les premiers habitans. Suivant quelques mythologues, elle dut son nom à Cretus, fils de Jupiter.

D'après Hérodote [1], la Crète déchirée par les guerres civiles depuis le retour de l'expédition de Troie, fut presque entièrement repeuplée par des colonies parties de la Grèce, témoignage confirmé par Diodore de Sicile, qui nous apprend que les Lacédémoniens et les Argiens envoyèrent dans la Crète une foule de colonies.

Ces insulaires jouirent long-temps de leur liberté, sans se voir dépendans d'aucune puissance étrangère; mais enfin un des lieutenans de Pompée, Q. Metellus, à qui cette expédition valut le surnom de *Crétique,* les soumit aux Romains l'an 67 avant notre ère.

Il nous est resté une assez grande quantité de monnaies d'argent et de bronze des villes de Crète, indépendamment de celles que l'île faisait frapper pour l'usage général. La mauvaise conservation de celle-ci ne permettant pas de distinguer clairement la légende qui pourrait en établir la classification d'une manière précise, c'est la fabrique qui m'a servi de guide, et je ne crois pas me tromper dans cette attribution.

PHÆSTUS *nunc* SFACHIA.

ΣΟΝΑΧΑΞΞ *(Rétrograde.)* Jeune homme, peut-être Jasion, nu, assis sur un tronc d'arbre, à gauche, tenant un coq sur la cuisse gauche.

℞. ΦΑΙΣ. Bœuf bondissant, à droite; le tout dans une couronne de laurier. *Pl.* 111, n° 12. . . . . AR. 7.-F. **

Phæstus, dont la fondation est attribuée à Minos, reçut une

Jupiter fut élevé par les soins des Curètes, des Corybantes et des Dactyles, au milieu des tambours et des sonnettes pour empêcher que ses cris fussent entendus de Saturne son père.

[1] Herodot., lib. VII, c. 171. - Diod. Sic., lib. V, c. 80.

colonie partie de l'Ægialée sous la conduite d'un Héraclide [1].

Le grand nombre de monnaies d'argent que nous avons de cette ville, atteste sa richesse et sa puissance. Eckhel [2] en a publié une qui offre avec celle-ci une bien légère différence. Le nom du Magistrat se trouve seulement plus complet sur la nôtre, remarquable d'ailleurs par l'élégance de sa fabrique.

EUBÉE,

(Aujourd'hui NEGREPONT.)

EUBOEA INSULA, *in genere.*

Tête de femme, à gauche, couronnée d'épis avec pendans d'oreille et collier de perles.

℞. EYBO. Tête de bœuf tournée à droite; dans le champ, les lettres H et X et le monogr. (33). . . . . AR. 6.-F. **

Les auteurs anciens sont loin d'être d'accord sur l'origine primitive des Eubéens, et sur les colonies qui vinrent se fixer dans leur île. S'il faut en croire Scymnus de Chio, les Léléges occupèrent l'Eubée où déjà Cadmus avait fondé dans l'an 1448 avant J.-C. un établissement d'Arabes qu'il avait amenés de la Phénicie [3]. Dans la suite, une colonie athénienne vint s'y établir sous la conduite d'Abas, père de Chalcedon [4].

L'émigration des Abantes laissa désertes plusieurs villes de

[1] Strab., lib. X, p. 479. — Diod, Sic., lib. V, p. 394.

[2] Eckhel, *Doctr. num. vet.*, tom. II, p. 317.

[3] Ces Arabes étaient sans doute des Phéniciens, car, suivant Plutarque (*in Thes.*, § 5), il existait une tradition d'après laquelle les premiers habitans de l'Eubée avaient pris des Arabes la coutume de se raser les cheveux sur le devant de la tête. Strab., lib. X, p. 447.

[4] Clavier, *Hist. des premiers temps de la Grèce*, tom. I, p. 126, 131.

l'Eubée, où les Athéniens envoyèrent une nouvelle colonie [1]. Souvent vaincus, mais jamais domptés, les Eubéens se soulevèrent plus d'une fois contre Athènes dont ces fréquentes séditions épuisèrent la patience. En conséquence, Périclès fut envoyé pour réduire ces rebelles vers l'an 446 avant J.-C., à la tête de 5000 hommes dont le séjour fut marqué par des actes sévères d'une vengeance trop justement provoquée [2].

Le bœuf qui figure sur cette médaille était un symbole particulier à l'Eubée par allusion à son nom. Ces monnaies étaient communes à toute l'île, ce qui n'empêchait pas que chaque ville n'en fît frapper pour son usage particulier. On ne connaissait pas encore de médailles d'argent de l'Eubée, d'un aussi grand module.

CARYSTUS *nunc* CARISTO.

Tête d'Hercule jeune, couverte d'une peau de lion, à droite.

℞. KA. Tête de bœuf, à droite, ornée de bandelettes; dans le champ, le monogr. (30). *Pl.* 111, n° 13. . . . . Æ. 4 $\frac{1}{2}$.-F. o.

Diodore de Sicile et Thucydide [3] assignent à cette ville pour ses premiers fondateurs une colonie de Dryopes. Ce dernier historien nous apprend que dans la suite les Athéniens pour prévenir les fréquentes révoltes des Carystiens, les chassèrent de leur ville où ils établirent une de leurs colonies.

Les nombreuses médailles que nous avons de Carystus se joignent au témoignage des auteurs anciens pour attester l'o-

[1] Vers l'an 1230 avant notre ère.

[2] Thucyd., lib. I, p. 173. — Diod. Sic., lib. XII, c. 7 et 22. — Plutarch., *in Pericl.*, § 23.

[3] Diod. Sic., lib. IV, c. 37. —Thucyd., lib. I, c. 98, et lib. VII, c. 57. — Paus., lib. IV, c. 34. —Eustath. *ad.* Dionys., *Perieg.*, v. 520.

pulence dont cette ville dut jouir. Le cabinet impérial de Vienne en possède une en or.

Celle-ci, quoique inédite[1], offre peu d'intérêt. Le type de la tête d'Hercule est nouveau pour les monnaies de bronze de cette ville. Il fait allusion à la vénération des Carystiens pour ce dieu. Le bœuf est incontestablement ici l'emblême de la fertilité et de l'agriculture. Pausanias[2] nous apprend qu'après la victoire de Platée les habitans de Carystus dédièrent des statues de cet animal dans le temple de Delphes, comme un témoignage de leur reconnaissance envers Apollon, de ce que, délivrés de l'invasion des barbares, ils pouvaient se livrer avec sécurité aux travaux de l'agriculture.

ERETRIA *nunc* Roco.

1. Bœuf debout, se grattant la tête avec le pied droit de derrière.
   ℟. Aire carrée en creux. *Pl.* 111, n° 14. . . . . . . AR. 3.-F. a.
2. Bœuf debout, se grattant la tête avec le pied droit de derrière.
   ℟. ER. Polype; le tout au milieu d'un carré creux. *Pl.* 111, n° 15. AR. 2.½-F. a.*

Fondée avant le siége de Troie par Pandorus, chef d'une colonie athénienne[3], Eretrie dut le renouvellement de sa population à Œchlus qui, à la tête de quelques Athéniens, vint s'y fixer après l'émigration des Abantes.

Cette ville épousa tour-à-tour les intérêts d'Athènes, de Thèbes et de Philippe roi des Macédoniens, dans les guerres dont l'Eubée fut souvent le théâtre. Elle fut prise et ruinée

[1] Je viens de m'apercevoir que cette monnaie a été publiée par M. Combe. *Num. vet. pop. et urb. descr.*, du cabinet de Hunter.

[2] Paus., lib. x, c. 16.

[3] Paus., lib. i, c. 5. — Scymn., Ch., v. 571.

par les Perses l'an 490 avant J.-C. [1]. Du temps de Strabon, on en voyait encore les fondemens appelés la *vieille Érétrie*, auprès desquels fut bâtie la nouvelle ville.

Nous trouvons des preuves incontestables de la richesse et de la puissance d'Érétrie dans le témoignage des auteurs anciens [2], et surtout dans les colonies nombreuses qui sortirent de son sein. Les plus importantes furent celles qui allèrent s'établir dans la Pallène et autour du mont Athos.

Cette monnaie nouvelle est d'autant plus intéressante qu'elle détermine la classification de plusieurs autres à peu près semblables, attribuées par quelques numismates à la ville d'Athènes, et par plusieurs autres à l'île de Crète. La lettre R qui se lit distinctement sur celle-ci, et qui n'existait pas sur les autres, fixe cette attribution d'une manière incontestable.

La forme du R*ho*, qui a la figure d'un R latin comme sur les médailles primitives de plusieurs villes de la Thessalie, province voisine, annonce une haute antiquité, et d'ailleurs n'est pas nouvelle pour Érétrie. M. Millingen[3] a publié une monnaie de cette ville qui offre absolument les deux mêmes lettres.

Le bœuf est représenté non-seulement sur toutes les monnaies qui avaient cours dans l'île, mais encore sur celles que ses villes faisaient frapper pour leur usage particulier. Ce symbole convenait parfaitement à l'Eubée qui devait ce nom à la bonté de ses pâturages, et particulièrement à Érétrie qui s'appelait dans l'origine Αρότρια, nom qui se rapporte à la fertilité

[1] Plat., *de Legib.*, lib. III. — Strab., lib. X, p. 448.

[2] Tit. Liv., lib. XXXV, c. 38. — Strab., lib. X, p. 448. Érétrie s'appelait dans l'origine *Melaneïs*. Ce nom lui venait d'une tradition rapportée par Sophocle qui prétend qu'Eurytus, après avoir été défait par Hercule, était venu dans l'Eubée et avait donné à Érétrie le nom de Melaneïs en l'honneur de son père Melaneüs.

[3] Millingen, *Rec. de quelques méd. grecq. inéd.*, pl. III, n° 11, p. 57.

de son territoire très-propre au labourage[1]. Cet emblême était si cher aux Érétriens qu'ils consacrèrent un bœuf d'airain à Jupiter Olympien, leur divinité tutélaire [2].

Le Polype, emblême du culte de Neptune, est un symbole que l'on peut également attribuer à toutes les villes maritimes, et on sait qu'Érétrie était un port de mer [3].

Ce qui ajoute je ne dirai pas à mes conjectures, mais à ma conviction à cet égard, c'est que les médailles semblables à celle-ci, que M. Mionnet [4] a déjà publiées, ont été trouvées à Athènes par M. Cousinéry. Or les rapports tant politiques que commerciaux pouvaient-ils être plus suivis qu'entre la colonie et la métropole, lorsque surtout les deux pays étaient si voisins? je tiens de M. Fauvel consulde France à Athènes, qu'il a trouvé fort souvent dans l'Attique, une grande quantité de monnaies de Chalcis, d'Érétrie et des autres villes de l'Eubée.

D'après toutes ces considérations, je ne doute pas qu'on ne doive restituer à Érétrie, les médailles représentant les mêmes types que celle-ci, qu'on a faussement attribuées jusqu'à présent à Athènes où à Gortyne de l'île de Crète.

Il n'y a point de légende sur le n° I, mais la fabrique de cette monnaie et la pose du taureau établissent une identité si manifeste qu'on ne saurait contester l'exactitude de cette classification.

[1] Conf. *Salvin. ad Eustath.* in *Homer. Iliad.*, II, v. 537., édit. polit., tom. XI, §. 35, pag. 583, not. 2.

[2] Paus., lib. V, c. 27.

[3] Tit. Liv., lib. XXVII, c. 16. — Thucyd., lib. I, c. 12.

[4] Mionnet, *Descript. des Méd. ant.*, tom. II, p. 113, n° 16, 17 et 18; p. 278, n° 161.

HISTIÆA *nunc* Orio.

Tête de Bacchante couronnée de vigne, à droite.

℞. ΕΣΤΙΑΙΩΝ. Femme assise sur une proue de vaisseau, tenant dans la main gauche un mât avec une voile enflée par les vents; dans le champ le monogr. (31) et une grappe de raisin. . . AR. 3.-F. **

Malgré le peu de différence que les Grecs mettaient dans la prononciation de l'E et de l'I, malgré même l'emploi indistinct de ces deux lettres, notre médaille est remarquable par la lettre E qui figure sur celle-ci au lieu de l'I qu'on voit sur toutes celles qui nous restent d'Histiée.

Strabon[1] rapporte qu'une colonie d'Athéniens vint se fixer dans cette ville, et c'est peut-être à cet événement historique ou à une des colonies qui vinrent dans la suite prendre possession de cette cité, que le revers fait allusion; à moins qu'on n'aime mieux y reconnaître l'héroïne Histiée, fille d'Hyriéus qui, s'il faut en croire Homère[2], vint s'établir dans cette ville à laquelle elle donna son nom. La tête de bacchante ornée de lierre et de pampres est l'emblême du culte de Bacchus, auquel les Histiéens avaient consacré un temple célèbre.

La quantité considérable qui nous reste des monnaies d'argent de cette ville, atteste son opulence. Homère prétend qu'elle fut bâtie du temps de la guerre de Troie, et qu'elle devint une des places principales de l'île. Il paraît qu'à une époque, qu'on ne saurait déterminer, le nom d'*Histiæa* fut changé en celui d'*Oreos*[3]. On peut cependant conclure du témoignage

[1] Strab., lib. x, p. 445.

[2] Homer., *Iliad.*, v. 527.

[3] Paus., lib. vii, c. 26. — Schol. Thucyd. *ad*, lib. i, § 114. — Steph. Byz., v. Ιστιαια. — Eustath. *in* Homer., § 36, p. 583.

de quelques auteurs que le nom d'Histiæa était encore le plus usité vers l'an 371 avant notre ère, date de la bataille de Leuctres [1], ce n'est même que sous celui-là que nous avons de ses monnaies. On n'en connaît en aucun métal qu'elle ait fait frapper sous le nom d'Oreos.

A la suite d'une révolte des habitans d'Histiée contre les Athéniens, Périclès vint les chasser de leur ville, qu'il abandonna à deux mille des siens [2]. Malgré cette régénération, les Histiéens n'en furent pas moins encore dans la suite les ennemis secrets d'Athènes. Il est curieux de remarquer à cette occasion que la plupart des colonies grecques conservaient rarement pour leur métropole des sentimens de dévoûment et de reconnaissance, bien différentes en cela des colonies romaines qui s'enorgueillissaient de leur origine, et se croyaient toujours liées par des nœuds indissolubles à l'empire auquel elles devaient leur fondation.

En proie à deux factions qui déchiraient son sein, Histiée ou Orée fut constamment le théâtre des cruautés les plus inouïes; les réactions étaient toujours meurtrières; les vengeances toujours terribles. Pausanias [3] nous apprend qu'elle fut détruite par le consul Attilius. Du temps de Pline, ce n'était plus qu'un petit bourg.

C'est près d'Histiée que se trouvait le célèbre promontoire Artemisium, où les Grecs sous la conduite de Thémistocle et à la faveur d'une tempête furieuse, ruinèrent une partie de la flotte des Perses [4].

[1] Diodor. Sic., lib. XII, c. 7; lib, XV, c. 30. — Plutarch., *in Pericl.*, § 23. — Polyœn. *Stratag.*, lib. II, c. 7. — Paus., lib. V, c. 23.

[2] L'an 446 avant J.-C. Thucyd., lib. I, c. 114.—Theop. *ap* Strab., lib. X, p. 445.

[3] Paus., lib. VII, c. 8. — Tit. Liv., lib. XXXVI, c. 20.

[4] Dans l'an 480 avant l'ère chrétienne.

ILES D'EUROPE.

AMORGUS *nunc* AMORGO.

Astre dans un croissant.

℞. AMO. Deux thyrses en croix. *Pl.* 111, nº 16. . . . Æ. 3 $\frac{1}{2}$.-F. o.

Goltzius, Beger et Pellerin ont publié des médailles de cette île ; mais la plupart des antiquaires en contestent l'authenticité.

Les deux thyrses qui figurent sur celle-ci font allusion au culte dont Bacchus était honoré à Amorgos, comme dans presque toutes les îles de la mer Égée. Malgré la mauvaise conservation du revers de cette monnaie, on peut distinguer aisément un astre et un croissant, emblême de la dévotion de ces insulaires pour Aristée, fils d'Apollon, et de la nymphe Cyrène, et qui, en qualité de compagnon de Bacchus, partageait son culte dans le même temple [1]. Toutes les traditions transmises par les auteurs anciens, sur ce personnage bienfaisant et ingénieux, s'accordent à le représenter comme le héros de la bonté et de l'industrie [2]. C'est au sacrifice qu'il avait offert au dieu dispensateur de l'humidité, que les insulaires attribuaient les vents Étésiens, appelés par Nonnus [3] les hérauts

[1] Nonnus, *Dionys.*, lib. XIII, v. 9.

[2] Germanicus (*in Phænom. Arat.*) prétend qu'Aristée possédait tous les arts, et que les Anciens le placèrent dans le ciel sous le signe du Verseau ; ce qui tient aux idées des Égyptiens sur le Nil, parce que ce fleuve commençait à déborder au lever de l'étoile Sirius, qui fait partie de la canicule.

[3] Nonnus, *Dionys.*, lib. V, v. 11.

du sacrifice d'Aristée, qui vinrent raviver toutes les plantations dévorées par une grande sécheresse, lorsque, suivant les expressions d'Apollonius de Rhodes[1], Sirius brûlait tout dans les îles de Minos. Ce héros ne leur était pas moins cher pour leur avoir appris la culture des oliviers et l'art d'élever les abeilles[2]; aussi voyons-nous figurer sur la plupart de leurs monnaies quelques-uns des nombreux symboles relatifs au culte qu'ils lui rendaient. L'astre représenté sur cette médaille intéressante est encore un témoignage de la reconnaissance des habitans d'Amorgos pour Aristée, parce que ce dieu leur avait appris à connaître le lever et le coucher des astres qui pouvaient les diriger dans leurs travaux de l'agriculture, et surtout à observer les solstices et le lever de Sirius[3].

Il serait difficile de déterminer quels furent les premiers habitans d'Amorgos; ce point historique ne se trouve indiqué nulle part. Au témoignage du scholiaste de Denys le Périégète, une colonie de Naxiens vint s'établir dans cette île lors de l'émigration ionienne[4]. S'il faut en croire Suidas[5], des Samiens, conduits par le grammairien Simmias, vinrent s'y fixer dans l'an 864 avant J.-C., et y fonder trois villes : Arcésine, Minoa et Ægialé. Amorgos était comptée parmi les Sporades[6]; une

[1] Apoll. Rhod., *Argonaut.*, lib. II, v. 518 et 530.

[2] Paus., lib. VIII, c. 4.

[3] Justin., lib. XIII, c. 7.

[4] Schol. *ad* Dionys. *Perieget.*, tom. IV, p. 37. Είγ δὲ Αμοργον Νάξιοι. Vers l'an 1130 avant J.-C.

[5] Suidas, v. Σιμμίας. — Steph. Byz., v. Ἀμοργὸς.

[6] On sait que les îles de la mer Égée étaient divisées en Sporades et Cyclades; celles-ci ainsi nommées parce qu'elles se trouvaient disposées en cercle (χικλος) autour du *rocher sacré*. On ne comptait originairement que douze Cyclades; mais en des temps postérieurs on en a compris un plus grand nombre sous cette dénomination.

inscription, qui y a été trouvée en 1821, atteste qu'une colonie de Milésiens vint, à une époque qui ne nous est point connue, en renouveler la population. Tacite [1] nous apprend que les Romains y envoyaient les criminels condamnés à la déportation.

ÆGIALE AMORGI, *nunc* HYALI.

1. Tête laurée de Jupiter, à droite.
   ℞. AI. Instrument de forme inconnue avec un crochet. *Pl.* 111, n° 17. . . . . Æ. 3.-F. *
2. Tête casquée de Pallas, à droite.
   ℞. AIΓI. Même instrument avec un crochet; dans le champ, serpent. *Pl.* 111, n° 18. . . . . Æ. 3.-F. o.
3. Tête laurée de Jupiter, à droite.
   ℞. AI.I. Même instrument sans crochet; dans le champ, serpent et grappe de raisin en contremarque. *Pl.* 111, n° 19.. Æ. 3 ½.-F. o.
4. Tête de Pallas casquée, à droite.
   ℞. AIΓI. Chouette. *Pl.* 111, n° 20. . . . . Æ. 3.-F. o.

Les événemens politiques qui agitent la Grèce depuis plusieurs années, ont permis quelques fouilles assez fructueuses sur plusieurs points de cette contrée. Les îles, par la facilité qu'elles présentaient pour ces sortes de recherches, ont été explorées avec plus de soin, et, grâce aux résultats, qu'on a été assez heureux pour obtenir, la numismatique s'est enrichie d'une foule de médailles entièrement nouvelles et d'un très-grand intérêt.

L'île d'Amorgos fut, en 1821, l'objet de recherches spéciales que vint couronner le plus brillant succès. Indépendamment de bon nombre de médailles des îles voisines, on en trouva

[1] Tacit., *Annal.* IV, c. 30.

une d'Amorgos avec plusieurs d'Ægialé, la cité la plus importante de l'île [1]. C'est sur les ruines même de cette ville que celles-ci furent découvertes avec un marbre de forme tumulaire sur lequel se lisait l'inscription dont je vais parler. Ce marbre curieux a été transporté depuis à St.-Pétersbourg par M. le chev. Destuni, consul général de Russie à Smyrne.

Autant qu'il est possible d'en deviner le sens, d'après l'état de mutilation où elle a été trouvée, cette inscription avait pour objet un hommage public rendu à un certain Agathon, en mémoire de ses services comme premier magistrat, et surtout à raison de sa bienveillance et de sa loyauté envers ses concitoyens. Ce témoignage éclatant de reconnaissance intéresse essentiellement sur ce monument par l'estime singulière que ces insulaires y professent si hautement pour des qualités morales et des vertus privées, non moins que pour des services publics.

On observera qu'il y a dans les 4, 6, 7 et 8mes lignes et surtout vers la fin de l'inscription, des lettres et des mots qui ne forment évidemment aucun sens et cachent une altération qui ne peut être attribuée qu'à quelque défaut du marbre vicié en d'autres endroits ou à des fautes du copiste. Quoi qu'il en soit, la voici avec les restitutions qui m'ont paru nécessaires pour en compléter le sens. Plusieurs de celles que j'ai tentées sembleront peut-être arbitraires quoique toujours conformes au style usité pour ces sortes de monumens ; quelques-unes cependant me paraissent indubitables ; c'est au lecteur à juger si mon opinion est fondée.

[1] La date de l'établissement des Samiens à Ægiale est indiquée par Suidas, qui la fixe à l'an 406 après le siége de Troie, et par conséqnent à l'an 864 avant J.-C.

ΜΕΙΛΗΣΙΩΝ ΤΩΝ ΑΜΟΡΓΟΝ ΑΙΓΙΑΛΗΝ ΚΑΤΟΙΚΟΥΝ-
ΤΩΝ ΕΔΟΞΕΝ ΑΡΧΟΥϹΙ ΒΟΥΛΗ ΔΗΜΩ ΓΝΩΜΗ ϹΤΡΑ-
ΤΗΓΩΝ ΚΑΙ ΔΕΚΑ ΠΡΩΤΩΝ ΕΧΟΝΤων τΕ ΚΑΙ ΤΗΝ
ΠΡΥΤΑΝικΗν εΞΟΥϹΙαΝ ΙϹΗΓΗΣΑΜΕΝΟΥ ΤΟ ΨΗ-
ΦΙΣΜΑ ΟΙνομαΟΥ ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ ΕΠΙΨΗΦΙΣΑ-
ΜΕΝΟΥ ΔΕ ΓΑΛΗΝΟΥ ΤΟΥ ΠΑΡΑΜΟΝΟΥ ΕΠιςτατοῦντος
ΚΑΤΑ ΤΟΝ ΝΟΜΟΝ ΕΠΕΙ ΑΓΑΘΩΝ Δικαιαρ-
ΧΟΥ ΑΝΗΡ ΝΕΟϹ ΤΗ ΗΛΙΚΙΑ ΔΙΑΤΕτελεκε
ΠΡΩΤΗΝ ΚΑΙ ΕΝΔΟΞΟΤΑΤΗΝ Εν τῇ πόλει
ΗΜΩΝ ΑΡΧΗΝ ΩϹ ΚΑΙ ΠΑΡΑ ΔΥΝΑμιν ανα-
ΘΗΝΑΙ ΑΥΤΩ ΠΕΡΙ ΤΟΥΤΟΥ Τυμβον ἐυνοίας
ενεκΕΝ ΚΑΙ ΕΠΕΙΚΕΙΑϹ ΠΑϹΙΝ
ὑπὲρ ἧϹ ΤΕΤΙΜΗΤαι
ὑπὸ ΓΗν

Voici la traduction de ce décret, aussi exacte que notre langue peut le permettre.

« Les Archontes, le sénat et le peuple des Milésiens, habitant Ægialé dans Amorgos, de l'avis des Stratèges et des dix premiers magistrats exerçant la Prytanie, sur la proposition d'Ænomaüs, fils de Straton, Galenus, fils de Paranomus, ayant recueilli les suffrages en sa qualité d'Épistate, suivant les lois, décrètent : Attendu qu'Agathon, fils de Dicœarque, jeune encore, remplit les fonctions de la première magistrature de notre ville, avec un éclat tel qu'il surpassa toutes les espérances, de lui ériger, pour cet effet, un tombeau en récompense de la bienveillance et de la loyauté qu'il montra envers tous, et à raison desquelles il fut honoré après sa mort. »

Ægialé qui conserve encore aujourd'hui les traces de son ancien nom dans celui d'*Hyali*, fut fondée par des Crétois, et dut, comme l'île entière d'Amorgos, le renouvellement de sa population à une colonie samienne conduite par le grammairien Simmias. Notre inscription constate pour la première fois

l'établissement dans cette île, d'une colonie milésienne qui succéda sans doute à celle des Samiens. Elle achève en même temps de dissiper tous les doutes élevés par quelques auteurs sur le nom de la ville d'*Ægialé*, à laquelle Étienne de Byzance donne celui de *Melania*[1].

Il est bien difficile de déterminer quel est l'instrument de forme inconnue, représenté sur les n[os] 2 et 3, et à quelles fonctions religieuses il pouvait être consacré; mais le serpent qui l'accompagne autorise à croire que ce symbole curieux fait ici allusion au culte d'Esculape, et ce qui confirme notre conjecture, c'est qu'on le voit également empreint sur les monnaies de la ville d'Épidaure[2], dédiée au dieu de la santé. Personne n'ignore que le serpent était sous la tutelle d'Esculape, et qu'il se trouvait essentiellement lié à la cérémonie des mystères d'Eleusis. Le crochet qu'on aperçoit au-dessus de cet instrument singulier doit faire présumer qu'on le suspendait dans le temple du dieu auquel il était consacré. On remarquera sans doute que celui qui se trouve représenté sur le n° 3 n'a pas de crochet.

La tête de Pallas et la chouette permettent de présumer que l'île d'Amorgos ou du moins la ville d'Ægialé avait reçu dans son sein une colonie d'Athéniens. On sait que cet oiseau consacré à Minerve était leur emblème favori.

[1] R. Roch., *Hist. de l'établ. des col. grecq.*, tom. III, p. 152. — Steph. Byz., v. Ἀμοργός. — Holsten. *ad Steph.*, p. 31. — Nicol. Damasc., *Fragm.*, p. 267. Edit. Coray.

[2] Il existe dans la collection de feu M. le chevalier de Haute-Roche une médaille absolument semblable aux n[os] 1 et 3, mais avec le monogramme particulier à Épidaure, et composé des lettres ΕΠ.

ANAPHE *nunc* Nanfio.

Tête laurée d'Apollon vue de face.

℞. ΑΝΑΦ. Vase à deux anses; au-dessus, abeille. *Pl.* III, n° 21.
. . . . Æ. 4.-F. **

Il faut croire que M. l'abbé Sestini avait sous les yeux un exemplaire mal conservé de cette médaille, quand il a cru voir une chèvre dans l'abeille placée au-dessus du vase qui s'y trouve représenté.

La tête d'Apollon, d'un travail très-remarquable, fait allusion au culte particulier des Anaphéens pour ce dieu surnommé *Églétès*[2] ou *Éblouissant*, en mémoire de ce qu'il était apparu au milieu des éclairs, aux Argonautes battus par une violente tempête, à leur retour de la Colchide, et qu'il avait fait sortir l'île d'Anaphé du sein des eaux pour recevoir ces malheureux et les préserver d'une perte certaine. Les fêtes annuelles célébrées en mémoire de cet événement étaient remarquables par la bouffonnerie qui s'y trouvait mêlée à la gravité des cérémonies religieuses, parce que, suivant les traditions, les Argonautes échappés au danger et échauffés par la bonne chère, avaient répondu par de grosses plaisanteries aux railleries de Médée et de ses femmes.

Le vase à miel qui figure sur le revers de cette médaille est l'emblême de la dévotion de ces insulaires pour Aristée qui leur avait enseigné l'art d'élever les abeilles.

[1] Strab., lib. x, p. 484.

[2] On voit encore les ruines du temple d'Apollon Églétès sur un petit tertre, du côté de la marine, vers le sud, en allant à la Chapelle de Notre-Dame du Roseau.

ANDRUS *nunc* ANDRO.

1. Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite.
 ℞. ΑΝΔΡΙΩΝ. Figure virile debout, sacrifiant devant un trépied, tenant une haste dans la main gauche. *Pl.* 111, n° 22. . . AR. 5.-F. **
2. Tête laurée et barbue, à droite.
 ℞. ΑΝΔΡ. Trépied. *Pl.* 111, n° 23. . . . . Æ. 1 ½.-F. *.
3. Tête de Bacchus, à droite, couronnée de lierre.
 ℞. ΑΝΔΡ. Vase à deux anses. *Pl.* 111, n° 24. . . . Æ. 3 ½.-F. o.
4. Bacchus debout, tenant dans la main gauche le thyrse orné de bandelettes; dans le champ, tête de Trajan, en contremarque, avec l'inscription ΤΡΑΙΑΝΟC.
 ℞. ΑΝΔΡ. Diota; au-dessus, feuille de lierre. *Pl.* 111, n° 25. . . . . Æ. 4 ½.-F. o.

Séparée de l'Eubée par un détroit, Andros, une des Cyclades, fut peuplée dans l'origine par des Pélasges; Conon[1] prétend qu'ils vinrent s'y fixer à la suite d'une sédition qui en chassa les habitans. Plus tard, selon Diodore de Sicile[2], une colonie crétoise vint s'établir dans cette île sous la conduite d'Andrus qui lui donna son nom. On peut conclure du témoignage de plusieurs auteurs anciens[3], qu'Andros reçut plus tard une colonie d'Ioniens originaires d'Athènes, conduits par Cennœtus et Eurylochus. Scymnus de Chio[4] nous apprend encore qu'à une époque, qu'il ne fait pas connaître, cette île étant devenue déserte fut repeuplée par des Chalcidiens, et ce témoignage est confirmé par Strabon[5]. Enfin, suivant Plu-

[1] Conon., *Narrat.* XLI.
[2] Diod. Sic., lib. V, c. 79.
[3] Thucyd., lib. VII, c. 57. — Herodot., lib. VIII, c. 46. — Vell. Paterc., lib. I, c. 4. — Scholiast. *ad* Dionys. *Perieg.*, tom. IV, p. 37.
[4] Scymn. Ch., v. 585.
[5] Strab., lib. X, p. 448.

tarque [1], une colonie athénienne conduite par Périclès vint occuper Andros vers l'an 446 avant J.-C.

On sait qu'après la bataille de Salamine, lorsque la flotte grecque reparut glorieusement dans la mer Égée après avoir poursuivi jusqu'à Andros les débris de la flotte des Perses qui fuyait honteusement, les îles qu'une nécessité cruelle avait forcées de se soumettre à Xerxès ressentirent les effets d'une vengeance injuste sans doute, mais à laquelle les exposait la loi de la force. On sait aussi que Thémistocle fut obligé de lever le siége qu'il était venu mettre devant la ville d'Andros située dans la partie méridionale de cette île.

Son importance nous serait suffisamment prouvée par les médailles nombreuses qu'elle nous a laissées, si les colonies auxquelles elle donna naissance n'étaient déjà un témoignage incontestable de sa puissance et de sa prospérité.

On ne connaît jusqu'à présent qu'une seule monnaie d'argent d'Andros; encore même la plupart des numismates élèvent-ils quelques doutes sur l'exactitude de cette classification, et l'attribuent-ils de préférence à la ville de Napé dans l'île de Lesbos. Celle-ci tout-à-fait nouvelle et qui appartient incontestablement à Andros a été trouvée en 1815 dans l'île de Tine, ce qui n'est pas surprenant vu la proximité de ces deux îles, et les rapports de commerce qui ont dû exister de tout temps entre elles, comme ils existent encore aujourd'hui.

Le type fait allusion au culte antique et spécial dont Bacchus était honoré à Andros. Ce dieu y avait un temple fort renommé, dont on voit encore quelques ruines, et qui était embelli d'une fontaine d'où il coulait du vin pendant les sept

[1] Plutarch., *in Pericl.*

jours que duraient les fêtes qu'on y célébrait en son honneur[1]. Cette fontaine était appelée Διος Θεοδοσία *le don de Jupiter*[2]. La tête barbue et laurée (n° 2) est sans doute celle de Jupiter, et doit être un des symboles de la dévotion des Andriens pour ce dieu, en reconnaissance de la fontaine de vin dont il leur avait fait présent.

C'est Bacchus avec ses attributs qui figure encore sur les nos 3 et 4, et c'était sans doute la divinité principale des Andriens. La contremarque avec l'effigie et le nom de Trajan, que l'on observe sur le n° 4, est remarquable. Il paraît que sous le règne de ce prince on a voulu remettre en circulation à Andros, des monnaies qui n'avaient plus cours, ou bien donner une valeur monétaire à des médailles frappées seulement en l'honneur de quelques fêtes, mais qui n'étaient point admises comme monnaies dans la circulation.

[1] On conçoit que c'était une jonglerie des prêtres qui sacrifiaient volontiers quelques tonneaux de vin, pour attraper l'argent de ces peuples superstitieux et ignorans.

[2] Plin., lib. IV, c. 12.

CÉOS *nunc* ZÉA.

1. Vase à deux anses.
   ℞. Aire en creux, divisée en six parties inégales. *Pl.* III, n° 26. . . . . AR. 5.-F. a.
2. Même vase.
   ℞. Même revers. . . . . AR. 1.-F. a.
3. Grappe de raisin.
   ℞. Aire en creux, divisée en quatre parties. *Pl.* III, n° 28. . . . . AR. 1 ½.-F. a.
4. Dauphin tenant une grappe de raisin.
   ℞. Quatre points en creux. *Pl.* III, n° 29. . . . . . AR. ¾.-F. a.
5. Tortue de mer.
   ℞. K.I.. *fortè* KEIO. Dauphin; le tout au milieu d'une aire carrée en creux. *Pl.* III, n° 27. . . . . AR. 1.-F. a.
6. Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite.
   ℞. KEI. Grappe de raisin. . . . . Æ. 3.-F. o.

La plupart des auteurs rapportent à une ancienne émigration, partie d'Athènes, la population de Céos et de presque toutes les Cyclades; mais on ne peut douter qu'elles n'aient été dans un âge reculé peuplées par des Pélasges, et on ne saurait mettre en question l'existence dans plusieurs de ces îles, des traces des colonies crétoises qui les habitèrent les premières. Héraclide de Pont[1] nous apprend que Céos dut son nom au chef d'une colonie naupactienne. D'après le rapport de Thucydide, d'Hérodote et d'Euripide une colonie d'Ioniens qui suivit de près la grande émigration de ces peuples, vint s'établir dans cette île sous la conduite de Thersidamas.

Selon le témoignage des géographes anciens, Céos contenait quatre villes : *Carthæa*, *Pœeessa*, *Julis* et *Coressos*. Strabon et Pline[2] assurent que lorsque Pœeessa et Coressos furent dé-

[1] Heraclid. Pont., *Fragm.* IX.

[2] Strab., lib. X, p. 486.—Plin., lib. IV, c. 12.

truites par un tremblement de terre, à une époque qu'ils n'indiquent point, les habitans de ces deux cités, qui échappèrent à cette catastrophe, se réfugièrent les premiers à Carthæa, les autres à Julis.

Le climat de Céos est si doux qu'on y parvenait à un très-grand âge; c'est là sans doute le motif de cette coutume barbare en usage parmi les Céiens, que les gens très-vieux des deux sexes, hors d'état par leur âge d'être utiles à leur patrie, avalaient la ciguë [1].

Toutes les médailles avec la légende ΚΕΙΩΝ entière ou abrégée étaient celles qui, selon toute apparence, avaient cours dans l'île de Céos, ce qui n'empêchait pas que chacune de ses villes n'en fît frapper pour son usage particulier. M. le chev. Bröndsted [2] est le premier qui ait publié des monnaies de Pœeessa.

La tête de Bacchus et la grappe de raisin (n° 6), font allusion à la dévotion de ces insulaires pour ce dieu qu'ils honoraient comme leur protecteur, et auquel ils attribuaient les raisins excellens que produisait leur territoire. Le culte de Bacchus se trouvait essentiellement lié à celui d'Apollon, et surtout de son fils Aristée, que les Céiens vénéraient comme l'emblême de la fécondité physique, de la force morale, et en général de toutes les vertus [3].

[1] Ce fait est attesté par plusieurs auteurs, et entre autres par Valère-Maxime, témoin oculaire, qui prétend que les vieillards, dès qu'ils sentaient que l'affaiblissement de leurs forces ne leur permettait plus d'être utiles à leur pays, s'invitaient réciproquement comme à un sacrifice solennel où ils buvaient paisiblement la coupe remplie de cigüe. Strabon ajoute que les Athéniens qui assiégeaient la ville d'Iulis, instruits de la résolution prise par les habitans de faire mourir tous les vieillards qui passeraient un certain âge, se hâtèrent de lever le siége.

[2] O. Brondsted, *Voy. et Rech. dans la Grèce*, pl. 27.

[3] Nonnus, *Dionys.*, lib. XIII, v. 9.

La quantité considérable de ces monnaies (n° 1, 2, 3 et 4) qu'on trouve chaque jour à Céos et qu'on ne trouve même que là, est le seul motif qui en puisse autoriser la classification à cette île [1]. Le vase se rapporte sans doute aux purifications et aux ablutions usitées dans l'initiation aux mystères de Bacchus. On ne saurait s'étonner que toutes les monnaies d'argent de Céos annoncent par leur forme antique et grossière, autant que par le carré creux dont elles portent l'empreinte, une époque où l'art monétaire était pour ainsi dire dans son enfance. Avant la guerre des Perses les Céiens, aussi riches que puissans, comme presque tous les insulaires, jouissaient d'une véritable autonomie et faisaient frapper leurs monnaies d'argent; mais lorsque leur indépendance leur eut été ravie, lors qu'ils eurent perdu avec la paix une partie de leurs richesses, et que peut-être leur commerce se fut ralenti, ils se contentèrent de battre leurs monnaies de bronze et durent trouver plus commode de se servir des pièces d'argent d'Égine et d'Athènes, monnaie adoptée par presque tous les états voisins.

C'est la première fois qu'on voit figurer la tortue (n° 1) sur d'autres monnaies que sur celles d'Égine; mais le succès signalé qu'elles obtenaient et qui leur valut une préférence générale dans tous les marchés, ne pouvait demeurer sans effet auprès d'un peuple aussi industrieux que les Céiens leurs voi-

[1] M. le chevalier Brondsted, dans le savant ouvrage qu'il vient de publier (*Voy. et Recherches dans la Grèce*, p. 1, pl. III,) prétend avoir lu ΚΑΡΘ sur une médaille d'argent semblable à la nôtre, sous le n° 1, et dans ce cas, il serait plus exact peut-être d'attribuer toutes celles-ci à la ville de Carthæa : mais ces classifications ne pouvant guères présenter que de l'incertitude ou de l'arbitraire, j'ai cru plus sage de les donner à l'île de Céos en général. La même médaille a été attribuée par M. Mionnet à la ville de Chalcédoine en Bithynie (*Descr. des méd. ant.*, tom. II, p. 421, n° 64, et pl. LXI, n° 4).

sins qui durent s'empresser de l'adopter. Il est bien à regretter que sur les deux coins du carré creux où se trouvaient sans doute les lettres E et O ou Ω, la médaille ait reçu un coup de marteau qui n'en laisse apercevoir aucunes traces. Le type du dauphin ajoute un nouveau degré de probabilité à l'exactitude de la classification de cette monnaie. On sait, en effet, que ce symbole figure également sur les médailles d'Égine, ce qui fait que quelques numismates attribuent indistinctement à ces deux îles, les monnaies où ces poissons se trouvent représentés; il faut observer seulement que celui des Éginètes avait dans l'origine la forme d'un dauphin, mais que plus tard ces insulaires lui donnèrent une forme plus allongée, qui n'indiquait aucune espèce déterminée, afin de le distinguer de ceux des autres peuples qui adoptèrent ce même signe.

Je n'ose me flatter, je l'avoue, que la classification à laquelle je me suis arrêté pour cette monnaie curieuse, soit adoptée par tous les numismates, et l'on ne manquera pas sans doute de m'opposer que les lettres K.I., au lieu de faire partie du mot KEIO, sont bien plus probablement les initiales d'un nom de magistrat, comme on en trouve beaucoup d'exemples sur les monnaies de l'île d'Égine. Cette objection n'est cependant pas sans réplique, car on a dû remarquer que sur les premières monnaies des Éginètes, le carré creux varie beaucoup dans sa forme toujours inégale, mais qu'on n'y voit jamais de lettres initiales, soit du nom de l'île, soit du nom de quelques magistrats. Ces initiales se retrouvent bien, il est vrai, sur les monnaies que ces insulaires firent postérieurement frapper, mais alors le carré creux du revers, au lieu d'avoir comme celui-ci une figure exactement carrée, est toujours divisé en cinq parties dont un côté est plus large que l'autre,

et cette forme ne varie jamais. Au reste j'ai cherché la vérité de bonne foi; qu'on mc prouve que je me suis trompé, et je m'empresserai d'adopter l'opinion que je reconnaîtrai préférable à la miennc.

CARTHÆA CEÆ *nunc* Tès-Polès.

Tête de Bacchus indien, couronnée de lierre, à droite.

℞. ΚΑΡΘΑ. Partie antérieure d'un chien tourné à droite, et entourée de rayons; dessous, grappe de raisin et une mouche. . Æ. 4.-F. o.

C'est à tort que quelques numismates ont conclu de la légende ΚΑΡΘΑ, qu'on lit sur quclques-uncs des monnaies de cette île, qu'elle avait porté le nom de Cartha. Ces lettres ne sont que les initiales de ΚΑΡΘΑΙΑ, Carthæa, comme sur plusieurs autres médailles de Céos, on lit ΚΕ ou ΚΕΙ pour ΚΕΙΩΝ, ΙΟΥ et ΙΟΥΛΙ pour ΙΟΥΛΙΕΩΝ, etc. Il est à remarquer qu'en général l'usage de ne mettre sur les monnaies que les initialcs du nom des lieux où on lcs fabriquait, était plus communément suivi dans les îles que partout ailleurs.

Cette ville qui reçut les habitans de Pæeessa lors de la destruction de leur cité par un tremblement de terre, ne nous a pas laissé une grande quantité de monnaies. Les symbolcs représentés sur celle-ci s'expliquent comme ceux qui figurent sur les médailles de Céos par le culte que ses habitans rendaient à Bacchus et à Aristée. Le chien entouré de rayons[1] fait al-

[1] Fidèles imitateurs des Egyptiens, les Grecs avaient conservé plusieurs de leurs symboles. Le chien Anubis était de ce nombre. Cet animal présidait à l'étoile de la canicule, nommée *Sirius* par les Grecs, à cause de son éclat. (Hygin., lib. I, *Poet. Astr.*, lib. II, c. 36. — Damasc., *in Vit. Isidor. ap. Phot. Bibl. cod.* 242.) Cette étoile était le précurseur du débordement du Nil; aussi fut-elle présidée par le chien Anubis, emblème de l'assiduité vigilante et de la fidélité. Lucain (*Phars.*,

lusion aux vents étésiens dont ces insulaires croyaient être redevables au sacrifice offert par le fils d'Apollon au dieu dispensateur de l'humidité, lorsque le chien Sirius brûlait tout dans les Cyclades [1]. Ce symbole est encore un témoignage de la reconnaissance des habitans de Céos pour Aristée, qui leur avait appris à observer le lever de Sirius [2], et à connaître le lever et le coucher des astres propres à les diriger dans les travaux de l'agriculture.

CORESSOS CEÆ.

1. Sèche et un autre poisson.
   ℞. Quatre enfoncemens triangulaires formant ensemble un carré régulier. *Pl.* IV, n° 1. . . . . AR. 1-F. a.
2. Ϙo. Sèche et un autre poisson.
   ℞. Aire en creux, divisée en quatre parties inégales. *Pl.* IV, n° 2. . . . . AR. 4 ½.
3. Sèche.
   ℞. KO. Grappe de raisin. *Pl.* IV, n°. 3. . . . . Æ. 2-F. o.
4. Tête laurée d'Apollon *Sminthien*, à droite.
   ℞. KOPH. Grappe de raisin; dans le champ, mouche. Æ. 4 ½.-F. o.
5. Tête casquée de Minerve *Nedusia*, à droite.
   ℞. KOPH..O. écrit dans les rayons d'un astre. *Pl.* IV, n° 5. Æ. 3.-F. o.

On était généralement convenu d'attribuer à la ville de Coressos les monnaies sur lesquelles figure une sèche, et les conjectures qui ont servi de base à cette classification se trouvent confirmées par le n° 1 où on lit très-distinctement Ϙo, initiales du nom de Coressos. Il est très-curieux d'observer

lib. 1, v. 665) prétend que cette planète fut attribuée à Mercure, parce qu'elle se meut avec une extrême vitesse.

[1] Ces types se retrouvent sur beaucoup de monnaies des îles de la mer Égée, souvent sujettes encore aujourd'hui à ces sécheresses qui brûlent toutes les récoltes.

[2] Just., lib. XIII, c. 7.

l'emploi de l'ancienne lettre phénicienne Ϙ *Coph*, qui atteste une très-haute antiquité et qu'on n'avait jamais vue que sur les médailles de Corinthe.

La sèche et le poisson font allusion au culte antique que les Coressiens rendaient à Neptune protecteur de leur île, appelée dans l'origine *Hidroussa*, Ὑδροῦσσα *abondante en sources* [1].

La plupart des emblêmes représentés sur les médailles de Coressos, et les fêtes Dyonisiaques dont il est question dans quelques inscriptions récemment découvertes à Zéa [2], attestent que le culte de Bacchus si ancien dans les îles de la mer Égée, était également suivi à Coressos et dans toutes les villes de l'île de Céos. Apollon *Sminthien* recevait aussi l'encens des Coressiens, qui lui avaient consacré un temple célèbre dont on voit encore aujourd'hui les ruines [3].

La tête casquée représentée sur le n° 5 se rapporte à la dévotion de ces insulaires pour Minerve *Nedusia*, qui avait près de Coressos un temple fondé par Nestor à son retour du siége de Troie, et ainsi nommée sans doute de la rivière Nédon qui, dans une partie de son cours, n'était pas éloignée des états de ce prince.

Notre médaille est la même que celle du cabinet de M. de Haute-Roche, publiée par M. Mionnet, et sur laquelle ces numismates éclairés avaient cru reconnaître une tête de Mercure au lieu de celle de Minerve. Feu M. le chev. de Haute-Roche lui-même, qui depuis a comparé avec attention ces deux monnaies intéressantes, avait reconnu l'exactitude de la rectification que j'indique.

[1] Plin., lib. IV, c. 12.
[2] O. Brondsted. *Voy.* et *Rech. dans la Grèce*, tom. I.
[3] Strab., lib. X, p. 486.

Quoique Strabon et Pline[1] semblent témoigner que deux des cités de Céos avaient été abîmées, par l'effet d'une catastrophe, dont ils ne marquent point la datc, on peut, d'après le nombre considérable de monnaies de bronze qui nous restent de Coressos, regarder comme certain qu'au moins cette ville ne laissa pas dc conserver une sorte d'existence. Ptolémée et beaucoup plus tard encorc le rédacteur du lexique attribué à Étienne de Byzance paraissent bien rcconnaître que Coressos subsistait de leur temps[2].

CIMOLIS *nunc* l'Argentière.

Abeille.

℞. KI. Coquille. *Pl.* IV, n° 6. . . . . Æ. 2.-F. o.

Il ne paraît pas d'après les historiens anciens que cette île ait été jamais bien importante. Le peu de médailles qu'elle nous a laissées sert à confirmer ce témoignage. Le trident et le dauphin, qui figurent sur toutes cellcs qui ont déjà été publiées, sont l'emblême du culte que les habitans de Cimolis rendaient à Neptune.

Les rochers aigus dont ses côtes sont hérissées lui avaient valu dans l'origine le nom d'*Échinussa* qui, à une époque peu connue, fut changé en celui de Cimolis[3]. Ce témoignage se trouvc confirmé par la médaille que je publie aujourd'hui. Elle représente un symbole nouveau, dans lequel il est aisé de reconnaître la coquille nommée Εχινος *hérisson de mer*, allusion incontestable à son premier nom et aux rochers qui l'entourent.

[1] Strab., lib. X, p. 486. — Plin, lib. IV, c. 20.
[2] Ptolém., lib. III, c. 15. — Steph. Byz. v. Κορισσός.
[3] Plin., lib. IV, c. 12.

Occupée par les Crétois qui, du temps de Minos, l'enlevèrent aux Cariens, Cimolis dut recevoir une colonie d'Ioniens originaires d'Athènes à l'époque de leur émigration de la Grèce. Pline et Ovide[1] vantent la craie qui s'y trouvait en abondance.

. . . . Cretosaque rura Cimoli.

Suivant Artémidore, cette île faisait partie des Cyclades, quoique Strabon prétende qu'elle était du nombre des Sporades[2].

CYTHNUS *nunc* Thermia.

1. Tête laurée d'Apollon, à gauche.
   ℞. KY. Lyre hexacorde. *Pl.* IV, n° 7. . . . . . . Æ. 4.-F. *.
2. Tête laurée d'Apollon, à droite.
   ℞. KY. Lyre. *Pl.* IV, n° 8. . . . . Æ. 4.-F. o.
3. Chouette; dans le champ, mouche.
   ℞. KYΘ. Croissant et astre. *Pl.* IV, n° 9. . . . . . . Æ. 3.-F. o.

Les rapports des Cythnéens avec les Crétois qui étaient venus occuper leur île du temps de Minos, et leur union pour le culte d'Apollon, expliquent suffisamment ces deux premières médailles qui n'offrent de différence avec celles déjà publiées que par l'élégance de leur fabrique.

La chouette représentée sur le n° 3 est un symbole que les habitans de Cythnus adoptèrent sans doute après l'occupation de leur île par les Athéniens, dont on sait que cet oiseau consacré à Minerve était l'emblême favori. Cette colonie vint se

[1] Plin., lib. XXXIV, c. 15.—Ovid., *Metamorph.*, lib. VII, v. 463.
[2] Artémidor., *ap.* Strab., lib. X, p. 485. —Strab., lib. X, p. 484.

fixer à Cythnus lors de l'émigration ionienne, sous la conduite de Cestor et de Céphalennus [1].

L'astre qui figure au revers de notre monnaie fait allusion au culte que les Cythnéens rendaient à Aristée. Suivant les traditions, ce héros bienfaisant leur avait enseigné l'art de recueillir le lait pour en faire des fromages. La célébrité dont jouissaient ceux de Cythnus, donne un nouveau degré de probabilité à cette conjecture. Cette médaille a déjà été publiée par Pellerin [2] qui l'attribue à la ville de Cydonia dans l'île de Crète. L'absence du Θ a pu seule causer cette méprise de la part de cet antiquaire distingué.

Hérodote [3] prétend que les Dryopes furent les premiers habitans de Cythnus, où ils vinrent fonder un établissement à la suite, sans doute, de leur expulsion de la Phocide. Ce témoignage se trouve confirmé par celui d'Étienne de Byzance [4], qui nous apprend que cette île portait dans l'origine le nom de *Dryopis.*

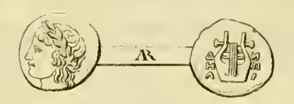
[1] Herodot., lib. VIII, c. 46, 48. — Scholiast. *ad* Dionys *Perieg.*, v. 526. Hudson., tom. IV, p. 37.—Eustath. *ad* Dionys., v. 525.

[2] Pellerin, *Rec. de Méd. des peuples et des villes*, tom. III., p. 58, pl. 99, n° 40.

[3] Hérodot., *loc. cit.*

[4] Steph. Byz., v. Κυθνος προς τῇ Δρυοπιδι.

DELOS *nunc* Deli.



1. Tête laurée d'Apollon, à gauche.
   ℞. ΔΗΛΙΩΝ. Lyre. . . . . AR. 1½.F. *.
2. Tête laurée d'Apollon, à gauche.
   ℞. ΔΗ. Trépied. . . . . Æ. 1½.-F. *

Sans s'arrêter aux traditions mythologiques, qui font de Délos une île flottante jusqu'au moment où Latone donna le jour à Apollon et à Diane, il suffit de savoir qu'elle reçut dans l'origine une colonie de Pélasges de l'Attique; et le nom de *Pelasgia*, qu'elle portait anciennement, confirme cette tradition [1]. Malgré le témoignage de Pausanias [2], appuyé par Cédrenus et Athénée [3], qui nous apprend qu'Erysichton, fils de Cécrops, avait passé à Délos vers l'an 338 avant le siége de Troie [4], et y avait fondé le temple d'Apollon, il serait peut-être plus raisonnable de croire que l'établissement du culte de ce dieu fut, dans cette île comme dans la plupart de celles de la mer Égée, l'ouvrage d'une colonie crétoise, et qu'il est, par conséquent, d'une époque beaucoup plus récente.

C'est la première médaille [5] de l'île de Délos, qui offre la

[1] Steph. Byz., v. Δῆλος.

[2] Paus., lib. I, c. 18, 31.

[3] Cedren., *Compend.*, 67, 16. — Athen., lib. IX, c. 15.

[4] Eusèbe (*Chronic.*, lib. II, p. 76.) d'après une seconde évaluation, fixe cette époque à l'an 312 avant la guerre de Troie.

[5] Cette médaille intéressante fait partie de la belle collection de M. le chev. Aug. Castagne, consul-chancelier de l'ambassade de France à Constantinople, en ce moment gérant du consulat général de Smyrne, qui a bien voulu me permettre de la publier.

légende en entier; celles qu'on a publiées jusqu'à ce jour ne présentent que les initiales ΔΗ. Quant au type, il n'offre aucune différence. Ce sont sur les unes et les autres les symboles relatifs au culte antique et spécial qu'on y rendait à Apollon, et qui avait valu à cette île le surnom de *Sacrée*. Ce dieu y rendait ses oracles dans un temple magnifique, l'un des plus célèbres et des plus fréquentés de la Grèce, et où tous les peuples à l'envi envoyaient leurs offrandes.

Le trépied que nous voyons figurer ici pour la première fois sur les monnaies de Délos, fait également allusion à l'oracle d'Apollon.

Le respect des anciens pour Délos était tel, que les Perses, lors de leur invasion dans la Grèce, ayant touché à cette île avec leur flotte de mille vaisseaux, s'abstinrent de toute violence. Les Athéniens qui, pendant plusieurs siècles, avaient été tantôt maîtres absolus, tantôt moins prépondérans à Délos, en obtinrent des Romains la souveraineté vers l'an 196 avant J.-C. [1]. Mais Archélaüs et Métrophane, généraux de Mithridate, la ravagèrent entièrement vers l'an 88 avant notre ère, et les Romains, quand ils s'en emparèrent à leur tour, ne reprirent qu'une île dévastée.

La ville de Délos était dominée par le mont Cynthus, d'où les poètes avaient surnommé Apollon, *Cynthien*.

[1] Il paraît, d'après Polybe (lib. xxx, c. 18), que ce don n'eut son plein effet que vers l'an 168 avant notre ère, et il semble même que depuis ce temps, la puissance et les droits des Athéniens s'exercèrent principalement sur l'administration du temple.

MELOS *nunc* Milo.

1. Grenade; petite grenade, en contremarque.
℞. ΜΑΛΙ. *Diota*, au milieu d'un carré creux. *Pl.* IV, n° 10. AR. 5.-F.*
2. Grenade.
℞. Hercule nu, un genou en terre, et tirant de l'arc. *Pl.* IV, n° 11. . . . . Æ. 3 ½.-F. *.
3. Grenade.
℞. Lyre. *Pl.* IV, n° 12. . . . . Æ. 2.-F. o.
4. Grenade.
℞. Grand astre. *Pl.* IV, n° 13. . . . . Æ. 3.-F. o.
5. Grenade.
℞. *Diota*. *Pl.* IV, n° 14. . . . . Æ. 2.-F. o.
6. Grenade.
℞. ΜΑ Grappe de raisin. Æ. 3.-F. o.

Nous ignorons quels furent les premiers fondateurs de la ville de Mélos dans l'île de ce nom; mais on peut conclure du témoignage de Conon, confirmé par Hérodote et Thucydide, que, vers l'an 1116 avant notre ère, les Lacédémoniens y envoyèrent une colonie sous les ordres de Crathœis. S'il faut en croire Strabon et Thucydide, les Athéniens firent partir pour Mélos une armée qui égorgea presque tous les jeunes habitans; mais cette île ne resta pas long-temps sous leur domination.

On croit généralement que la pomme-grenade qui figure sur presque toutes les monnaies de Mélos est un emblême de la

[1] Il est bien à regretter que le temps n'ait pas laissé arriver jusqu'à nous les écrits d'Aristote et d'Apollodore, qui nous auraient fourni quelques documens précieux sur ces événemens. Les auteurs anciens qui nous restent ne nous donnent que bien peu de renseignemens sur l'établissement même des Ioniens dans les Cyclades, quoique ce soit à eux qu'on attribue la véritable population historique de ces îles.

forme de cette île, la plus ronde de toutes, et que Pline compare à une pomme, en grec Μῆλος, d'où lui est venu son nom. Pellerin pense que c'est un melon; mais il est évidemment dans l'erreur, car jamais ce fruit n'a la couronne qu'on distingue aisément ici, et qui indique clairement une pomme-grenade. Celle qui est appliquée en contremarque sur le n° 1 doit faire supposer qu'à une époque qui ne nous est pas connue, les Miliens voulurent, par cette double empreinte, augmenter la valeur de ces pièces ou bien remettre en circulation, à défaut de métal et dans la vue d'économiser les frais de fabrication, des monnaies anciennes et oblitérées. Le petit nombre de médailles d'argent qui nous est resté des îles de la mer Égée, et la légende MA au lieu de MH, qui figure sur celles-ci, ont fait douter long-temps qu'elles appartinssent à l'île de Mélos; mais on est aujourd'hui d'accord sur ce point; et l'origine lacédémonienne des premiers habitans de cette île explique suffisamment l'emploi du dialecte dorien.

Les symboles représentés sur les n°s 3, 4, 5 et 6 se rapportent probablement aux cultes d'Apollon, de Bacchus et d'Aristée, généralement suivis dans toutes les îles. C'est surtout dans l'histoire de ce héros bienfaisant que l'on voit se développer d'une manière plus étendue et plus spéciale que dans aucune autre, le système des peuples de l'antiquité sur l'union des cultes religieux, de l'établissement de la culture et des arts, et des premiers bienfaits de la civilisation.

Hercule était honoré d'une dévotion particulière à Mélos, où il passa pour se rendre en Crête, après avoir détruit les oiseaux du lac Stymphale. C'est sans doute à cette victoire, le cinquième de ses travaux, que le n° 5 fait allusion; l'attitude du héros autorise cette conjecture.

MYCONUS *nunc* Miconi.

1. Tête de Bacchus, de face.
℞. MYKO. Grappe de raisin; dans le champ, thyrse et grain d'orge. *Pl.* IV, n° 15. . . . . Æ. 4.-F. o.
2. Tête de Bacchus indien, couronnée de lierre, à droite.
℞ MYKO. Grappe de raisin; dans le champ grain d'orge. *Pl.* IV, n° 16. . . . . Æ. 4.-F. o.
3. Tête de Cérès demi-voilée et couronnée d'épis.
℞ MYKO, au milieu d'une couronne de lierre. *Pl.* IV, n° 17. . . . . Æ. 1 ½.-F. *.

Myconus, fils d'Enius, donna son nom à cette île, dont une colonie athénienne, sous la conduite d'Hippoclès, vint s'emparer au temps de l'émigration ionienne [1].

Le culte de Bacchus y était suivi d'une manière particulière, ce qui se trouve suffisamment attesté par les n°s 1 et 2, autant que par toutes les médailles de cette île, qu'on a déjà publiées. La tête de Cérès est l'emblême de la dévotion des Myconiens pour cette divinité, dont le culte était essentiellement lié à celui de Bacchus.

Mycone faisait partie des Cyclades. D'après les traditions mythologiques, c'était là que se trouvaient les tombeaux des derniers centaures tués par Hercule [2]. Cette île paraît n'avoir jamais joui de beaucoup d'importance.

Hinc humilem Myconon [3] . . . .

[1] Steph. Byz., v. Μικονος. — Schol. Dionys., *Perieges*, v. 526.
[2] Strab., lib. x, p. 487.
[3] Ovid., *Metamorph.*, lib. VII, v. 463.

NAXOS *nunc* NAXI.

1. Tête de Bacchus indien, couronnée, de lierre à gauche.
 ℞. ΝΑΞΙ. *Diota ;* thyrse et feuille de lierre dans le champ. Æ. 5.-F. o.
2. Tête de femme à droite. . . . . . .
 ℞. ΝΑΞΙ. *Diota ;* le tout entre deux branches de lierre. Æ. 4.-F. o.
3. A. CЄΠ. ΓЄΤΑC. Tête nue de Géta, à droite
 ℞. ΝΑΞΙΩΝ. *Diota ; Pl.* IV, n° 18. . . . . Æ. 3.-F. o.

Les premiers habitans de Naxos, dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, sont les Thraces qui, vraisemblablement, étaient unis aux Pélasges. Une colonie d'Éléens, et plus tard des Cariens, réunis aux Crétois, occupèrent successivement cette île, la plus fertile et en même temps la plus agréable de toutes les Cyclades [1]. S'il faut en croire le scholiaste de Denys le Périégète [2], Archétime et Teuclus y amenèrent une colonie athénienne, et ce témoignage est confirmé par Élien [3]; cet historien nous apprend que cette colonie, qui se rendait dans l'Asie mineure sous la conduite de Nélée, fut forcée par les vents contraires de relâcher à Naxos, où elle se fixa. Ces insulaires ayant essayé plusieurs fois de secouer le joug de la métropole, Périclès, pour maintenir dans l'obéissance ces peuples trop naturellement portés à la révolte, y envoya Tolmidès avec mille Athéniens, qui soumirent les Naxiens au tribut [4].

[1] Steph. Byz., v. Νάξος. — Eustath. *ad* Dionys., lib. IV, v. 525. — Diod. Sic., lib. V, c. 50. Suivant Agathemerus (lib. I, c. 5), on l'appelait la *petite Sicile.*

[2] Schol. *ad* Dionys., *Perieges*, v. 526.

[3] Ælian., *Hist. var.*, lib. VIII, c. 5.

[4] Diod. Sit., lib. XI, p. 278. — Thucyd., lib. I, p. 98. — Paus., lib. IV, c. 24. — Plutarch., *in Pericl.* — Sorte de dépendance la plus dure qui eût été jusque-là employée envers des vaincus, et qui depuis devint très-commune.

Naxos avait porté dans l'origine le nom de *Dias*, et plus tard de *Dionysias*, de Dionysios, surnom de Bacchus que ses habitans honoraient d'un culte antique et spécial [1]. Cette île produisait en abondance un vin très-renommé, que les anciens comparaient au nectar des dieux, et dont les Naxiens attribuaient la bonté à la protection de Bacchus qui, suivant les traditions, avait été nourri à Naxos; ils avaient consacré à ce dieu un temple magnifique qui devint célèbre dans toute la Grèce. Sa statue était de bois de vigne [2].

La tête de femme représentée sur le n° 2 est vraisemblablement celle d'Ariane, objet de la vénération de ces insulaires. L'opinion la plus généralement adoptée par les mythologistes, est que cette princesse, fille de Minos, roi de Crète, après avoir aidé Thésée à sortir du labyrinthe, à la faveur d'un peloton de fil, fut enlevée par ce héros, qui l'abandonna dans l'île de Naxos, où elle ne tarda pas à être consolée par Bacchus de la perte de son amant [3]. Les Naxiens adoraient deux Arianes, l'une épouse de Bacchus, qui lui avait donné un fils nommé Staphylus; l'autre, beaucoup plus moderne, enlevée et abandonnée par Thésée; mais elles y étaient honorées d'un culte différent. Les fêtes de la première étaient accompagnées de joie et de festins, et celles de la dernière étaient mêlées de deuil et d'affliction [4].

[1] Apollon., lib. IV, v. 435.—Plin., lib. IV, c. 12.—Virg., *Æneid.*, lib. III, v. 125.

[2] C'est ce qui distinguait Bacchus dieu du vin, du Bacchus des mystères dont la statue était en bois de figuier. Athen., lib. III, c. 5.

[3] Plutarque (*in Thes.*) prétend qu'Ariane fut enlevée à Thésée par un prêtre de Bacchus.

[4] Une des cérémonies curieuses qui se pratiquaient dans ces fêtes était qu'un jeune homme se mît au lit et contrefît tous les efforts douloureux d'une femme en travail, en mémoire de ce que Thésée l'avait abandonnée près du terme de sa grossesse.

Les médailles impériales des îles sont, en général, très-rares. Celle-ci, à l'effigie de l'empereur Géta, n'offre, quoique inédite, rien de bien particulier, et n'exige aucune explication. Le *Diota* qui s'y trouve représenté est probablement un emblême du culte de Bacchus.

PAROS *nunc* Paro.

1. Chèvre marchant, à droite.
   ℟. ΠΑ. Epi. *Pl.* IV, n° 19. . . . . AR. 2.-F. *
2. Chèvre, à droite.
   ℟. ΠΑΡΙ. Épi [1]. *Pl.* IV, n°. 20. . . . . AR. 1½.-F. o.
3. Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite.
   ℟. ΠΑΡΙ dans une couronne de lierre. . . . . . Æ. 3.-F. o.
4. ΑΥΤ. Κ.Μ.ΑΥΡ. ΑΝΤΩΝΙΝΟϹ. Tête laurée de Marc-Aurèle, à droite.
   ℟. ΠΑΡΙΩΝ. Buste casqué; grappe de raisin en contremarq. Æ. 7.-F. o.

Comme la plupart des Cyclades, Paros changea souvent d'habitans. Nous n'avons point de notions précises sur ceux qui s'y établirent les premiers; mais Étienne de Byzance [2] nous apprend que cette île reçut une colonie crétoise formée par Rhadamante, à laquelle se joignirent quelques Arcadiens. Callimaque et Héraclide de Pont [3] prétendent qu'elle prit son nom de Parus, chef des Arcadiens. Velleius Paterculus désigne Paros comme ayant été occupée par une colonie ionienne sortie d'Athènes, à laquelle le scholiaste de Denys le Périégète donne pour chefs Clithius et Mélas [4].

[1] Il existe un coin moderne auquel il faut prendre garde.

[2] Steph. Byz., v. Πάρος.

[3] Callimach., *ap.* Steph. Byz. v. Πάρος — Heracl. Pont., *Fragm.*, VIII.

[4] Vell. Paterc., lib. 1, c. 4. — Scholiast., *ad* Dionys. *Perieges*, v. 526.

Les n_{os} 1 et 2 ont été trouvés en 1823 dans l'île de Paros, à laquelle je les attribue, et les types que nous y voyons représentés donnent un nouveau degré de probabilité à l'exactitude de cette classification. Cependant quelques numismates prétendent que ces monnaies appartiennent non à la ville de Paros dans l'île de ce nom, mais à Parium, ville fondée dans la Mysie par une colonie de Pariens.

Nous lisons bien dans les historiens anciens que les habitans de Parium se nommaient *Pariani*, et ceux de Paros *Parii*, et il n'est pas douteux que la distinction des monnaies de ces deux peuples ne fût bien facile, si la légende s'y trouvait complète; mais ici les initiales ΠΑΡΙ pouvant également s'appliquer à tous deux, ce n'est plus que dans la fabrique qu'il est possible de trouver la solution de cette question, que les types ne peuvent décider seuls, attendu qu'il arriva souvent que la colonie adopta ceux qu'avait créés la métropole. Toutefois, en pareille incertitude, le lieu où elles ont été trouvées doit être aussi de quelque autorité, car bien qu'il ne soit pas surprenant de trouver dans une ville des monnaies de la mère-patrie, avec laquelle il est probable que la colonie conserva constamment des rapports commerciaux et politiques, la distance considérable qui séparait Parium de Paros permet de supposer que ces rapports, ne devaient pas être extrêmement suivis.

Un examen attentif de nos deux monnaies suffira pour convaincre qu'elles sont parfaitement semblables par leur fabrique à celles de l'Archipel, et qu'elles conviennent beaucoup mieux dès-lors à Paros qu'à Parium; aussi je n'hésite pas à les attribuer à cette première ville. Les types sont d'ailleurs en harmonie parfaite avec cette classification. La chèvre, symbole des pays montueux et escarpés, et consacrée à Bacchus en

mémoire de la nymphe Amalthée, se retrouve sur les monnaies de presque toutes les îles, ainsi que l'épi, emblème des mystères célébrés en l'honneur de Cérès, et essentiellement liés à ceux de Bacchus, objet de la vénération spéciale des insulaires. La chèvre était également consacrée à Bacchus et à Jupiter Ammon, dont Osiris était le prototype. Bacchus est nourri par Amalthée dans la Libye, comme Jupiter dans l'île de Crète. Plusieurs témoignages irrécusables prouvent que les anciens avaient établi de grands rapports entre la culture de la vigne et la constellation de la chèvre Amalthée, à laquelle ils sacrifiaient pour détourner la funeste influence qu'elle pouvait exercer sur les raisins. Pausanias [1] nous apprend que les Phliasiens avaient élevé sa statue dorée, sur leur place publique, et qu'elle recevait leur encens comme mère de Bacchus.

Le n° 3, également trouvé à Paros il y a peu de temps, nous offre l'image de ce dieu avec les symboles relatifs à son culte. M. Mionnet[2] a déjà publié cette monnaie qu'il attribue à Parium; mais je ne saurais ici partager l'opinion de ce numismate éclairé, car Bacchus ne figure sur aucune monnaie autonome ou impériale de Parium de Mysie, tandis que l'image de cette divinité ou ses attributs sont représentés, non-seulement sur presque toutes les monnaies des îles, mais même sur celles qui appartiennent incontestablement à l'île de Paros.

Qu'y a-t-il de surprenant d'ailleurs qu'une ville, dont nous possédons quelques médaillons d'argent, ait fait frapper de petites monnaies en ce même métal? Toutes ces considérations réunies me paraissent péremptoires, et doivent, à mon avis, dissiper tous les doutes.

[1] Paus., lib. II, c. 13.

[2] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. II, p. 575, n° 396.

Le n° 4 n'offre de différence que par le module, avec la médaille que M. Mionnet [1] a déjà publiée d'après le musée Theupolo à Venise.

PHOLEGANDRUS *nunc* Policandro.

Tête jeune, à droite, sans doute de Pholégandrus.
℞. ΦΟΛ. ΓΑ. Taureau cornupète, à droite. *Pl.* IV, n° 21. Æ. 4.-F. o.

Pholégandros, qu'à raison de sa stérilité, Aratus [2] appelle une *île de Fer*, partagea le sort de toutes celles qui l'entouraient. Repeuplée plusieurs fois, elle dut probablement recevoir une colonie d'Ioniens sortis d'Athènes, quoique le scholiaste de Denys le Periégète ne la nomme pas expressément; mais elle doit être comprise dans cette expression de Velleius Paterculus [3] qui, en désignant quelques-unes des îles les plus importantes de la mer Égée où ces colonies se fixèrent, ajoute : *aliasque ignobiles*.

C'est la première médaille que l'on connaisse de l'île de Pholégandros. Le taureau cornupète, qu'on ne peut regarder ici comme un symbole de l'agriculture, fait vraisemblablement allusion au culte de Bacchus généralement suivi dans toutes les îles de la mer Égée. Ce type, qui se retrouve sur beaucoup de monnaies de la Crète, sert à confirmer le témoignage d'Etienne de Byzance [4] qui nous apprend que Pholegandrus, un des fils de Minos, vint, à la tête d'une colonie de Crétois, s'établir dans cette île, à laquelle il donna son nom. On doit croire que la tête jeune qui

[1] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, tom. II, p. 322, n° 69.
[2] Arat., *ap.* Strab., lib. X, p. 484.
[3] Vell. Paterc., lib. I, c. 4.
[4] Steph. Byz., v. Φολεγανδρος.

figure au revers de cette monnaie, est l'image de ce héros, auquel les Pholegandriens avaient accordé les honneurs divins.

Cette médaille unique a été trouvée en 1825 dans l'île de Pholegandros, aujourd'hui Policandro.

SERIPHUS *nunc* SERFO.

1. Tête de Persée, coiffée d'un casque terminé par une tête d'oiseau.
   ℞. ϘƎΣ. (*Sic.*) Phare? *Pl.* IV, n° 22. . . . . Æ. 2.-F. o.
2. Tête d'Apollon, à droite.
   ℞. ΣΕΡΙ. Persée nu, debout. *Pl.* IV, n° 23. . . . . . Æ. 3.-F. o.
3. Tête de Persée couverte du pétase; foudre en contremarque.
   ℞. ΣΕΡΙ. Tête de Méduse, de face; au-dessous *harpa*. *Pl.* IV, n° 24. Æ. 4.-F. o.
4. Même tête, à droite.
   ℞. ΣΕΡΙ. Double *harpa*. *Pl.* IV, n° 25. . . . . . . Æ. 3.-F. o.
5. Même tête; devant *harpa*.
   ℞. CEPEIΦIΩN. *Harpa*. *Pl.* IV, n° 26. . . . . . . Æ. 3.-F. o.
6. Tête de Méduse, de face; au-dessous *harpa*.
   ℞. CEPIΦIΩN. Persée nu debout, tenant de la main gauche la *harpa*. *Pl.* IV, n° 27. . . . . Æ. 3½.F. o.
7. Tête de Persée, à droite.
   ℞. ΣΕΡΙ. *Harpa*. *Pl.* IV, n° 28. . . . . Æ. 2.-F. o.
8. Tête d'Apollon, à droite.
   ℞. ΣΕΡΙ. *Harpa*. *Pl.* IV, n° 29. . . . . Æ. 2½.F. o.

Quel pays avait plus de droits que Seriphe à représenter Persée sur ses monnaies? On sait que la croyance de ces insulaires portait que Danaë, fille d'Acrisius, chassée de sa patrie, avait abordé avec le fils illégitime auquel elle venait de donner le jour, dans l'île de Seriphe, où elle fut accueillie par Polydecte qui en était roi. C'est de là que Persée, qui avait porté dans sa jeunesse le nom d'Eurymedon, partit pour aller combattre les Gorgones.

La tête de ce héros, représentée sur les n_{os} 1, 3, 4, 5 et 7, couverte d'un casque à bec de vautour ou du pétase, rappelle les dons que Pluton et Mercure lui avaient faits. La *harpa* est un coutelas recourbé, dont Vulcain lui avait fait présent, et auquel on avait donné ce nom parce qu'il servait à la fois à couper et à accrocher [1]. La tête de Méduse fait allusion à la victoire de Persée sur cette Gorgone à laquelle il coupa la tête qui, suivant les traditions mythologiques, avait la vertu de changer en pierres ceux qui la regardaient. Athènes, Argos et Mycènes élevèrent des temples à ce héros. Plusieurs peuples se glorifiaient de l'avoir possédé dans ses voyages. Quelques villes du Pont, de la Paphlagonie et de la Lycaonie ont représenté Persée sur leurs monnaies, tenant d'une main la *harpa* et de l'autre la tête de Méduse qu'il vient de combattre.

On est généralement convenu aujourd'hui que les médailles attribuées pendant long-temps à l'île de Seriphe, et représentant une chimère avec les lettres ΣΕ, au revers d'une colombe volant, doivent être restituées à la ville de Sicyon, en Achaïe.

Dictys et Polydecte conduisirent dans cette île une colonie éolienne qui fut remplacée par des Athéniens, dont le chef se nommait Etéoclès [2]. Comme la plupart des Cyclades, Seriphe devint tour à tour tributaire d'Athènes et de Sparte, jusqu'à ce qu'enfin elle fut soumise avec toute la Grèce à la puissance romaine [3]. Elle était si hérissée de rochers, qu'il n'est pas surprenant que les mythologues en aient tiré cette fable que

[1] Hygin., *poet. Astron.*, lib. II, p. 64.

[2] Strab., lib. x, p. 487. — Apollod., lib. I, c. 9.—Herod., lib. VIII, c. 46.—Eustath. *ad* Dionys., v. 525.—Scholiast. *ad* Dionys., *Perieges* ad v. 526. Hudson, tom. IV, p. 37.

[3] Tacit., *Annal.*, IV, c. XXI.

Persée, au retour de son expédition, avait changé tous les habitans de l'île en rochers, en leur montrant la tête de Méduse.

SIPHNUS *nunc* SIFANTO.

1. Tête de Bacchus couronnée de lierre, à gauche.
   ℞. ΣΙΦ. *Diota*. . . . . Æ. 2.-F. o.
2. ΑΥΤ. Κ. Μ. ΑΝΤ. ΓΟΡΔΙΑΝΟC. Tête laurée de Gordien, à droite.
   ℞. CΙΦΝΙΩΝ Pallas debout, lançant un javelot de la main droite, et tenant un bouclier de la gauche. . . . . . . Æ. 8.-F. o.

Cette île, qui paraît n'avoir jamais joui d'une grande importance, était cependant célèbre par ses mines d'or et d'argent, dont il ne reste aujourd'hui aucune trace [1]. On lui a attribué, pendant long-temps, quelques monnaies d'argent représentant une chimère et les lettres ΣΙ, au revers d'une colombe volant; mais on les a restituées depuis à la ville de Sicyon dans l'Achaïe.

Le type de cette médaille nouvelle (n° 1) est intéressant. Il nous fait connaître le culte dont les Seriphiens honoraient Bacchus. Le n° 2 présente quelques variétés avec celles qu'on a déjà publiées, de cette île, à l'effigie de l'empereur Gordien le Pieux. Cette pièce est surtout remarquable par sa belle conservation.

Siphnos reçut, en même temps que Pholégandros et Sicinos, une colonie crétoise [2]. S'il faut en croire Nicolas Damascène [3], Siphnus, chef d'une colonie partie de Sunium, vint s'établir

[1] Strab., lib. x, p. 485.

[2] Une ville et une fontaine du nom de *Minoa*, qui se trouvaient à Siphnos, autorisent cette conjecture. (Steph. Byz., v. Σίφνος.)

[3] Nicol. Damasc., *ap*. Steph. Byz., *loc. cit.*

dans cette île, et y fonder la ville à laquelle il donna son nom. Elle fut repeuplée à l'époque de l'émigration ionienne par une colonie à la tête de laquelle était Alcénor [1].

SYRUS *nunc* SIRA.

1. Tête laurée et barbue de Jupiter, à droite.
   ℞. ΣΥΡΙ Chien à droite, regardant à gauche. *Pl.* IV, n° 30. Æ. 1.-F. *.
2. Bonnets des Dioscures, surmontés chacun d'un astre.
   ℞. ΣΥΡΙ Panthère courant à droite, dans le champ, le monog. (34). *Pl.* IV, n° 31. . . . . Æ. 2-F. *.
3. Tête de femme, sans doute de Diane, à droite.
   ℞. ΣΥ Au milieu d'une couronne. *Pl.* IV, n° 32. . . Æ. 1 ½.-F. o.
4. Tête jeune laurée, à droite.
   ℞. ΣΥΡΙΩΝ Caducée; dans le champ, la lettre K. *Pl.* IV, n° 33. . . . . Æ. 2.-F. o.
5. Tête jeune laurée, à droite
   ℞. CΥΡΙ Chèvre, à droite. . . . . Æ. 1-½ F. o.

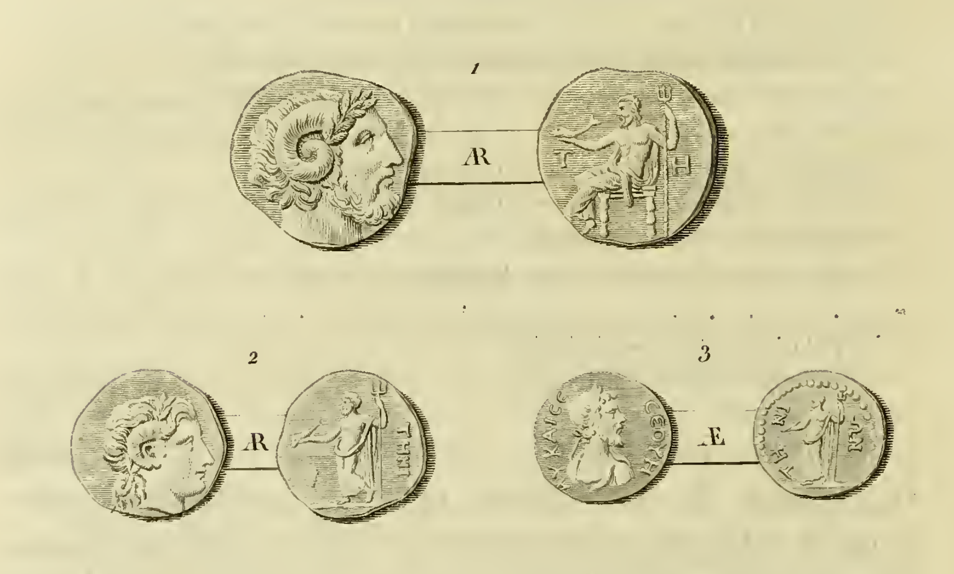
On ignore quels furent les premiers habitans de Syros; mais la dévotion de ces insulaires pour les Tyndarides autorise à croire qu'ils se reconnaissaient d'origine lacédémonienne. Hippomédon vint s'y établir vers l'an 1130 avant notre ère, à la tête d'une colonie d'Athéniens [2]. Homère [3] donne à cette île le nom de *Syria*.

La tête de Jupiter, qui figure sur le n° 1, est l'emblême du culte rendu à ce dieu, père des Dioscures, qui y étaient également révérés, ainsi que l'attestent leurs bonnets, représentés sur le n° 2. Les symboles du culte de Diane et de Mercure indiquent la vénération des habitans de Syros pour ces deux

[1] Schol. *ap.* Dionys., *Perieges* ad. v. 526. Hudson, tom. IV, p. 37.
[2] Le même, *loc. cit.*
[3] Homer. *Odyss.* XV, v. 402.

divinités. La panthère fait allusion à leur dévotion pour Bacchus, auquel on avait consacré des temples dans presque toutes les îles de la mer Égée.

TENUS *nunc* Tine.



1. Tête barbue et laurée, avec une corne de belier, à droite.
℞. TH. Neptune assis à gauche, tenant dans la main gauche le trident, et dans la droite un dauphin. (n° 1). . . . . AR. 9.-F. *.
2. Tête virile jeune, à droite, avec une corne de belier.
℞. THNI. Neptune, demi-nu, debout à gauche, tenant dans la main droite, un dauphin, et dans la gauche, un trident; dans le champ, grappe de raisin (n° 2). . . . . AR. 5.-F. **.
3. AY. KAI. CЄ. CЄOYH. Tête laurée de Septime-Sévère, à droite.
℞. THNIΩN. Neptune, demi-nu, debout, tenant dans la main droite, un dauphin, et dans la gauche, un trident (n° 3). . . Æ. 4.-F. *.

Séparée d'Andros par un canal étroit, cette île n'est proprement qu'un amas de rochers de marbre couverts en quelques

endroits d'un terroir, fertile surtout en vin. D'après Strabon [1], la ville de Ténos était très-peu importante. Pline et Étienne de Byzance [2] prétendent qu'elle s'appelait autrefois Υδρουσσα *Hidrussa*, à cause de l'abondance de ses sources. Cette circonstance donna sans doute lieu au culte particulier que ses habitans rendaient à Neptune, témoignage qui nous est confirmé par les médailles parvenues jusqu'à nous [3].

Le nombre considérable de monnaies d'argent et surtout de bronze que nous avons de Ténos atteste que, malgré la stérilité de son sol, cette île dut être riche et puissante. Il faut en attribuer la cause au goût dont les Téniens étaient animés pour le commerce, et qu'ils ont conservé encore aujourd'hui. Hérodote, Thucydide et Velleius Parterculus [4] assurent qu'ils étaient Ioniens et originaires d'Athènes. D'après Strabon [5], Ténos fut repeuplée par des Érétriens à l'époque de l'émigration des peuples de l'Eubée dans les îles voisines et dans la Thrace [6].

M. Mionnet a déjà publié une médaille avec laquelle celle-ci (n° 1) présente quelques légères variétés [7]. Le type est

[1] Strab., lib. x, p. 487.

[2] Plin., lib. iv, c. 12.—Steph. Byz., v. Τηνος.

[3] Il existe encore quelques ruines du temple célèbre que, sur la foi des oracles d'Apollon, les Téniens avaient consacré à Neptune. Tacite assure que c'était un des plus anciens asiles de la Grèce (*Annal.*, lib. iii). Suivant Strabon, il était entouré de salles immenses, où se donnaient les repas publics, auxquels étaient conviés les insulaires voisins, qui s'y réunissaient en foule pour offrir un commun sacrifice. Sur les ruines de ce temple se trouve aujourd'hui une chapelle consacrée à Saint-Nicolas, patron des marins.

[4] Herodot., lib. viii, c. 46-48. — Thucyd., lib. vii, c. 57.—Vell. Paterc. lib. i, c. 4.

[5] Strab., lib. x, p. 448.

[6] Vers l'an 740 environ avant J.-C.

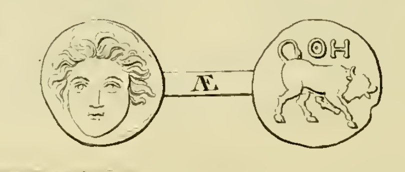
[7] Mionnet, *Descr. des Méd. ant.*, t. ii, p. 329, n° 138.

absolument le même; mais le module est plus grand, et la légende, au lieu d'être complète, ne se compose que des initiales TH [1].

Le n° 2 est remarquable autant par sa belle conservation que par l'élégance de sa fabrique. La grappe de raisin qui occupe le milieu du champ est l'emblême du culte de Bacchus auquel les Téniens avaient élevé un temple renommé, en reconnaissance de l'excellent vin que produisait leur île et qu'ils attribuaient à sa protection [2].

Je ne crois pas qu'on ait jusqu'à présent publié des médailles impériales de Ténos, à l'effigie de Septime Sévère. La fabrique de celle-ci (n° 3) atteste qu'il y avait encore à cette époque chez ces insulaires, d'assez habiles graveurs.

THERA *nunc* Santorin.



Tête de Théras, vue de face.

℞. ΘΗ. Bœuf cornupète, allant de gauche à droite. . Æ. 4.-F. o.

Calliste fut le premier nom de cette île, depuis long-temps habitée par une colonie phénicienne[3], lorsque des Myniens unis à des Lacédémoniens vinrent s'y établir sous la conduite de Théras, fils d'Autésion, qui donna son nom à l'île comme à la

[1] Il existe un coin moderne, auquel il faut faire attention.
[2] La Malvoisie de Tine est encore très-estimée dans l'Orient.
[3] Paus., lib. III, c. 1.

ville que ces peuples y fondèrent [1]. Pindare [2] nous apprend que quelques Thébains firent également partie de cette expédition. Eustathe et Strabon [3] lui donnent le nom de colonie lacédémonienne, et c'est du sein de Théra que sortit plus tard celle qui alla fonder la célèbre cité de Cyrène.

La tête, vue de face, est vraisemblablement celle de Théras fondateur de la ville, auquel les Théréens rendirent après sa mort les honneurs divins [4]. Le bœuf cornupète est un symbole que nous voyons pour la première fois sur les monnaies de cette île ; il fait sans doute allusion au culte antique de Bacchus protecteur spécial de tous les insulaires, auquel les Théréens avaient élevé un temple célèbre [5]. Le culte de ce dieu y avait été apporté par Cadmus [6].

[1] Herodot., lib. IV, c. 149. — Paus., lib. VII, c. 2 — Callimach., *Fragm.*, 112.

[2] Pindar., *Pythic.*, od., V, v. 100.

[3] Eustath. *ad* Dionys., v. 530. — Strab., lib. VIII, p. 347; lib. X, p. 484;

[4] Paus., lib. III, c. 1.

[5] Le vin de Santorin, et surtout son muscat, jouissent encore dans le Levant d'une grande réputation.

[6] Herodot., lib. IV, c. 147.

Je viens de faire l'acquisition d'une médaille curieuse, dont je suis à temps de donner ici le dessin. Cette pièce, que je crois unique, offre d'autant plus d'intérêt, qu'elle fournit une preuve de plus à l'appui de mon opinion, que la tête jeune, coiffée d'une peau de lion, représentée sur les monnaies d'argent et de bronze d'Alexandre, est le portrait de ce prince, et non, comme on l'a cru généralement, l'image d'Hercule jeune. La dépouille de l'éléphant et la corne de bélier, attributs naturels du vainqueur de l'Asie et de l'Égypte, et du fils de Jupiter Ammon, ne permettent pas de douter que notre médaille ne représente les traits du fils de Philippe et la ressemblance frappante de cette physionomie avec la plupart de celles qui se trou-

vent empreintes sur les monnaies de ce prince, mais coiffées d'une peau de lion, prouvent, ce me semble, d'une manière incontestable, que toutes ces médailles portent l'image d'Alexandre.

Nous avons dit que l'inégalité dans le talent des graveurs, et le plus ou moins de ressemblance dans les modèles qu'ils avaient sous les yeux, expliquaient suffisamment la différence qu'offraient entre elles quelques-unes des figures empreintes sur ces médailles. Il est bon d'ajouter que la monnaie d'Alexandre fut renouvelée si souvent par ses successeurs, et qu'elle eut cours presque exclusivement pendant si long-temps et dans tant de pays, qu'il n'est pas surprenant que dans un espace de temps aussi considérable les artistes aient fait successivement éprouver quelque altération aux traits qu'ils cherchaient à représenter.

Les symboles curieux qui ornent ici la tête d'Alexandre, attestent que cette monnaie ne dut être frappée qu'après ses victoires dans la Haute-Asie ou dans l'Égypte. Le Pégase et le monogramme composé des lettres ΑΠΟ, autorisent à croire qu'elle fut frappée à Apollonie dans la Carie. On sait avec quelle ferveur le culte de Bellérophon était suivi dans toute cette province, et personne n'ignore la dévotion des habitans d'Apollonie pour Alexandre, en l'honneur duquel ils firent battre une monnaie particulière, où ils lui donnaient le titre de fondateur de leur ville.



TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

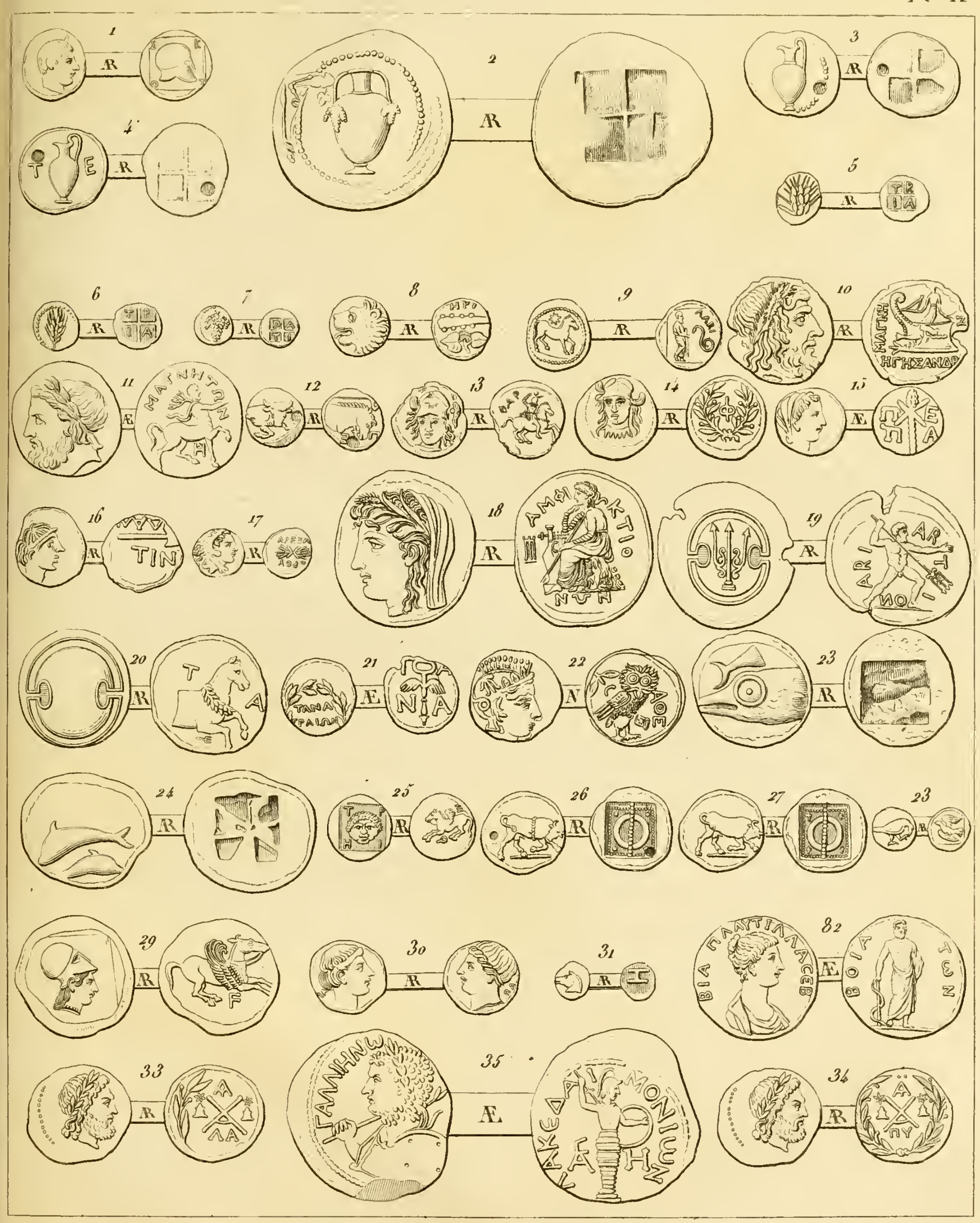
Abdere, en Thrace, page 5.
Acanthe, en Macédoine, p. 8, 56, 73, 92.
Acarnanie, pag. 145.
Achaïa, surnom de Cérès, pag. 153.
Achaïe, pag. 175.
Acinacé, nom donné au sabre sous la forme duquel les Scythes adoraient Mars, p 3.
Aco, en Phénicie, pag. 111.
Ægialé, ancien nom de l'Achaïe, pag. 175. dans l'île d'Amorgos, pag. 222, 223.
Ægium, dans l'Achaïe, pag. 175.
Ælia, surnom de Cœla, dans la Chersonèse de Thrace, pag. 27.
Ænianes, en Thessalie, pag. 120.
Agis, roi de Péonie, pag. 45, 47.
Aléa, dans l'Arcadie, pag. 203; — surnom de Minerve, pag. 205, 208, 209.
Alexandre III, le Grand, roi de Macédoine, pag. 5, 45, 95, 100, 107, 259.
Alexandre I, roi d'Épire, pag. 144.
Alexandre *Bala*, roi de Syrie, pag. 110.
Alexandre *Zébina*, roi de Syrie, p. 111.
Amazones; leur culte pour Mars, pag. 3.
Ambracie, en Épire, pag. 140.
Amphipolis, en Macédoine, pag. 52, 58.
Amisus, dans le Pont, pag. 3.
Amorgos (île d'), pag. 221.
Amyntas I, roi de Macédoine, pag. 102.
Amyntas II, pag. 98, 103.
Amyntas III, pag. 73, 98, 101.
Anaphé (île d') pag. 227.
Anchialé, dans la Thrace, pag. 8.
Andros (île d'), pag. 228, 256.
Anubis, divinité égyptienne, pag. 235.
Apollonie, dans l'Illyrie, pag. 142; — dans la Carie, 260.
Arcadie, pag. 202.
Arcésine, dans l'île d'Amorgos, pag. 222.
Archelaus, roi de Macédoine, p. 89, 96.
Argo, nom du vaisseau sur lequel s'embarqua Jason pour la conquête de la Toison-d'Or, pag. 126, 130.
Argos, dans l'Argolide, pag. 192, 253.
Ariane enlevée par Thésée; ses fêtes à Naxos, pag. 247.
Ariarte, en Béotie, pag. 157.
Arisba, dans la Troade, pag. 28.
Ariston, fils d'Audoléon, roi de Péonie, pag. 47.
Artémisium, dans l'île d'Eubée, p. 96, 220.
Athènes, pag. 112, 163, 218, 253.
Attique, pag. 162.
Audoléon, roi de Péonie, pag. 46.
Autariates, peuple de la Dalmatie, p. 48.
Béotie, pag. 152.
Boea, en Laconie, pag. 190.
Bosporus, dans la Chersonèse Taurique, pag. 2.
Byzia, en Thrace, pag. 9.
Cabylé, en Thrace, pag. 24.
Calliste, ancien nom de l'île de Théra, pag. 258.
Caranus, fondateur de la monarchie macédonienne, pag. 51, 89, 100, 105.
Cardie, dans la Chersonèse de Thrace, pag. 25.
Carie, pag. 14.
Carthæa, dans l'île de Céos, pag. 231, 233, 235.
Carystus, dans l'île d'Eubée, pag. 215.
Cassandre, roi de Macédoine, pag. 47, 61.
Cassandrée, en Macédoine, pag. 60.
Cavarus, roi de Thrace, pag. 40.
Centaures, pag. 124.
Céos (île de), pag. 174, 231.

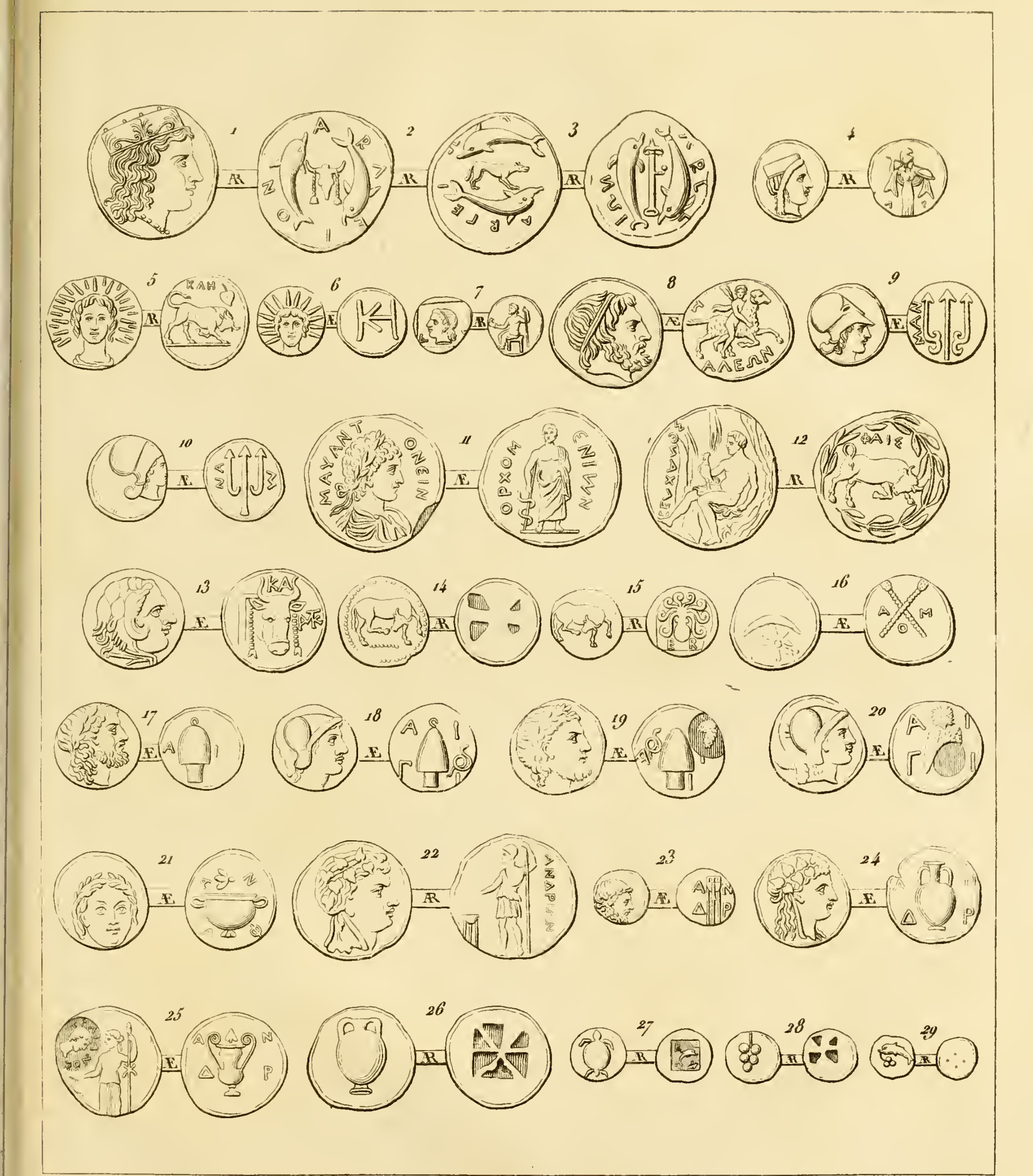
Céphalénie (île de), pag. 183.
Cérinthus, dans l'île d'Eubée, pag. 200.
Chalcédoine, en Bithynie, pag. 233.
Chalcis, en Macédoine, pag. 61, 74.
Cherronesos, dans la Chersonèse de Thrace, pag. 27.
Chersonèse Taurique, pag. 1.
Chersonèse de Thrace, pag. 25.
Chio (île de), pag. 114.
Chrysé, ancien nom de l'île de Thasos, p. 29.
Chrysopolis, en Macédoine, pag. 59.
Cimmériens, occupent la Chersonèse Taurique, pag. 1.
Cimolis (île de), pag. 14, 238.
Clazomène, dans l'Ionie, pag. 7.
Cléone, dans l'Argolide, pag. 199.
Coela, dans la Chersonèse de Thrace, p. 27.
Coph, lettre Phénicienne, pag. 175, 237.
Coressos, dans l'île de Céos, pag. 14, 231, 236.
Corinthe, dans l'Achaïe, pag. 114, 175.
Cranium, dans l'île de Céphalénie, p. 183.
Crète (île de), pag. 211, 217.
Criophorus, surnom de Mercure, pag. 160.
Crithoté, dans la Chersonèse de Thrace, pag. 27.
Cydonia, dans l'île de Crète, pag. 240.
Cynthien, surnom d'Apollon, pag. 242.
Cypsela, dans la Thrace, pag. 10.
Cyrène, dans la Cyrénaïque, pag. 259.
Cythnos (île de), pag. 239.
Damastium, en Épire, pag. 143.
Délium, en Béotie, pag. 153.
Délos (île de), pag. 152, 241.
Delphes, dans la Phocide, pag. 150.
Déméter, surnom de Cérès, pag. 10.
Dias, ancien nom de l'île de Naxos, p. 247.
Dicæopolis, en Thrace, pag. 12
Dicée, en Thrace, pag. 11.
Dium, en Macédoine, pag. 62.
Dryopis, ancien nom de l'île de Cythnus, pag. 240.
Dyonisias, ancien nom de Naxos, pag. 247.
Dyrrachium, dans l'Illyrie, pag. 137.
Échinussa, ancien nom de l'île de Cimolis, pag. 238.
Égine (île d'), pag. 171, 233.
Églétès, surnom d'Apollon, pag. 227.
Éléon, en Béotie, pag. 154.
Élide, pag. 180.
Élis, dans l'Élide, pag. 181.
Épachtès, fêtes en l'honneur de Cérès, pag. 153.
Éphèse, dans l'Ionie, pag. 33, 114.
Épidamne, dans l'Illyrie, pag. 137.
Épidaure, dans l'Argolide, pag. 226.
Épire, pag. 139.
Érétrie, dans l'île d'Eubée, pag. 216.
Étoliens, pag. 120, 134.
Eubée (île d'), pag. 214.
Gaulois, s'emparent de la Thrace, pag. 5, 36.
Gortyne, dans l'île de Crète, pap. 218.
Hadrianopolis, en Thrace, pag. 79.
Hæmus, montagne de Thrace, célèbre par les mystères de Bacchus, pag. 4.
Haliarte, en Béotie, pag. 157.
Harpa, couteau de Persée, pag. 118, 253.
Hébre, fleuve de Thrace auquel on accordait les honneurs monétaires, pag. 24.
Héraclée, en Thrace, pag. 19; — en Thessalie, pag. 121.
Higémone, titre des magistrats envoyés par Rome dans les villes de Thrace, p. 25.
Hippia, surnom de Minerve, pag. 204.
Histiée, dans l'île d'Eubée, pag. 219.
Hylé, en Béotie, pag. 153.
Hyperea, fontaine célèbre à Phères en Thessalie, pag. 131.
Icarie (île d'), pag. 12.
Illyrie, pag. 137.
Itonienne, surnom de Minerve, pag. 119.
Julis, dans l'île de Céos, pag. 231.
Lacédémone, en Laconie, pag. 186.
Laconie, pag. 186
Lampadophories, fêtes célébrées à Athènes, pag. 165.
Larisse, en Thessalie, pag. 122.
Léontini, en Sicile, pag. 26.

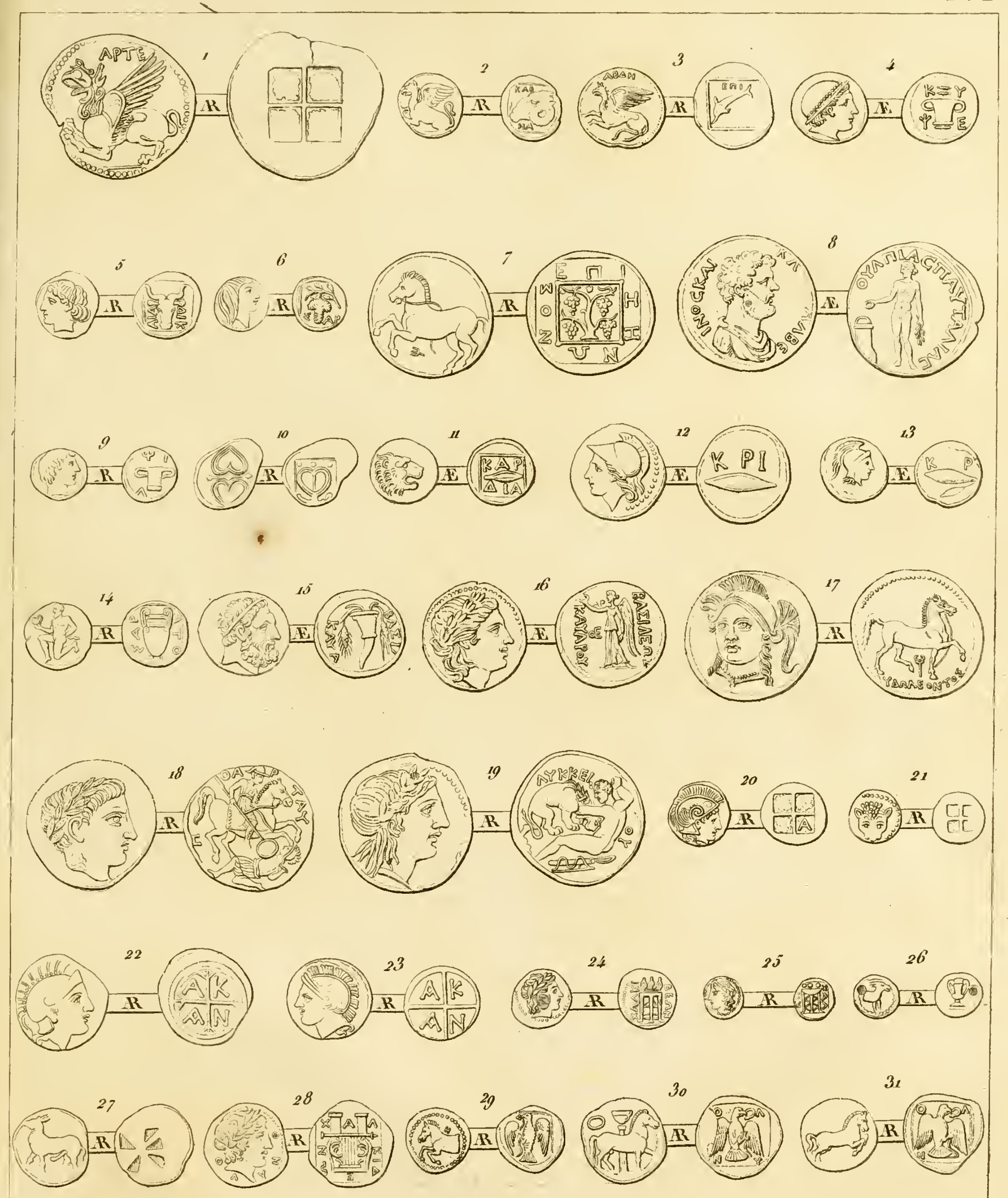
Leucas, dans l'Acarnanie, pag. 147.
Lycaonie, pag. 253.
Lycceius, roi de Péonie, pag. 49.
Lycius, surnom d'Apollon, pag. 194.
Lydie, pag. 14.
Lysimaque, roi de Thrace, pag. 5, 26, 31.
Macédoine, pag. 50, 101.
Magnésie, en Thessalie, pag. 123; — dans l'Ionie, pag. 124.
Mantinée, en Arcadie, pag. 206.
Maronée, en Thrace, pag. 13.
Mars adoré sous la forme d'un vieux sabre rongé par la rouille, pag. 3.
Mécone, ancien nom de Sicyon, dans l'Achaïe, pag. 180.
Mégalopolis, dans l'Arcadie, pag. 141.
Mégare, dans l'Attique, pag. 167.
Mélania, ancien nom d'Ægialé, dans l'île d'Amorgos, pag. 226.
Méliastès, surnom de Bacchus, pag. 208.
Mélos (île de), pag. 243.
Melychius, surnom de Jupiter, pag. 141.
Mendé, en Macédoine, pag. 64.
Messeïs, fontaine célèbre de Larisse, en Thessalie, pag. 131.
Mestus, fleuve de Thrace, pag. 5.
Méthana, dans l'Argolide, pag. 200.
Minoa, dans l'île d'Amorgos, pag. 222; — dans l'île de Siphnos, pag. 254.
Municipium, priviléges des villes auxquelles Rome accordait ce titre, pag. 27.
Mycènes, dans l'Argolide, pag. 253.
Myconos (île de), pag. 245.
Myniæ, en Thessalie, pag. 67.
Naxos (île de), pag. 246.
Nédusia, surnom de Minerve, pag. 236.
Néopolis, en Macédoine, pag. 68.
Néricus, ancien nom de Leucas, dans l'Acarnanie, pag. 147.
Obélisque, symbole du culte d'Apollon, page 140.
Olynthe, en Macédoine, pag. 72.
Orchomène, dans l'Arcadie, pag. 209.
Oréos, dans l'île d'Eubée, pag. 219.
Orestias *Bisaltarum*, en Macédoine, p. 76.
Oropus, dans l'Attique, pag. 168.
Pæeessa, dans l'île de Céos, pag. 235.
Paitalia, en Thrace, pag. 18.
Pallenses, dans l'île de Céphalénie, p. 183, 184.
Pambéotiennes (fêtes) célébrées en Béotie, pag. 157.
Panticapée, dans la Chersonèse Taurique, pag. 1.
Paphlagonie, pag. 253.
Paphos, dans l'île de Chypre, pag. 141.
Parium, dans la Mysie, pag. 249.
Paros, (île de), pag. 248.
Patraus, roi de Péonie, pag. 43.
Patrée, dans l'Achaïe, pag. 46.
Patroa, surnom de Diane, pag. 141.
Pausanias, roi de Macédoine, p. 98, 103.
Pautalia, en Thrace, pag. 17.
Pélagia, ancien nom de l'île de Délos, pag. 241.
Pélagonie, pag. 47, 55.
Pella, en Macédoine, pag. 54.
Péonie, pag. 46.
Péparethe (île de), pag. 135.
Perdiccas II, roi de Macédoine, pag. 89.
Périnthe, en Thrace, pag. 19.
Perrhæbes, en Thessalie, pag. 127.
Persée, roi de Macédoine, pag. 44, 116; — le héros d'Argos, pag. 253.
Phæstus, dans l'île de Crète, pag 213.
Phanagorie, dans le Bosphore, pag. 114.
Pharsale, en Thessalie, pag. 128.
Phères, en Thessalie, pag 129.
Phila, en Macédoine, pag. 20.
Philea, en Thrace, pag. 20.
Philippe II, roi de Macédoine, pag. 59, 73, 119.
Philippopolis, en Thrace, pag. 24.
Phlius, dans l'Achaïe, pag. 177.
Phocide, pag. 148.
Pholégandros (île de), pag. 251.
Phrygia, dans la Thrace, pag. 23.
Phryxus, ses aventures, pag. 204.
Ponéropolis, en Thrace, pag. 24.
Pont, pag. 253.

Posidonia, ancien nom de Trœzène, dans l'Argolide, pag. 201.
Potidée, en Macédoine, pag. 60.
Presbeutès, titres de quelques magistrats romains dans les villes de Thrace, p. 25.
Prienne, dans l'Ionie, pag. 176.
Promachus, surnom de Mercure, p. 160.
Prométhée, fêtes célébrées à Athènes en son honneur, pag. 165.
Proni, dans l'île de Céphalénie, pag. 183.
Rhodes (île de), pag. 93, 111.
Sagalassus, dans la Pisidie, pag. 189.
Samé, dans l'île de Céphalénie, pag. 183.
Samos (île de), pag. 67.
Sané, en Macédoine, pag. 56.
Sardes, en Lydie, pag. 13.
Sarias, roi de Thrace, pag. 35.
Scotussa, en Macédoine, pag. 87; — en Thessalie, pag. 90.
Scythes, leur culte pour Mars, pag. 3.
Sériphos (île de), pag. 180, 152.
Seuthès, roi de Thrace, pag. 42.
Sicyon, dans l'Achaïe, pag. 141, 179, 253, 254.
Sidé, en Pamphilie, pag. 93.
Siphnos (île de), pag. 180, 254.
Sminthien, surnom d'Apollon, pag. 236.
Soteira, surnom de Diane, pag. 191.
Soter, surnom de Bacchus, pag. 13.
Sparte, en Laconie, pag. 187.
Strymon, fleuve qui sépare la Thrace de la Macédoine, pag. 58, 90.
Syros (île de), pag. 255.
Syria, ancien nom de l'île de Syros, p. 255.
Tanagra, en Béotie, pag. 156, 158.
Tégée, dans l'Arcadie, pag. 209.
Ténos (île de), pag. 256.
Téos, dans l'Ionie, pag. 6.
Térone, en Macédoine, pag. 91.
Thasos (île de), pag. 29.
Thèbes, en Béotie, pag. 161.
Théra (île de), pag. 258.
Théras, fondateur de l'île de Théra, p. 258
Thespie, en Béotie, pag. 141.
Thessalie, pag. 119.
Thessalonique, en Macédoine, pag. 53.
Thrace, pag. 3, 4.
Timésias, de Clazomène, fonde la ville d'Abdère, pag. 6; — s'établit à Dicée, pag. 12.
Torone, en Macédoine, pag. 91.
Tortue, symbole monétaire des Éginètes, pag. 173.
Trælium, en Macédoine, pag. 93.
Tricca, en Thessalie, pag. 123.
Trimontium, en Thrace, pag. 24.
Triullium, en Macédoine, pag. 94.
Troezène, dans l'Argolide, pag. 201.
Ulpia, surnom de la ville d'Anchialé, en Thrace, pag. 8; — de Pantalia, en Thrace, pag. 18.
Zacynthe (île de), pag. 185.

FIN.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
23
29
30
31
82
33
35
34


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29



1 ΑΡΤΕ
2
3 ΕΠΙ
4
5
6
7 ΕΠΙ ΜΟΝΩΝ
8
9
10
11 ΚΑΡ ΔΙΑ
12 ΚΡΙ
13 Κ Ρ
14
15
16 ΒΑΣΙΛΕΩΣ
17
18
19 ΛΥΚΚΕΙ
20
21
22 ΑΚ ΑΝ
23 ΑΚ ΑΝ
24
25
26
27
28
29
30
31

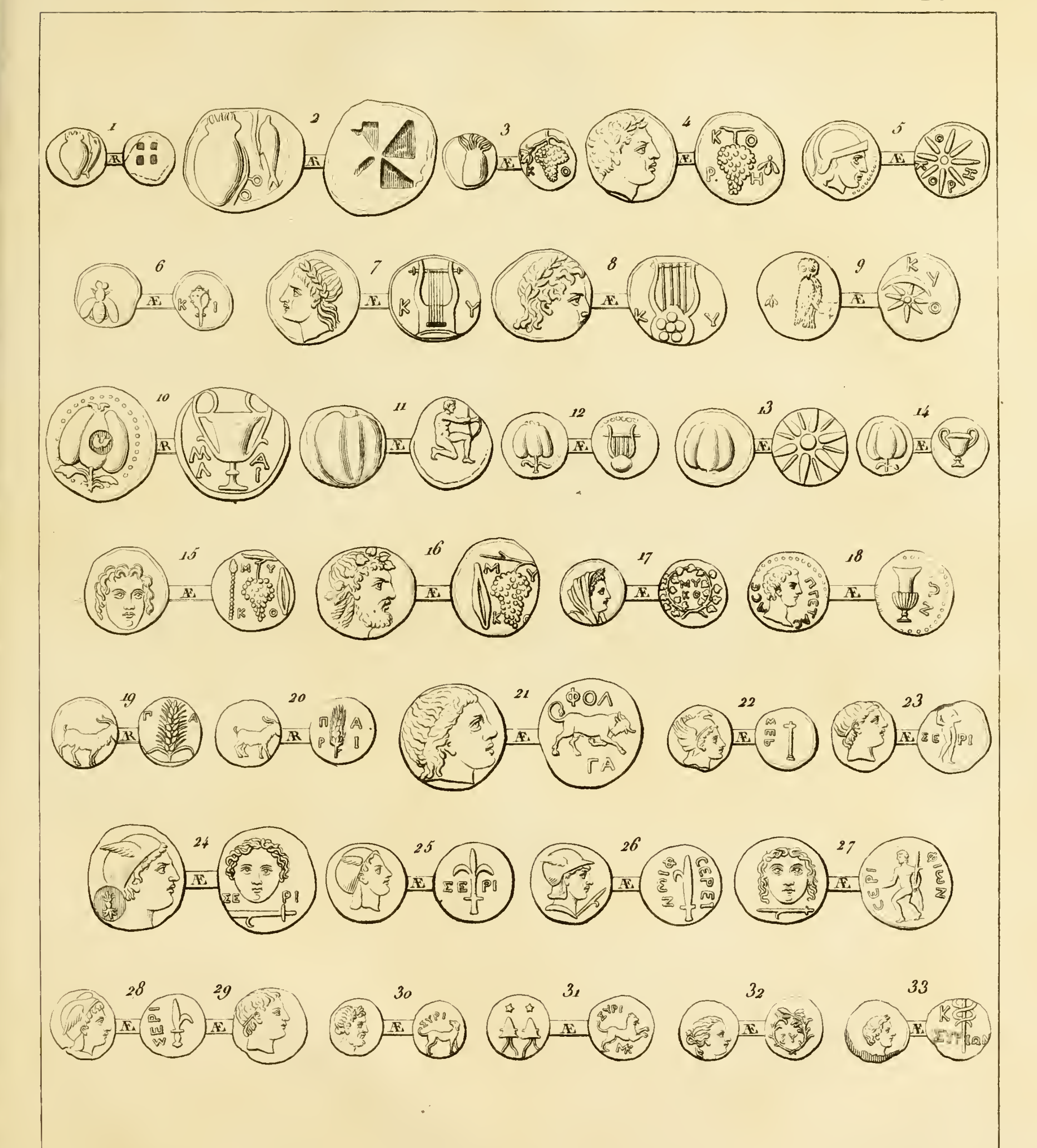


Table des Monogrammes

